

N°1 des ventes
du *New York Times*

LE
PRINCE
CRUEL

HOLLY BLACK

RAGEOT

HOLLY BLACK

LE
PRINCE
CRUEL

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Leslie Damant-Jeandel

RAGEOT

Copyright texte original © Holly Black, 2018
Traduction française © Rageot-Éditeur, 2019
Illustration de couverture © Sean Freeman, 2018
Graphisme de couverture : Karina Granda
Couverture © Hachette Book Group, Inc., 2018
Carte © Kathleen Jennings
Illustrations insectes © Artur Balytskyi/Shutterstock

« I'd Love to Be a Fairy's Child » © 1918, Robert Graves, traduction
libre de Leslie Damant-Jeandel

« The Hosting of the Sidhe » © 1899 W.B. Yeats, traduction française
de Jacqueline Genet

Les extraits d'*Alice au Pays des merveilles* de Lewis Carroll sont issus de
la traduction d'Henri Bué, éditions MacMillan, 1869.

Les extraits de *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll sont issus de la
traduction de Jacques Papy, Folio Classique. 1961.

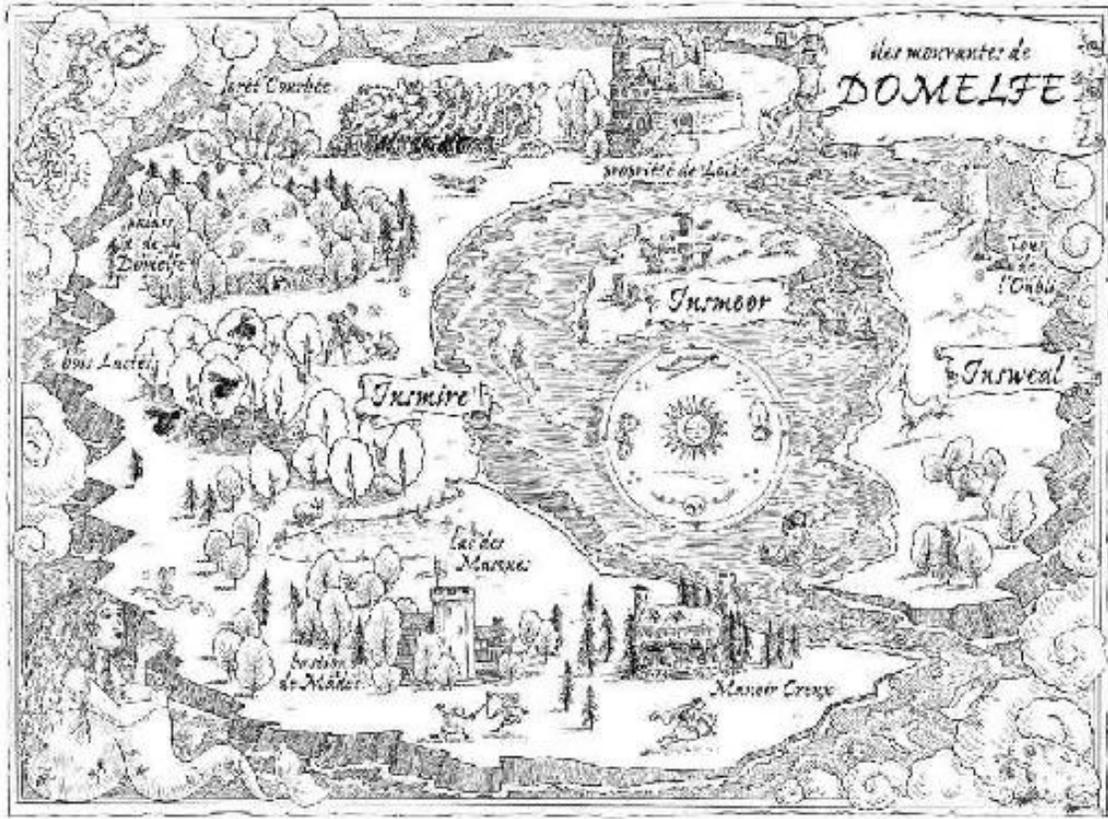
L'édition originale de cet ouvrage a paru en 2018 en langue anglaise
chez Little, Brown and Company (New York, États-Unis) sous le titre
THE CRUEL PRINCE

La présente édition est publiée avec l'aimable autorisation de l'autrice,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC. Armonk, New York, U.S.A.

ISBN : 978-2-7002-6351-0

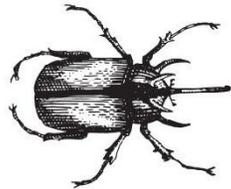
© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2019.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la
jeunesse.



*Pour Cassandra Clare,
qui s'est enfin laissé tenter par Terrafœ.*

Livre premier



*Chanceux les enfants des fées
Car ils n'ont pas à s'habiller
Ont du bois et à manger.
Tous leurs désirs sont satisfaits,
Ils ont de l'or dans leurs coffrets,
Et à sept ans, ils sont mariés.
Tout enfant fée se voit confier
Dix moutons, deux bons poneys.
Chacun a droit à son foyer,
En granit ou en pisé.
Ils vivent de cerises, en liberté...
J'aimerais être l'enfant d'une fée.*

Robert Graves
« J'aimerais être l'enfant d'une fée »

Prologue

Par un paisible dimanche après-midi, un homme vêtu d'un long manteau sombre hésitait devant l'entrée d'une maison, dans une rue bordée d'arbres. Il n'était arrivé ni en voiture ni en taxi. Aucun voisin ne l'avait vu flâner sur le trottoir. Il était tout simplement apparu, comme s'il avait marché en sautant d'une ombre à l'autre.

L'homme s'approcha de la porte et leva le poing pour frapper.

À l'intérieur, assise sur le tapis du salon, Jude, sept ans, mangeait des bâtonnets de poisson tout ramollis par le four à micro-ondes, qu'elle trempait dans une giclure de ketchup. Taryn, sa sœur jumelle, dormait sur le canapé. Recroquevillée autour d'une couverture roulée en boule, elle suçait son pouce, la bouche tachée de jus de fruits. À l'autre bout du canapé, Vivienne, leur sœur aînée, regardait un dessin animé à la télévision, ses yeux étranges à la pupille fendue fixés sur une souris poursuivie par un chat. Elle riait chaque fois que la souris semblait sur le point de se faire dévorer.

Vivi n'était pas comme les autres grandes sœurs. Quant à Jude et Taryn, elles étaient de vraies jumelles. Elles avaient les mêmes cheveux châains hirsutes et le même visage en cœur. Du coup, elles non plus n'étaient pas comme les autres. Pour Jude, les yeux fendus de Vivi ainsi que ses oreilles pointues et légèrement duveteuses n'étaient pas beaucoup plus bizarres que d'être le double de quelqu'un d'autre.

Si parfois elle remarquait que les enfants du voisinage évitaient Vivi et que leurs parents parlaient d'elle en chuchotant d'un air inquiet, Jude n'y

accordait pas d'importance. Chez les adultes, s'inquiéter et chuchoter était une habitude.

Taryn bâilla et s'étira, la joue plaquée contre le genou de Vivi.

Dehors, le soleil éclatant brûlait l'asphalte des allées. Les tondeuses à gazon ronronnaient et, dans les piscines au fond des jardins, les enfants s'ébattaient. Papa se trouvait dans l'annexe de la maison, où il avait une forge. Maman, dans la cuisine, préparait des hamburgers. Tout était d'un ennui profond. Tout allait bien.

Quand on frappa à la porte, Jude se leva d'un bond pour aller ouvrir. Elle espérait que c'était une des petites voisines d'en face qui voulait faire une partie de jeux vidéo ou lui proposer de venir se baigner après manger.

L'homme de haute taille qui se tenait sur leur paillason baissa sur elle un regard noir. Malgré la chaleur, il portait un imperméable en cuir marron. Quand il franchit le seuil, ses chaussures ferrées d'argent produisirent un bruit creux. Jude leva les yeux vers son visage plongé dans l'ombre et frissonna.

– Maman ! brailla-t-elle. Maaaaaaman ! Y a quelqu'un à la porte !

Maman sortit de la cuisine et essuya ses mains mouillées sur son jean. À la vue du visiteur, elle pâlit d'un coup.

– Va dans ta chambre, ordonna-t-elle à Jude d'un ton effrayant. Tout de suite !

– À qui est cette enfant ? s'enquit l'homme en désignant Jude.

Il avait un drôle d'accent.

– À toi ? À moi ?

– À personne, répondit maman, sans même regarder dans la direction de Jude. Ce n'est l'enfant de personne.

Elle disait n'importe quoi : de l'avis de tout le monde, Jude et Taryn ressemblaient énormément à leur père. Jude recula de quelques pas vers l'escalier, mais elle ne voulait pas être seule dans sa chambre.

Vivi, songea-t-elle. *Vivi saura qui est ce grand monsieur. Vivi sait toujours quoi faire.*

Mais Jude n'alla pas plus loin : elle était comme pétrifiée.

– J'ai vu beaucoup de choses impossibles, déclara l'inconnu. J'ai vu le

gland avant le chêne. J'ai vu l'étincelle avant la flamme. Mais je n'avais encore jamais vu ça : une morte ressuscitée. Et une enfant née de personne.

Apparemment, maman ne savait pas quoi répondre. Tout son corps tremblait. Jude aurait aimé lui prendre la main et la serrer, mais elle n'osa pas.

– J'ai douté de Balekin quand il m'a dit que je te trouverais ici, poursuivit l'homme d'une voix radoucie. Les ossements d'une humaine et de son enfant à naître, découverts dans les vestiges calcinés de ma propriété, avaient de quoi convaincre. Sais-tu ce que ça fait, d'apprendre au retour d'une bataille que son épouse est morte, et son unique héritier avec elle ? De voir sa vie réduite en cendres ?

Maman secoua la tête, plus pour chasser les mots qu'elle entendait qu'en réponse à la question posée.

Il fit un pas vers elle ; elle recula d'un pas. Quelque chose clochait au niveau des jambes du géant. Ses gestes étaient raides, comme si bouger lui faisait mal. La lumière n'était pas la même dans le vestibule, et Jude remarqua que sa peau avait une étrange teinte verte et que ses dents du bas paraissaient trop grandes pour sa bouche.

Elle distingua aussi ses yeux, semblables à ceux de Vivi.

– Je n'aurais jamais été heureuse avec toi, se défendit maman. Ton monde n'est pas fait pour les gens comme moi.

L'homme de haute taille l'observa longuement.

– Tu as prononcé tes vœux, dit-il enfin.

Elle leva le menton.

– Et je les ai reniés ensuite.

Il dirigea son regard vers Jude. Son expression se durcit.

– Que vaut la parole d'une épouse mortelle ? Je suppose que j'ai la réponse, désormais.

Maman se retourna. Voyant son expression, Jude fila dans le salon.

Taryn dormait toujours. La télévision marchait toujours. Vivienne arracha de l'écran ses yeux de chat aux paupières alourdies.

– C'est qui ? demanda-t-elle. J'ai entendu une dispute.

– Un homme qui fait peur, l'informa Jude, essoufflée.

Elle avait à peine couru, mais son cœur battait la chamade.

– Maman a dit qu’il fallait qu’on monte, ajouta-t-elle.

Elle se moquait que maman le lui ait ordonné à elle sans mentionner ses sœurs. Elle ne monterait pas seule. Avec un soupir, Vivi s’extirpa du canapé et, d’une légère secousse, réveilla Taryn. À moitié endormie, la jumelle de Jude suivit ses sœurs dans le couloir, vers l’escalier.

Alors qu’elles s’apprêtaient à grimper les marches moquettées, Jude vit son père entrer par l’arrière de la maison, tenant à la main une hache de sa fabrication. C’était la réplique d’une arme qu’il avait étudiée dans un musée, en Islande. Voir papa revenir du jardin avec une hache n’avait rien d’inhabituel. Ses amis et lui, passionnés d’armes anciennes, passaient un temps fou à parler « culture matérielle » et à dessiner des prototypes de lames imaginaires. Ce qui était bizarre, c’était sa manière de tenir son instrument, comme s’il allait...

Son père brandit sa hache en direction de l’homme.

Il n’avait jamais levé la main sur Jude ou sur ses sœurs pour les punir, pas même lorsqu’elles avaient fait une grosse bêtise. Il n’aurait pas fait de mal à une mouche. Ce n’était pas dans sa nature, tout simplement.

Et pourtant. Pourtant.

La hache manqua l’inconnu et se ficha dans le chambranle de la porte.

Taryn poussa un drôle de cri aigu et plaqua ses mains sur sa bouche.

L’homme tira une lame incurvée de sous son manteau de cuir. Une épée, comme dans les livres. Papa essayait de déloger la hache quand l’homme lui plongea son épée dans le ventre et la fit remonter vers le haut. On entendit une sorte de craquement sec, suivi d’un cri animal. Papa s’écroula sur le tapis du vestibule, celui au sujet duquel maman se fâchait toujours quand elles y laissaient des empreintes de boue.

Le tapis devenait tout rouge, maintenant.

Maman hurla. Jude hurla. Taryn et Vivi hurlèrent. Tout le monde hurlait, sauf le géant.

– Viens ici, ordonna-t-il en fixant Vivi du regard.

– Espèce de... de monstre ! s’écria maman en s’éloignant vers la cuisine. Tu l’as tué...

– N’essaie pas de m’échapper. Pas après ce que tu as fait. Si tu t’enfuis encore, je jure que je...

Mais maman prit bel et bien la fuite. Elle avait presque passé l’angle du mur quand, de sa lame, il la frappa dans le dos. Elle s’effondra sur le linoléum. Dans sa chute, ses bras entraînaient les aimants collés au réfrigérateur.

Une odeur de sang imprégna l’air, comme celle du métal chaud et humide. Comme les éponges métalliques dont maman se servait pour récurer les poêles.

Jude fondit sur l’homme, bourra son torse de coups de poing et lui décocha des coups de pied dans les jambes. Elle n’avait même pas peur. Elle n’était pas sûre de ressentir quoi que ce soit.

L’inconnu l’ignora. Un long moment, il se contenta de rester là, comme s’il n’arrivait pas à croire qu’il ait pu commettre de tels actes. Comme s’il avait souhaité revenir en arrière et effacer les cinq minutes précédentes. Puis il se laissa tomber sur un genou et saisit Jude par les épaules. Il lui plaqua les bras le long du corps pour la maîtriser, sans même la regarder.

C’était Vivienne qu’il observait.

– Tu m’as été enlevée, lui dit-il. Je suis venu te ramener chez toi, à Domelfe, sous la colline. Là-bas, tu seras immensément riche. Là-bas, tu seras avec les tiens.

– Non, trancha Vivi de sa voix fluette et sombre. Je n’irai jamais nulle part avec vous.

– Je suis ton père, répliqua-t-il d’un ton cinglant comme un coup de fouet. Tu es mon héritière et tu es de mon sang. Tu m’obéiras en toutes circonstances.

Elle ne broncha pas, mais crispa la mâchoire.

– C’est pas vous, son père ! piailla Jude à l’intention de l’homme.

Même si Vivi et lui avaient les mêmes yeux, elle refusait d’y croire.

Il resserra sa prise sur ses épaules, lui arrachant un petit couinement, mais elle continua à le toiser. Elle était très forte en combats de regards.

Il fut le premier à céder et se détourna pour regarder Taryn qui, à genoux, secouait maman en sanglotant, comme si elle espérait la réveiller. Maman ne

bougeait plus. Leurs parents étaient morts. Ils ne bougeraient plus jamais.

– Je vous déteste ! lança Vivi à l’adresse du géant, avec une violence qui fit plaisir à Jude. Je vous détesterai toujours. J’en fais le serment.

L’homme conserva son air glacial.

– Tu vas quand même venir avec moi. Prépare ces petites humaines. Prenez peu d’affaires. Nous devons rentrer avant la nuit.

Vivienne leva le menton.

– Laissez-les tranquilles. Emmenez-moi s’il le faut, mais pas elles.

Il dévisagea Vivi avant de ricaner :

– Tu veux protéger tes sœurs de moi, c’est ça ? Et dis-moi, où voudrais-tu qu’elles aillent ?

Vivi ne répondit pas. Elles n’avaient ni grands-parents ni aucune autre famille. Du moins, pas à leur connaissance.

Il reporta son attention sur Jude, la relâcha et se leva.

– C’est la progéniture de ma femme, et par conséquent, ma responsabilité. Je suis peut-être cruel, je suis peut-être un monstre, un assassin, mais j’assume mes responsabilités. En tant qu’aînée, tu devrais en faire autant.

Des années plus tard, quand Jude repenserait à ces événements, elle n’aurait aucun souvenir du moment où elles avaient fait leurs sacs. Apparemment, cette heure avait été complètement effacée de sa mémoire par le choc. D’une manière ou d’une autre, Vivi avait sans doute trouvé des sacs dans lesquels elle avait dû fourrer leurs jouets et leurs albums préférés, ainsi que des photos, des pyjamas, des manteaux et des tee-shirts.

Ou peut-être que Jude avait elle-même préparé son sac. Impossible de le savoir.

Elle ne voyait pas comment elles avaient pu en être capables, avec les corps de leurs parents en train de refroidir en bas. Elle ne savait pas ce qu’elle avait ressenti et, au fil des années, elle n’arrivait pas à retrouver ces sensations. Avec le temps, l’horreur de ces meurtres s’atténa. Les souvenirs qu’elle avait de cette journée se brouillèrent.

Lorsqu’ils sortirent, un cheval noir broutait le gazon. Il avait de grands yeux doux. Jude aurait aimé étreindre son encolure et plaquer son visage noyé de larmes dans sa crinière soyeuse. Avant qu’elle puisse le faire, le

gérant les hissa, Taryn et elle, sur la selle, les manipulant comme des paquets plutôt que comme des enfants. Il installa Vivi derrière lui.

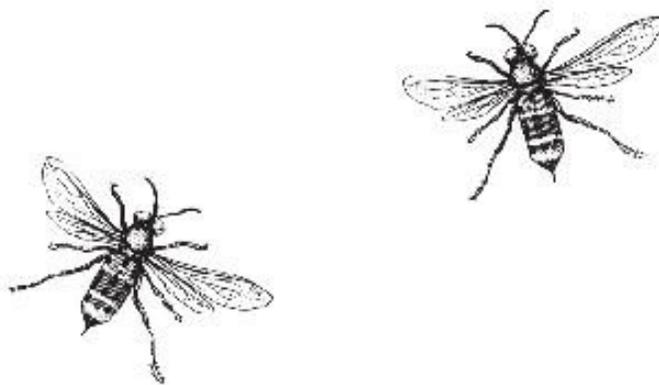
– Accrochez-vous, dit-il.

Jude et ses sœurs pleurèrent tout le trajet jusqu'à Terrafæ.



Chapitre 1

À Terrafæ, il n'y a pas de bâtonnets de poisson, pas de ketchup, pas de télévision.



Chapitre 2

Je suis assise sur un coussin pendant qu'une lutine tresse mes cheveux en arrière. Elle a de longs doigts et des ongles pointus. Je grimace. Ses yeux noirs rencontrent les miens dans le miroir aux pattes griffues posé sur ma coiffeuse.

– Le tournoi n'a lieu que dans quatre nuits, dit la créature.

Elle s'appelle Tombenloc et travaille au service de la famille de Madoc, chez qui elle est coincée jusqu'à ce qu'elle ait fini de rembourser sa dette. Elle s'occupe de moi depuis que je suis petite. C'est elle qui, chaque jour, m'a appliqué la pommade piquante des Fæs sur les yeux pour me donner la Vraie Vue et pour que la plupart des sortilèges soient sans effet sur moi. C'est elle qui a brossé la boue de mes chaussures et m'a passé un collier de baies de sorbier autour du cou pour me rendre résistante aux enchantements ; elle encore qui m'a essuyé le nez et m'a rappelé de porter mes bas sur l'envers,

pour que je ne m'écarte jamais du chemin dans la forêt.

– Peu importe votre empressement, ce n'est pas ça qui fera lever ou coucher la lune plus vite ! Ce soir, tâchez de rendre gloire à la famille du général en étant, par mes soins, aussi avenante que possible.

Je soupire.

Elle ne s'est jamais montrée très patiente face à ma mauvaise humeur.

– C'est un honneur de danser sous la colline à la cour du Grand Roi, ajoute-t-elle.

Les domestiques adorent me répéter à quel point j'ai de la chance, moi, la bâtarde d'une épouse infidèle, une humaine sans la moindre goutte de sang fæ, d'être traitée comme une véritable enfant de Terrafæ. Taryn a droit à peu près au même discours.

Je sais que c'est un honneur d'être élevée avec les enfants de l'aristocratie. Un honneur terrifiant, dont je ne serai jamais digne.

Je ne vois pas comment je pourrais l'oublier, vu toutes les fois où on me le rappelle.

Comme Tombenloc essaie d'être gentille, je me contente de répondre :

– Oui. C'est formidable.

Les Fæs étant incapables de mentir, ils ont tendance à se concentrer sur les mots sans prêter attention au ton employé, surtout s'ils n'ont jamais vécu parmi les humains. Tombenloc m'adresse un signe de tête approbateur, ses yeux comme deux billes de jais mouillées, sans pupille ni iris visibles.

– Peut-être que quelqu'un demandera votre main et que vous deviendrez un membre permanent de la Haute Cour.

– Ma place, je veux la gagner.

La lutine marque une pause, une épingle à cheveux entre les doigts. Elle doit se demander si elle ne ferait pas bien de me piquer avec.

– Ne dites pas n'importe quoi.

Argumenter ne sert à rien, comme il est inutile de lui rappeler le mariage désastreux de ma mère. Pour les mortels, il y a deux moyens de devenir des sujets permanents de la cour : en se mariant, ou en devenant expert dans un domaine – la métallurgie, la pratique du luth et que sais-je encore. Comme la première option ne m'intéresse absolument pas, je n'ai plus qu'à espérer

avoir suffisamment de talent pour la seconde.

Tombenloc met la touche finale à ma coiffure sophistiquée : maintenant, on dirait que j'ai des cornes. Elle m'habille ensuite de velours saphir. Mais aucun de ces artifices ne masque ce que je suis : une humaine.

– J'ai fait trois nœuds, pour vous porter chance, m'informe la petite Fæ, sans malice.

Tandis qu'elle se dirige vers la porte d'un pas rapide, je soupire et quitte mon coussin pour aller me vautrer sur mon lit recouvert de brocart. J'ai l'habitude que des serviteurs s'occupent de moi. Lutins et farfadets, gobelins et criquets. Ailes délicates et ongles verts, cornes et crocs. Cela fait dix ans que je vis à Terrafæ. Plus aucune de ces créatures ne me paraît étrange. Ici, c'est moi qui suis bizarre, avec mes petits doigts inoffensifs, mes oreilles rondes et ma vie éphémère.

Dix ans, c'est long, pour un humain.

Quand Madoc nous avait arrachées au monde des mortels, il nous avait conduites sur sa propriété d'Insmire, l'île de la Force, bastion du Grand Roi de Domelfe. Là, Madoc nous avait élevées, Vivienne, Taryn et moi, parce que l'honneur l'y contraignait. Taryn et moi avons beau être la preuve de la trahison de maman, nous étions les enfants de sa femme, et par conséquent, d'après les coutumes fæs, nous relevions de sa responsabilité.

En tant que général du Grand Roi, Madoc partait souvent livrer bataille pour la couronne. En dépit de ses absences, nous avons toujours été bien soignées. Nous dormions même sur des matelas rembourrés avec des graines de pissenlit. Madoc en personne nous a enseigné l'art du combat au coutelas, à la dague, à l'épée et à mains nues. Devant la flambée, il a joué avec nous à toutes sortes de jeux de stratégie, aux dames, aux échecs, au fidchell. Il nous a laissées nous asseoir sur ses genoux et picorer dans son assiette.

Maintes fois, je me suis endormie au son de sa voix rocailleuse lisant un ouvrage de stratégie militaire. Malgré moi, malgré ce qu'il avait fait et ce qu'il était, j'en suis venue à l'aimer. Oui, c'est vrai, je l'aime.

C'est juste un amour pas vraiment reconfortant.

– Jolies nattes, déclare Taryn en surgissant dans ma chambre.

Elle est vêtue de velours carmin. Ses cheveux sont dénoués : ses longues

boucles châtaines volent derrière elle comme une petite cape. Quelques-unes de ses mèches sont tressées de fil d'argent chatoyant. D'un bond, elle me rejoint sur le lit, dérangeant ainsi mon petit tas de peluches miteuses : un koala, un serpent et un chat noir – tous chéris par la fillette de sept ans que j'étais. Des reliques dont je n'ai pas le cœur de me débarrasser.

Je me redresse pour me regarder dans le miroir, gênée.

– Oui, j'aime bien.

– Tu sais quoi, j'ai une prémonition, me dit Taryn à brûle-pourpoint. Ce soir, on va s'amuser.

– S'amuser ?

Je m'étais imaginé passer la soirée à regarder la foule depuis notre refuge habituel, à m'inquiéter de savoir si ma prestation au tournoi impressionnerait suffisamment la famille royale pour qu'elle m'accorde le titre de chevalier. Rien que d'y penser, j'ai la bougeotte ; il n'y a rien à faire, c'est une obsession. Du pouce, j'effleure le bout de mon annulaire, là où il me manque une phalange. Mon tic nerveux.

– Oui !

Taryn m'enfonce un doigt dans les côtes.

– Hé ! Aïe !

Je me mets hors de sa portée et je lui demande :

– Et comment tu comptes t'y prendre, exactement ?

La plupart du temps, quand nous allons à la cour, nous restons cachées. Nous avons déjà été témoins de manœuvres très intéressantes, mais de loin.

Elle lève les bras au ciel.

– Comment ça, comment je vais m'y prendre ? On va s'amuser, quoi !

Je ris un peu nerveusement.

– T'en as aucune idée, en vrai ! Mais bon, d'accord... On va voir si tu as un don pour les prophéties.

Nous grandissons, et les choses changent. Nous changeons. Et j'ai beau avoir hâte, j'ai peur aussi.

Taryn quitte mon lit et m'offre son bras, comme pour me proposer une danse. Je me laisse entraîner hors de la chambre, vérifiant dans un geste réflexe que mon couteau est toujours bien attaché à ma hanche.

L'intérieur de la demeure de Madoc est fait de plâtre blanchi à la chaux et d'énormes poutres grossièrement taillées. Aux fenêtres, les carreaux teintés de gris, comme voilés de fumée, rendent la lumière étrange. Alors que Taryn et moi descendons l'escalier en spirale, je remarque Vivi qui se cache sur un petit balcon. Les sourcils froncés, elle lit une B.D. volée au monde des humains.

Vivi me sourit. Elle porte un jean et un tee-shirt ample. À l'évidence, elle n'a pas l'intention de participer aux réjouissances. Étant la fille légitime de Madoc, elle n'a pas la pression de devoir lui plaire. Elle fait ce qu'elle veut – y compris lire des magazines dont les pages sont peut-être reliées avec des agrafes plutôt que de la colle, et qui risquent donc de lui brûler les doigts.

– Vous sortez ? chuchote-t-elle dans l'ombre, ce qui fait sursauter Taryn.

Vivi sait parfaitement où nous allons.

À notre arrivée ici, Taryn, Vivi et moi nous blottissions dans le grand lit de Vivi pour évoquer les souvenirs qu'on avait de notre ancien monde. On parlait des plats que maman brûlait, du popcorn que papa préparait, de l'école, des vacances, du goût du glaçage sur les gâteaux d'anniversaire. On parlait des séries qu'on avait regardées ; on ressassait l'intrigue, on se rappelait les dialogues, jusqu'à ce que nos souvenirs s'émoussent et ne soient plus rattachés à la réalité.

Désormais, on ne se blottit plus dans le même lit, on n'a plus rien à ressasser. Tous nos souvenirs récents sont liés à cet endroit, et Vivi n'y trouve pas grand intérêt.

Elle a fait le serment de haïr Madoc, et elle s'y est toujours tenue. Plus jeune, quand Vivi ne s'attardait pas sur son ancienne vie, c'était une vraie terreur. Elle cassait des objets. Elle hurlait, piquait des crises de rage et nous pinçait si Taryn et moi étions contentes. Un beau jour, elle a cessé de le faire, mais je crois qu'une partie d'elle nous déteste pour nous être adaptées. Pour nous être accommodées de la situation. Pour avoir fait de cet endroit notre chez-nous.

– Tu devrais venir, lui dis-je. Taryn est d'une humeur bizarre.

Vivi la regarde d'un air interrogateur puis fait non de la tête.

– J'ai d'autres projets.

Ce qui peut vouloir dire qu'elle compte se rendre clandestinement dans le monde des mortels pour la soirée, ou qu'elle va rester lire sur le balcon.

Quel que soit son choix, si ça contrarie Madoc, ça fera plaisir à Vivi.

Il nous attend dans le hall avec Oriana, sa seconde épouse. La peau d'Oriana a la teinte bleutée du lait écrémé, et ses cheveux sont aussi blancs que de la neige fraîche. Elle est belle, mais la regarder a de quoi troubler, comme si on voyait un fantôme. Ce soir, elle est en vert et or. Elle porte une robe couleur de mousse et un collier brillant et élaboré qui rehausse ses yeux, ses oreilles et le rose de sa bouche. Madoc aussi porte du vert, celui des forêts profondes. Quant à l'épée qui pend à sa hanche, elle n'est pas là pour faire joli.

À l'extérieur, après les doubles portes, un farfadet attend. Il tient la bride de cinq étalons fæs pommelés, dont les crinières pleines de tresses compliquées comportent probablement des nœuds magiques. Je pense à ceux de ma coiffure et je me demande si ce sont les mêmes.

– Vous êtes toutes les deux en beauté, nous dit Madoc, à Taryn et moi.

La chaleur de son ton rend d'autant plus précieux ce rare compliment. Il observe le haut de l'escalier.

– Votre sœur nous rejoint bientôt ?

Je mens :

– Je ne sais pas où est Vivi. Elle a dû oublier.

Ici, c'est facile de mentir. Je peux le faire toute la journée sans jamais me faire prendre.

Madoc est déçu, je le vois à son visage. Mais il n'est pas étonné. Il sort parler au farfadet qui tient les rênes. Non loin, je repère l'un de ses espions : une créature féminine ridée, affublée d'un nez semblable à un panais et d'une bosse dans le dos, si énorme qu'elle dépasse sa tête. Elle glisse un mot dans la main de Madoc avant de filer avec une surprenante légèreté.

Oriana nous examine attentivement, comme si elle s'attendait à nous trouver un défaut.

– Faites attention, ce soir. Promettez-moi que vous ne mangerez pas, que vous ne boirez pas et que vous ne danserez pas.

Je lui rappelle :

– Ce n’est pas la première fois que nous allons à la cour.

Une non-réponse de Fæ, s’il en est une.

– Vous croyez peut-être que le sel est une protection suffisante, mais vous avez mauvaise mémoire, les enfants. Mieux vaut ne pas compter dessus. Quant à la danse, une fois que vous êtes lancés, vous, les mortels, vous danseriez jusqu’à la mort si on vous laissait faire.

Je regarde mes pieds sans rien dire.

Nous, *les enfants*, n’avons pas mauvaise mémoire.

Madoc a épousé Oriana il y a sept ans. Peu après, elle a donné naissance à un garçon chétif appelé Chêne, pourvu d’adorables petites cornes. Oriana n’a jamais caché qu’elle nous supportait, Taryn et moi, uniquement pour plaire à Madoc. Apparemment, elle nous considère comme les chiens préférés de son mari : mal éduqués et risquant à tout moment de se retourner contre leur maître.

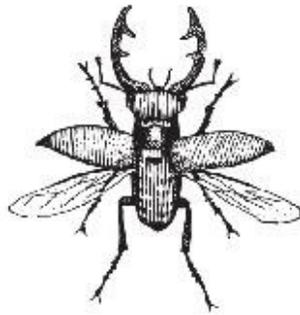
Chêne, lui, nous voit comme ses sœurs – ce qui, je l’ai bien compris, rend sa mère nerveuse. Pourtant, je ne lui ferais jamais le moindre mal.

– Vous êtes sous la protection de Madoc, reprend Oriana. Votre père a la faveur du Grand Roi et je ne tolérerai pas qu’il passe pour un idiot à cause de vos faux pas.

Son petit sermon terminé, elle sort rejoindre les chevaux. L’un d’entre eux renâcle et frappe le sol de son sabot.

Taryn et moi échangeons un regard avant de lui emboîter le pas. Madoc est déjà en selle sur le plus grand des étalons, une bête impressionnante avec une cicatrice sous l’œil et dont les naseaux palpitent d’impatience. Fébrile, le cheval secoue sa crinière.

Je me hisse sur une monture vert pâle aux dents pointues, qui dégage une odeur de marais. Taryn choisit un roncin, puis lui talonne les flancs. Elle part comme une flèche. Je m’engage à sa suite et je plonge dans la nuit.



Chapitre 3

Les Fæs sont des créatures du crépuscule. J'en suis devenue une, moi aussi. Nous nous réveillons quand les ombres s'allongent et nous couchons avant le lever du soleil. Il est plus de minuit quand nous arrivons à la grande colline du palais de Domelfe. Pour y entrer, on doit diriger nos montures entre deux arbres : un épineux et un chêne. Puis on doit foncer sur ce qui ressemble à un vieux kiosque en pierre. J'ai beau l'avoir fait des centaines de fois, je tressaille quand même. Tout mon corps se tend. J'empoigne fermement les rênes et je serre les paupières.

Quand j'ouvre les yeux, je suis à l'intérieur de la colline.

Nous traversons une caverne au sol de terre battue et nous passons entre des racines en forme de colonnes.

Des dizaines de gens du Peuple sont là, rassemblés autour de l'entrée de la vaste salle du trône, où se tient la cour. Il y a des pixies au long nez et aux ailes en lambeaux ; des dames élégantes à la peau verte, vêtues de longues

robes dont la traîne est tenue par des gobelins ; des nains boggarts espiègles ; des canidés rieurs ; un garçon avec un masque de chouette et une coiffe dorée ; une femme âgée avec des corbeaux sur les épaules ; un groupe de filles dont les cheveux sont piqués de roses sauvages ; un garçon à la peau faite d'écorce et qui porte des plumes autour du cou ; une troupe de chevaliers dont l'armure verte rappelle la carapace de la cétoine dorée. Je les connais de vue pour la plupart, et j'ai déjà parlé à quelques-uns. Ils sont trop nombreux pour que je puisse admirer chacun d'eux en détail, mais je ne peux pas m'empêcher de les regarder.

Je ne me lasse jamais de ce spectacle, de ces extravagances. Oriana a peut-être raison de s'inquiéter de nous voir un jour nous laisser emporter et baisser la garde. Je comprends pourquoi les humains succombent au magnifique cauchemar de la cour ; pourquoi ils s'y noient de leur plein gré.

Je sais que je ne devrais pas autant aimer tout ça, alors qu'on m'a arrachée à l'univers des mortels et que mes parents ont été assassinés. Pourtant, malgré tout, j'adore ce monde.

Madoc descend de cheval. Oriana et Taryn, qui ont déjà mis pied à terre, confient leurs montures aux palefreniers. Ils m'attendent. Madoc me tend la main pour m'aider, mais je descends toute seule, d'un bond. Mes chaussons de cuir frappent le sol comme une gifle.

J'espère qu'aux yeux de Madoc j'ai l'allure d'un chevalier.

Oriana s'avance vers Taryn et moi, sans doute pour nous répéter ses avertissements. Je ne lui en laisse pas l'occasion. Au lieu de quoi, j'accroche mon bras à celui de ma jumelle et m'empresse d'aller à l'intérieur. Un parfum d'herbes écrasées et de romarin brûlé emplit la salle. Derrière nous, j'entends le pas lourd de Madoc, mais je sais quelle direction prendre. La première chose à faire quand on arrive à la cour, c'est saluer notre souverain.

Eldred, le Grand Roi, est assis sur son trône, vêtu d'une robe d'apparat grise. Sur ses fins cheveux dorés est posée une lourde couronne d'or faite d'un entrelacs de feuilles de chêne. Quand nous nous inclinons, il nous effleure la tête de ses doigts noueux chargés de bagues. Après quoi, nous nous relevons.

Sa grand-mère était la reine Mab, de la maison Ronceverte. Elle a vécu en

recluse avant de conquérir Terrafæ avec son consort cornu et les cavaliers de celui-ci, montés sur des cerfs. On raconte que c'est de lui que les six enfants d'Eldred ont hérité leurs caractéristiques animales. Ce n'est pas rare à Fæ, mais ça l'est davantage dans les familles aristocratiques.

Balekin, l'aîné des princes, et son frère cadet, Dain, se tiennent non loin de là. Ils boivent du vin dans des gobelets en bois sertis d'argent. Les hauts-de-chausses de Dain, s'arrêtant aux genoux, dévoilent ses sabots et ses jambes de cerf. Balekin a revêtu son manteau préféré, pourvu d'un col en fourrure d'ours. Sur ses doigts, chacune de ses articulations est hérissée d'une épine. Ses bras aussi en sont bordés : elles sont visibles sous ses manchettes quand Dain et lui font signe à Madoc de les rejoindre.

Oriana les salue d'une révérence. Même si Dain et Balekin se montrent ensemble, ils ne s'entendent guère, pas plus qu'avec leur sœur Elowyn, au point que l'on considère la cour divisée en trois cercles d'influence opposés.

Le prince Balekin, l'aîné de la fratrie, et ses partisans portent le nom de cercle des Passereaux. Il regroupe ceux qui aiment s'amuser et méprisent tout ce qui les en empêche. Ils boivent à s'en rendre malades et se droguent avec de délicieuses poudres empoisonnées. C'est le cercle le plus dépravé ; pourtant, Balekin semble toujours parfaitement sobre et posé lorsqu'il s'adresse à moi. Je pourrais sûrement me livrer à la débauche dans l'espoir de l'impressionner, mais je préfère éviter.

La princesse Elowyn, deuxième de la fratrie, et ses compagnons forment le cercle des Alouettes. Pour eux, rien n'a plus de valeur que les arts. Plusieurs mortels ont trouvé grâce à leurs yeux, mais comme je n'ai pas de talent particulier pour le luth ou la poésie, je n'ai aucune chance d'être acceptée parmi eux.

Le prince Dain, troisième de la fratrie, mène ceux qu'on appelle le cercle des Faucons, qui privilégie chevaliers, guerriers et stratèges. À l'évidence, Madoc en fait partie. Ils parlent d'honneur, mais ce qui les intéresse réellement, c'est le pouvoir. Je suis plutôt habile à l'épée et j'ai de solides connaissances en stratégie. Tout ce qu'il me faut, c'est l'occasion de faire mes preuves.

– Allez vous amuser, nous dit Madoc.

Jetant un dernier coup d'œil aux deux princes, Taryn et moi nous mêlons à la foule.

Le palais du roi de Domelfe comprend bien des alcôves et couloirs secrets, idéaux pour les rendez-vous galants, les assassinats, ou encore pour rester en retrait de la fête et s'ennuyer ferme. Quand Taryn et moi étions petites, nous nous cachions sous les longues tables de banquet. Mais depuis qu'elle a décrété que nous étions d'élégantes dames, trop âgées pour crapahuter et salir nos robes, nous avons dû trouver un refuge plus adapté. Juste après le premier palier en haut des marches de pierre, il y a un rebord créé par un gros bloc saillant de roche chatoyante. D'habitude, c'est là que nous nous installons pour écouter les musiciens et regarder les autres s'amuser comme il nous est défendu de le faire.

Ce soir, toutefois, Taryn a une autre idée. Passant devant les marches, elle prend de la nourriture sur un plateau d'argent : une pomme verte et un morceau de fromage strié de bleu. Sans s'embarrasser de sel, elle mord dans chacun des aliments et me tend la pomme pour que je la croque à mon tour. Oriana nous croit incapables de faire la différence entre un fruit normal et un fruit fæ, dont les fleurs sont d'un or profond. Leur chair dense est rouge et, à la saison de la cueillette, leur parfum écœurant embaume la forêt.

La pomme est froide et croquante dans ma bouche. On se la passe à tour de rôle et on la grignote jusqu'au trognon, que je mange en deux bouchées.

Près de moi, une minuscule fille fæ à la tête hérissée de cheveux blancs, comme un pissenlit monté en graine, coupe la ceinture d'un ogre avec un petit couteau. C'est du travail de pro. En un clin d'œil, l'épée et la bourse de la victime se sont volatilisées, et la voleuse se fond dans la foule. J'en viens presque à croire qu'il ne s'est rien passé, jusqu'à ce que la fille se retourne et me regarde.

Elle me fait un clin d'œil.

Un instant plus tard, l'ogre se rend compte qu'il a été dévalisé.

– Ça sent le malandrin, par ici ! braille-t-il en scrutant les gens qui l'entourent.

Il renverse une chope de bière brune, humant l'air de son nez couvert de verrues.

Non loin de là règne une certaine agitation : l'une des bougies se met à flamber en une grosse flamme bleue et projette des étincelles crépitantes. Même l'ogre s'en trouve distrait. Le temps que tout redevienne normal, la voleuse aux cheveux blancs a disparu depuis longtemps.

Un léger sourire aux lèvres, je me retourne vers Taryn, qui observe les danseurs avec envie et ne s'est rendu compte de rien.

– On pourrait se relayer, propose-t-elle. Si tu n'arrives pas à t'arrêter, je viendrai à la rescousse. Tu feras pareil pour moi.

À cette idée, mon cœur s'affole. Je regarde la foule des fêtards et j'essaie de trouver en moi autant d'audace qu'il en faut pour dépouiller un ogre juste sous son nez.

La princesse Elowyn tourbillonne au milieu d'un cercle d'Alouettes. Sa peau d'or scintille, ses cheveux ont le vert profond du lierre. À côté d'elle, un garçon humain joue du violon. Deux autres mortels l'accompagnent au ukulélé, avec moins de talent mais plus d'entrain. Près d'elle, Caelia, sa sœur cadette, tourne sur elle-même, la tête auréolée d'une couronne de fleurs. À l'image de son père, elle a les cheveux aussi fins que de la barbe de maïs.

Une autre ballade commence, dont les paroles flottent vers moi : « *De tous les fils du roi William, le prince Jamie était le pire des héritiers. Mais voilà le plus regrettable : il était premier de la lignée.* »

Je n'ai jamais beaucoup aimé cette chanson, car elle me fait penser à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui, tout comme la princesse Rhyia, n'a pas l'air d'être là ce soir. Mais... oh, non. Le voilà.

Le prince Cardan, sixième enfant du Grand Roi Eldred et pourtant le pire de ses héritiers, traverse la salle à pas pressés dans notre direction.

Il est suivi de Valerian, Nicasia et Locke, ses trois amis les plus méchants, prétentieux et fidèles. Les invités chuchotent et s'écartent en s'inclinant sur leur passage. Comme d'habitude, Cardan affiche un air dédaigneux. Ses yeux sont soulignés d'un trait de khôl, et un bandeau d'or ceint ses cheveux noirs comme la nuit. Il porte un long manteau, noir lui aussi, avec un col montant aux bords irréguliers, entièrement brodé de constellations. Valerian est vêtu de rouge foncé. Des cabochons de rubis brillent à ses manchettes, chacun pareil à une goutte de sang coagulé. Les cheveux de Nicasia ont la couleur

bleu vert de l'océan. Elle porte un diadème de perles. Une toile d'araignée scintillante recouvre ses tresses. Locke ferme la marche. Il a l'air de s'ennuyer. Ses cheveux ont exactement la même couleur que la fourrure d'un renard.

– Ils sont ridicules, dis-je à Taryn, qui suit mon regard.

Je ne peux pas nier qu'ils sont beaux. Ce sont de vrais seigneurs et dames fæes, comme dans les chansons. Si nous n'étions pas obligées d'aller en cours avec eux, si j'ignorais quel fléau ils sont pour ceux qui ont le malheur de leur déplaire, je serais sûrement sous leur charme, comme tous les autres.

– Vivi dit que Cardan a une queue dans le bas du dos, me chuchote Taryn. Elle l'a vue quand ils ont nagé ensemble au lac avec la princesse Rhyia, la dernière nuit de pleine lune.

J'ai du mal à imaginer Cardan nageant dans un lac, sautant dans l'eau, éclaboussant les autres, riant d'autre chose que de leur souffrance.

– Une queue ?

Un sourire incrédule pointe sur mon visage... et s'efface à l'instant où je me rends compte que Vivi n'a pas daigné me le raconter à moi, alors même que ça s'est passé il y a plusieurs jours. Trois n'est pas un très bon chiffre, pour des sœurs : il y en a toujours une qui est exclue.

– Avec une touffe de poils au bout ! Elle s'enroule dans ses vêtements et se déploie comme un fouet.

Taryn glousse, ce qui fait que je la comprends à peine quand elle ajoute :

– Vivi a dit qu'elle aimerait bien en avoir une !

– Je suis contente qu'elle n'en ait pas, dis-je d'un ton ferme.

C'est stupide. Je n'ai rien contre le fait que certaines personnes aient une queue dans le dos.

Cardan et ses compagnons sont désormais trop près de nous pour qu'on puisse parler d'eux librement. Je baisse les yeux. Même si ça me coûte, je pose un genou à terre, j'incline la tête et je serre les dents. À mes côtés, Taryn fait à peu près la même chose. Tout autour de nous, les convives les saluent avec respect.

Une pensée m'obsède : *Surtout, ne nous regardez pas.*

À son passage, Valerian empoigne une de mes cornes tressées. Les autres

poursuivent leur chemin à travers la foule. Valerian me toise avec mépris.

– Tu croyais que je ne t’avais pas vue ? Impossible de vous rater, ta sœur et toi, me souffle-t-il, penché vers moi.

Son haleine sent l’hydromel. Je serre les poings le long de mon corps, consciente de la proximité de mon couteau. Malgré tout, je refuse de le regarder dans les yeux.

– Il n’y a pas de cheveux plus ternes ni de visages plus banals que les vôtres, ajoute-t-il.

– Valerian, l’appelle le prince Cardan.

Il a déjà l’air renfrogné et, à ma vue, il plisse les yeux encore plus.

Valerian tire violemment sur ma tresse. Je grimace. Une fureur inutile m’envahit. Il éclate de rire et s’éloigne.

Ma colère cède la place à la honte. Je regrette de ne pas avoir chassé sa main d’une tape, même si cela n’aurait fait qu’envenimer la situation.

Taryn voit mon expression.

– Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

Je préfère me taire.

Cardan s’est arrêté à côté d’un garçon aux longs cheveux cuivrés avec de petites ailes de phalène dans le dos. Un garçon qui ne s’incline pas. Le garçon rit et Cardan plonge sur lui. En un clin d’œil, son poing s’abat violemment sur la mâchoire de l’impudent, le projetant au sol. Dans sa chute, Cardan saisit une de ses ailes, qui se déchire comme du papier. Le garçon pousse un cri grêle. Il se roule en boule à terre. À voir son expression, il souffre beaucoup. Je me demande si les ailes des Fæs repoussent. Je sais que les papillons qui en perdent une ne peuvent plus jamais voler.

Autour de nous, les courtisans gloussent ou hoquettent de stupeur, mais ça ne dure qu’un moment. Ils retournent bientôt à leurs danses, à leurs chansons, et la fête reprend.

Ils sont comme ça. Si quelqu’un incommode Cardan, il se voit aussitôt infliger une punition brutale. Il se retrouve interdit de suivre les leçons au palais. Parfois exclu définitivement de la cour. Blessé. Brisé.

Apparemment, Cardan en a fini avec le garçon. En regardant le prince s’éloigner, je suis soulagée qu’il ait cinq frères et sœurs aînés plus dignes que

lui. Il n'a pratiquement aucune chance de monter un jour sur le trône. Je préfère ne pas l'imaginer avec plus de pouvoir qu'il n'en a déjà.

Même Nicasia et Valerian échangent un regard qui en dit long. Puis Valerian hausse les épaules et va rejoindre Cardan. En revanche, Locke s'arrête auprès du garçon ailé et se penche vers lui pour l'aider à se relever.

Les amis du garçon le guident hors de la salle. À cet instant, chose improbable, Locke lève ses yeux fauves, croise mon regard et affiche un air surpris. Je me fige. Mon pouls s'accélère. Je m'attends à d'autres brimades, mais il esquisse un sourire en coin. Il me fait un clin d'œil, comme si je venais de le prendre la main dans le sac. Comme si on partageait un secret. Comme s'il ne me détestait pas. Comme s'il ne trouvait pas ma mortalité contagieuse.

– Arrête de le dévisager comme ça ! m'ordonne Taryn.

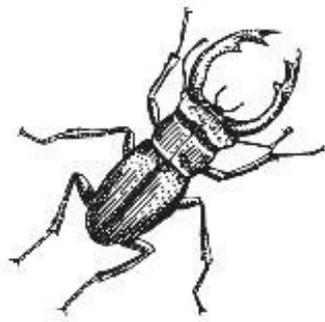
– Tu as vu...

Mais elle me coupe la parole en m'entraînant vers l'escalier puis le palier de roche scintillante, d'où nous pouvons tout observer sans être vues. Elle enfonce ses ongles dans ma peau.

– Ne leur donne pas plus de raisons de s'acharner sur toi qu'ils n'en ont déjà !

L'intensité de sa réaction m'étonne. D'un geste sec, je me libère de l'étau de sa main. Elle m'a laissé de vilaines empreintes en demi-lune sur la peau.

Je regarde l'endroit où Locke se tenait il y a quelques secondes, mais la foule l'a avalé.



Chapitre 4

Quand l'aube pointe, j'ouvre les fenêtres de ma chambre pour laisser entrer une dernière fois la fraîcheur nocturne pendant que j'ôte ma robe d'apparat. J'ai chaud. Mon cœur bat la chamade, et j'ai l'impression d'être à l'étroit dans ma peau.

Je suis allée très souvent à la cour. J'ai été témoin de choses bien plus horribles que des ailes déchirées ou des insultes à mon égard. Les Fæs compensent leur incapacité à mentir en recourant à un arsenal de tromperies et de cruautés : propos déformés, canulars, omissions, énigmes, scandales, sans parler des vengeances fomentées pour laver des affronts dont on se souvient à peine. Les orages sont moins inconstants qu'eux, les mers moins capricieuses.

Par exemple, en sa qualité de militaire, Madoc a besoin d'effusion de sang comme une sirène a besoin d'écume salée. Après chaque bataille, il a pour rituel de tremper sa capuche dans le sang de ses ennemis. J'ai vu cette

capuche. Il la garde dans une vitrine de la salle d'armes. Le tissu raide est taché d'un marron si foncé qu'on le croirait noir, à l'exception de quelques traces vertes.

Il m'arrive de descendre la contempler. J'essaie de discerner mes parents dans les traînées de sang séché. Je voudrais éprouver autre chose qu'un vague malaise. Quelque chose de plus fort. Mais, chaque fois que je suis face à elle, mes émotions s'estompent.

L'envie me prend de me rendre dans la salle d'armes maintenant, mais je m'abstiens. Devant ma fenêtre, je m'imagine en preux chevalier, ou en sorcière qui a caché son cœur dans son doigt avant de le trancher.

– Je suis tellement fatiguée, dis-je à voix haute. Tellement fatiguée.

Je reste assise là un long moment, à regarder le soleil dorer le ciel, à écouter le fracas des vagues tandis que la marée se retire, quand une créature ailée se pose sur le rebord de ma fenêtre. À première vue, on dirait une chouette, mais elle a des yeux de farfadet.

– Fatiguée de quoi, trésor ? me demande-t-elle.

Je soupire. Pour une fois, je décide d'être franche.

– D'être impuissante.

Le farfadet m'observe, puis s'envole dans le jour naissant.

Je dors presque toute la journée. À mon réveil, je suis désorientée et j'ai du mal à trouver la sortie de mon lit à baldaquin. J'ai des traces de bave séchée sur la joue.

Je vois qu'on m'a préparé un bain, mais l'eau est tiède. Les domestiques ont dû venir et repartir. Je m'y plonge quand même et m'asperge le visage. Ici, à Terrafæ, impossible de ne pas se rendre compte que tout le monde sent la verveine ou les aiguilles de pin écrasées, le sang séché ou le lys. Pour ma part, tant que je ne me suis pas récurée, mes aisselles sentent la sueur et j'ai une haleine de poney.

Quand Tombenloc arrive pour allumer les lampes, elle me trouve en train de m'habiller pour les cours, qui commencent en fin d'après-midi et se terminent parfois tard le soir. Je porte des bottes de cuir grises et une tunique ornée de l'emblème de Madoc, brodé de fils de soie : une dague sous un

croissant de lune incliné, comme une coupe, avec une unique goutte de sang qui tombe d'une extrémité.

Au rez-de-chaussée, je trouve Taryn assise seule à la table de banquet, une tasse de thé d'ortie dans la main. Elle picore du pain bannock. Aujourd'hui, elle ne dit pas qu'on va s'amuser.

Par culpabilité ou par honte, Madoc insiste pour que l'on nous traite comme les enfants des Fæs. Qu'on suive les mêmes enseignements, qu'on nous donne tout ce à quoi ils ont droit. Ce n'est pas la première fois qu'on amène des changelins à la cour, mais aucun n'a jamais été élevé comme un aristocrate.

Il ne comprend pas qu'à cause de ça, les autres nous détestent.

Je ne voudrais pas paraître ingrate. J'aime bien aller en cours. Personne ne peut me priver de répondre intelligemment aux questions des professeurs, même s'il arrive aux professeurs eux-mêmes de prétendre le contraire. Je suis prête à accepter un hochement de tête frustré à la place d'éloges prononcés. Je l'accepterai et je m'en contenterai, car cela signifie que ma place est ici, que ça leur plaise ou non.

Au début, Vivi venait avec nous, puis elle a commencé à s'ennuyer et a décidé de laisser tomber. Madoc était furieux, mais puisque son approbation ne fait que renforcer le mépris de Vivi, tous ses reproches l'ont juste confortée dans sa décision de ne jamais y retourner. Elle a tenté de nous persuader de rester à la maison avec elle, mais si Taryn et moi sommes incapables de gérer les machinations des enfants fæs sans avoir à renoncer à l'école et sans courir nous plaindre à Madoc, comment lui prouver que nous sommes capables d'affronter la cour, où ces mêmes machinations se joueront à une échelle plus grande, et cette fois mortelle ?

Taryn et moi nous mettons en route, notre panier au bras. Pour nous rendre au palais du Grand Roi, nous restons sur Insmire, mais nous passons à côté de deux autres îles minuscules : Insmoor, l'île de la Pierre, et Insweal, l'île du Malheur. Les trois îles sont reliées entre elles par des sentiers rocheux à moitié submergés et des pierres assez larges pour former un gué. Une horde de cerfs nage vers Insmoor, à la recherche des meilleurs pâturages. Taryn et moi longeons le lac des Masques et l'orée des bois Lactés, ainsi nommés à

cause de leurs arbres aux troncs d'une pâleur argentée et aux feuilles décolorées. Près de grottes déchiquetées, nous remarquons des sirènes et des merrows qui se dorment dans le soleil de fin d'après-midi, des reflets ambrés parsemant leurs écailles.

Les professeurs, qui viennent des quatre coins du royaume, enseignent aux enfants nobles de tous âges, dans l'enceinte du palais. Certains après-midi, nous nous asseyons dans des bosquets tapissés de mousse émeraude. D'autres soirs, nous montons dans de hautes tours, ou dans les arbres. Nous étudions le déplacement des constellations ; les propriétés magiques et thérapeutiques des plantes ; la langue des oiseaux, des fleurs et des gens, ainsi que celle du Peuple (même si ma langue fourche parfois). Nous analysons les énigmes. Nous apprenons à marcher en silence, sans laisser d'empreintes sur les feuilles et les ronces. Nous avons des leçons très poussées de harpe, de luth, de tir à l'arc et de combat à l'épée. Taryn et moi regardons les autres pratiquer les enchantements. Pendant les récréations, nous jouons tous à la guerre dans un champ de verdure bordé d'arbres.

Madoc m'a entraînée à être redoutable, même armée d'une épée de bois. Taryn se débrouille plutôt bien elle aussi, mais elle ne s'exerce plus vraiment. Au tournoi d'été qui aura lieu dans quelques jours à peine, notre guerre simulée se déroulera en présence de la famille royale. Si j'obtiens l'approbation de Madoc, l'un des princes ou l'une des princesses décidera peut-être de me faire chevalier et de m'embaucher comme garde du corps. Ce serait avoir une sorte de pouvoir. Une sorte de protection.

Pour moi, et pour Taryn.

Nous arrivons à l'école. Le prince Cardan, Locke, Valerian et Nicasia sont déjà étendus dans l'herbe, avec quelques autres Fæs. Poesy, une fille avec des bois de chevreuil, pouffe de rire en réaction à une phrase de Cardan. Ils ne daignent même pas nous jeter un regard quand nous étalons notre couverture et sortons nos cahiers, porte-plume et encriers.

Mon soulagement est immense.

Le cours d'histoire porte sur la paix délicatement négociée entre Orlagh, reine des Fonds marins, et les divers souverains fæs du royaume. Nicasia est la fille d'Orlagh, elle a été placée à la cour du Grand Roi pour y être éduquée.

Bien des odes ont été composées pour rendre grâce à la beauté de la reine Orlagh. Quant à son caractère, les poètes n'en parlent jamais, et si Orlagh ressemble un tant soit peu à sa fille, ça se comprend.

Nicasia, fière de son héritage, jubile durant tout le cours. Lorsque notre professeur passe au seigneur Roiben, de la cour des Termites, mon intérêt s'émousse. Mes pensées dérivent. Je me retrouve à réviser mes enchaînements : touche, coup d'estoc, parade, blocage. J'empoigne mon porte-plume comme la poignée d'une épée et j'oublie de prendre des notes.

Quand le soleil baisse sur l'horizon, Taryn et moi déballons les provisions que nous avons apportées dans nos paniers : du pain, du beurre, du fromage et des prunes. Je meurs de faim.

En passant devant nous, Cardan donne exprès un coup de pied dans le sol. La terre atterrit sur ma tranche de pain beurrée à l'instant où j'allais mordre dedans. Les autres Fæs éclatent de rire.

Je lève les yeux. Cardan me regarde avec un plaisir cruel, comme un rapace qui se demande si la petite souris devant ses yeux vaut la peine qu'on la dévore. Il porte une tunique à col montant brodée d'épines. Ses doigts sont ornés de bagues. Son sourire méprisant est le résultat d'une longue pratique.

Je serre les dents. Je me dis que, si je ne réagis pas, il finira bien par se lasser. Il s'en ira. Je peux supporter ces brimades quelques jours encore.

– Il y a un problème ? me demande gentiment Nicasia en drapant son bras sur les épaules du prince. De la terre ? C'est pourtant de là que tu viens, simple mortelle. Et c'est là que tu retourneras bientôt. Prends-en donc une pleine bouchée.

Sans réfléchir, je rétorque :

– Essaie de m'y forcer pour voir.

Ce n'est pas la réplique la plus cinglante qui soit, mais je commence à transpirer des paumes. Taryn a l'air surprise.

– Je pourrais le faire, tu sais, dit Cardan en souriant, et j'ai l'impression que rien ne lui ferait plus plaisir.

Mon cœur s'affole. Si je ne portais pas un collier de baies de sorbier, il pourrait m'ensorceler pour me faire croire que la terre est un mets raffiné. Seule la position de Madoc lui donne une raison d'hésiter. Je ne bronche pas.

Je ne touche pas le collier sous ma tunique. Je prie pour que ce talisman empêche tout charme d'opérer. Je prie pour que Cardan ne le trouve pas et ne l'arrache pas.

Je jette un coup d'œil au professeur du jour, mais le vieux puck a le nez plongé dans un ouvrage.

Comme Cardan est prince, il y a de fortes chances que personne ne l'ait jamais mis en garde, n'ait jamais retenu sa main. Je ne sais pas quelles limites il serait prêt à franchir, ni dans quelle mesure nos professeurs le laisseraient faire.

– Il ne vaudrait mieux pas, conseille Valerian avec une compassion feinte.

À son tour, il projette de la terre sur nos aliments. Je ne l'avais même pas vu arriver. Un jour, Valerian m'a volé un porte-plume en argent. Madoc l'a remplacé par l'un des siens, serti de rubis. Valerian a été pris d'une telle rage qu'il m'a assené un coup d'épée en bois à l'arrière du crâne.

– Et si on vous promettait d'être sympas avec vous le reste de l'après-midi, à condition que vous mangiez tout ce que vous avez apporté dans vos paniers ?

Il ajoute avec un sourire hypocrite :

– Quoi, vous n'avez pas envie qu'on soit amis ?

Taryn baisse le nez.

« Non, voudrais-je répliquer. On ne veut pas de vous comme amis. »

Je ne réponds pas, mais je ne baisse pas les yeux non plus. Je plante mon regard dans celui de Cardan. Rien de ce que je dirai ne les arrêtera, je le sais. Ici, je n'ai aucun pouvoir. Mais aujourd'hui, j'ai du mal à ravalier la colère que suscite mon impuissance.

Nicasia ôte une épingle de mes cheveux. L'une de mes tresses retombe dans mon cou. Je lui donne une tape sur la main, mais elle est trop rapide pour moi.

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle tient l'épingle dorée, surmontée d'une minuscule grappe de baies d'aubépines en filigrane.

– Tu l'as volée ? Tu croyais que ça te rendrait belle ? Qu'avec ça, tu nous ressemblerais ?

Je me mords l'intérieur des joues. Bien sûr que j'aimerais leur ressembler. Ils sont aussi beaux que des lames forgées par un feu divin. Ils vivront éternellement. Les cheveux de Valerian luisent comme de l'or poli. Nicasia a des bras et des jambes graciles, parfaits. Sa bouche est rose comme du corail ; sa chevelure d'un bleu profond, comme les mers les plus froides. Avec ses yeux de renard, Locke ne dit rien derrière Valerian. L'air prudent et indifférent, il a le menton aussi pointu que ses oreilles. Quant à Cardan, sa beauté surpasse celle de tous les autres. Ses cheveux noirs ont les reflets irisés du plumage d'un corbeau, et ses pommettes sont si saillantes qu'elles pourraient entailler le cœur d'une jeune fille. C'est lui que je déteste le plus. Je le hais tellement que, parfois, quand je le regarde, je peux à peine respirer.

– Tu ne seras jamais notre égale, décrète Nicasia.

Évidemment que non.

– Allez, dit Locke avec un rire léger en posant la main sur la taille de Nicasia. Laissons-les à leur misère.

– Jude est désolée, s'empresse de répliquer Taryn. On est toutes les deux désolées.

– Dans ce cas, qu'elle le prouve, dit Cardan d'une voix traînante. Dis-lui qu'elle n'a pas sa place au tournoi d'été.

– Quoi, tu as peur que je gagne ? je demande.

D'accord, ce n'est pas très malin de ma part.

– Les mortels n'ont rien à y faire, répond-il d'un ton glacial. Retire-toi, ou tu le regretteras.

J'ouvre la bouche, mais Taryn dit à ma place :

– Je vais lui en parler. Ce n'est rien. Juste un jeu.

Nicasia gratifie ma sœur d'un sourire magnanime. Le regard lubrique de Valerian s'attarde sur les courbes de Taryn.

– Oui, tout ça n'est qu'un jeu.

Cardan et moi nous observons. Je sais qu'il n'en a pas terminé avec moi, loin de là.

– Pourquoi tu les as provoqués comme ça ? s'offusque Taryn alors que les autres repartent joyeusement vers le pique-nique installé pour eux. Lui répond, c'était tout simplement idiot !

Essaie de m'y forcer pour voir.

Quoi, tu as peur que je gagne ?

– Je sais. Je me tairai, la prochaine fois. J'étais juste... en colère.

– Je te conseille d'avoir peur, c'est plus sûr, rétorque-t-elle.

Sur ce, elle remballa notre nourriture désormais immangeable. J'essaie d'ignorer les gargouillis de mon estomac.

Ils veulent m'intimider, j'en suis bien consciente. Au cours de notre entraînement au combat, cet après-midi-là, Valerian me fait trébucher, et Cardan me murmure des choses ignobles à l'oreille. Je rentre à la maison couverte de bleus.

Voilà ce qu'ils ne comprennent pas : oui, ils me font peur, mais la peur, c'est ce que je connais depuis toujours, depuis le jour où je suis arrivée ici. J'ai été élevée par l'homme qui a assassiné mes parents, sur une terre peuplée de monstres. Je vis avec cette peur, elle a pris racine en moi, et je m'efforce de l'ignorer. Si je ne faisais pas semblant d'être courageuse, je resterais pour toujours cachée chez Madoc, sous mon couvre-lit en duvet de chouette. Je resterais étendue là et je hurlerais jusqu'à l'épuisement. Je m'y refuse. Très peu pour moi.

Nicasia se trompe sur mon compte. Je ne veux pas participer au tournoi au même titre que les Fæs. Je veux gagner. Mon souhait le plus cher n'est pas d'être comme eux.

Au fond, mon souhait le plus cher, c'est de les surpasser.



Chapitre 5

Sur le chemin du retour, au bord du lac des Masques, Taryn s'arrête pour cueillir des mûres. Assise sur un rocher, dans le clair de lune, j'évite délibérément d'observer la surface de l'eau. Le lac ne reflète pas le visage de la personne qui s'y mire ; il montre celui de quelqu'un qui s'y est déjà regardé ou s'y regardera. Quand j'étais petite, je passais des jours entiers assise sur la rive, à contempler des visages fæs à la place du mien, dans l'espoir d'apercevoir un jour ma mère en train de m'observer.

J'ai fini par arrêter : c'était trop douloureux.

– Vas-tu renoncer à ce tournoi ? me demande Taryn en avalant une poignée de mûres.

Elle et moi avons un appétit d'ogre. Nous sommes déjà plus grandes que Vivi. Nos hanches sont plus larges ; nos seins plus lourds.

J'ouvre mon panier et en sors une prune terreuse, que j'essuie sur ma tunique. Elle est à peu près mangeable. Je la mâche lentement, en réfléchissant.

– Pour faire plaisir à Cardan et à sa cour d'abrutis ?

Les sourcils froncés, elle fait la même tête que moi quand je la trouve particulièrement obtuse.

– Tu sais comment ils nous ont surnommées ? s'impatiente-t-elle. Le cercle des Asticots.

Je jette le noyau dans l'eau et regarde les rides à la surface anéantir la possibilité de tout reflet. Je grimace.

– Tu pollues un lac magique, me reproche-t-elle.

– Ça se décomposera. Comme nous. Ils ont raison de nous appeler le cercle des Asticots. On est des mortelles. On n'a pas l'éternité devant nous pour attendre qu'ils daignent nous laisser agir comme bon nous semble. Je me fiche que ma participation au tournoi ne leur plaise pas. Quand je serai chevalier, ils ne m'atteindront plus.

– Tu crois vraiment que Madoc va te donner son accord ?

Taryn abandonne sa cueillette après s'être piqué les doigts avec les ronces.

– Qu'il acceptera de te voir obéir à quelqu'un d'autre que lui ? ajoute-t-elle.

À quoi je rétorque :

– Dans quel autre but nous aurait-il entraînées ?

Nous reprenons notre chemin vers la maison en silence, côte à côte.

– Moi, je ne suis pas concernée, répond-elle en secouant la tête. Je vais tomber amoureuse.

Surprise, je me mets à rire.

– Ah bon ? Parce que tu l'as décidé ? Je ne savais pas que ça se décrétait ! Je croyais que l'amour nous tombait dessus quand on s'y attendait le moins,

comme on se prend une claque.

– Eh bien, je l’ai décidé, oui.

Je songe à lui parler de sa dernière décision en date – celle qui consistait à s’amuser à la fête – et à ses conséquences malheureuses, mais ça ne ferait que la contrarier. À la place, j’essaie d’imaginer qui pourrait être l’ élu de son cœur. Un merrow, peut-être, qui lui offrira une couronne de perles et la capacité de respirer sous l’eau, avant de l’emmener dans son lit, au fond de la mer.

Ce serait génial. Peut-être que c’est moi qui ne fais que des mauvais choix.

Je demande à Taryn :

– Et nager, ça te plaît ?

– Quoi ?

– Rien, dis-je.

Croyant que je la taquine, elle me donne un petit coup de coude dans le flanc.

Comme les bois Lactés sont dangereux la nuit, nous traversons la forêt Courbée, aux troncs penchés. Nous devons nous arrêter pour laisser passer des hommes-racines, de crainte d’être piétinées si nous restons sur leur route. De la mousse recouvre leurs épaules et remonte sur leurs joues d’écorce. Le vent siffle en s’engouffrant dans leurs côtes.

Ils forment un cortège aussi beau que solennel.

– Si tu es certaine que Madoc te le permettra, pourquoi ne le lui as-tu pas encore demandé ? chuchote Taryn. Il ne reste que trois jours avant le tournoi.

N’importe qui peut participer au tournoi d’été, mais si je veux devenir chevalier, je dois déclarer ma candidature en portant une écharpe verte en travers de ma poitrine. Si Madoc ne m’y autorise pas, j’aurai beau offrir la plus belle performance, ça ne servira à rien. Je ne serai pas candidate, et par conséquent personne ne me choisira.

Je suis contente que les hommes-racines me donnent un prétexte pour ne pas répondre, car évidemment Taryn a raison. Je n’ai pas encore posé la question à Madoc parce que je redoute sa réponse.

Arrivées à la maison, après avoir poussé l’énorme porte en bois ornée de ferrures, nous entendons résonner à l’étage comme des cris de détresse. La

peur au ventre, je m'élanche. Je trouve Vivi dans sa chambre, à la poursuite d'une nuée de sprites. Les minuscules créatures ailées passent à côté de moi dans le couloir tel un voile transparent. Vivi balance sur le chambranle de la porte le livre qu'elle agitait contre elles.

– Regarde-moi ça ! crie-t-elle en désignant son placard. Regarde un peu ce désastre !

Les battants sont ouverts. Je vois étalé au sol un assortiment d'objets volés au monde des humains : des boîtes d'allumettes, des journaux, des bouteilles vides, des romans et des Polaroids. Les sprites ont transformé les boîtes d'allumettes en lits et en tables. Ils ont déchiqueté le papier et arraché le cœur des livres pour y faire leur nid. Une véritable infestation.

Toutefois, je suis abasourdie par la quantité d'objets sans valeur que Vivi a récupérés. Rien que du bric-à-brac. Du bric-à-brac de mortels.

– Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? s'enquiert Taryn en entrant dans la pièce.

Elle se penche et ramasse une bande de photos à peine rongée par les sprites. Elles ont été prises dans un photomaton. Vivi y figure, son bras passé autour des épaules d'une jeune mortelle souriante, aux cheveux roses.

Peut-être que Taryn n'est pas la seule à avoir décidé de tomber amoureuse.

Au dîner, nous sommes assis autour de l'énorme table sculptée sur les côtés de satyres jouant de la flûte et de lutins dansants. Au centre brûlent de grosses chandelles, près d'un vase en pierre taillée plein d'oseille des bois. Les domestiques nous apportent des assiettes en argent chargées de nourriture. Au menu : fèves fraîches, venaison parsemée de graines de grenade, truite grillée au beurre, salade d'herbes amères et, en dessert, gâteaux aux raisins nappés de sirop de pomme. Madoc et Oriana boivent du vin des Canaries. Nous, les enfants, devons couper le nôtre avec de l'eau.

À côté de mon assiette et de celle de Taryn, il y a un bol de sel.

Vivi enfonce son couteau dans le gibier puis lèche le sang qui le macule.

En face, Chêne sourit et commence à l'imiter, mais Oriana lui arrache le couvert de la main avant qu'il s'entaille la langue avec. Chêne pouffe de rire. Il prend sa viande avec les doigts et la déchire de ses petites dents pointues.

– Sachez que le roi va bientôt abdiquer en faveur de l'un de ses enfants, annonce Madoc en nous regardant à tour de rôle. Il y a de fortes chances qu'il choisisse le prince Dain.

Peu importe que Dain soit le troisième de la fratrie ; c'est le Grand Roi qui désigne son successeur. C'est la manière de garantir la stabilité de Domelfe. Mab, la première Grande Reine, avait demandé à son forgeron de lui fabriquer une couronne. On raconte que cet artisan était une créature du nom de Grimsen, qui faisait des merveilles à partir du métal : des oiseaux qui trillent ; des colliers qui glissent sur les gorges ; des épées jumelles, appelées Crève-cœur et Cœurlié, qui ne ratent jamais leur coup. La couronne magique de la reine Mab a été façonnée de sorte qu'elle ne puisse être léguée qu'à un héritier du même sang, sans rompre la lignée. Avec la couronne sont transmis tous les serments de ceux qui l'ont portée. Bien qu'à chaque nouveau couronnement les sujets se réunissent pour renouveler leur allégeance, l'autorité réside toujours dans la couronne elle-même.

– Pourquoi Eldred veut-il abdiquer ? demande Taryn.

Le sourire narquois de Vivi devient méchant.

– Parce que ses enfants en ont marre d'attendre qu'il casse sa pipe, répond-elle.

Madoc a l'air furieux. Taryn et moi n'osons pas le provoquer de crainte que sa patience pour nous ait ses limites, mais Vivi est spécialiste. Quand il lui répond, je vois bien que se contenir exige de lui de gros efforts.

– Rares sont les rois de Terrafæ à avoir régné aussi sagement et aussi longtemps qu'Eldred. Il va désormais se mettre en quête de la terre des Promesses.

D'après ce que je sais, la terre des Promesses est leur euphémisme pour dire la mort, même s'ils ne l'admettent pas. Ils disent que c'est de là que viennent les gens du Peuple, et que c'est là qu'ils finissent par retourner.

– Tu veux dire qu'il quitte le trône parce qu'il est vieux ?

Était-ce impoli de ma part de poser cette question ? Il y a des farfadets nés avec des visages ridés comme de minuscules chats sphinx, et des nixes à la peau lisse dont le grand âge ne se lit que dans leurs yeux pleins d'expérience. Je ne pensais pas que le temps comptait pour les Fæs.

Oriana a l'air contrariée, mais elle n'exige pas que je me taise, alors peut-être n'ai-je pas été si grossière que ça. Ou bien peut-être qu'elle n'en attendait pas moins de la rustre que je suis.

– On ne meurt pas de vieillesse, mais elle finit par nous lasser, explique Madoc en poussant un grand soupir. J'ai livré bataille au nom d'Eldred. J'ai éradiqué des royaumes entiers qui refusaient de lui prêter allégeance. J'ai même dirigé des escarmouches contre la reine des Fonds marins. Mais Eldred a perdu le goût du sang. Il autorise ceux qui sont sous sa bannière à se rebeller plus ou moins, alors même que d'autres cours refusent de se soumettre. Il est temps de repartir en guerre. Il est temps d'avoir un nouveau monarque. Un monarque ambitieux.

Un peu déconcertée, Oriana fronce les sourcils.

– Si on lui en donnait le choix, ta famille préférerait te savoir en sécurité.

– À quoi sert un général sans bataille à mener ?

Madoc avale une grande gorgée de vin. Je me demande à quelle fréquence il a besoin de tremper sa capuche dans le sang frais.

– Le couronnement du nouveau roi aura lieu au solstice d'automne. Pas d'inquiétude. J'ai un plan pour assurer notre avenir. La seule chose dont vous avez à vous soucier, c'est de vous tenir prêtes à danser des heures durant.

Je m'interroge sur ce que peut bien être ce plan quand Taryn me décoche un coup de pied sous la table. Je me retourne vers elle pour la fusiller du regard. Haussant les sourcils, elle articule en silence : « Demande-lui. »

Madoc se tourne vers elle.

– Oui ?

– Jude a quelque chose à te demander, répond Taryn.

Le pire, c'est qu'elle croit m'aider.

Je prends une profonde inspiration. Il a l'air d'être de bonne humeur, c'est déjà ça.

– J'ai réfléchi au tournoi.

J'ai répété mon discours dans ma tête je ne sais combien de fois, mais maintenant que le moment est venu, les mots ne sortent pas comme je l'avais prévu.

– Je me débrouille plutôt bien avec une épée.

– Tu es trop modeste, objecte Madoc. Tu es excellente au maniement de l'épée.

Cela me paraît encourageant. Je regarde Taryn. Apparemment, elle retient son souffle. Autour de la table, plus personne ne bouge à part Chêne, qui tape son verre contre le bord de son assiette.

– Je vais participer au tournoi d'été et je souhaite me déclarer prête à être choisie pour devenir chevalier.

Madoc hausse les sourcils.

– C'est ce que tu veux ? Ce n'est pas sans danger.

J'acquiesce.

– Je n'ai pas peur.

– Intéressant, commente-t-il.

Mon cœur bat la chamade. J'ai envisagé toutes les possibilités de ce plan, sauf celle qu'il me refuse sa permission.

– Je veux faire ma place à la cour par mes propres moyens, dis-je.

– Tu n'es pas une tueuse, réplique-t-il.

Je tressaille et le regarde. Il me fixe de ses yeux dorés de chat.

J'insiste :

– Je pourrais le devenir. Ça fait dix ans que je m'entraîne.

Depuis que tu m'as enlevée à mes parents. Je ne le dis pas, mais ça doit se voir dans mon regard.

Il secoue tristement la tête.

– Ce qu'il te manque n'a rien à voir avec l'expérience.

– Non, mais...

– Ça suffit. Ma décision est prise, m'interrompt-il en haussant le ton.

Au bout d'un moment, alors que ni lui ni moi ne parlons, il m'adresse un petit sourire conciliant.

– Tu peux participer au tournoi si ça t'amuse, mais tu ne porteras pas l'écharpe verte. Tu n'es pas prête à devenir chevalier. Tu pourras me poser la question après le couronnement, si tel est toujours ton souhait. Si c'est un caprice, il se sera écoulé assez de temps pour que ça te passe.

– Ce n'est pas un caprice !

Je déteste le désespoir qui perce dans ma voix, mais je compte les jours qui

me séparent du tournoi. La perspective de devoir attendre encore des mois, avec le risque qu'il me refuse de nouveau sa permission, m'accable profondément.

Madoc me regarde d'un air indéchiffrable.

– Après le couronnement, répète-t-il.

J'ai envie de lui hurler : sais-tu à quel point c'est dur de devoir baisser la tête ? De se faire insulter et d'endurer des menaces ? Pourtant, je l'ai supporté. Je pensais avoir prouvé ma ténacité. Je croyais que, si tu voyais que j'étais capable de sourire malgré tout ce que j'ai subi, tu verrais que j'en suis digne.

Tu n'es pas une tueuse.

Il n'a aucune idée de ce que je suis.

Peut-être que moi non plus, je ne le sais pas. Peut-être que je ne me suis jamais autorisée à le découvrir.

– Le prince Dain fera un bon roi, dit Oriana, ramenant ainsi la conversation à un sujet plus agréable. Un couronnement veut dire un mois de bals. Il nous faudra de nouvelles toilettes.

À l'entendre, Taryn et moi sommes concernées.

– Des toilettes somptueuses, précise-t-elle.

Madoc approuve d'un signe de tête. Son sourire dévoile toutes ses dents.

– Oui, tout ce que vous voudrez. Je souhaite que vous soyez aussi belles que possible, et que vous dansiez autant que vous le pourrez.

J'essaie de respirer lentement, de me concentrer sur une seule chose. Dans mon assiette, les graines de grenade trempées dans le sang du gibier scintillent comme des rubis.

« Après le couronnement », a dit Madoc. C'est là-dessus que je me focalise. Mais ça me semble si loin...

J'adorerais avoir une robe d'apparat comme celles que j'ai vues dans les placards d'Oriana, ornées de sublimes motifs savamment brodés sur des tissus d'or et d'argent, chacune aussi belle que l'aube. Je me concentre là-dessus aussi.

Mais ensuite je m'emballe en m'imaginant dans cette robe, une épée à la hanche, transformée en vraie courtisane, chevalier du cercle des Faucons. Et

Cardan qui me regarde à l'autre bout de la salle, à côté du roi, en s'esclaffant de ma prétention.

Cardan qui rit comme s'il savait que ce rêve ne se réaliserait jamais.

Je me pince la cuisse jusqu'à ce que la douleur efface tout.

– Vous allez devoir user les semelles de vos chaussures, comme nous autres, nous dit Vivi, à Taryn et moi. Je parie qu'Oriana est malade d'inquiétude à l'idée que, si Madoc vous a autorisées à danser, elle ne peut pas vous l'interdire. Et, comble de l'horreur, vous risquez de vous amuser !

Oriana pince les lèvres.

– Ce n'est pas juste. Et ce n'est pas vrai non plus.

Vivi lève les yeux au ciel.

– Si ce n'était pas vrai, je ne pourrais pas le dire.

– Assez, vous toutes !

Madoc frappe la table de sa main, ce qui nous fait sursauter.

– Un couronnement, c'est l'occasion de rendre bien des choses possibles. L'heure est au changement. Me contrarier serait une erreur.

J'ignore s'il fait référence au prince Dain, à ses ingrates de filles, ou aux deux.

– As-tu peur que quelqu'un d'autre essaie de s'emparer du trône ? demande Taryn.

Comme moi, elle a été élevée dans un climat de stratégie, d'attaques et de contre-attaques, de guet-apens et d'ascendance. Mais contrairement à moi, elle a le même don qu'Oriana pour ramener la conversation sur un terrain moins glissant.

– Ce sont les descendants de la lignée des Ronceverte qui devraient s'inquiéter, pas moi, répond Madoc, apparemment satisfait qu'on lui pose cette question. À l'évidence, certains de leurs sujets aimeraient qu'il n'y ait ni Couronne de Sang ni Grand Roi. Les héritiers d'Eldred devraient en particulier veiller à s'assurer les bonnes grâces des armées de Terrafæ... Mais un stratège chevronné sait attendre qu'une occasion se présente.

– Seul quelqu'un qui n'a rien à perdre attaquerait le trône en sachant que tu es là pour le défendre, fait remarquer Oriana d'un ton onctueux.

– On a toujours quelque chose à perdre, intervient Vivi avant de faire une

affreuse grimace à Chêne.

Celui-ci glousse de rire.

Oriana tend la main vers lui puis interrompt son geste. Il ne se passe rien de grave. Pourtant, en voyant l'éclat qui brille dans les yeux félins de Vivi, je ne suis pas sûre qu'Oriana ait tort d'être sur le qui-vive.

Vivi aimerait punir Madoc, mais son seul moyen de pression est d'être une épine dans son pied. Tourmenter de temps à autre Oriana par l'intermédiaire de Chêne est un bon exemple. Je sais que Vivi adore Chêne (après tout, c'est notre frère), mais ça ne veut pas dire qu'elle ne lui enseignera pas des choses inappropriées pour autant.

Apparemment satisfait, Madoc nous regarde en souriant. Avant, je croyais qu'il ne remarquait pas les tensions sous-jacentes entre les membres de notre famille mais, en grandissant, je me rends compte que les conflits latents ne l'ennuient pas le moins du monde. Il les apprécie autant que la guerre ouverte.

– Peut-être que nos ennemis ne sont pas particulièrement bons en stratégie.

– Espérons-le, dit distraitement Oriana, les yeux rivés sur Chêne, levant son verre de vin des Canaries.

– Tu as raison, réplique Madoc. Portons un toast. À l'incompétence de nos ennemis !

Je prends mon verre et le choque contre celui de Taryn avant de le vider jusqu'à la dernière goutte.

On a toujours quelque chose à perdre.

Je pense à cette phrase jusqu'à l'aube, la tournant et la retournant dans ma tête. Enfin, quand je ne supporte plus de m'agiter dans mon lit, j'enfile une robe de chambre sur ma chemise de nuit et je sors dans le soleil de la fin de matinée. Aussi brillant que de l'or martelé, il m'éblouit quand je m'assois sur un carré de trèfles près des écuries, le regard tourné vers la maison.

Tout ceci appartenait à ma mère avant d'être la propriété d'Oriana. À l'époque, maman devait être jeune et amoureuse de Madoc. Je me demande quelle vie elle menait, ici. Je me demande si elle croyait pouvoir être heureuse.

À quel moment a-t-elle réalisé qu'elle ne l'était pas ?

Je sais que des rumeurs ont circulé. Ce n'est pas rien de contrecarrer les plans du général du Grand Roi, de fuir clandestinement Terrafæ enceinte de son enfant et de rester cachée pendant presque une décennie. Elle a laissé derrière elle la dépouille calcinée d'une autre femme dans les ruines noircies de la propriété de Madoc. Personne ne peut dire qu'elle n'a pas prouvé sa détermination. Si elle avait eu un peu plus de chance, Madoc n'aurait jamais su qu'elle était encore en vie.

Je suppose qu'elle avait beaucoup à perdre.

Moi aussi, j'ai beaucoup à perdre.

Et alors ?

Cet après-midi-là, je propose à Taryn :

– Et si on séchait les cours, aujourd'hui ?

Je suis habillée et prête depuis un bon moment. Bien que je n'aie pas dormi, je ne me sens pas du tout fatiguée.

– Restons à la maison.

Elle me jette un regard anxieux tandis qu'un garçon pixie, récemment redevable à Madoc, tresse ses cheveux châains en couronne. Vêtue d'or et de brun, elle se tient assise toute droite devant sa coiffeuse.

– Le simple fait que tu me le suggères m'incite à aller en cours, au contraire. J'ignore ce que tu as derrière la tête, mais ressaisis-toi. Je sais que tu es déçue pour le tournoi...

– Ça n'a pas d'importance, dis-je.

C'est faux, bien sûr. Ça a tellement d'importance que, sans l'espoir de devenir chevalier, j'ai l'impression qu'un gouffre s'est ouvert sous mes pieds et qu'on m'y a précipitée.

– Madoc changera peut-être d'avis, tempère Taryn. Et au moins, tu ne seras pas obligée de défier Cardan.

Elle me suit dans l'escalier et attrape nos paniers avant moi.

Je m'en prends à elle, même si je sais que rien de tout ça n'est sa faute :

– Tu sais pourquoi Madoc refuse de me laisser tenter ma chance ? Parce qu'il me croit faible.

– Jude, dit Taryn d’un ton prudent.

– Je croyais qu’il suffisait que je sois sage et que j’obéisse aux règles. Mais j’en ai assez d’être faible. J’en ai assez d’être sage. Je crois que je vais faire les choses différemment, maintenant.

– Seuls les idiots ignorent leur peur, énonce Taryn.

Elle a raison, mais ça ne me dissuade pas pour autant.

J’insiste :

– Allez, sèche les cours avec moi aujourd’hui.

Comme elle refuse, nous partons ensemble à l’école.

Taryn me regarde avec circonspection pendant que je m’entretiens avec Fand, la meneuse de la guerre simulée, une pixie dont la peau est bleue comme des pétales de fleur. Elle me rappelle qu’il y a un dernier entraînement demain, en vue du tournoi.

J’acquiesce en me retenant de répliquer. Personne n’a besoin de savoir que mes espoirs ont été réduits à néant. Personne n’a besoin de savoir que j’avais des espoirs.

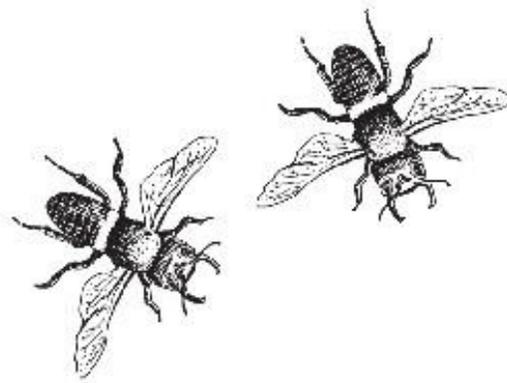
Plus tard, quand Cardan, Locke, Nicasia et Valerian s’assoient pour déjeuner, ils se mettent à recracher leur nourriture entre deux quintes de toux, horrifiés. Autour d’eux, les autres enfants de la noblesse fæ, moins désagréables qu’eux, mangent sans problème leurs pain, miel, gâteaux, pigeons rôtis, confiture de fleur de sureau, biscuits, fromage et grappes de raisin joufflues. Mais le contenu des paniers de mes ennemis a été salé en intégralité, avec autant de minutie que de générosité.

Le regard de Cardan se pose sur moi. Je ne peux réprimer un petit sourire diabolique. Ses yeux brûlent comme des charbons ardents ; sa haine est presque palpable. Elle ondoie entre nous comme les vagues de chaleur qui émanent de la roche noire l’été, sous un soleil de plomb.

– Tu es folle ? me demande Taryn en me secouant l’épaule pour m’obliger à me tourner vers elle. Tu ne fais qu’envenimer les choses ! Si personne n’ose leur tenir tête, c’est qu’il y a une raison !

– Je sais, dis-je doucement, sans pouvoir m’empêcher de sourire. Il y a même des tas de raisons.

Elle fait bien de s’inquiéter. Je viens de déclarer la guerre.



Chapitre 6

Je n'ai pas raconté cette histoire comme il aurait fallu. J'aurais dû donner des précisions sur les années où j'ai grandi à Terrafæ. Si je n'ai pas tout expliqué, c'est surtout par lâcheté. J'essaie même de me forcer à oublier. Toutefois, connaître quelques détails pertinents de mon passé vous permettra peut-être de comprendre pourquoi je suis comme je suis. Pourquoi la peur m'a contaminée jusqu'à la moelle. Et comment j'ai appris à faire semblant de l'avoir maîtrisée.

Voici donc trois événements que j'aurais dû vous révéler plus tôt à mon sujet :

1) Quand j'avais neuf ans, l'un des gardes de Madoc a croqué le bout de mon annulaire gauche. Nous étions dehors. Alors que je hurlais, il m'a poussée si fort que je me suis cogné la tête contre un poteau en bois, dans les

écuries. Puis il m'a obligée à le regarder mâchonner la phalange qu'il m'avait arrachée. Il m'a dit à quel point il haïssait les mortels. J'ai perdu beaucoup de sang. On n'imagine pas qu'il puisse en couler autant du bout d'un doigt. Après, le garde m'a conseillé de ne rien dire, sinon, il me dévorerait tout entière. Vous vous doutez bien que je n'ai pas pipé mot. Jusqu'à ce jour, puisque je vous en parle.

2) Quand j'avais onze ans, lors d'une fête, un aristocrate qui s'ennuyait ferme m'a surprise alors que je me cachais sous une table de banquet. Il a tiré sur mon pied pour me sortir de là tandis que je me débattais avec force. Je ne pense pas qu'il savait qui j'étais – du moins, je préfère croire qu'il ne le savait pas. Il m'a obligée à boire, alors j'ai bu. Le vin fæ vert feuille coulait dans ma gorge comme du nectar. Il m'a fait danser autour de la colline. Au début, c'était amusant – amusant comme quand on a peur dans un manège, qu'on crie qu'on veut descendre, sauf qu'ensuite on a mal au cœur et la tête qui tourne. Mais, quand j'ai commencé à en avoir assez et que je ne pouvais pas m'arrêter, c'est devenu terrifiant, tout simplement. Il s'avère que ma peur l'amusait tout autant. La fête terminée, la princesse Elowyn m'a trouvée en train de vomir et de pleurer. Elle n'a pas cherché à savoir ce qui s'était passé. Elle m'a juste ramenée à Oriana, comme si j'étais une veste égarée. Ni elle ni moi n'en avons jamais parlé à Madoc. À quoi bon ? Tous ceux qui m'ont vue danser ont sûrement cru que je passais un excellent moment.

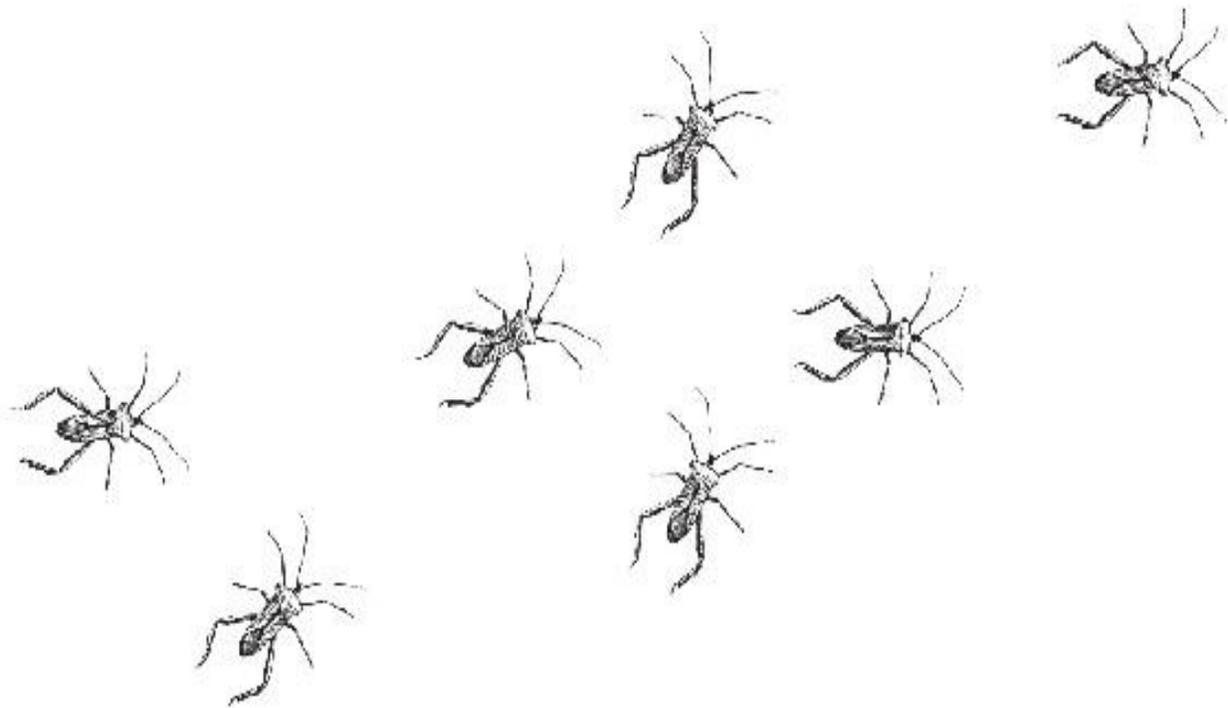
3) Quand j'avais quatorze ans et Chêne quatre ans, il m'a ensorcelée. Ce n'était pas son intention – enfin, si, mais disons qu'il ne savait pas vraiment pourquoi il ne devait pas le faire. Je ne portais aucun charme protecteur, car je sortais du bain. Chêne refusait d'aller se coucher. Il m'a demandé de jouer à la poupée avec lui, alors on a joué. Il m'a ordonné de lui courir après, alors je l'ai poursuivi dans les couloirs. Puis il a compris qu'il pouvait faire en sorte que je me gifle moi-même, ce qu'il trouvait tordant. Tombenloc nous a découverts des heures plus tard. À la vue de mes joues rougies et de mes yeux larmoyants, elle s'est empressée d'aller chercher Oriana. Pendant des semaines, Chêne a essayé de m'ensorceler pour que je lui donne des bonbons,

que je le soulève au-dessus de ma tête ou que je crache à table. Même si ça n'a jamais marché, même si après cet épisode j'ai toujours porté un collier de baies de sorbier, j'ai eu bien du mal à me retenir de le rouer de coups des mois durant. Oriana ne m'a jamais pardonné de ne pas l'avoir fait. Elle pense que, si je ne me suis pas vengée de lui à ce moment-là, c'est parce que je me réserve pour plus tard.

Voilà pourquoi je n'aime pas parler de ces événements : ils soulignent ma vulnérabilité. J'ai beau faire preuve de la plus grande prudence, je finirai par commettre une erreur. Je suis faible. Je suis fragile. Je suis mortelle.

C'est ce que je déteste le plus.

Même si, par miracle, j'arrivais à les surpasser, je ne serai jamais l'un d'eux.



Chapitre 7

Il ne leur faut pas longtemps pour riposter.

Le reste de l'après-midi et le début de la soirée sont consacrés à l'histoire. Yarrow, un goblin à la face de chat, récite des ballades et nous questionne. Plus je donne de réponses correctes, plus Cardan fulmine, et il ne s'en cache pas. Je l'entends dire à Locke de sa voix traînante combien il s'ennuie dans ce cours. Il regarde le professeur avec un sourire méprisant.

Pour une fois, nous avons fini avant la nuit. Taryn et moi prenons le chemin du retour. Elle me jette des regards inquiets. La lumière du soleil couchant filtre à travers les arbres. J'inspire profondément pour humer le parfum des aiguilles de pin. Je suis étrangement calme, malgré la bêtise dont j'ai fait preuve tout à l'heure.

– Ça ne te ressemble pas, dit enfin Taryn. Ce n'est pas dans tes habitudes de provoquer.

Du bout du pied, je joue avec un caillou.

– Faire profil bas ne servirait à rien. À force de s'en tirer sans problème, ils se croient tout permis.

– Alors quoi, tu vas leur enseigner les bonnes manières ? soupire Taryn. Même s'il faudrait sans doute que quelqu'un s'en charge, il n'est pas nécessaire que ce soit toi.

Elle a raison. Je le sais. La fureur vertigineuse de l'après-midi s'estompera, et je regretterai mon geste. Sûrement qu'après m'être bien reposée, je me réveillerai aussi horrifiée que l'est Taryn. Qu'importe que j'aie soulagé ma fierté ; tout ce que je vais récolter, ce sont des problèmes plus graves encore.

Tu n'es pas une tueuse.

Ce qu'il te manque n'a rien à voir avec l'expérience.

Pourtant, je ne regrette rien. Ayant franchi les limites, je n'attends que ma chute.

Je m'apprête à lui répondre quand une main se plaque sur ma bouche. Des doigts s'enfoncent autour de mes lèvres. Je riposte, fais volte-face et vois Locke saisir Taryn par la taille. Quelqu'un me tient les poignets. Je dégage ma bouche et je hurle, mais ici, à Terrafæ, les hurlements sont comme les chants d'oiseaux : trop communs pour attirer l'attention.

Ils nous poussent à travers les bois en riant. Un des garçons se met même à hululer. Je crois entendre Lock dire que les alouettes feront bientôt partie du passé, mais la liesse ambiante engloutit ses propos.

Puis on me pousse au niveau des épaules, et c'est le choc de l'eau glacée qui se referme sur moi. Je crache, j'essaie de respirer, un goût de vase et de roseau dans la bouche. Je me redresse. Taryn et moi sommes dans la rivière. L'eau nous arrive à la taille. Le courant nous entraîne vers une zone plus

profonde, plus agitée. Avec mes pieds, je prends appui sur le fond vaseux pour ne pas être emportée. Taryn, les cheveux trempés, s'agrippe à un rocher. Elle a dû glisser dans l'eau.

– Il y a des nixes dans cette rivière, nous informe Valerian. Si vous ne sortez pas avant qu'elles vous trouvent, elles viendront vous chercher et vous garderont sous l'eau, pour vous croquer avec leurs dents pointues.

Il fait mine de mordre.

Ils se tiennent tous le long de la rive. Cardan est le plus proche, Valerian à côté de lui. D'une main, Locke effleure distraitement les joncs et les quenouilles. À cet instant, il n'a pas l'air gentil. Ses amis semblent l'ennuyer, tout comme nous.

– Les nixes ne peuvent pas lutter contre leur nature, renchérit Nicasia en me projetant une gerbe d'eau au visage d'un coup de pied. Exactement comme vous ne pourrez pas éviter de vous noyer.

J'enfonce mes pieds plus profondément dans la vase. L'eau s'infiltré dans mes bottes et j'ai du mal à bouger les jambes, mais la vase les maintient en place quand j'arrive à rester immobile. Je ne vois pas comment je vais pouvoir rejoindre Taryn sans glisser.

Valerian vide le contenu de nos sacs sur la rive. Tour à tour, Nicasia, Locke et lui jettent nos affaires dans l'eau : mes cahiers reliés de cuir ; des rouleaux de papier qui se désintègrent en sombrant. Nos livres de ballades et d'histoire atterrissent dans un gros bruit d'éclaboussures et vont se loger entre deux pierres, où ils restent coincés. Mes beaux porte-plume scintillent avant de toucher le fond. Mon encrier vole en éclats sur les rochers, teintant la rivière de vermillon.

Cardan me regarde. Même s'il ne lève pas le petit doigt, je sais que les autres agissent sur ses ordres. Dans ses yeux, je vois toute la dimension étrangère, immense, de Terrafæ.

Ma colère est telle qu'il n'y a plus de place pour la peur. Je leur lance :

– Vous trouvez ça drôle ? Vous vous amusez bien ?

– Follement, réplique Cardan.

Puis son regard va de moi aux ombres qu'on aperçoit sous la surface. Seraient-ce les nixes ? Je ne saurais le dire. J'avance vers Taryn.

– Allons, ce n'est qu'un jeu, dit Nicasia. Mais parfois, on profite tellement de nos jouets qu'ils se cassent.

– Ce n'est pas comme si on vous avait noyées nous-mêmes, se justifie Valerian.

Mon pied dérape sur les rochers glissants. Je me retrouve sous l'eau ; le courant m'emporte. Je suis impuissante dans les flots boueux, à boire la tasse. Les poumons brûlants, je panique. Ma main fend la surface ; je la referme sur une racine d'arbre. Mon équilibre retrouvé, je hoquette et tousse.

Nicasia et Valerian rient. L'expression de Locke est insondable. Cardan a un pied dans les roseaux, comme pour avoir un meilleur point de vue. Furieuse, je m'efforce de rejoindre Taryn en crachotant. Ma sœur vient vers moi, m'attrape la main et la serre fort.

– J'ai cru que tu allais te noyer, dit-elle avec une pointe d'hystérie dans la voix.

Je la rassure :

– Tout va bien.

Les pieds plantés dans la vase, je ramasse un caillou. J'en trouve un de belle taille, vert et lisse à cause des algues qui le recouvrent, et le soupèse.

– Si les nixes nous attaquent, je saurai les tenir à l'écart.

– Quittez l'école, dit Cardan en me regardant directement, sans jeter un seul coup d'œil à Taryn. Vous n'auriez jamais dû assister aux mêmes cours que nous. Laisse tomber le tournoi. Nous sommes vos supérieurs, dis à Madoc que vous n'avez pas votre place parmi nous. Si tu le fais, je te sauverai.

Je le scrute longuement.

– Il te suffit de capituler, reprend-il. Facile.

Je regarde ma sœur. C'est ma faute si elle est trempée et morte de peur. Malgré la chaleur estivale, la rivière est glacée et le courant puissant.

– Tu sauveras Taryn aussi ?

– Oh, c'est donc pour elle que tu feras ce que je dis ? me demande Cardan, le regard vorace. Ça te semble noble, c'est ça ?

Il marque une pause. Dans ce silence, je n'entends que le souffle saccadé de ma sœur.

– Alors, je t’écoute !

Je surveille la rivière, à l’affût du moindre mouvement des nixes. Puis je répons :

– Tu pourrais aussi me dire ce que je dois ressentir, tant que tu y es.

– Intéressant.

Il fait un pas de plus vers nous et s’accroupit pour se mettre à notre hauteur.

– Les enfants à Terrafæ sont si rares que je n’ai jamais vu de jumeaux parmi les nôtres. A-t-on l’impression d’être dédoublé, ou scindé en deux ?

Je ne répons pas.

Derrière lui, je vois Nicasia glisser son bras sous celui de Locke et lui chuchoter quelque chose. Il lui jette un regard dur. Elle fait la moue. Ils sont peut-être contrariés de voir que les nixes tardent à nous dévorer.

Cardan fronce les sourcils. Puis un sourire réapparaît sur ses lèvres, comme s’il venait d’avoir une idée aussi terrible qu’agréable.

– Sœur jumelle, dit-il en se tournant vers Taryn. Serais-tu capable d’un tel sacrifice ? Voyons cela. J’ai une offre extrêmement généreuse à te faire. Remonte sur la rive et embrasse-moi sur les deux joues. Après quoi, tant que tu ne prendras pas la défense de ta sœur, que ce soit en gestes ou en paroles, tu n’auras plus à subir les conséquences de ses provocations. Allons, n’est-ce pas là un marché honnête ? Mais il en sera ainsi seulement si tu viens à nous tout de suite et que tu laisses ta sœur se noyer. Montre-lui qu’elle sera toujours seule.

Un instant, Taryn reste immobile, pétrifiée.

– Vas-y, dis-je. Ne t’en fais pas pour moi.

Je la vois patauger en direction du rivage. C’est la seule chose à faire pour elle. Elle sera en sécurité, et le prix à payer n’a pas d’importance. Évidemment. Mais ça me fait toujours mal d’y penser.

Dans l’eau, l’une des formes pâles se détache des autres et nage vers Taryn, mais mon ombre la fait hésiter. Je fais mine de jeter le caillou. La forme tressaille. Les nixes aiment les proies faciles.

Valerian prend la main de Taryn et l’aide à sortir de la rivière comme si elle était une dame de qualité. Sa robe trempée dégouline dès qu’elle esquisse

un mouvement, comme les robes des sprites d'eau ou des nymphes des mers. Elle presse ses lèvres bleuies sur les joues de Cardan. Elle garde les yeux fermés, mais ceux du prince sont ouverts, posés sur moi.

– Dis : « J'abandonne ma sœur Jude », ordonne Nicasia. « Je ne l'aiderai pas. De toute façon, elle n'est rien pour moi. »

Taryn me jette un coup d'œil navré avant de répliquer :

– Je ne suis pas obligée de dire ça. Ça ne faisait pas partie du marché.

Les autres s'esclaffent.

De son pied botté, Cardan écarte les chardons et les joncs. Locke ouvre la bouche pour parler, mais Cardan le coupe.

– Ta sœur t'a abandonnée. Tu vois ce qu'on peut faire, avec quelques mots ? Ça peut aller beaucoup plus loin encore. Et si on t'ensorcelait pour que tu te traînes à quatre pattes en aboyant comme un chien ? Et si on te condamnait à dépérir, faute de pouvoir entendre une chanson que tu n'entendras plus jamais ou un mot gentil de ma part ? Nous ne sommes pas mortels, nous. Nous te briserons. Tu es une petite chose fragile ; ce ne sera pas difficile. Renonce.

– Jamais, dis-je.

Il sourit, l'air suffisant.

– Jamais ? Jamais, c'est comme l'éternité : trop vaste pour être compris des mortels.

La forme sous l'eau reste immobile. À cause de la présence de Cardan et de ses camarades, la nixe croit sûrement que j'ai des amis qui me défendront si elle attaque. J'observe attentivement Cardan, attendant sa prochaine offensive. J'espère avoir l'air de le défier. Il me détaille pendant un long et pénible moment.

– Pense à nous sur le chemin du retour, finit-il par dire. Quand tu seras honteuse et trempée jusqu'aux os. Pense à ta réponse. Car nous sommes capables de bien pire.

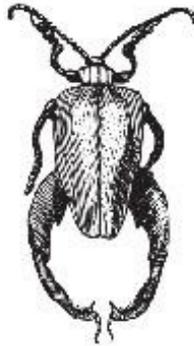
Sur ces mots, il se détourne de nous, et les autres après lui. Je regarde Cardan s'éloigner. Je les regarde tous.

Une fois qu'ils ont disparu, je me hisse hors de l'eau et me laisse tomber sur le dos, dans la boue, Taryn debout à côté de moi. J'aspire de grandes

bouffées d'air. Les nixes affleurent à la surface. Elles nous observent de leurs yeux avides et opalescents à travers une touffe de vulpins. L'une d'elles commence à ramper sur la rive.

Je jette le caillou et rate ma cible mais, effrayées par les éclaboussures, les nixes restent à distance.

Je gémis et m'oblige à marcher. Pendant tout le trajet, alors que Taryn sanglote doucement, je songe à quel point je les hais, et à quel point je me hais. Puis je ne pense plus à rien, sinon à lever mes bottes trempées, un pas après l'autre. Je me fraie un chemin vers la maison entre les ronces, les crosses de fougère et les ormes ; entre les cerises rouges, les vinettiers et les prunes de Damas ; entre les sprites des bois qui nichent dans les rosiers ; vers un bain et un lit dans un monde qui n'est pas le mien et ne le sera peut-être jamais.



Chapitre 8

Quand Vivienne me secoue pour me réveiller, j'ai un pilon dans la tête. Elle saute sur moi, ôte le couvre-lit d'un coup de pied et fait grincer le cadre du sommier. Je plaque un oreiller sur mon visage et me mets en chien de fusil. J'essaie de l'ignorer et de replonger dans un sommeil sans rêves.

– Debout, la dormeuse ! s'exclame-t-elle en tirant sur les couvertures. On va au centre commercial !

Je produis un son étranglé et lui fais signe de partir.

– Debout ! ordonne-t-elle en se remettant à sauter.

Je geins en m'enfonçant un peu plus sous ce qu'il me reste de couvertures :

– Non. Je dois m'entraîner pour le tournoi.

Vivi s'immobilise. Je comprends que ce n'est plus vrai. Rien ne m'oblige à me battre. Sauf que, comme une idiote, j'ai dit à Cardan que jamais je ne renoncerais.

Aussitôt, je me souviens de la rivière, des nixes et de Taryn.

Comme elle avait raison ! Quant à moi, j'avais magnifiquement, somptueusement, tort.

– Je t'offrirai un café quand on y sera. Avec du chocolat et de la crème fouettée. Allez, lève-toi ! Taryn nous attend.

Vivi ne lâche jamais rien.

Je quitte mon lit en titubant. Je m'égratigne la hanche et jette un regard noir à ma grande sœur, qui me gratifie de son sourire le plus charmant. Malgré moi, mon agacement s'atténue. Vivi fait souvent preuve d'égoïsme, mais elle le fait avec une telle bonne humeur et encourage si joyeusement les autres à l'imiter qu'on ne peut pas lui en vouloir longtemps.

J'enfile rapidement la tenue moderne que je garde au fond de mon placard : un jean, un vieux sweat gris orné d'une étoile noire, et une paire de Converse montantes à paillettes argentées. Je cache mes cheveux sous un bonnet de laine informe. Quand j'aperçois mon reflet dans le miroir en pied (sculpté comme si deux satyres grivois me reluquaient de part et d'autre de la glace), c'est une personne différente qui me regarde.

Peut-être celle que j'aurais été si j'avais été élevée comme une humaine.

En tout cas, j'ignore qui est cette fille.

Quand on était petites, on parlait très souvent de retourner vivre dans le monde des humains. Vivi répétait que, lorsqu'elle connaîtrait mieux la magie, on pourrait s'enfuir. On était censées se trouver une demeure abandonnée ; Vivi devait enchanter des oiseaux qui veilleraient sur nous. Ils nous achèteraient des pizzas et des bonbons, et on irait à l'école seulement si on en avait envie.

Hélas, le temps que Vivi apprenne à rejoindre ce monde, la réalité est venue contrecarrer nos plans : il s'avère que les oiseaux, même enchantés, ne peuvent pas vraiment acheter de pizzas.

Je retrouve mes sœurs devant les écuries de Madoc. Dans les boxes, des chevaux fæs ferrés d'argent côtoient d'énormes crapauds prêts à être sellés et des rennes à la large ramure ornée de clochettes. Vivi porte un jean noir et un tee-shirt blanc, ses yeux de chat dissimulés derrière des lunettes de soleil effet miroir. Taryn a mis un jean stretch rose, un gilet en laine toute douce et une

paire de bottines.

On essaie d'imiter les filles qu'on croise dans le monde des humains, celles des magazines, celles qu'on voit à l'écran dans les salles de cinéma climatisées, qui mangent des bonbons si sucrés que ça donne mal aux dents. Je ne sais pas ce que pensent les gens en nous voyant. Pour moi, ces vêtements sont des costumes. Je joue à me déguiser par ignorance. Je ne sais pas quel message renvoient des baskets à paillettes, pas plus qu'un enfant déguisé en dragon ne sait ce que les vrais dragons penseraient de la couleur de ses écailles.

Vivi cueille des tiges de séneçon qui poussent près des abreuvoirs. Après en avoir sélectionné trois répondant à ses exigences, elle place la première devant sa bouche et souffle dessus en disant :

– Étafon, lève-toi et conduis-nous où je l'ordonne.

Sur ces mots, elle jette la tige par terre. La brindille devient un poney jaune efflanqué aux yeux d'émeraude, dont la crinière ressemble à une dentelle de feuillage. L'animal pousse un drôle de hennissement passionné. Vivi lance les deux autres tiges. Un instant plus tard, trois poneys renâclent et reniflent le sol. Ils ressemblent un peu à des hippocampes et sont capables de galoper à travers la terre et les cieux, aux ordres de Vivi, gardant leur apparence des heures durant avant de redevenir brins d'herbe.

Finalement, passer du monde des Fæs à celui des mortels n'est pas si difficile. Les Fæs existent en parallèle des villages humains, dans leur sous-sol, dans les ombres des villes et leur centre pourri, délabré, rongé par les vers. Les Fæs vivent dans les collines, les vallées et les tumulus ; dans les allées et les bâtiments abandonnés. Vivi n'est pas la seule Fæ de notre archipel à traverser régulièrement la mer en douce pour rejoindre le monde des humains, même si la plupart revêtent des habits de mortels dans le seul but d'embêter les gens. Il y a moins d'un mois, Valerian se vantait d'avoir, avec des amis, incité des campeurs à festoyer avec eux. Les pauvres s'étaient gavés de feuilles pourries qui avaient été ensorcelées de manière à passer pour des mets délicieux.

J'enfourche mon étafon-séneçon et m'agrippe à son encolure. Comme à chaque fois, je ne peux m'empêcher de sourire dès qu'il se met à bouger.

C'est l'impossibilité de la chose ; la splendeur des bois qui défilent ; la manière dont ses sabots soulèvent le gravier en bondissant dans l'air. Tout ça déclenche en moi une décharge d'adrénaline pure.

Je réprime le hurlement de joie qui me monte à la gorge.

Nous chevauchons au-dessus des falaises et de la mer. Nous regardons les sirènes sauter et les selkies rouler sur les vagues pailletées. Nous traversons le brouillard qui enveloppe continuellement les îles pour nous cacher des mortels. Puis nous passons le littoral, l'immense aire de loisirs de Two Lights State Park, un terrain de golf, un aéroport pour jets privés, et nous finissons par nous poser sur un petit terrain arboré en face du Main Mall, le vaste centre commercial. Le tee-shirt de Vivi se gonfle au moment de l'atterrissage. Taryn et moi mettons pied à terre. Vivi prononce une formule, et les trois étalons redeviennent de simples tiges à demi fanées, perdues parmi les autres herbes.

– Retenez bien où on est garées, plaisante Taryn, le sourire aux lèvres.

Nous nous dirigeons vers le centre commercial.

Vivi adore cet endroit. Elle adore boire des smoothies à la mangue, essayer des chapeaux et acheter tout ce qu'on veut avec des glands qu'elle a ensorcelés afin de les faire passer pour de l'argent. Taryn n'est pas aussi enthousiaste que Vivi, mais ça l'amuse. Quant à moi, lorsque je suis ici, j'ai l'impression d'être un fantôme.

Nous nous pavanons dans un grand magasin de prêt-à-porter comme si nous étions une bande de dures. Mais quand je croise des familles humaines, surtout celles qui ont des petites sœurs joyeuses, à la bouche collante, je n'aime pas ce que je ressens.

De la colère.

Non pas que j'imagine la vie que j'aurais pu avoir. Ce que j'imagine, c'est me planter devant elles pour leur faire peur, jusqu'à ce qu'elles fondent en larmes.

Ce que je ne ferais jamais, évidemment.

Enfin, je ne crois pas.

Taryn remarque que mon regard reste bloqué sur une fillette qui geint auprès de sa mère. Contrairement à moi, Taryn sait s'adapter, trouver les

bons mots. Tout irait bien pour elle si elle devait revenir vivre dans ce monde. Tout va déjà bien pour elle. Elle tombera amoureuse, comme elle l'a prédit. Elle deviendra épouse ou consort et élèvera des enfants fæs qui l'adoreront et lui survivront. La seule chose qui la retient, c'est moi.

Je suis tellement soulagée qu'elle ne puisse pas lire dans mes pensées...

– Bon, dit Vivi. Si on est là, c'est parce que vous avez toutes les deux besoin de retrouver le sourire. Alors allez-y, souriez.

Je jette un coup d'œil à Taryn et inspire profondément, prête à lui présenter mes excuses. J'ignore si c'est ce que Vivi avait en tête ; en tout cas, c'est ce à quoi je pense depuis mon réveil.

– Je suis désolée, dis-je tout à coup.

– Tu es sûrement fâchée, déclare Taryn en même temps que moi.

– Quoi, fâchée contre toi ?

Je suis stupéfaite.

Les épaules de Taryn s'affaissent.

– J'ai promis à Cardan que je ne t'aiderais pas, alors même que j'étais venue avec toi précisément dans ce but.

Je secoue la tête avec véhémence.

– Franchement, Taryn, c'est toi qui devrais être fâchée contre moi. C'est ma faute si tu as fini à l'eau. Penser à toi d'abord était le bon choix. Je ne t'en voudrai jamais pour ça.

– Oh. D'accord.

– Taryn m'a raconté le tour que tu as joué au prince, intervient Vivi.

Je vois mon reflet en double dans ses lunettes de soleil, et même en quadruple avec Taryn juste à côté de moi.

– C'était pas mal, reprend-elle, mais maintenant, il va falloir faire quelque chose de pire encore. J'ai quelques idées.

– Non ! s'exclame promptement Taryn. Jude ne va rien faire du tout ! Elle était contrariée à cause de Madoc et du tournoi. Si elle les ignore comme avant, ils finiront par se lasser, même si ça prendra peut-être un peu de temps.

Je me mords la lèvre, car je pense qu'elle se trompe.

– Laisse tomber Madoc. De toute façon, la chevalerie, ça t'aurait barbée.

Avec ce conseil, Vivi balaie d'un coup dix années de travail acharné. Je

soupire. Ça m'agace, et en même temps c'est rassurant qu'elle n'en fasse pas une montagne, contrairement à moi qui ai l'impression d'avoir tout perdu.

Je lui demande :

– Bon alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va au cinéma ? On essaie des rouges à lèvres ? N'oublie pas que tu as promis de m'offrir un café.

– Je veux vous présenter ma petite amie, annonce Vivi. Elle m'a proposé d'emménager avec elle.

Je repense à la fille aux cheveux roses sur les photos.

– Quoi, ici ?

Je pose la question comme s'il y avait une autre possibilité. En voyant nos têtes, Vivi éclate de rire :

– Au centre commercial ? On a rendez-vous ici aujourd'hui, mais pour habiter ensemble, on ira sûrement ailleurs. Heather ignore l'existence des Fæs, alors n'en parlez pas, O.K. ?

Quand Taryn et moi avions dix ans, Vivi a appris comment transformer les séneçons en étalons. Quelques jours plus tard, on s'est enfuies de chez Madoc. Dans une station-service, Vivi a jeté un sort à une femme pour qu'elle nous ramène chez elle.

Je me souviens encore du visage complètement neutre de l'inconnue, derrière son volant. J'aurais voulu la faire sourire, mais j'avais beau déployer un arsenal de grimaces, elle gardait la même expression. On a passé la nuit chez elle. On a vomi après s'être bourrées de glace au dîner. J'ai sangloté jusqu'à ce que je m'endorme, accrochée à Taryn en pleurs, elle aussi.

Après, Vivi nous a trouvé une chambre équipée d'une gazinière, dans un motel. On a appris à cuire des macaronis au fromage en suivant les instructions sur le paquet. On a préparé du café parce qu'il y avait cette odeur dans notre ancienne maison. On a regardé la télé et nagé dans la piscine avec les autres gamins clients du motel.

Ça ne m'a pas plu du tout.

On a vécu ainsi deux semaines, puis Taryn et moi avons supplié Vivi de nous ramener chez nous, à Terrafæ. Nos lits, la nourriture à laquelle on était habituées, mais aussi la magie, nous manquaient.

Je crois que Vivi a eu le cœur brisé de devoir rentrer, mais elle l'a fait

quand même. Et elle est restée. Tout ce que je peux dire à son sujet, c'est que, si c'est important, on peut compter sur elle.

Je n'aurais pas dû être étonnée qu'elle prévoie de repartir un jour.

– Pourquoi tu ne nous l'as pas dit ? demande Taryn.

– Je viens de vous le dire, réplique Vivi. À l'instant.

Elle nous fait passer devant des boutiques où des images de jeux vidéo tournent en boucle ; des vitrines où sont exposés robes longues, bikinis scintillants ou bretzels au fromage ; des bijouteries dont les comptoirs sont chargés de diamants étincelants en forme de cœur, gages d'amour véritable. Nous déambulons à côté d'un flot de poussettes, de bandes d'adolescents, de personnes âgées se tenant par la main.

– Tu aurais dû nous en parler avant, lui reproche Taryn, les poings sur les hanches.

– Voici mon programme pour vous remonter le moral, dit Vivi. On va toutes les trois habiter dans le monde des humains. On emménage avec Heather. Jude n'aura plus à s'inquiéter de devenir chevalier, et Taryn ne sera plus obligée de se jeter dans les bras d'un garçon fæ débile.

– Et Heather, elle est au courant de ton programme ? l'interroge Taryn d'un ton sceptique.

Vivi fait non de la tête et sourit.

– Ouais, bien sûr, dis-je en essayant de garder un ton léger. Sauf qu'en dehors de savoir manier l'épée et rédiger des énigmes, ce qui ne doit pas se payer très cher, je n'ai aucune compétence à revendre.

– C'est dans le monde des mortels qu'on a grandi, insiste Vivi.

Elle grimpe sur un banc et le parcourt sur toute sa longueur, comme si c'était une scène, avant de relever ses lunettes de soleil sur sa tête.

– Vous reprendriez vite vos marques, ajoute-t-elle.

– C'est surtout le monde où *toi*, tu as grandi.

Elle avait neuf ans lors de notre enlèvement. Elle se souvient beaucoup mieux que nous de ce que c'est qu'être humain – ce qui est injuste, puisqu'en plus c'est elle qui a des pouvoirs magiques.

– Le Peuple vous traitera toujours comme de la merde, crache Vivi.

D'un bond, elle descend du banc et atterrit devant nous. Ses yeux de chat

lancent des éclairs. Une dame poussant un landau fait un écart pour nous éviter.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire ! réponds-je, mais je détourne les yeux pour détailler les motifs du carrelage à mes pieds.

– Oriana agit comme si le fait que vous soyez mortelles était une horrible surprise qui lui sautait à la figure tous les matins, explique Vivi. Et Madoc a assassiné nos parents, alors ça craint. Sans parler des abrutis de l'école dont vous ne parlez jamais.

– Justement, j'étais en train d'en parler, dis-je.

Je refuse de lui donner la satisfaction d'être choquée par ses propos sur nos parents. Elle fait comme si Taryn et moi avions oublié ; comme si c'était possible que j'oublie un jour. Comme si c'était son drame à elle, et à elle seule.

– Oui, et tu disais que ça ne te plaisait pas. Tu croyais vraiment qu'être chevalier résoudre tous tes problèmes ?

Vivi a l'air particulièrement satisfaite de sa remarque.

Je réplique :

– Je n'en sais rien.

Vivi se tourne vers Taryn :

– Et toi ?

– On n'a rien connu d'autre que Terrafæ, répond Taryn en levant une main pour contrer tout argument supplémentaire. Ici, on n'aurait rien. Il n'y aurait pas de bals, pas de magie, pas de...

– Oui, eh bien moi, je pense que ça me plairait de vivre ici, l'interrompt sèchement Vivi.

Elle s'éloigne de nous d'un pas décidé et se dirige vers l'Apple Store.

On en a déjà parlé, évidemment. Du fait que Vivi nous trouve stupides de ne pas savoir résister à l'intensité de la vie à Terrafæ, d'avoir envie de rester dans un endroit si dangereux. Peut-être qu'avec notre vécu, on ne sait plus trop ce qui est bon pour nous. Ou peut-être qu'on est réellement stupides, à la manière de n'importe quel idiot mortel qui dépérirait faute de pouvoir croquer de nouveau dans un fruit fæ. Peut-être que ça n'a pas d'importance.

Devant l'entrée de la boutique, une fille tripote son téléphone. C'est elle, je

suppose. Heather est petite ; elle a la peau marron et les cheveux d'un rose délavé. Elle porte un tee-shirt avec un motif dessiné à la main. Ses doigts sont tachés de feutre. Soudain, je réalise qu'elle pourrait être l'autrice des B.D. que Vivi lit si avidement.

Je m'apprête à la saluer d'une révérence, mais la mémoire me revient. D'un geste maladroit, je lui tends la main.

– Je suis Jude, la sœur de Vivi. Et voici Taryn.

La fille me serre la main. Sa paume est chaude, sa poigne molle.

C'est drôle que Vivi, qui s'est donné tant de mal pour ne pas ressembler à Madoc, soit finalement tombée amoureuse d'une humaine, comme lui.

– Je suis Heather, réplique la fille. Ravie de vous rencontrer. Vee ne me parle presque jamais de sa famille.

Taryn et moi nous regardons. *Vee* ?

– Vous voulez qu'on aille s'asseoir ? propose Heather en désignant des tables d'un signe de tête.

– Quelqu'un me doit un café, dis-je expressément à Vivi.

Nous passons commande et nous asseyons avec nos boissons. Heather nous raconte qu'elle étudie l'art à la fac. Elle nous parle de ses B.D. préférées et des groupes qu'elle écoute. Nous évitons les questions gênantes. Nous mentons. Quand Vivi se lève pour aller jeter nos détritius, Heather nous demande si elle est la première petite amie qu'elle nous présente.

Taryn acquiesce.

– Ça veut sans doute dire qu'elle t'aime beaucoup.

– Alors, je vais pouvoir aller chez vous ? Mes parents sont prêts à acheter une brosse à dents à Vee. Pourquoi ne veut-elle pas que je rencontre ses proches ?

Je manque de recracher mon moka par le nez.

– Elle t'a dit quelque chose à propos de nos parents ?

Heather soupire.

– Non.

– Notre père est du genre réac, lui dis-je.

Un garçon aux cheveux noirs hérissés, une chaîne de portefeuille accrochée à sa poche, passe à côté de nous et me sourit. Que veut-il ? Peut-

être connaît-il Heather ? Elle ne le remarque pas. Je ne lui rends pas son sourire.

– Est-ce qu’il sait seulement que Vee est bi ? demande Heather, perplexe.

Mais Vivi revient à table et ne nous laisse pas le temps d’inventer une réponse. Aimer les filles et les garçons serait bien la seule chose que Madoc ne reprocherait pas à Vivi.

Ensuite nous nous promenons toutes les quatre dans le centre commercial. Nous testons des rouges à lèvres violets ; nous mangeons des bonbons acidulés à la pomme qui colorent la langue en vert. Je me repais de produits chimiques qui, à coup sûr, rendraient malades tous les seigneurs et dames de la cour.

Heather a l’air sympa. Elle n’a aucune idée de ce dans quoi elle met les pieds.

Nous échangeons des adieux polis près d’une boutique qui vend des B.D. et des produits dérivés. Vivi regarde avec envie trois enfants acheter des figurines. Je me demande à quoi elle pense lorsqu’elle se trouve parmi les humains. Dans ces moments-là, on dirait un loup qui apprend à ressembler à un agneau. Mais, quand elle embrasse Heather, elle est sincère.

– Je suis contente que vous ayez menti pour moi, nous dit Vivi alors que nous rebroussons chemin.

– Il faudra que tu finisses par la mettre au courant, dis-je. Si c’est sérieux entre vous. Et si tu comptes vraiment venir vivre ici, avec elle.

– Et quand tu l’auras fait, elle voudra quand même rencontrer Madoc, renchérit Taryn.

Cela dit, je comprends bien pourquoi notre sœur veut repousser ce moment aussi longtemps que possible. Vivi secoue la tête.

– L’amour est une noble cause. Si on agit au service d’une noble cause, quel mal y a-t-il ?

Taryn se mord la lèvre.

Avant de partir, nous passons à la pharmacie acheter des tampons. Chaque fois que j’y vais, ça me rappelle que, même si les Fæs peuvent nous ressembler, ils sont une espèce à part. Même Vivi en est une. Je partage le contenu du paquet avec Taryn.

Je sais ce que vous vous demandez. Non ; les Fæes de sexe féminin ne saignent pas une fois par mois, mais oui, elles saignent. Une fois par an. Parfois moins. Oui, elles ont des solutions (des serviettes, surtout), et oui, ces solutions sont nulles. Oui, tout est gênant à ce sujet.

Nous traversons le parking pour rejoindre nos étalons-séneçons quand un garçon de notre âge me touche le bras et referme ses doigts chauds sur mon bras.

– Hé, salut.

J’aperçois brièvement un tee-shirt noir trop grand, un jean, une chaîne de portefeuille, des cheveux hérissés. Un couteau bas de gamme luit dans sa botte.

– On s’est croisés tout à l’heure, et je me demandais si...

Sans réfléchir, je me retourne et lui assène un coup de poing dans la mâchoire. Puis je lui décoche un coup de pied dans le ventre alors qu’il s’écroule sur le trottoir. Je me retrouve à battre des paupières, les yeux rivés sur un gamin qui a du mal à respirer et se met à pleurer. Mon pied botté levé au-dessus de sa gorge, je me tiens prête à lui écraser la trachée. Autour de lui, des mortels me fixent, horrifiés. J’ai les nerfs à fleur de peau, comme impatiente d’en découdre.

Je crois qu’en fait il flirtait avec moi.

Je ne me souviens même pas d’avoir pris la décision de l’attaquer.

– Viens !

Taryn me tire par le bras, et nous partons toutes les trois en courant. Quelqu’un crie.

Je jette un coup d’œil en arrière : l’un des amis du garçon se lance à notre poursuite.

– Salope ! hurle-t-il. Espèce de tarée ! T’as blessé Milo !

Vivi chuchote quelques mots et fait un geste derrière nous. L’herbe se met alors à pousser, agrandissant les fentes déjà présentes dans l’asphalte. Le garçon, désorienté, interrompt sa course, l’air brusquement perplexe. On appelle ça « être égaré par les pixies ». Le garçon erre entre les rangées de voitures, comme s’il était perdu. À moins qu’il porte ses vêtements sur l’envers – et je suis presque sûre qu’il ignore que c’est ce qu’il faut faire –, il

ne nous retrouvera jamais.

Nous nous arrêtons en bordure du parking. Vivi se met aussitôt à glousser.

– Madoc serait tellement fier : sa petite fille chérie, qui a si bien retenu ses leçons ! s’esclaffe-t-elle. « Comment repousser la terrifiante possibilité d’une idylle. »

Je suis trop ébahie pour répondre. Frapper ce garçon était la chose la plus honnête que j’ai faite depuis longtemps. Je me sens mieux que bien. À vrai dire, je ne ressens absolument rien. Un vide merveilleux.

– Tu vois, dis-je à Vivi. Je ne peux pas retourner dans le monde des mortels. Regarde comment je traiterais les gens.

Là, c’est elle qui n’a rien à répondre.

Je repense à ce que j’ai fait pendant tout le trajet du retour, et aussi à l’école. Une professeure originaire d’un royaume près de la côte explique comment les choses se flétrissent et meurent. Lorsqu’elle aborde le processus de décomposition, Cardan me jette des regards appuyés. Mais ce qui m’occupe l’esprit, c’est la sérénité que j’ai ressentie quand j’ai frappé ce garçon. Ça, et le tournoi d’été qui a lieu demain.

Je rêvais d’y triompher. Aucune des menaces de Cardan ne m’aurait empêchée de porter l’écharpe verte et de me battre avec toute la fougue dont je suis capable. Maintenant, ses menaces sont justement la seule raison pour laquelle je dois me battre : pour la gloire perverse de n’avoir pas cédé.

À la pause repas, Taryn et moi grimpons dans un arbre pour manger du fromage et des galettes d’avoine nappées de confiture de cerise. Fand m’appelle. Elle veut savoir pourquoi je ne me suis pas présentée au dernier entraînement en vue du tournoi.

– J’ai oublié.

Ma réponse n’est pas particulièrement crédible. Je m’en moque.

– Mais tu vas te battre demain ? s’inquiète Fand.

Si je ne participe pas, elle devra reformer les équipes.

Taryn me regarde avec espoir, comme si j’étais devenue raisonnable.

– Oui, j’y serai, dis-je.

Ma fierté m’y oblige.

Les cours sont presque finis quand je vois Taryn pleurer aux côtés de Cardan, près d'un cercle d'épineux. J'ai dû avoir un moment d'inattention, occupée que j'étais à ranger nos affaires. Je n'ai même pas remarqué que Cardan prenait ma sœur à part. Je sais qu'elle l'aurait suivi, quel que soit le prétexte. Elle reste persuadée que, si on leur obéit, ils finiront par se lasser et nous laisseront tranquilles. Elle a peut-être raison, mais moi, je m'en fiche.

Les larmes roulent sur ses joues.

Une rage profonde m'envahit.

Tu n'es pas une tueuse.

J'abandonne mes livres dans l'herbe et me dirige vers eux. Alors que Cardan se retourne, je le pousse si violemment qu'il se cogne le dos contre un arbre. Il ouvre de grands yeux.

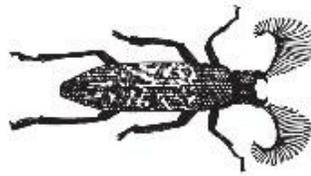
– Je ne sais pas ce que tu lui as dit, mais ne t'approche plus jamais de ma sœur, dis-je, ma main toujours sur son pourpoint de velours. Tu as donné ta parole.

Je sens le regard des autres élèves peser sur moi. Tout le monde retient son souffle.

Hébété, Cardan se contente de me dévisager de ses yeux noir de jais. Puis il esquisse un sourire en coin.

– Crois-moi, réplique-t-il. Tu vas regretter ton geste.

Je doute qu'il ait conscience de l'étendue de ma colère, ni qu'il sache le bien que ça me fait, pour une fois, de laisser mes regrets de côté.



Chapitre 9

Taryn ne veut pas me dire ce que le prince Cardan lui a soufflé à l'oreille. Elle me répète que c'est sans rapport avec moi ; qu'il n'a pas rompu le pacte passé avec elle ; que je dois la laisser tranquille et me soucier de moi, plutôt.

– Jude, laisse tomber.

Assise au coin du feu dans sa chambre, elle boit du thé d'ortie dans un mug d'argile en forme de serpent, dont la queue repliée sert d'anse. Sa robe de chambre écarlate est assortie aux flammes qui dansent dans l'âtre. Parfois, quand je la regarde, il me paraît impossible que son visage soit aussi le mien. Elle est si jolie, elle a l'air si douce, qu'on dirait une jeune fille dans un tableau. Une jeune fille conforme à l'image qu'elle renvoie.

Je reviens à la charge :

– Raconte-moi juste ce qu'il t'a dit.

– Il n'y a rien à raconter, rétorque-t-elle. Je sais ce que je fais.

Je hausse les sourcils.

– Tu peux développer ?

Elle se contente de soupirer.

C'est la troisième fois que j'essaie de lui tirer les vers du nez. Je suis obsédée par le battement de cils paresseux de Cardan sur ses yeux brûlants comme des charbons ardents. Il avait eu l'air de jubiler, comme si mon poing serré sur son vêtement était précisément la réaction qu'il avait espérée. Comme si, dans le cas où je l'aurais frappé, ça aurait été parce qu'il l'avait décidé.

– Je te harcèlerai dans les collines et dans les vallées, dis-je à ma sœur en lui enfonçant mon index dans le bras. Je te poursuivrai d'un rocher à l'autre à travers les trois îles jusqu'à ce que tu parles !

– Je crois que, toi et moi, on supporterait mieux la situation s'il n'y avait pas de témoin, réplique-t-elle avant de boire une longue gorgée de thé.

Déconcertée, je demande :

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux-tu dire ?

– Que je supporterais qu'on me provoque ou qu'on me fasse pleurer si tu n'en savais rien.

Elle me regarde fixement, comme si elle évaluait dans quelle mesure je suis capable d'entendre la vérité.

– Je ne peux pas faire semblant d'avoir passé une bonne journée si tu as vu ce qui s'est réellement passé, poursuit-elle. Parfois, je te déteste à cause de ça.

Je m'offusque :

– Mais c'est injuste !

Elle hausse les épaules.

– Je sais. Et c'est pour ça que je t'en fais part. Mais ce que Cardan m'a dit n'a pas d'importance. Je veux prétendre qu'il ne s'est rien passé, alors toi aussi, tu dois faire semblant. Pas de rappels, pas de questions, pas de mises en garde.

Vexée, je me lève et me dirige vers la cheminée. J'appuie ma tête contre le manteau de pierre sculptée. Je ne compte plus le nombre de fois où Taryn m'a répété que provoquer Cardan et ses amis était idiot. Pourtant, avec ce qu'elle vient de me confier, je dois me résigner à l'idée que ce qui l'a fait pleurer cet après-midi ne me concerne pas. Autrement dit, elle s'est mise toute seule dans le pétrin.

Taryn a peut-être bien des conseils à donner, mais je ne suis pas sûre qu'elle-même les suive tous.

Je l'interroge :

– Que veux-tu que je fasse ?

– Que tu arranges les choses avec le prince Cardan. Il a tous les pouvoirs. Personne ne peut gagner contre lui. Peu importe ton degré de courage, d'intelligence ou même de cruauté, Jude. Mets un terme à tout ça, avant qu'il arrive quelque chose de grave.

Je la regarde sans comprendre. Éviter la fureur de Cardan me paraît désormais impossible : ce qui est fait est fait.

– Je ne peux pas, dis-je.

– Tu as entendu ce qu'il a dit à la rivière. Il veut seulement que tu t'avoues vaincue. Le fait que tu te comportes comme si tu ne le craignais pas entame son ego et fragilise sa position.

Elle m'attrape le poignet et m'attire vers elle. Je sens le parfum prononcé des herbes dans son souffle.

– Dis-lui qu'il a gagné et que tu as perdu, ajoute-t-elle. Ce ne sont que des mots : tu n'es pas obligée de les penser.

Je refuse d'un signe de tête.

– Ne te bats pas contre lui demain, me supplie-t-elle.

– Je ne me retirerai pas du tournoi.

– Même si ça ne t'apporte que du malheur ?

– Oui, même dans ce cas.

– Fais autre chose, insiste-t-elle. Trouve une solution. Arrange ça avant qu'il soit trop tard.

Je pense à tout ce qu'elle tait, à tout ce que j'aimerais savoir. Mais, puisque je dois prétendre que tout va bien, je ne peux que ravalier mes questions et la laisser devant sa flambée.

Dans ma chambre, je trouve ma tenue pour le tournoi étalée sur mon lit, parfumée de verveine et de lavande.

C'est une tunique légèrement matelassée, cousue de fil métallique et ornée de l'emblème de Madoc : le croissant de lune incliné, la goutte de sang et la

daguer.

Je ne peux pas porter cette tenue demain et échouer ; pas sans attirer la honte sur ma famille. Et, même si embarrasser Madoc ne me déplairait pas complètement, même si cela m'apporterait une petite vengeance pour m'avoir refusé la possibilité de devenir chevalier, ce serait gênant pour moi aussi.

Le plus sage serait de faire comme avant et de garder la tête basse. D'avoir une attitude convenable, normale. De laisser Cardan et sa bande se pavaner. De réserver mes talents pour surprendre la cour quand Madoc me permettra de demander à devenir chevalier. Si ça arrive un jour.

Oui, ce serait le plus sage.

Je jette la tunique au sol et grimpe sous le couvre-lit que je remonte sur ma tête. J'étouffe un peu. Je respire la chaleur de mon propre souffle. Je m'endors ainsi.

À mon réveil, dans l'après-midi, ma tenue est froissée, et je ne peux m'en prendre qu'à moi.

– Vous êtes une petite idiote, me reproche Tombenloc en faisant mes tresses de combat bien serrées. Une vraie tête de linotte.

En me rendant à la cuisine, je croise Madoc dans le couloir. Il est entièrement vêtu de vert. Sa bouche forme une ligne sévère.

– Attends, me dit-il.

Je m'exécute.

Il fronce les sourcils.

– Je sais ce que c'est d'être jeune et d'avoir soif de gloire.

Je me mords la lèvre sans répondre. Après tout, il ne m'a posé aucune question. Nous restons là, à nous regarder. Il plisse ses yeux de chat. Il y a tant de non-dits entre nous. Tant de raisons qui nous empêchent d'être plus qu'un simulacre de père et fille ; qui nous contraignent à ne jamais endosser complètement notre rôle...

– Tu finiras par comprendre que c'est mieux ainsi, lâche-t-il. Amuse-toi bien au tournoi.

Je m'incline profondément et me dirige vers la porte, abandonnant l'idée de faire un tour à la cuisine. Tout ce que je désire, c'est quitter cette maison et cesser de me dire qu'il n'y a pas de place pour moi à la cour, pas de place

pour moi à Terrafæ.

Ce qu'il te manque n'a rien à voir avec l'expérience.

Le tournoi d'été a lieu au bord d'une falaise sur Insweal, l'île du Malheur. C'est assez loin pour y aller à cheval. Je choisis une monture gris pâle voisine d'un crapaud. De ses yeux dorés, le batracien me regarde seller la jument et me hisser sur son dos. J'arrive à destination de mauvaise humeur, légèrement en retard, angoissée et l'estomac dans les talons.

Une foule s'est déjà réunie autour de la tribune garnie de tentures où siégeront le Grand Roi Eldred et les autres membres de la famille royale. De longues bannières couleur crème battent l'air, ornées du symbole d'Eldred : un arbre aux racines nues à la ramure composée de fleurs blanches d'un côté et d'épines de l'autre, et surmonté d'une couronne. La cour des Seelie, la cour des Unseelie et les fées sauvages se retrouvent ainsi réunies sous une même couronne. Le rêve de la lignée des Ronceverte.

Le prince Balekin, le fils aîné débauché, est affalé dans un fauteuil sculpté, entouré de trois serviteurs. Sa sœur, la princesse Rhyia, la chasseresse, est assise à côté de lui. Elle observe chacun des combattants potentiels qui se préparent sur le terrain.

Une vague de frustration mêlée de panique me submerge quand je vois l'intensité de son regard. Je voulais tellement qu'elle me choisisse pour être l'un de ses chevaliers ! Maintenant que c'est impossible, une peur affreuse m'étreint : et si je n'avais pas réussi à l'impressionner ? Peut-être que Madoc a raison. Peut-être qu'il me manque l'instinct du tueur.

Je n'ai qu'à limiter mes efforts pour aujourd'hui. Ainsi, je ne saurai jamais si j'aurais atteint le niveau.

Comme nous sommes les plus jeunes, mon groupe est le premier à passer. Étant encore en apprentissage, nous utilisons des épées en bois et non de l'acier véritable, contrairement aux candidats qui suivront. Les joutes dureront toute la journée, entrecoupées de chansons de bardes, d'exploits magiques, de démonstrations de tir à l'arc et autres talents. Je sens dans l'air le parfum du vin épicé, mais pas encore l'odeur caractéristique des tournois : celle du sang frais.

Fand nous sépare en deux rangées et nous distribue des brassards dorés ou argentés. Sous le ciel dégagé, le bleu céruléen de sa peau est encore plus vif. Son armure affiche également diverses nuances de bleu, allant de l'océan au myrtille. Son plastron est barré d'une écharpe verte. Que son camp gagne ou non, elle se démarquera, ce qui est un choix stratégique. Si elle s'en sort bien, le public ne pourra que le remarquer... Mais, en effet, il vaudrait mieux pour elle qu'elle s'en sorte bien.

Alors que je rejoins les autres élèves munis de leur épée d'entraînement, je les entends murmurer mon nom. Troublée, je regarde autour de moi et me rends compte qu'on m'observe d'une manière inhabituelle. Étant mortelles, Taryn et moi ne passons jamais inaperçues, mais ce qui nous différencie des autres est aussi ce qui nous rend indignes de toute considération. Aujourd'hui, cependant, ce n'est pas le cas. Les enfants de Terrafæ semblent tous retenir leur souffle, dans l'attente du châtiment qu'on m'infligera pour avoir posé les mains sur Cardan la veille. Dans l'attente de ce que je ferai ensuite.

Je regarde Cardan et ses amis à l'autre bout du terrain. Ils portent des brassards d'argent. Cardan a aussi revêtu un plastron d'acier luisant dont la fonction paraît plus décorative que protectrice. Valerian me fixe, un sourire narquois aux lèvres.

Je ne lui fais pas le plaisir de l'imiter.

Fand me tend un brassard doré et m'indique où me placer. La guerre simulée sera composée de trois manches durant lesquelles deux camps se battront. Chaque camp doit défendre une cape en peau : celle d'un cerf jaune et celle d'un renard argenté.

Je bois de l'eau versée d'une carafe en étain mise à la disposition des participants et commence mon échauffement. Mon estomac vide est plein d'acidité, mais la sensation de faim m'a quittée. Je suis si nerveuse que j'en ai la nausée. J'essaie de me concentrer uniquement sur mes exercices d'assouplissement.

Puis l'heure est venue. Nous entrons en groupe dans l'arène et saluons le trône du Grand Roi, bien qu'Eldred ne l'occupe pas encore. Les spectateurs sont moins nombreux qu'ils le seront au coucher du soleil. Le prince Dain est

présent, Madoc à ses côtés. L'air songeur, la princesse Elowyn pince les cordes d'un luth. Vivi et Taryn sont venues assister au tournoi, mais je ne vois ni Oriana ni Chêne. Vivi me fait signe en agitant une brochette, ce qui fait rire la princesse Rhyia.

Taryn me regarde intensément, comme pour me mettre en garde.

Trouve une solution.

Toute la première manche, je ne fais que me défendre. J'évite Cardan. Je reste aussi à l'écart de Nicasia, Locke et Valerian – même quand ce dernier envoie Fand mordre la poussière. Même quand il déchire notre peau de cerf.

Je reste raisonnable.

Nous sommes rappelés sur le champ de bataille pour la deuxième manche. Cardan marche derrière moi.

– Tu es bien docile, aujourd'hui. Ta sœur t'a-t-elle réprimandée ? Elle est très soucieuse d'obtenir notre approbation.

De son pied botté, il écarte une motte de terre recouverte de trèfle avant de poursuivre :

– Je suppose que, si je le lui demandais, elle se roulerait dans l'herbe avec moi, juste là, jusqu'à ce que sa robe blanche soit toute verte. Ensuite, elle me remercierait pour l'honneur de cette faveur.

Il sourit, prêt à m'infliger le coup de grâce, et se penche vers moi comme pour me confier un secret.

– Quoique je ne serais pas le premier à verdir sa robe, souffle-t-il.

Mes bonnes intentions s'évaporent aussitôt. Mon sang ne fait qu'un tour. Mon pouvoir est limité, mais je peux lui forcer la main. Cardan veut me blesser ? Moi, je peux le provoquer, le pousser à avoir encore plus envie de me nuire. On est censés jouer à la guerre, non ? Alors quand on nous demande de rejoindre notre place, je joue. Aussi brutalement que possible. Mon épée d'entraînement s'abat avec fracas sur le plastron ridicule de Cardan. De mon épaule, je heurte celle de Valerian si violemment que ce dernier recule en chancelant. Je répète mes assauts, renversant tous ceux qui portent un brassard argenté. L'affrontement terminé, j'ai un œil au beurre noir, les genoux écorchés, et le camp des brassards dorés a remporté les deuxième et troisième manches.

Tu n'es pas une tueuse, a dit Madoc.

À cet instant, je sens que je pourrais en être une.

La foule applaudit, et c'est comme si j'émergeais d'un rêve. J'avais oublié le public. Une pixie nous jette des pétales. Depuis les tribunes, Vivi me salue en levant une coupe tandis que la princesse Rhyia applaudit poliment. Madoc n'est plus dans la loge royale. Balekin a disparu, lui aussi. Mais le Grand Roi Eldred est là, assis sur une estrade légèrement surélevée. L'air perdu, il s'entretient avec Dain.

L'adrénaline retombée, je me mets à trembler. Les courtisans, qui attendent des combats d'un meilleur niveau, étudient mes contusions et évaluent mes prouesses. Personne ne semble particulièrement impressionné. J'ai fait de mon mieux, je me suis battue avec autant d'ardeur que possible, et ça n'a pas suffi : Madoc n'est même pas resté regarder.

Mes épaules s'affaissent.

Pire : quand je quitte l'arène, Cardan m'attend. D'un coup, je suis frappée par sa hauteur, par le sourire suffisant et arrogant qu'il arbore comme une couronne. Même vêtu de haillons, il aurait l'air d'un prince. Il me saisit le visage d'une main, ses doigts écartés sur mon cou. Je sens son haleine contre ma joue. De son autre main, il m'empoigne les cheveux et les enroule comme une corde.

– Comprends-tu ce que signifie le mot « mortel » ? Ça veut dire *né pour mourir*. Ça veut dire *mériter de mourir*. C'est ce que tu es. C'est ce qui te définit. La mort. Pourtant, te voilà, résolue à me défier alors même que tu pourris déjà de l'intérieur, pauvre créature corrompue. Explique-moi pourquoi. Crois-tu vraiment pouvoir gagner contre moi ? Contre un prince de Terrafæ ?

Je déglutis avec difficulté.

– Non.

La rage brûle dans ses yeux noirs.

– Alors tu n'es pas complètement dénuée d'instinct de survie. Tant mieux. Maintenant, supplie-moi de te pardonner.

Je recule d'un pas et, d'un geste vif, j'essaie de me libérer de sa poigne. Il s'accroche à ma tresse, me fixant d'un regard avide, esquissant un horrible

sourire. Puis il ouvre le poing et me relâche. Je chancelle, toute décoiffée.

Du coin de l'œil, j'aperçois Taryn avec Locke, près des autres chevaliers qui revêtent leur armure. Elle me regarde d'un air implorant, comme si c'était elle qui avait besoin d'aide.

– À genoux ! m'ordonne Cardan, affichant une autosatisfaction insupportable après être passé de la fureur à la jubilation. Supplie-moi. Fais que ce soit joli. Fleuri. Digne de moi.

Autour de nous, les autres enfants de la noblesse observent la scène dans leurs tuniques matelassées, leur épée d'entraînement au côté. Ils espèrent que ma chute sera divertissante. C'est le spectacle qu'ils attendaient depuis que j'ai tenu tête à Cardan. Cette guerre n'a rien de factice. C'est pour de vrai.

– Que je te supplie ?

Un instant, Cardan a l'air surpris, mais son étonnement est vite remplacé par une malveillance plus terrible encore.

– Tu m'as défié. Plus d'une fois. Le seul espoir qui te reste est de te jeter à mes pieds devant tout le monde pour implorer ma clémence. Fais-le, sinon je continuerai à te faire souffrir, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi.

Je pense à l'ombre des nixes dans la rivière et au garçon qui hurlait après avoir eu l'aile déchirée, à la fête. Je pense au visage mouillé de larmes de Taryn. Je pense à Rhyia qui ne m'aurait jamais choisie ; à Madoc qui n'a même pas pris la peine de rester jusqu'à la fin des combats.

Il n'y a pas de honte à capituler. Comme l'a dit Taryn, ce ne sont que des mots. Rien ne m'oblige à penser ce que je dis. Je peux mentir.

Je commence à fléchir les genoux. Ce sera vite passé. Chaque mot aura un goût de bile, mais ensuite, ce sera fini.

Pourtant quand j'ouvre la bouche, rien ne sort.

C'est au-dessus de mes forces.

Au lieu d'obéir, je secoue la tête en sentant l'excitation qui monte en moi, face à la folle perspective de ce que je m'apprête à faire. C'est comme sauter sans savoir où l'on va atterrir, juste avant de réaliser que ça s'appelle *tomber*.

– Parce que tu peux m'humilier, tu crois que tu peux me soumettre à ta volonté ? dis-je en fixant ses yeux noirs. Eh bien, je pense que tu es stupide. Depuis que nous prenons des cours ensemble, tu as tout fait pour que je me

sente inférieure à toi. Pour flatter ton ego, j'ai accepté d'agir en inférieure. J'ai fait profil bas et suis restée discrète. Pourtant, ça n'a pas suffi pour que tu nous laisses tranquilles, Taryn et moi. Alors j'ai décidé d'agir autrement. Je continuerai à te défier. À te couvrir de honte. Tu me répètes que je ne suis qu'une simple mortelle alors que tu es un prince de Terrafæ. Je me permets de te rappeler que tu as beaucoup à perdre, contrairement à moi qui n'ai rien. Peut-être que tu finiras par gagner. Peut-être que tu m'ensorcelleras, que tu me feras souffrir, que tu m'humilieras, mais je veillerai à ce que, dans ta chute, tu perdes tout ce dont je pourrai te priver. J'en fais le serment.

Puis je conclus en reprenant ses mots :

– *Je suis capable de bien pire.*

Cardan me regarde comme s'il me voyait pour la première fois. Comme si personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Ce qui est peut-être le cas.

Je me détourne de lui et m'éloigne, m'attendant à le sentir m'attraper par l'épaule et me jeter au sol, ou à ce qu'il trouve mon collier de baies de sorbier, qu'il le rompe et me jette le sort qui, malgré mes grands discours, me fera ramper vers lui, le supplier. Mais il ne dit rien. Je sens son regard peser dans mon dos. Les cheveux sur ma nuque se hérissent. Je me retiens de fuir en courant.

Je n'ose pas regarder Taryn et Locke, mais je remarque l'expression stupéfaite de Nicasia. Valerian serre les poings dans une rage muette.

Je passe à côté des tentes du tournoi pour aller vers une fontaine en pierre, où je m'asperge le visage d'eau. Je me penche et commence à ôter les gravillons collés à mes genoux. Les jambes raides, je tremble comme une feuille.

– Ça va ? me demande Locke, baissant sur moi ses yeux fauves de renard.

Je ne l'ai pas entendu arriver.

Non, ça ne va pas.

Mais il ne faut pas qu'il le sache, et il ne devrait pas me poser la question.

Je réplique sèchement :

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

À sa manière de me regarder, je me sens encore plus minable.

Il s'appuie contre la fontaine et laisse poindre un sourire serein sur ses

lèvres.

– C'est drôle, c'est tout.

Je suis furieuse.

– *Drôle* ? Tu trouves ça drôle ?

Il nie d'un mouvement de la tête, sans cesser de sourire.

– Non. C'est drôle comme tu as le don de lui échauffer le sang.

Au début, je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu. Je suis à deux doigts de lui demander de qui il parle : je n'arrive pas à croire qu'il admette que le puissant et hautain Cardan puisse être atteint par quoi que ce soit.

– Comment ça ?

– Personne ne l'importune autant que toi. Tu es comme une épine dans son pied.

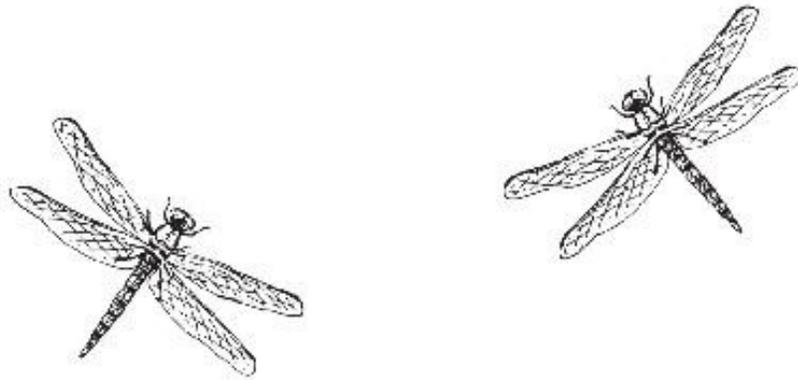
Il prend une serviette, la mouille, s'agenouille auprès de moi et me nettoie doucement le visage. Je retiens mon souffle quand le linge froid entre en contact avec mon œil blessé, mais les gestes de Locke sont bien plus délicats que ne l'auraient été les miens. Il a l'air solennel et concentré sur ce qu'il fait. Il ne paraît pas remarquer que j'observe son visage allongé, son menton pointu, ses cheveux bouclés d'un roux cuivré, la manière dont ses cils reflètent la lumière.

Puis il le voit. Il me contemple, et je fais de même. C'est très étrange, car je n'aurais jamais cru que Locke remarquerait quelqu'un comme moi. Il a le même sourire que l'autre nuit, à la cour, comme si nous partagions un secret. Comme si nous en partagions un deuxième.

– Continue comme ça.

Je m'interroge sur ces mots. Les pense-t-il vraiment ?

En rejoignant mes sœurs au tournoi, je ne peux m'empêcher de songer à l'air choqué de Cardan et au sourire de Locke. Je ne saurais dire avec certitude quel est le plus excitant ou le plus dangereux des deux.



Chapitre 10

La suite du tournoi d'été se déroule dans le flou. Les participants qui s'affrontent en combat singulier luttent pour avoir l'honneur d'impressionner le Grand Roi et sa cour. Ogres et canidés, gobelins et gwyllion... Tous engagés dans une bataille mortelle.

Après quelques manches, Vivi part braver la foule pour acheter d'autres brochettes de fruits. J'essaie d'accrocher le regard de Taryn, mais elle m'évite. Je voudrais savoir si elle est en colère. Je voudrais lui demander ce que Locke lui a dit quand ils étaient tous les deux, même si c'est typiquement le genre de question qu'elle m'interdit de poser.

Je pense que sa conversation avec Locke n'était pas du genre humiliant, pas de celles qu'elle tente d'ignorer. Locke m'a quand même pratiquement avoué qu'il se réjouissait de la honte infligée à Cardan. Ce qui m'amène à l'autre question que je ne peux poser à Taryn.

Quoique je ne serais pas le premier à verdir sa robe.

Les Fæs ne savent pas mentir. Cardan n'aurait pas pu affirmer une telle chose si c'était infondé. Mais qu'est-ce qui lui a fait dire ça ?

Vivi frappe sa brochette contre la mienne et m'arrache à mes pensées.

– À la brillante Jude, qui a rappelé au Peuple pourquoi il se cantonne à ses collines et à ses tumulus : par crainte des féroces mortels !

Un homme de haute taille avec des oreilles de lapin bélier et une crinière de cheveux d'un brun noyer se retourne et regarde Vivi de travers. Elle lui sourit. Je secoue la tête. J'apprécie son toast, bien qu'elle exagère amplement. Et qu'elle soit la seule à avoir été impressionnée.

– J'aurais préféré que Jude soit un peu moins brillante, marmonne Taryn.

Je me tourne vers elle, mais elle s'éloigne déjà.

Quand nous regagnons l'arène, la princesse Rhyia se prépare pour sa joute. De sa lame effilée, elle frappe l'air, prête à affronter son adversaire, encouragée par ses deux amants.

Cardan réapparaît dans la tribune royale, vêtu d'une ample tenue en lin blanc, le front ceint d'une couronne de roses. Sans prêter attention au Grand Roi ni au prince Dain, il se laisse choir dans un fauteuil à côté du prince Balekin, avec qui il échange quelques mots que je regrette de ne pas entendre, faute d'être plus près. La princesse Caelia est arrivée pour assister à la joute de sa sœur. Elle applaudit avec enthousiasme quand Rhyia s'avance sur le terrain couvert de trèfle.

Madoc reste invisible pendant tout le tournoi.

Je rentre seule à la maison. Vivi suit Rhyia après sa victoire : elles vont chasser dans les bois voisins. Taryn accepte de les accompagner mais, pour ma part, je suis trop tendue et trop fourbue.

Dans la cuisine, je fais griller du fromage au-dessus du feu et l'étale sur du pain. Je m'assois sur le perron avec ma tartine et un mug de thé, et je contemple le coucher du soleil.

La cuisinière, une trow du nom de Mimosa, ne me prête aucune attention tandis que ses navets ensorcelés continuent à se découper tout seuls.

Ma collation terminée, j'ôte les miettes de mes joues puis me dirige vers

ma chambre.

M'apercevant, Os-Nouveux, un domestique aux longues oreilles affublé d'une queue qui traîne par terre, s'arrête dans le couloir. Dans ses grosses mains griffues, il tient un plateau sur lequel sont disposés de petits chapeaux de glands de chêne en guise de gobelets et une carafe d'argent dont le contenu sent le vin de mûres. Sa livrée le boudine et laisse sortir des touffes de poils.

– Oh, vous êtes rentrée, gronde-t-il de cette voix rocailleuse qui le rend menaçant quel que soit son propos.

Je ne peux m'empêcher de penser au garde qui m'a croqué le bout du doigt. Avec ses dents, Os-Nouveux pourrait m'arracher la main.

J'acquiesce.

– Le prince demande à vous voir, en bas.

Cardan, ici ? Mon cœur s'affole. Je n'arrive plus à penser.

– Où ça ?

Ma réaction semble surprendre Os-Nouveux.

– Dans le bureau de Madoc. J'allais justement lui apporter ceci...

Je lui prends le plateau des mains et redescends l'escalier, bien décidée à me débarrasser de Cardan aussi vite que possible, par tous les moyens possibles. Je ne voudrais surtout pas que Madoc apprenne que j'ai manqué de respect à Cardan et décrète que je n'aurai jamais ma place à la cour. En tant que serviteur de la lignée des Ronceverte, il a prêté allégeance, comme tous les autres. Il n'aimerait pas que je sois en froid avec l'un des princes, fût-ce le plus insignifiant de la fratrie.

Je descends l'escalier aussi vite que je le peux et, d'un coup de pied, j'ouvre la porte du bureau de Madoc. La poignée heurte la bibliothèque. J'entre dans la pièce et je pose le plateau si brusquement que les petits gobelets tressautent.

Plusieurs livres sont ouverts sur la table, devant le prince Dain. Des boucles dorées retombent sur ses yeux. Le col de son pourpoint bleu pâle laisse voir sa gorge ceinte d'une lourde torche. Je me pétrifie, consciente de la bourde monumentale que je viens de commettre.

Il hausse les sourcils.

– Jude ! Je ne m’attendais pas à te voir si pressée.

Je m’incline profondément en espérant qu’il me trouvera juste maladroite. La peur m’étreint, violente et soudaine. Serait-ce Cardan qui l’a envoyé ? Est-il venu me punir de mon insolence ? À part ça, je ne vois pas pour quelle raison l’honoré et honorable prince Dain, bientôt chef de Terrafæ, aurait demandé à me voir.

– Ah.

La panique m’empêche de dire autre chose. Me souvenant du plateau, je lui montre la carafe.

– Tenez. C’est pour vous, mon seigneur.

Il prend un gland et y verse l’épais liquide noir.

– Veux-tu trinquer avec moi ?

Complètement dépassée, je refuse de la tête.

Ça le fait rire.

– Dans ce cas, tiens-moi compagnie.

– Bien sûr.

Impossible de décliner. Je me pose sur l’accoudoir de l’un des fauteuils en cuir vert. Je sens mon cœur battre sourdement. Puis, ne sachant comment poursuivre, je demande :

– Vous faut-il autre chose ?

Il lève son gobelet, comme pour porter un toast.

– J’ai ce qu’il me faut en rafraîchissement. Ce que je requiers, c’est une conversation. Tu peux peut-être m’expliquer pourquoi tu es arrivée furieuse. Qui t’attendais-tu à trouver ?

Je m’empresse de répondre :

– Personne.

Du pouce, je touche la peau lisse au bout de mon annulaire amputé.

Dain se redresse sur son siège, comme si, tout à coup, je piquais davantage son intérêt.

– Je me disais qu’un de mes frères t’avait peut-être importunée.

Je fais non de la tête.

– Non, pas du tout.

– C’est très impressionnant, réplique-t-il, comme s’il me complimentait. Je

savais que les humains pouvaient mentir, mais te voir à l'œuvre est incroyable. Recommence.

Je me sens rougir.

– Je ne... Je...

– Recommence, répète-t-il. N'aie pas peur.

Il a beau vouloir me rassurer, seule une idiote n'aurait pas peur. Le prince Dain est venu ici en l'absence de Madoc. Il a demandé à me voir expressément. Il a sous-entendu qu'il était au courant pour Cardan. Peut-être nous a-t-il aperçus après le tournoi, quand Cardan a tiré sur ma tresse. Mais que veut-il ?

Ma respiration est trop superficielle, trop rapide.

Dain, bientôt couronné Grand Roi, a le pouvoir de m'octroyer une place à la cour, le pouvoir de s'opposer à Madoc et de me faire chevalier. Si seulement je parvenais à l'impressionner, il me donnerait tout ce que je voudrais. C'est la chance que je croyais avoir perdue.

Je me redresse et plante mon regard dans ses yeux d'un gris argenté.

– Je m'appelle Jude Duarte. Je suis née le 13 novembre 2001. Ma couleur préférée est le vert. J'aime le brouillard, les ballades tristes et le raisin nappé de chocolat. Je ne sais pas nager. Maintenant, dites-moi : à quel moment ai-je menti ? Ai-je menti tout court ? Parce que, ce qui est formidable dans le mensonge, c'est qu'on ne sait pas que c'en est un.

Je me rends subitement compte qu'après cette petite démonstration, il ne prendrait peut-être pas mon allégeance au sérieux. Mais il a l'air de s'en contenter. Il me sourit comme s'il venait de trouver un rubis dans la terre.

– Maintenant, explique-moi donc comment ton père fait usage de ton talent.

Perplexe, je cligne des yeux et je reste muette.

– Comment ? s'étonne Dain. Il ne s'en sert pas ? Quel dommage !

Il penche la tête pour m'examiner et reprend :

– Dis-moi quel est ton rêve, Jude Duarte, si c'est bien ton nom. Dis-moi ce que tu veux.

Mon cœur cogne dans ma poitrine. J'ai la tête qui tourne. Impossible que ce soit aussi facile ! Le prince Dain, prochainement Grand Roi de Terrafæ,

qui me demande ce que je veux ? J'ose à peine répondre. Pourtant, je le dois.

– Je... Je veux être votre chevalier.

Il hausse les sourcils.

– Voilà qui me surprend. Et me plaît. Quoi d'autre ?

– Je ne comprends pas.

Je me tords les mains pour qu'il ne les voie pas trembler.

– Le désir est une chose étrange. Sitôt formulé, il se transforme. Si l'on reçoit du fil d'or, on désire une aiguille d'or. Aussi, Jude Duarte, je te demande ce que tu voudrais après que je t'aurai acceptée dans mon cercle.

Toujours dubitative, je réplique :

– Vous servir. Faire le serment de défendre la couronne.

D'un geste, il balaie ma réponse.

– Non. Dis-moi ce que tu veux réellement. Demande-moi quelque chose. Quelque chose que tu n'as jamais demandé à personne.

Faites que je ne sois plus mortelle.

Cette pensée m'horripie. Je ne veux pas souhaiter ça, principalement parce que mon vœu est impossible à exaucer. Je ne ferai jamais partie du Peuple.

Je prends une profonde inspiration. Si je pouvais lui demander un cadeau, quel serait-il ? Bien sûr, j'ai conscience que c'est risqué. Une fois que je le lui aurai dit, il voudra conclure un marché, et les marchés avec les Fæs jouent rarement en faveur des mortels. Mais l'occasion d'obtenir du pouvoir est trop tentante.

Mes pensées dérivent vers le collier que je porte, la brûlure de ma paume qui claque sur ma propre joue, les rires de Chêne.

Je songe à Cardan : *Tu vois ce qu'on peut faire, avec quelques mots ? Et si on t'ensorcelait pour que tu te traînes à quatre pattes en aboyant comme un chien ? Et si on te condamnait à dépérir, faute de pouvoir entendre une chanson que tu n'entendras plus jamais ou un mot gentil de ma part ?*

– Pouvoir résister aux enchantements, dis-je en m'efforçant de rester immobile.

Je veux avoir l'air de quelqu'un de sérieux, qui propose une offre sérieuse.

Dain me regarde sans ciller.

– Tu as déjà la Vraie Vue, qu'on t'a donnée enfant. Tu connais nos

coutumes et nos sortilèges. En salant ta nourriture, tu dissiperas les ensorcellements qui y sont liés. En retournant tes bas, tu ne t'écarteras jamais du bon chemin. En gardant tes poches pleines de baies de sorbier, tu ne te laisseras pas influencer.

Ces derniers jours m'ont hélas prouvé les limites de ces protections.

– Et qu'arrivera-t-il quand on me videra les poches ? Quand on déchirera mes bas ? Quand on renversera mon sel ?

Il m'observe d'un air songeur.

– Approche, mon enfant.

J'hésite. D'après mon expérience, le prince Dain a toujours agi comme un être honorable. Mon expérience est malheureusement très restreinte.

– Allons, viens. Si tu dois me servir, il faut que tu me fasses confiance.

Dans son fauteuil, il se penche en avant. Je remarque ses petites cornes juste au-dessus de son front, qui séparent ses cheveux de part et d'autre de son visage majestueux. Je remarque ses bras puissants et le sceau de sa chevalière qui brille à l'un de ses doigts fuselés, gravée du symbole de la lignée des Ronceverte.

Je me laisse glisser de l'accoudoir et me dirige vers lui. Je m'oblige à parler.

– Je ne voulais pas paraître insolente.

Sur ma joue, il effleure un hématome dont j'ignorais l'existence. Je tressaille, mais je ne recule pas.

– Cardan est un enfant gâté, dit-il. Tout le monde à la cour sait qu'il se montre indigne de sa lignée en buvant et en se querellant pour des broutilles. Non, inutile de le nier.

Je reste silencieuse. Je me demande pourquoi Os-Noueux ne m'a pas dit quel prince m'attendait en bas. Je me demande si c'est Dain qui l'a exigé. *Un stratège chevronné sait attendre qu'une occasion se présente.*

– Nous avons beau être frères, nous sommes très différents l'un de l'autre. Je ne serai jamais cruel envers toi par pur plaisir. Si tu promets de me servir, tu seras récompensée. Mais je ne veux pas faire de toi un chevalier.

J'ai le cœur lourd. J'ai été naïve de croire qu'un prince de Terrafæ était venu chez moi pour réaliser mon rêve, mais c'était agréable de me bercer

d'illusions.

– Dans ce cas, que voulez-vous ?

– Rien que tu ne m'aies déjà proposé. Tu voulais promettre de me défendre avec ton épée. Je l'accepte. J'ai besoin de quelqu'un qui sache mentir. Qui ait de l'ambition. Deviens mon espionne. Rejoins ma cour des Ombres. Je peux te rendre puissante au-delà de toute espérance. Ce n'est pas simple pour les humains de cohabiter avec nous. Je pourrais te faciliter les choses.

Je me laisse choir dans un fauteuil. C'est un peu comme s'attendre à recevoir une demande en mariage, et se voir proposer de n'être qu'une maîtresse.

Une espionne. Une moucharde. Une menteuse et une voleuse. Évidemment, c'est ainsi qu'il me voit. C'est ce qu'il pense des mortels. Évidemment, pour lui, je ne suis bonne qu'à ça.

Je songe aux espions que j'ai déjà aperçus, comme la créature bossue au nez en forme de panais que Madoc consulte, et dont je n'ai jamais pu voir le visage. Tous les membres de la famille royale doivent avoir des espions, et il ne fait aucun doute que savoir se cacher fait partie des compétences requises.

Et de fait, je serais bien cachée. En restant à la vue de tous.

– Ce n'est peut-être pas l'avenir que tu imaginais, poursuit le prince Dain. Pas d'armure lustrée ; pas de monture à enfourcher pour rejoindre le champ de bataille. Mais je te promets que, lorsque je serai Grand Roi, si tu m'as bien servi, tu pourras agir à ta guise, car qui peut contredire le Grand Roi ? Et je placerai un geis sur toi, pour te protéger des enchantements.

Je m'immobilise. D'ordinaire attribués aux mortels en échange de leurs services, les geis accordent du pouvoir, à une exception près, celle qu'on attend le moins. Par exemple, vous êtes invulnérable, sauf si vous recevez une flèche fabriquée avec le duramen d'une aubépine, qui justement se trouve être le type de flèche que votre pire ennemi préfère. Ou bien vous gagnez toutes les batailles auxquelles vous participez, mais vous n'avez pas le droit de refuser une invitation à dîner. Donc si on vous invite à dîner juste avant une bataille, vous n'êtes pas en mesure de participer aux combats. En gros, comme pour tout chez les Fæs, les geis sont à la fois géniaux et nuls. Pourtant, on dirait bien que c'est ce qu'on me propose.

– Un geis, dis-je.

Le sourire de Dain s'élargit. Au bout d'un moment, je sais pourquoi. Je n'ai pas dit non. Ce qui signifie que j'envisage de dire oui.

– Aucun geis ne te sauvera des effets de nos fruits et de nos poisons. Réfléchis bien. Je pourrais t'octroyer le pouvoir de fasciner tous ceux qui te regarderont avec mépris. Je pourrais te mettre une marque là. (Il me touche le front.) Et tous ceux qui la verraient tomberaient immédiatement amoureux de toi. Je pourrais t'offrir une épée magique qui tranche la lumière des étoiles.

– Je ne veux pas être contrôlée, dis-je dans un souffle.

Je n'arrive pas à croire que j'aie pu formuler ça tout haut, à son intention. Je n'arrive pas à croire ce que je fais.

– Contrôlée par des pouvoirs magiques, j'entends. Si vous m'accordez ce vœu, je m'accommoderai du reste.

Il hoche la tête une fois.

– Donc tu acceptes.

Être face à un choix pareil me terrifie. Car il aura un impact sur tous les suivants.

J'ai une telle soif de pouvoir ! Et voilà qu'on m'offre l'occasion de l'acquérir. Tout effrayante et légèrement insultante qu'elle soit, elle est aussi intrigante. Aurais-je fait un bon chevalier ? Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Si ça se trouve, j'aurais détesté ça. J'aurais été obligée de rester debout, en armure, et de partir accomplir des quêtes ennuyeuses. J'aurais peut-être été contrainte de me battre contre des gens que j'apprécie.

J'acquiesce et j'espère que je ferai une bonne espionne.

Le prince Dain se lève et me touche l'épaule. À son contact, je ressens comme une décharge d'électricité.

– Jude Duarte, fille d'argile, à compter de ce jour, aucun enchantement fæ ne t'embrouillera l'esprit. Aucun sort ne te fera agir contre ta volonté. Aucun, sauf ceux jetés par celui qui place ce geis sur toi. À présent, plus personne ne pourra prendre le contrôle de ta volonté, dit-il avant de marquer une pause. Sauf moi.

Je retiens mon souffle. Bien sûr, il y a une contrepartie. Je ne peux même pas lui en vouloir. J'aurais dû le deviner.

Malgré tout, c'est grisant d'être protégée. Le prince Dain est un Fæ, et il a vu quelque chose en moi. Quelque chose que Madoc refusait de voir et que j'ai toujours souhaité qu'on reconnaisse.

Juste là, sur le vieux tapis du bureau de Madoc, je pose un genou à terre et jure de me mettre au service du prince Dain.



Chapitre 11

Pendant tout le dîner, je suis consciente de mon secret. Il me donne, pour la première fois, l'impression de détenir un pouvoir. Un pouvoir à moi, dont Madoc ne peut me priver. Rien que d'y penser (*Je suis une espionne ! Je suis l'espionne du prince Dain !*), j'en suis tout excitée.

Nous mangeons des petits oiseaux fourrés à l'orge et à l'ail sauvage. Oriana décortique le sien délicatement. Chêne mâchouille la peau croquante de graisse et de miel. Madoc ne s'embarrasse pas : il mange tout, y compris les os. Je chipote avec mes panais à l'étuvée. Taryn est à table, mais pas Vivi. Elle n'est pas encore rentrée. Je suppose que sa partie de chasse avec Rhyia était un prétexte pour filer dans le monde des mortels. Je me demande si elle a dîné avec Heather et sa famille.

– Tu t'es bien débrouillée au tournoi, déclare Madoc entre deux bouchées.

Je ne lui fais pas remarquer qu'il est parti avant la fin. Je vois mal comment il aurait pu être impressionné. Je ne sais même pas ce qu'il a eu le temps de voir, au juste.

– Dois-je comprendre que tu as changé d'avis ?

Quelque chose dans mon intonation l'incite à cesser de mâcher. Il me regarde en plissant les yeux.

– À propos de la chevalerie ? demande-t-il. Non. Quand le nouveau Grand Roi sera en place, nous discuterons de ton avenir.

Mes lèvres s'incurvent en un mystérieux sourire.

– Comme tu voudras.

À l'autre bout de la table, Taryn observe Oriana dépiautant son oiseau et essaie de reproduire ses gestes. Elle évite de me regarder, même quand je lui demande de me passer la carafe d'eau.

Cela dit, elle ne peut m'empêcher de la suivre dans sa chambre après le repas.

– Écoute, dis-je dans l'escalier, j'ai essayé de faire ce que tu voulais, mais je n'ai pas pu, et je ne veux pas que tu me détestes pour ça. C'est ma vie !

Elle se retourne.

– Donc tu as le droit de la gâcher ?

– Oui.

Nous arrivons sur le palier. Lui parler du prince Dain est exclu. Je ne suis même pas sûre que ça m'aiderait. D'ailleurs, je doute qu'elle approuverait.

– Notre vie, c'est la seule chose qui nous appartienne réellement. Notre seule monnaie d'échange. Avec elle, on peut acheter ce qu'on veut.

Taryn lève les yeux au ciel. Elle riposte d'une voix pleine de fiel :

– Comme c'est poétique ! Tu as trouvé ça toute seule ?

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle secoue la tête.

– Rien. Rien du tout. Peut-être que ça irait mieux si je pensais comme toi. Laisse tomber, Jude. C'est vrai que tu as été très bien au tournoi.

– Merci, dis-je en fronçant les sourcils, décontenancée.

Une fois de plus, je me demande ce que Cardan a voulu dire quand il a parlé d'elle, mais je ne veux pas lui répéter ses insinuations et la mettre dans l'embarras.

À la place, je lui demande :

– Alors, ça y est, tu es tombée amoureuse ?

Toutes les questions que je lui pose font naître chez elle le même regard

étrange.

– Je n’irai pas à l’école demain, m’informe Taryn. C’est peut-être ton droit de gâcher ta vie, mais je ne suis pas obligée d’en être témoin.

Mes pieds sont aussi lourds que du plomb quand je me rends au palais, sur un terrain jonché de pommes tombées. Leur parfum sucré embaume l’air. Je porte une longue robe noire aux manchettes dorées et un ruban vert dans ma tresse. Ma coiffure préférée.

Les chants d’oiseaux qui résonnent au-dessus de moi me donnent le sourire. Je m’autorise à imaginer brièvement le couronnement du prince Dain. Je me vois dansant avec Locke, au comble de la joie, tandis qu’on emmène Cardan de force pour le jeter aux oubliettes.

Un éclair blanc m’arrache à ma rêverie. C’est un cerf – un cerf blanc, à une trentaine de mètres à peine. De fines toiles d’araignée sont prises dans ses bois. Sa robe est d’une blancheur si éclatante qu’on la croirait parsemée de reflets argentés dans la lumière de l’après-midi. Nous nous observons un long moment, puis il détale en direction du palais, emportant mon souffle.

Je décide de croire que c’est un bon augure.

Au début, ce présage semble se confirmer. Les cours se passent plutôt bien. Noggle, notre professeur, est un étrange et vieux fir darrig originaire du Nord. En plus d’être affublé d’énormes sourcils et de fourrer de temps à autre papier et crayons dans sa longue barbe, il a tendance à divaguer sur les pluies de météores et leur signification. Alors que l’après-midi cède la place au soir, le lutin nous demande de compter les étoiles filantes, une tâche à la fois ennuyeuse et relaxante. Allongée sur ma couverture, je contemple le ciel nocturne.

Le seul point négatif, c’est qu’il est difficile pour moi d’écrire dans le noir. D’habitude, des sphères lumineuses sont suspendues dans les arbres ou des nuées de lucioles nous éclairent pendant le cours. J’emporte toujours quelques bougies au cas où cet éclairage ne suffirait pas, puisque ma vision d’humaine n’est pas aussi perçante que celle des Fæs, mais je n’ai pas le droit de les allumer quand nous étudions les étoiles. J’essaie d’écrire lisiblement et de ne pas mettre trop d’encre sur mes doigts.

– N’oubliez pas, dit Noggle, que les événements célestes inhabituels présagent souvent d’un changement politique important. Avec le couronnement prochain du nouveau roi, nous devons observer les signes d’autant plus attentivement.

De petits rires s’élèvent dans l’obscurité.

– Nicasia, lance notre professeur. Un problème ?

Elle répond d’une voix hautaine et effrontée :

– Aucun.

– Bien. Que pouvez-vous me dire sur les étoiles filantes ? Quelle serait la signification d’une pluie d’entre elles dans la dernière heure de la nuit ?

– Une dizaine de naissances, hasarde Nicasia.

Son erreur flagrante m’arrache une grimace.

Je souffle pour moi-même :

– Des morts.

Hélas, Noggle m’a entendue.

– Très bien, Jude. Je me félicite qu’au moins une personne ait écouté. Et qui pourrait me dire quand ces morts auront lieu, probablement ?

Il ne sert à rien de me réfréner alors que j’ai promis de briller pour faire honte à Cardan. Autant que je m’y attelle.

– Cela dépend des constellations que les étoiles traversent, et dans quelle direction elles tombent.

À mi-chemin de ma réponse, je sens ma gorge se nouer. Soudain, je suis contente qu’on soit dans le noir. Ça me permet de ne pas voir la réaction de Cardan. Ni celle de Nicasia.

– Parfait, se réjouit Noggle. C’est pourquoi nous devons prendre des notes précises. Allez, au travail !

– Tout ça, c’est sans intérêt, se plaint Valerian d’une voix traînante. Les prophéties, c’est pour les harpies et le petit peuple. On devrait apprendre des choses plus nobles. Si je dois passer la nuit allongé sur le dos, je préférerais que la leçon porte sur l’amour...

Des rires fusent.

– Fort bien, rétorque Noggle. Dans ce cas, dites-moi quel événement peut laisser présager d’un succès en amour.

– Une fille qui se déshabille, répond Valerian en provoquant d'autres rires.

– Elga ? dit Noggle à l'intention d'une Fæ aux cheveux argentés et au rire strident. Pouvez-vous l'aider ? Il a peut-être si peu de succès en amour qu'il est réellement dans l'ignorance.

Elga se met à balbutier. Je la soupçonne de connaître la réponse, mais de ne pas vouloir provoquer le courroux de Valerian.

– Dois-je de nouveau interroger Jude ? demande sèchement Noggle. Ou Cardan, peut-être ? Éclairez-nous donc !

– Non, rétorque Cardan.

– Je vous demande pardon ?

Quand Cardan parle, sa voix est à la fois autoritaire et sombre.

– Valerian a raison. Ce cours est ennuyeux. Vous allez allumer et en commencer un autre, sur un sujet plus noble.

Noggle marque une longue pause avant de capituler.

– Oui, mon prince.

Autour de nous, les sphères s'illuminent. Je cligne plusieurs fois des yeux pour que ma vision s'adapte. Je me demande si Cardan a déjà été contraint de faire quelque chose dont il n'avait pas envie. Pas étonnant qu'il somnole pendant les cours. Pas étonnant non plus qu'un jour, alors qu'il était complètement ivre, il ait déboulé à cheval en pleine leçon, piétinant livres et couvertures étalés dans l'herbe, obligeant tout le monde à se lever pour s'écarter sur son passage. Il peut changer notre programme à volonté. Y a-t-il quoi que ce soit qui compte vraiment, pour ce genre de personne ?

– Elle n'y voit vraiment rien, commente Nicasia.

Je me rends compte qu'elle est debout à côté de moi. Elle tient mon cahier et l'agite pour montrer aux autres ce que j'y ai griffonné.

– Pauvre Jude, soupire-t-elle. Ça doit être tellement dur de devoir surmonter tous ces handicaps !

J'ai les doigts pleins d'encre ; j'ai même taché mes manchettes dorées.

De l'autre côté du bosquet, Cardan discute avec Valerian. Seul Locke nous observe, l'air préoccupé. Noggle feuillette une pile de gros volumes poussiéreux, sans doute à la recherche d'une leçon qui plaira au prince.

D'un geste brusque, je récupère mon cahier. La page se déchire. Mon

travail de ce soir est en lambeaux.

– Désolée pour toi si tu n’arrives pas à lire mon écriture, dis-je. Mais je ne pense pas que le handicap soit du côté où tu penses.

Nicasia me gifle. Choquée, je vacille et me retrouve sur un genou. C’est tout juste si j’arrive à me rattraper avant de m’étaler. Ma joue me pique et me brûle. Mes oreilles bourdonnent.

Je proteste d’une manière absurde :

– Tu n’as pas le droit de faire ça !

Je croyais avoir compris les règles du jeu. Je me trompais.

– J’ai le droit de faire ce qu’il me plaît, m’informe Nicasia.

Nos camarades de classe nous fixent du regard. Elga a porté sa main délicate à sa bouche. Cardan regarde dans notre direction. Je vois à son air que le comportement de Nicasia lui a déplu. La gêne envahit peu à peu le visage de celle-ci.

Durant tout le temps que j’ai passé parmi eux, il y a des limites qu’ils n’ont jamais franchies. Quand ils nous ont poussées dans la rivière, Taryn et moi, il n’y avait aucun témoin. Pour le meilleur et pour le pire, je fais partie de la famille du général Madoc et je bénéficie de sa protection. Cardan ose peut-être prendre le risque de le contrarier, mais je pensais que les autres agiraient au moins plus discrètement.

On dirait que j’ai tant exaspéré Nicasia qu’elle a fait fi de toute prudence.

Je m’époussette.

– Tu veux me provoquer en duel ? dis-je à ma camarade. Parce que c’est mon droit de choisir l’heure et l’arme.

J’adorerais la mettre K.O.

Elle se rend compte que ma question exige une réponse. À ses yeux, je suis peut-être une moins que rien ; cela ne la dispense pas de remplir les obligations dues à son rang.

Du coin de l’œil, je vois Cardan venir vers nous. Je ressens une peur mêlée d’impatience. Valerian me bouscule l’épaule. Je m’écarte de lui de quelques pas, mais je ne suis pas assez rapide pour éviter d’être assaillie par une odeur de fruit trop mûr.

Au-dessus de nous, dans le dôme noir de la nuit, sept étoiles filent, laissant

une magnifique traînée dans le ciel avant de s'éteindre. Par réflexe, je lève les yeux – pas assez vite pour repérer leur trajectoire précise.

– Quelqu'un a-t-il pris ça en note ? s'inquiète Noggle d'une voix forte en fouillant sa barbe, cherchant de quoi écrire. C'est l'événement céleste que nous attendions ! Quelqu'un a bien vu leur point de départ ! Pressons ! Notez tout ce dont vous vous souvenez.

Juste à ce moment-là, alors que j'ai la tête levée vers les étoiles, Valerian m'enfonce quelque chose de mou dans la bouche. Une pomme, à la fois sucrée et pourrie, dont le jus coule sur ma langue. Ça a le goût du soleil et de la joie pure, stupide. Un fruit fæ, qui altère la faculté de penser et rend les humains accros au point de se laisser mourir de faim pour en avoir encore. Un fruit qui nous rend obéissants, influençables et ridicules.

Le geis de Dain me protège des enchantements et du contrôle exercé par autrui, mais un fruit fæ qu'on vous fourre directement dans la bouche vous prive de toute maîtrise, y compris celle que vous exercez sur vous-même.

Oh, non. Oh, non, non, non, non, non.

Je recrache la pomme. Elle roule dans la terre, mais je ressens déjà ses effets.

Du sel ! Je fouille maladroitement dans mon panier. Du sel, voilà ce qu'il me faut. C'est l'antidote. Ça dissipera le brouillard qui envahit mon esprit.

Comprenant mon intention, Nicasia m'arrache mon panier. Elle s'éloigne en dansant tandis que Valerian me pousse à terre. J'essaie de m'échapper à quatre pattes, mais il me plaque au sol et me remet la pomme souillée dans la figure.

– Laisse-moi adoucir ta langue de vipère, dit-il en enfonçant de nouveau le fruit dans ma bouche.

J'ai de la pulpe jusque dans le nez.

Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus respirer.

J'ai les yeux ouverts. Je regarde Valerian. J'étouffe. Il m'observe avec une légère curiosité, comme s'il attendait la suite avec impatience.

La périphérie de mon champ de vision s'obscurcit peu à peu. Je suis en train de mourir étouffée.

Le pire, c'est la joie qui fleurit en moi à cause du fruit, et qui occulte la

terreur. Tout est beau. Je vois trouble. Je veux griffer le visage de Valerian, mais j'ai trop le tournis pour l'atteindre. Une seconde après, ça n'a plus d'importance. Je ne veux pas lui faire de mal. Pas quand je suis si heureuse.

– Faites quelque chose ! s'écrie quelqu'un.

Dans mon délire, je ne sais même pas qui c'est.

Soudain, Valerian est écarté d'un coup de pied. Je roule sur le côté en toussant. Cardan se dresse au-dessus de moi. Des larmes et de la morve coulent sur ma figure. Tout ce que je peux faire, c'est rester allongée là, par terre, à cracher des morceaux de chair sucrée. J'ignore totalement pourquoi je pleure.

– Ça suffit, déclare Cardan.

Il a un air bizarre, comme s'il était fâché. Un muscle de sa mâchoire tressaille.

Je me mets à rire.

Valerian prend une mine rebelle.

– Tu veux gâcher mon plaisir, c'est ça ?

Un instant, j'ai l'impression qu'ils vont en venir aux mains, même si je ne comprends pas pourquoi. Puis je vois ce que Cardan tient : du sel, pris dans mon panier. L'antidote. (Pourquoi est-ce que j'en voudrais ? Il le jette en l'air en riant. Je le regarde s'éparpiller au vent. Puis Cardan observe Valerian. Ses lèvres se retroussent de colère.

– Qu'est-ce qui te prend, Valerian ? Si elle meurt, ta petite farce prendra fin avant même d'avoir commencé.

– Je ne vais pas mourir, dis-je.

Je ne veux pas qu'ils s'inquiètent. Je me sens très bien. Je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie. Je me félicite qu'il n'y ait plus d'antidote.

– Prince Cardan ? intervient Noggle. Il faut la ramener chez elle !

– Tout le monde a décidé de rendre la journée parfaitement ennuyeuse, maugrée Cardan.

Pourtant, à l'entendre, on ne dirait pas qu'il s'ennuie. Il a plutôt l'air de peiner à contenir sa mauvaise humeur.

– Oh, Noggle, elle n'a pas envie de rentrer ! s'exclame Nicasia.

Elle s'approche de moi et me caresse la joue.

– N'est-ce pas, ma jolie ?

J'ai un écœurant goût de miel dans la bouche. Je me sens légère. Détendue.

– J'aimerais rester, dis-je.

Parce qu'ici, c'est merveilleux. Parce que Nicasia est superbe.

En fait, je ne suis pas sûre de me sentir véritablement bien. Ce que je sais, c'est que je me sens extatique.

Tout est merveilleux. Même Cardan. Je ne l'aimais pas, avant, mais ça me paraît idiot. Je le gratifie d'un grand sourire, qu'il ne me rend pas.

Je ne le prends pas pour moi.

Noggle se détourne de nous en marmonnant quelque chose sur le général, la bêtise et les princes qui finissent la tête tranchée. Les poings serrés le long du corps, Cardan le regarde s'éloigner.

Un groupe de filles se laisse choir sur la mousse à côté de moi. Elles rient, ce qui suscite mon hilarité.

– C'est la première fois que je vois une mortelle manger un fruit de Domelfe, dit Aster à une camarade. Est-ce qu'elle s'en souviendra ?

– Je préférerais qu'on l'ensorcelle pour qu'elle oublie, répond Locke quelque part derrière moi.

Au son de sa voix, il ne semble pas aussi fâché que Cardan. Il paraît gentil. Je me tourne vers lui. Il me touche l'épaule. Je me laisse aller contre sa peau chaude.

Nicasia éclate de rire.

– Ce n'est pas ça, qu'elle veut ! Ce qu'elle veut, c'est un autre morceau de pomme.

À cette évocation, je salive. Je revois les fruits disséminés sur mon chemin, dorés et luisants, sur le trajet de l'école. Je me maudis de ne pas m'être arrêtée pour manger tout mon soûl.

– Alors, on peut lui poser des questions ? demande une autre fille, Moragna. Des questions gênantes ? Et elle répondra ?

– Pourquoi serait-elle gênée, on est entre amis, non ? minaude Nicasia, les yeux réduits à deux fentes.

Elle a l'air satisfait du chat qui vient de laper tout un bol de crème et

s'apprête à faire sa sieste au soleil.

– Qui parmi nous aimerais-tu le plus embrasser ? m'interroge Aster en se rapprochant de moi.

Jusqu'à présent, elle m'avait à peine adressé la parole. Je suis contente qu'elle veuille qu'on soit amies.

– Je voudrais tous vous embrasser.

Ma réponse provoque des rires aigus et des glapissements. Je contemple les étoiles, le sourire aux lèvres.

– Tu es trop couverte, enchaîne Nicasia en regardant mes jupes, les sourcils froncés. Et tu t'es salie. Tu devrais enlever tout ça.

Soudain, ma robe me semble lourde. Je m'imagine toute nue dans le clair de lune, ma peau aussi argentée que les feuilles au-dessus de nous.

Je me lève. J'ai l'impression de tanguer. Je commence à me dévêtir.

– Tu as raison, dis-je, ravie.

Ma robe tombe à mes pieds en un petit tas dont je m'extrais facilement. Je porte des sous-vêtements de mortelle : un soutien-gorge et une culotte à pois, noir et vert.

Ils me regardent tous bizarrement, comme s'ils se demandaient d'où sortent mes sous-vêtements. Les Fæs sont si resplendissants que j'ai du mal à les admirer sans avoir mal à la tête.

Je suis consciente de la douceur de mon corps, des cals sur mes mains, du balancement de mes seins. Je suis consciente du chatouillis de l'herbe sous mes pieds et de la chaleur de la terre.

Sincèrement curieuse, je demande à Nicasia :

– Suis-je aussi belle que toi ?

– Non, répond-elle en regardant aussitôt en direction de Valerian.

Elle ramasse quelque chose par terre.

– Tu n'as rien à voir avec nous.

Je suis désolée de l'entendre, mais ça ne me surprend pas. Comparé à eux, tout le monde n'est qu'une ombre ; le reflet flou d'un reflet.

Valerian désigne le collier de baies de sorbier qui pend à mon cou. Les fruits séchés sont enfilés sur une longue chaîne d'argent.

– Ça aussi, tu devrais l'enlever.

J'acquiesce d'un air de conspirateur.

– Tu as raison. Je n'en ai plus besoin.

Nicasia sourit. Elle montre la matière dorée qu'elle a dans la main. C'est ce qu'il reste de la pomme sale, mâchonnée.

– Viens donc me lécher les mains. Ça ne t'ennuie pas, hein ? Mais tu dois le faire à genoux.

Des cris de stupeur et des gloussements se répandent comme la brise parmi mes camarades de classe. Ils veulent que je le fasse. Je veux les rendre heureux. Je veux que tout le monde soit aussi heureux que moi. En plus, j'ai très envie de goûter de nouveau à ce fruit. Je me mets à avancer à quatre pattes vers Nicasia.

– Non, dit Cardan en se plantant devant moi, sa voix puissante légèrement tremblante.

Les autres reculent, lui cédant la place. Il ôte sa chaussure en cuir souple et tend son pied pâle devant moi.

– Jude va venir m'embrasser le pied. Elle a dit qu'elle voulait nous embrasser. Après tout, je suis son prince.

Je recommence à rire. Franchement, je ne sais pas pourquoi je riais si peu, avant. Ici, tout est merveilleux et futile.

Je lève les yeux vers Cardan. Quelque chose cloche. Son regard brille de fureur, de désir et peut-être même de honte. Un instant plus tard, il bat des paupières et je retrouve sa froideur, son arrogance habituelles.

– Eh bien ? Dépêche-toi, s'impatiente-t-il. Embrasse mon pied et dis-moi à quel point je suis grand. Dis-moi à quel point tu m'admires.

– Ça suffit, dit Locke à Cardan d'un ton sec.

Il pose ses mains sur mes épaules et me redresse d'un geste brusque.

– Je la ramène chez elle.

– Ah oui ? demande Cardan, haussant les sourcils. Intéressant que tu intervienes juste à cet instant précis. Tu aimes la saveur des petites humiliations, mais pas trop quand même ?

– Je déteste quand tu es comme ça, marmonne Locke.

Cardan ôte une broche de son manteau. C'est un bijou brillant en forme de gland sur une feuille de chêne. Dans un moment de délire, je crois qu'il va la

donner à Locke pour qu'il accepte de me laisser là. Même dans mon état, ça me paraît improbable.

Puis Cardan me prend la main, ce qui me paraît encore plus fou. Ses doigts sont brûlants contre ma peau. De la pointe de la broche, il me pique le pouce.

– Aïe ! dis-je.

Je retire ma main et porte mon doigt meurtri à ma bouche. Je sens le goût métallique de mon sang sur ma langue.

– Rentre bien, me dit Cardan.

Locke m'entraîne. Au passage, il ramasse une couverture et la drape sur mes épaules. Des Fæs nous observent quand nous quittons le bosquet, moi titubant, Locke me soutenant. Les quelques professeurs que je croise détournent la tête.

Je suçote mon pouce blessé. Je me sens bizarre. J'ai toujours le tournis, mais ce n'est plus pareil. Il y a un problème. Un instant plus tard, je comprends ce qui se passe : le sang humain contient du sel.

J'ai l'estomac en vrac.

Je jette un coup d'œil en arrière vers Cardan. Aster à son bras, il rit avec Valerian et Nicasia. Une autre professeure, une elfe musclée originaire d'une île située à l'est, essaie de débiter son cours.

Je les hais. Je les hais tellement. C'est tout ce que j'ai à l'esprit. L'incandescence de ma fureur réduit mes autres pensées en cendres. Les mains tremblantes, je resserre les pans de la couverture autour de moi et laisse Locke me guider à travers les bois.

Au bout d'un moment, je parviens à articuler :

– Je te suis redevable. De m'avoir tirée de là.

Il me regarde d'un œil critique. Une fois de plus, je suis frappée par sa beauté, par les boucles souples qui encadrent son visage. C'est affreux de me retrouver seule avec lui, sachant qu'il m'a vue ramper en sous-vêtements. Mais je suis trop furieuse pour être gênée.

Il secoue la tête.

– Tu ne dois rien à personne, Jude. Surtout pas aujourd'hui.

– Comment tu fais pour les supporter ?

La colère me pousse à m'en prendre à lui. C'est pourtant le seul contre

lequel je ne suis pas fâchée. Je m'emporte :

– Ils sont horribles. Ce sont des monstres !

Il ne réagit pas. Nous continuons à marcher. Quand j'arrive dans le verger au sol jonché de pommes, je décoche un coup de pied dans un fruit et l'envoie rebondir contre le tronc d'un orme.

– Je tire un certain plaisir à les fréquenter, finit-il par dire. On prend ce qu'on veut. On cède à toutes nos pensées les plus viles. La cruauté a quelque chose de rassurant.

– Parce qu'au moins tu n'es pas leur cible ?

Une fois de plus, il ne répond pas.

Quand nous approchons de la propriété de Madoc, je m'arrête.

– Il vaut mieux que je finisse le trajet seule.

Je lui adresse un sourire. Fugace. Je ne peux pas plus.

– Attends, dit-il en avançant d'un pas vers moi. Je voudrais qu'on se revoie.

J'émet un petit grognement, trop exaspérée pour être surprise. Je suis là, enroulée dans une couverture qui ne m'appartient pas, en bottes et en sous-vêtements achetés au centre commercial. Je suis couverte de terre et je viens de me ridiculiser.

– Mais pourquoi ?

Il m'observe comme s'il voyait tout autre chose. L'intensité de son regard m'incite à me tenir un peu plus droite, malgré mon allure.

– Parce que tu es comme une histoire qui n'a pas encore été écrite. Parce que j'ai envie de savoir ce que tu feras ensuite. Je veux faire partie de la suite du conte.

Je ne suis pas certaine que ce soit un compliment, mais je vais faire comme si.

Il me prend la main, celle que Cardan a piquée avec sa broche, et m'embrasse le bout des doigts.

– À demain, souffle-t-il avant de s'incliner.

C'est ainsi que, dans cette couverture qui ne m'appartient pas, en bottes, avec mes sous-vêtements de centre commercial, je rentre seule à la maison.

– Dis-moi qui a fait ça, insiste lourdement Madoc.

Je m’y refuse.

Furieux, il fait les cent pas et m’explique en détail comment il s’y prendra pour trouver les Fæs responsables et les faire payer. Il leur arrachera le cœur. Il leur tranchera la tête et exposera chacune d’elles sur notre toit, en guise d’avertissement.

Je sais que ce n’est pas moi qu’il menace, pourtant c’est après moi qu’il crie.

Quand j’ai peur, je n’arrive pas à oublier que, même s’il joue bien son rôle de parent, il est et restera toujours l’assassin de mon véritable père.

Je ne dis rien. J’évite de penser au fait qu’Oriana a toujours craint que Taryn ou moi nous conduisions mal à la cour et embarrassions Madoc. Maintenant, je me demande si elle ne s’inquiétait pas davantage de sa réaction dans le cas où il nous arriverait quelque chose. Couper la tête de Valerian et de Nicasia ne serait pas un choix politique judicieux. S’en prendre à Cardan relèverait de la trahison.

Enfin, pour mettre un terme à tout ça, je finis par répondre :

– C’est moi la seule responsable. J’ai vu le fruit, il avait l’air bon, alors je l’ai mangé.

– Comment as-tu pu être aussi bête ? s’insurge Oriana en se tournant vers moi.

Elle n’a pas l’air étonnée. On dirait juste que je confirme ses pires soupçons.

– Jude, tu es plus maligne que ça, ajoute-t-elle.

– Je voulais m’amuser. C’était censé être drôle, dis-je, jouant la fille désobéissante. Et ça l’était. C’était comme un beau rêve...

– Tais-toi ! hurle Madoc, nous réduisant au silence. Toutes les deux, taisez-vous !

Malgré moi, j’ai un mouvement de recul.

– Jude, cesse de provoquer Oriana, reprend-il en me lançant un regard exaspéré.

Un regard que Vivi connaît bien, mais qu’il ne m’avait encore jamais réservé.

Il sait que je mens.

– Quant à toi, Oriana, ne sois pas si crédule.

Lorsqu'elle réalise ce qu'il veut dire, elle porte sa petite main délicate à sa bouche.

– Quand je découvrirai qui tu protèges, me dit Madoc, ils regretteront d'avoir vu le jour.

Je rétorque :

– Ce n'est pas ça qui va m'aider.

Je me carre dans mon fauteuil.

Madoc s'agenouille devant moi et prend ma main entre ses doigts verts et rugueux.

Il doit sentir mes tremblements. Il pousse un long soupir, renonçant certainement à proférer d'autres menaces.

– Dans ce cas, dis-moi comment t'aider, Jude. Dis-le-moi, et je le ferai.

Je me demande ce qui se passerait si je disais : « Nicasia m'a humiliée. Valerian a tenté de me tuer. Ils l'ont fait pour impressionner le prince Cardan, qui me déteste. Ils me font peur. Je les crains encore plus que je te crains, alors que tu me terrifies. Fais en sorte qu'ils arrêtent. Oblige-les à me laisser tranquille. »

Mais je m'abstiendrai. La colère de Madoc est un puits sans fond. Je l'ai vu dans le sang de ma mère, répandu sur le sol de la cuisine. Une fois invoquée, elle ne peut plus être rappelée.

Et s'il tuait Cardan ? Et s'il les tuait tous ? Il a si souvent l'habitude de régler les problèmes en versant le sang. S'ils mouraient, leurs parents exigeraient réparation. La fureur du Grand Roi s'abattrait sur Madoc. La situation serait encore plus grave qu'elle ne l'est déjà, et Madoc n'en sortirait probablement pas vivant.

– Approfondis mon apprentissage, dis-je. Je veux plus de stratégie. Plus d'entraînements à l'épée. Je veux que tu m'enseignes tout ce que tu sais.

Ce n'est pas parce que je dois espionner pour le compte du prince Dain qu'il me faut abandonner mon épée.

Madoc semble impressionné, Oriana agacée. Je vois qu'elle me soupçonne de le manipuler, et ce avec succès.

– Soit, soupire-t-il. Tombenloc va t’apporter à manger, à moins que tu aies envie de te joindre à nous pour le dîner. Nous intensifierons les cours dès demain.

– Je mangerai là-haut, dis-je avant de me diriger vers ma chambre, toujours drapée de la couverture de quelqu’un d’autre.

En chemin, je passe devant la porte de Taryn. Une partie de moi voudrait entrer, me jeter sur son lit et pleurer. Je souhaiterais qu’elle me prenne dans ses bras et me dise qu’il n’y a rien que j’aurais pu faire autrement. Que je suis courageuse et qu’elle m’aime.

Comme je suis sûre qu’elle n’en fera rien, je ne m’arrête pas.

Ma chambre a été rangée en mon absence : mon lit est fait et les fenêtres ouvertes laissent entrer l’air frais. Là, au pied du lit, je découvre une robe commune, pliée, ornée de l’emblème royal, que portent les domestiques des princes et des princesses. Assis sur le balcon, je trouve le farfadet à la tête de chouette.

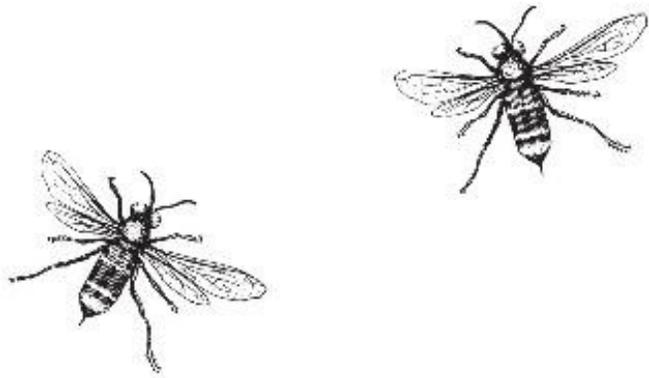
Il se rengorge un peu et fait bouffer ses plumes.

– Toi ? dis-je. Tu es l’un de ses...

– Va au Manoir Creux demain, trésor, pépie-t-il. Trouve un secret qui déplaira au roi. Trouve un complot.

Le Manoir Creux ? C’est là que vit Balekin, l’aîné des princes.

Voilà ma première mission pour la cour des Ombres.



Chapitre 12

Je me couche tôt. À mon réveil, il fait nuit noire. J'ai mal à la tête – peut-être parce que j'ai trop dormi – et je suis courbatue. J'ai dû dormir raidie comme un piquet.

Les cours du jour ont déjà commencé. Peu importe : je n'irai pas.

Tombenloc m'a déposé un plateau avec du café épicé de cannelle, de clou de girofle et d'un soupçon de poivre. Je m'en verse une tasse. Il est tiède, ce qui veut dire qu'il est là depuis un moment. Il y a aussi du pain grillé, qui se ramollit quand je le trempe dans ma boisson.

Ensuite, je me lave le visage, encore collant de pulpe, et le reste du corps. Je me brosse les cheveux rapidement et les tords en un chignon que je fixe avec une brindille.

Je refuse de penser à ce qui s'est passé la veille. Je refuse de penser à quoi que ce soit, sinon à ma mission pour le prince Dain.

Va au Manoir Creux. Trouve un secret qui déplaira au roi. Trouve un complot.

Dain veut donc que je trouve des preuves à charge contre Balekin pour qu'il ne soit pas désigné prochain Grand Roi. Eldred a le droit de choisir qui il veut parmi ses enfants pour lui succéder, mais il privilégie les trois aînés : Balekin, Dain et Elowyn. Surtout Dain. Je me demande si le travail des espions contribue à maintenir cette réalité.

Si je me débrouille bien, lorsque Dain montera sur le trône, il mettra fin à mon impuissance, il me donnera du pouvoir. Après les événements d'hier, j'en ai une envie folle. Autant que j'avais une envie folle du fruit fæ qu'on m'a obligée à manger.

J'enfile la robe de servante sans mes sous-vêtements achetés au centre commercial. Je veux paraître aussi authentique que possible. Au fond de mon placard, je dégotte une vieille paire de chaussons, troués au bout. Ça fait presque un an que j'ai essayé de les raccommoder, mais je ne suis pas douée en couture, et le résultat est pitoyable. Mais bon, ils me vont, et mes autres chaussures sont toutes trop jolies.

Au domaine de Madoc, nous n'avons pas de serviteurs humains, mais j'en ai vu ailleurs à Terrafæ. Des sages-femmes humaines pour accoucher leurs compagnes humaines. Des artisans humains, maudits ou bénis pour leur savoir-faire. Des nourrices humaines chargées de donner le sein aux jeunes enfants fæs malingres. Des petits changelins humains élevés à Terrafæ, mais qui, contrairement à nous, ne sont pas éduqués parmi la noblesse. De joyeux amateurs de magie qui acceptent quelques corvées pour voir un de leurs vœux exaucé. Quand nos chemins se croisent, j'essaie de leur parler. Parfois, ils en ont envie, parfois non. La plupart de ceux qui ne sont pas artisans ont reçu un sort léger qui émousse leur mémoire. Ils se croient dans un hôpital, ou chez quelqu'un de riche. Et, quand ils rentrent chez eux (ce qui finit par arriver, m'a certifié Madoc), ils sont grassement payés et reçoivent même des dons, comme la chance, les cheveux brillants, ou l'art de deviner les bons numéros au loto.

Cependant, je sais qu'il y a aussi des humains qui concluent de mauvais marchés ou qui offensent le mauvais Fæ, et qui ne sont pas aussi bien traités.

Taryn et moi avons entendu des choses, malgré nous : des histoires de mortels qui dorment à même le sol, sur la pierre, et se nourrissent de déchets, persuadés qu'ils reposent sur des lits de plumes et mangent des mets délicats. Des humains dont l'esprit est complètement retourné par les fruits fæs. Il paraît que les serviteurs de Balekin appartiennent à cette dernière catégorie ; ceux qui sont repoussants et reçoivent les pires traitements.

Je frissonne en y songeant. Pourtant, je comprends pourquoi une mortelle fait une bonne espionne, au-delà de sa capacité à mentir. Une mortelle peut passer d'un trou à rats à un palais sans se faire remarquer. Équipées d'une harpe, nous sommes bardes. En tenue rustique, nous voilà servantes. En robe, nous sommes des épouses flanquées de petits gobelins criards.

Je suppose que n'avoir rien de remarquable a ses avantages.

Je prépare un sac de cuir dans lequel je glisse une tenue de rechange et un couteau, puis je jette une épaisse cape de velours sur mes épaules avant de descendre l'escalier. Le café me tord les boyaux. J'ai presque atteint la porte quand je vois Vivi assise sous la fenêtre, sur la banquette recouverte de tapisserie.

– Tu es debout, dit-elle en se levant. Tant mieux. Ça te dit d'aller tirer à l'arc ? J'ai des flèches.

– Plus tard, peut-être.

Je garde ma cape bien serrée autour de moi et tente de passer à côté d'elle, en m'efforçant de conserver une expression joviale.

Ça ne marche pas. Vivi tend le bras pour m'arrêter.

– Taryn m'a raconté ce que tu as dit au prince, au tournoi. Et Oriana m'a dit dans quel état tu es rentrée hier. Je devine le reste.

Je rétorque :

– J'ai eu ma dose de sermons.

Cette mission assignée par Dain est la seule chose qui m'empêche d'être hantée par ce qui s'est passé hier. Je veux rester concentrée. Sinon, je risque de perdre mon sang-froid.

– Taryn se sent horriblement mal, m'informe Vivi.

– Eh oui. Parfois, il ne fait pas bon avoir raison.

– Arrête.

Elle m'attrape le bras et me regarde de ses yeux aux pupilles fendues.

– Tu peux te confier à moi, m'assure-t-elle. Tu peux me faire confiance.
Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien. J'ai commis une erreur. J'ai cédé à la colère. J'ai voulu prouver quelque chose. C'était idiot.

– C'est à cause de ce que j'ai dit ?

Elle resserre sa prise sur mon bras.

Le Peuple vous traitera toujours comme de la merde.

– Vivi, ce n'est pas ta faute si j'ai décidé de mettre ma vie en l'air, je te le jure. Mais ils regretteront ce qu'ils m'ont fait subir.

– Attends, qu'est-ce que tu comptes faire ? s'inquiète ma sœur.

– Je ne sais pas, dis-je en me libérant.

Je me dirige vers la porte. Cette fois, elle ne me retient pas. Une fois dehors, je m'empresse de rejoindre les écuries.

Je sais que je suis injuste envers Vivi. Elle n'y est pour rien. Elle voulait seulement m'aider.

Peut-être que je ne sais plus être quelqu'un de bien pour mes sœurs.

Dans les écuries, je dois m'arrêter et m'appuyer contre un mur pour inspirer profondément, plusieurs fois. J'ai passé plus de la moitié de mon existence à lutter contre la panique. Ce n'est peut-être pas facile de paraître normale quand on a constamment les nerfs en pelote, mais, à ce stade, je ne peux pas faire autrement.

Le plus important, c'est d'impressionner le prince Dain. Je ne peux pas laisser Cardan et ses amis m'enlever ça.

Pour me rendre au Manoir Creux, j'opte pour un crapaud, puisque seuls les nobles montent des chevaux ferrés d'argent. Une simple servante se déplacerait probablement sans monture d'aucune sorte, cependant j'estime que le crapaud attirera moins l'attention.

Il n'y a qu'à Terrafæ qu'un crapaud géant attire *moins* l'attention.

Je selle et bride un spécimen tacheté et le mène dans le pré. De sa grande langue, il lèche un de ses yeux dorés. Malgré moi, j'ai un mouvement de recul.

Je glisse mon pied dans l'un des étriers et me hisse sur la selle. D'une

main, je tiens les rênes ; de l'autre, je tapote sa peau froide. Le crapaud tacheté bondit, et je m'accroche.

Le Manoir Creux est une bâtisse en pierre flanquée d'une haute tour tordue, le tout recouvert de lierre et de plantes grimpantes. Au premier étage, il y a un balcon dont le garde-corps semble fait de racines plutôt que de fer. Un rideau de vrilles y pend, comme une barbe hirsute maculée de terre. L'aspect biscornu de la propriété pourrait donner du charme à l'ensemble. Au lieu de quoi, le décor est plutôt sinistre. J'attache le crapaud, fourre ma cape dans la sacoche suspendue à la selle et me dirige vers le manoir, où je pense trouver une porte de service. En chemin, je m'arrête pour cueillir des champignons afin d'avoir un motif valable pour être sortie dans les bois.

Plus je m'approche, plus mon cœur bat vite. *Balekin ne me fera rien*, me dis-je pour me rassurer. Même si on m'attrape, il me livrera simplement à Madoc. Je ne risque pas grand-chose.

Je n'en suis pas entièrement persuadée, mais je m'en convaincs suffisamment pour me faufiler par l'entrée réservée aux domestiques.

Un couloir mène aux cuisines. Je dépose mes champignons sur une table à côté de lapins écorchés, d'une tarte au pigeon, d'un bouquet de romarin et de pousses d'ail, de quelques prunes pelées et d'une dizaine de bouteilles de vin. À côté d'une pixie ailée, un troll remue le contenu d'une grosse marmite. Deux humains aux joues creuses, un garçon et une fille, découpent des légumes, le regard vitreux et un sourire niais plaqué sur la figure. Ils ne regardent même pas ce qu'ils font. Je m'étonne qu'ils ne se soient pas tranché les doigts par accident. Pire : si ça leur arrivait, pas sûr qu'ils le remarqueraient.

Je pense à mes émotions de la veille. Bien malgré moi, le goût du fruit fæ me revient en bouche. Sentant ma colère revenir, je m'empresse d'aller dans le hall.

Je suis arrêtée par un garde fæ aux yeux clairs qui me saisit le bras. Je lève les yeux vers lui, espérant lui offrir une expression aussi vide, rêveuse et béate que celle des deux mortels des cuisines.

- Toi, c'est la première fois que je te vois, déclare-t-il d'un ton accusateur.
- Vous êtes charmant, dis-je en essayant de paraître à la fois émerveillée et

un peu perplexe. Vous avez de beaux yeux.

Il émet un grognement dégoûté, ce qui veut sans doute dire que j'ai réussi à me faire passer pour une servante humaine ensorcelée – même si j'ai l'impression d'en faire trop tant je suis nerveuse. Je ne suis pas aussi bonne en improvisation que je l'espérais.

– Tu es nouvelle ? me demande-t-il lentement.

– Nouvelle ?

J'essaie de me mettre à la place de quelqu'un qui viendrait d'arriver ici. Je ne peux m'empêcher de penser au goût sucré et écœurant de la pomme fæ sur ma langue, mais au lieu de m'aider à entrer dans mon personnage, ce souvenir me donne juste envie de vomir.

– Avant, j'étais ailleurs, dis-je d'une traite, maintenant, je dois cirer la grande salle jusqu'à ce que chaque centimètre carré brille.

– Alors je suppose que tu ferais mieux de t'y mettre, conclut-il en me lâchant.

J'essaie de réprimer un frisson. Je ne me flatte pas d'être une bonne actrice. Le garde s'est laissé convaincre parce que je suis humaine et qu'il attend des humains qu'ils soient au service du Peuple. Une fois de plus, je comprends pourquoi le prince Dain s'est dit que je lui serais utile. Après avoir dépassé le garde, il est assez facile de circuler dans le manoir. Je croise des dizaines d'humains qui s'acquittent de leurs corvées en affichant ce terrible air distant et rêveur. Ils chantonnet et murmurent, mais à l'évidence ce sont seulement des bribes de conversation qui n'existent que dans leurs divagations. Leurs yeux sont cernés, leurs lèvres gercées.

Pas étonnant que le garde m'ait prise pour une nouvelle.

Aux côtés des domestiques, il y a des Fæs. Des invités d'une fête qui touche à sa fin. Ils dorment plus ou moins dévêtus, drapés sur des canapés ou entrelacés à même le sol dans les petits salons que je traverse, leur bouche tachée de jamais-plus. Cette poudre dorée scintillante est si concentrée qu'elle stupéfie les Fæs et donne aux mortels la capacité de s'ensorceler entre eux. Des coupes renversées gisent à leurs côtés ; de l'hydromel s'est répandu sur le sol irrégulier comme les affluents d'un grand lac de vin au miel. Certains invités sont inertes, au point que je me demande s'ils sont morts de

leurs excès.

– Excuse-moi, dis-je à une fille de mon âge qui porte un seau en métal.

Elle poursuit son chemin comme si elle ne m'avait pas entendue.

Ne sachant que faire, je décide de la suivre. Nous montons un escalier en pierre sans rampe. Trois autres convives sont allongés, hébétés, près d'une petite bouteille d'alcool. À l'autre bout de la salle, j'entends un cri étrange, comme si quelqu'un souffrait. Quelque chose de lourd tombe au sol. Inquiète, j'essaie de reprendre une contenance nonchalante, l'air absente, mais ce n'est pas facile. Mon cœur est aussi affolé qu'un oiseau enfermé dans une cage.

La fille ouvre la porte d'une suite. Je me glisse derrière elle.

Aucune peinture ni tapisserie n'orne les murs de pierre. Dans la chambre, un lit à baldaquin monumental occupe presque tout l'espace. La tête de lit est sculptée de divers animaux (chouettes, serpents, renards) affublés de têtes de femmes et de seins nus, se livrant à une danse bizarre.

Ça ne devrait pas me surprendre, puisque Balekin est le chef du cercle des Passereaux.

Je reconnais les livres étalés sur le bureau en bois : ce sont les mêmes que ceux que Taryn et moi étudions à l'école. Quelques bouts de papier sont éparpillés entre eux, à côté d'un encrier ouvert. L'un des ouvrages, pourtant soigneusement annoté dans la marge, est plein de taches. Une plume délibérément cassée en deux (du moins, je ne vois pas comment ça aurait pu arriver par hasard) est calée dans la reliure du livre taché d'encre.

Rien ne me semble suspect.

Le prince Dain m'a donné cet uniforme en sachant qu'il me permettrait d'entrer facilement. Pour le reste, il comptait sur ma capacité à mentir. Mais, maintenant que je suis à l'intérieur, j'espère qu'il y a réellement quelque chose à découvrir au Manoir Creux.

Autrement dit, peu importe ma terreur, je dois ouvrir l'œil.

Le long des murs, je repère d'autres livres que Madoc a aussi dans sa bibliothèque. Les sourcils froncés, je m'arrête devant une étagère et m'agenouille. Dans un coin, je trouve un exemplaire d'un ouvrage que je connais bien et que je ne m'attendais pas à voir ici : *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*, réunis en un seul volume.

Quand nous étions dans le monde des mortels, maman nous les lisait dans une édition qui ressemblait beaucoup à celle-ci.

En ouvrant le livre, je retrouve les illustrations familières, puis le texte :

« *Mais je ne veux pas fréquenter des fous* », fit observer Alice.

« *Vous ne pouvez pas vous en défendre, tout le monde est fou ici. Je suis fou, vous êtes folle.* »

« *Comment savez-vous que je suis folle ?* » dit Alice.

« *Vous devez l'être, dit le Chat ; sans cela, vous ne seriez pas venue ici.* »

Je dois me mordre les joues pour réprimer l'effrayante envie de rire qui me monte à la gorge.

Agenouillée devant une imposante cheminée, la fille humaine balaie les cendres sur la grille encadrée de chenets en forme de gros serpents enroulés, leurs yeux de verre prêts à refléter la lueur des flammes.

Même si c'est ridicule, je ne supporte pas l'idée de devoir reposer le livre. Il ne fait pas partie de ceux que Vivi a emportés, et je ne l'avais pas revu depuis que ma mère nous le lisait comme histoire du soir. Je le glisse dans le devant de ma robe.

J'ouvre ensuite la penderie, à la recherche d'un indice, d'une information de valeur. Mais dès que je regarde à l'intérieur, une peur panique me saisit. Je sais avec certitude l'identité du propriétaire de cette chambre. Je suis face aux extravagants pourpoints, hauts-de-chausses, capes bordées de fourrure et chemises de soie fine du prince Cardan.

Ayant fini de nettoyer la cheminée, la servante empile des bûches et pose dessus du pin aromatique en guise d'amadou.

Je n'ai qu'une envie : la bousculer pour fuir le Manoir Creux. Je croyais que Cardan vivait au palais avec son père, le Grand Roi. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il pouvait habiter chez l'un de ses frères ! Je me souviens de Dain et de Balekin buvant ensemble à la dernière fête de la cour. J'espère de tout cœur que ceci n'est pas un piège pour m'humilier une fois de plus, ou donner à Cardan un autre prétexte (pire : une occasion) de me punir davantage.

Je ne peux pas le croire. Le prince Dain, bientôt couronné Grand Roi, n'a pas le temps de céder à la bassesse qui consisterait à me prendre à son service

uniquement pour satisfaire le caprice d'un petit frère immature. Il n'aurait pas placé un geis sur moi ni conclu un marché rien que pour ça ! Je dois continuer à avoir foi en ma mission, car l'alternative serait trop horrible.

Ce que j'en conclus, c'est qu'en plus du prince Balekin, je dois éviter le prince Cardan durant ma visite. L'un ou l'autre pourrait me reconnaître s'il apercevait mon visage. Je dois m'assurer que cela ne se produira pas.

Il y a de grandes chances qu'ils n'y regardent pas de trop près. Personne ne regarde de trop près les serviteurs humains.

Réalisant que je ne suis pas si différente de la fille, je m'oblige à remarquer les dessins que forment les grains de beauté sur sa peau ; les pointes fourchues de ses cheveux blonds ; ses genoux calleux. Je la regarde chanceler légèrement lorsqu'elle se relève. À l'évidence, elle est épuisée, même si elle n'en est pas consciente.

Si je la revois un jour, je veux être sûre de la reconnaître.

Mais la détailler ainsi ne sert à rien. Ça ne lève pas le sort. Elle continue de vaquer à ses occupations, sans se départir de son affreux sourire satisfait. Quand elle quitte la pièce, je la suis, lui tourne le dos et me dirige dans l'autre sens. Je dois trouver les appartements privés de Balekin et ses secrets, puis je m'en irai.

J'ouvre prudemment la porte et je regarde à l'intérieur. Je découvre deux chambres, chacune recouverte d'une épaisse couche de poussière. Dans l'une d'elles, une silhouette gît sur le lit, sous un linceul de toiles d'araignée. Je marque une pause, le temps de me demander s'il s'agit d'une statue, d'un cadavre ou d'un être vivant. Puis, me rendant compte que cela n'a rien à voir avec ma mission, je m'empresse de repartir. J'ouvre une autre porte et je découvre plusieurs Fæs enlacés sur un lit, endormis. L'un d'eux me regarde d'un air ensommeillé. Je retiens mon souffle, mais il se laisse sombrer de nouveau.

La septième porte s'ouvre sur un couloir avec un escalier en spirale qui monte dans ce qui doit être la tour. Le cœur battant, je grimpe les marches de pierre rapidement et sans bruit grâce à mes chaussons de cuir.

La pièce circulaire dans laquelle je débouche est tapissée d'étagères bourrées de manuscrits, de rouleaux, de dagues dorées, de fines fioles en

verre remplies de liquides aux couleurs de pierres précieuses. L'impressionnante ramure qui surmonte le crâne d'une créature ressemblant à un cerf fait office de chandelier. Deux larges fauteuils sont disposés près de l'unique fenêtre. Au centre de la pièce, il y a une grosse table, sur laquelle sont posées des cartes dont les coins sont maintenus par des boules de verre et des objets en métal. Dessous, je trouve des lettres. Je les fouille jusqu'à tomber sur celle-ci :

Je sais d'où vient l'amanite rougissante que vous avez réclamée, mais je me dissocie de l'utilisation que vous en ferez. Après cela, j'estime avoir remboursé ma dette. Que mon nom ne franchisse plus jamais vos lèvres.

La lettre n'est pas signée, mais l'écriture élégante est sans conteste celle d'une main féminine. Elle me paraît importante. Serait-ce la preuve que Dain recherche ? Lui donnerait-elle satisfaction ? Il m'est impossible de la subtiliser. Si elle disparaissait, Balekin saurait que quelqu'un s'est introduit ici. Je trouve une feuille de papier vierge et la presse sur le mot. Aussi vite que possible, je le recopie par transparence, essayant de reproduire l'écriture nette et précise.

J'ai presque terminé quand j'entends du bruit. Des gens montent l'escalier.

Je panique. Je n'ai nulle part où me cacher. Il n'y a pas grand-chose dans la pièce : c'est surtout un espace ouvert, à l'exception des étagères. Je replie le mot, sachant qu'il est incomplet et que l'encre va baver.

Je me précipite sous l'un des larges fauteuils et me roule en boule. Je regrette d'avoir emporté ce maudit livre dont l'un des coins me rentre dans le bras. Où ai-je bien pu avoir la tête en me croyant capable de faire l'espionne à Terrafæ ?

Je serre fort les paupières, comme si ne pas voir qui arrive pouvait empêcher ces personnes de me débusquer.

– J'espère que tu t'es entraîné, dit Balekin.

J'entrouvre les paupières. Cardan est près d'une des bibliothèques. Un serviteur à l'expression vide tient une épée d'apparat dont la poignée est gravée d'or et la garde formée par des ailes métalliques. Je dois me mordre la

langue pour m'empêcher de faire du bruit.

– Est-ce vraiment indispensable ? demande Cardan.

Il a l'air de s'ennuyer.

– Montre-moi ce que tu as appris.

Balekin prend un bâton sur un support qui contient un assortiment de cannes, à côté du bureau.

– Tout ce que tu as à faire, c'est frapper une fois. Juste une fois, petit frère.

Cardan se contente de rester où il est.

– *Prends l'épée.*

La patience de Balekin a déjà atteint ses limites.

Avec un long soupir, Cardan consent à soulever l'épée. Sa posture est horrible. Je comprends pourquoi Balekin est agacé. Cardan a forcément pris des cours de combat depuis qu'il est en âge de tenir un bâton. Moi, j'en ai eu dès que je suis arrivée à Terrafæ. Cela fait donc un certain nombre d'années, et la première chose que j'ai apprise, c'est comment placer mes pieds.

Balekin lève son bâton.

– Maintenant, attaque.

Un long moment, les deux frères se toisent, immobiles. Cardan manipule son épée sans aucune méthode. Balekin lui assène un violent coup de bâton sur la tempe. Je grimace en entendant le bois heurter son crâne. Cardan chancelle et, de douleur, montre les dents. Il a la joue et l'oreille rouges.

– C'est ridicule, grommelle Cardan en crachant par terre. Pourquoi doit-on jouer à ce jeu idiot ? À moins que tu prennes du plaisir à me taper dessus ? C'est ça qui t'amuse ?

– Le jeu d'escrime n'en est pas un.

Balekin frappe de nouveau. Reculant d'un bond, Cardan essaie d'esquiver le coup, mais le bâton s'abat sur sa cuisse.

Cardan grimace et, en défense, brandit son épée.

– Alors pourquoi ça s'appelle « jeu » d'escrime ? proteste-t-il.

Le visage de Balekin s'assombrit. Il resserre sa prise sur son bâton. Cette fois, il atteint Cardan au ventre. Il frappe si brusquement et si violemment qu'il envoie son frère s'étaler sur le sol de pierre.

– J'ai essayé de te faire progresser, mais tu persistes à vouloir gâcher tes

talents en festoyant, en buvant au clair de lune, à perdre ton temps dans des rivalités inconsidérées et des histoires d'amour pathétiques...

Cardan se relève et se jette sur son frère, agitant son épée avec de grands gestes. Il la manipule comme un gourdin. La frénésie de l'assaut incite Balekin à reculer d'un pas.

La technique de Cardan apparaît enfin. Il réfléchit davantage ; il attaque sous de nouveaux angles. À l'école, il n'a jamais montré un grand intérêt pour le combat à l'épée et, même s'il connaît les bases, je doute qu'il les mette en pratique. Efficace, sans pitié, Balekin le désarme. L'épée de Cardan s'envole de sa main et atterrit avec fracas près de moi.

À quatre pattes, je recule un peu plus dans l'ombre du fauteuil. Un instant, je pense que je suis fichue, mais c'est le domestique qui vient ramasser l'épée, et son regard ne cille pas.

Balekin donne un nouveau coup de bâton derrière les jambes de Cardan, qui s'écroule.

Je suis ravie. Une partie de moi rêve d'être celui qui tient ce bâton.

– Inutile de te relever.

Balekin déboucle sa ceinture et la donne au serviteur. L'homme l'enroule deux fois autour de sa paume.

– Tu as échoué au test, déplore Balekin. Une fois de plus.

Cardan ne dit rien. Ses yeux brûlent d'une rage familière mais, pour une fois, elle ne m'est pas destinée. Même s'il est à genoux, il n'a pas du tout l'air intimidé.

– Dis-moi, reprend Balekin d'une voix mielleuse, faisant les cent pas autour de son jeune frère. Quand vas-tu cesser de me décevoir ?

– Quand tu cesseras de prétendre que tu n'agis pas pour ton propre plaisir, rétorque Cardan. Si tu veux me faire souffrir, ça nous ferait gagner beaucoup de temps à chacun si tu allais droit au...

– Père était âgé, et sa semence de piètre qualité lorsqu'il t'a conçu. Voilà pourquoi tu es faible.

Balekin pose une main sur la nuque de son frère. Le geste semble affectueux, jusqu'à ce que je voie Cardan tressaillir et perdre l'équilibre. Je réalise que Balekin maintient en fait son frère agenouillé au sol.

– Allons, ôte ta chemise pour recevoir ton châtement, ordonne Balekin.

Cardan s'exécute. Il dévoile une bande de peau blanche comme la lune et un dos strié d'un délicat entrelacs de pâles cicatrices.

Je sens mon ventre se nouer. Ils vont le battre.

Je devrais me réjouir de voir Cardan en si mauvaise posture. Je devrais être contente de la nullité de sa vie, peut-être pire que la mienne, alors même que c'est un prince de Terrafæ et un abruti prétentieux qui vivra sans doute éternellement. Si on m'avait dit que j'aurais l'occasion d'assister à un tel spectacle, j'aurais cru que la seule chose qu'il m'aurait fallu retenir aurait été mes applaudissements.

Toutefois en le regardant, je ne peux m'empêcher de remarquer que, sous l'air de défi, il y a la peur. Je sais ce que c'est que faire le malin parce qu'on ne veut pas que les autres sachent à quel point on est terrifié. Ça ne le rend pas plus aimable à mes yeux, mais pour la première fois, j'ai l'impression qu'il est sincère. Pas bon, mais sincère.

Balekin hoche la tête. À ce signal, le serviteur frappe deux fois. Le cuir de la ceinture claque bruyamment dans le silence de la pièce.

– Ce n'est pas parce que je suis fâché contre toi que je te traite ainsi, mon frère, déclare Balekin, et ses propos me font frissonner. Je le fais parce que je t'aime. Parce que j'aime notre famille.

Quand le domestique lève le bras pour frapper une troisième fois, Cardan se précipite sur son épée, posée par le serviteur sur le bureau de Balekin. Un instant, je crois qu'il va embrocher l'homme.

Ce dernier ne pousse pas un cri ni ne lève les mains pour se protéger. Peut-être qu'il est trop ensorcelé pour le faire. Peut-être que Cardan pourrait lui enfoncer l'épée en plein cœur sans qu'il fasse rien pour se défendre. Je suis horrifiée.

– Vas-y, l'encourage Balekin en esquissant un geste vague vers l'humain, l'air de trouver son manège ennuyeux. Tue-le. Prouve-moi que tu n'as pas peur du sang. Montre-moi que tu sais assener un coup mortel à une cible aussi pathétique que celle-ci.

– Je ne suis pas un meurtrier, se défend Cardan.

Sa réplique me surprend. J'aurais cru qu'il serait fier de l'être.

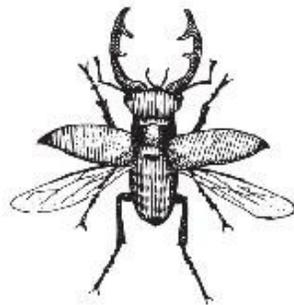
En deux enjambées, Balekin se plante devant son frère. Si proches l'un de l'autre, ils se ressemblent énormément : les mêmes cheveux d'un noir d'encre, le même air narquois, les mêmes yeux incandescents. Mais Balekin montre ses dizaines d'années d'expérience en arrachant l'épée des mains de Cardan avant de l'envoyer au tapis en le frappant avec la garde.

– Dans ce cas, subis ta punition comme la créature ridicule que tu es.

Balekin adresse un autre signe de tête au serviteur, qui sort de sa torpeur.

J'observe chaque coup, chaque tressaillement. Je n'ai pas le choix. Je pourrais fermer les yeux, mais entendre est tout aussi terrible. Le pire, c'est l'expression indifférente de Cardan, et son regard aussi terne que du plomb.

Je me rends compte qu'il a appris la cruauté au contact de Balekin. Il a été éduqué avec elle ; on lui en a enseigné les nuances ; il a su comment l'affûter. Cardan est peut-être un odieux personnage, mais maintenant que j'ai conscience de ce qu'il pourrait devenir, je suis terrifiée.



Chapitre 13

Je constate avec un certain trouble qu'il est encore plus facile d'entrer dans le palais de Domelfe déguisée en servante que de me faufiler chez Balekin. C'est à peine si les gens que je croise, qu'ils soient gobelins ou nobles, poète de la cour ou sénéchal mortel du Grand Roi, me jettent un coup d'œil lorsque je traverse gauchement les couloirs labyrinthiques. Je ne suis rien ni personne. Je ne suis pas plus digne d'attention qu'une femme-brindille ou une chouette. Mon air agréable et placide, combiné à mon pas rapide, m'amène aux appartements du prince Dain sans que j'attire les regards, alors que je dois revenir sur mes pas après m'être perdue à deux reprises.

Je frappe discrètement à sa porte. À mon grand soulagement, c'est le prince lui-même qui ouvre.

Il hausse les sourcils en me découvrant dans ma robe grossière. Je le salue d'une révérence formelle, comme le ferait n'importe quelle servante. Je conserve mon air béat de crainte qu'il ne soit pas seul.

– Oui ? s’enquiert-il.

– Je vous apporte un message, Votre Altesse, dis-je en espérant ne pas commettre d’impair. Je vous prie de bien vouloir m’accorder un moment.

– On dirait que tu as fait ça toute ta vie, réplique-t-il, amusé. Entre.

Enfin, je peux me détendre. Je me débarrasse de mon sourire idiot et le suis dans son salon.

La pièce est ornée de velours, soies et brocarts dans les tons écarlate, bleu et vert foncé. Tout est riche et sombre, comme un fruit trop mûr. Les motifs élaborés des tissus me sont familiers : ronces entrelacées ; feuilles qui, vues sous un autre angle, pourraient être des araignées ; scène de chasse où l’on ne distingue pas vraiment qui est la proie.

Je soupire et m’assois dans le fauteuil indiqué par le prince, puis je fouille dans ma poche.

– Tenez, dis-je en extirpant la feuille pliée.

Je la lisse sur une drôle de petite table dont les pieds sont des pattes d’oiseau sculptées.

– Il est entré au moment où je reproduisais le texte, donc ce n’est pas très propre.

J’ai laissé avec ma monture crapaud le livre que j’ai volé. Je ne voudrais surtout pas que Dain sache que j’ai pris quelque chose pour moi.

Il plisse les yeux pour distinguer les mots sous les taches.

– Et il ne t’a pas vue ?

Je réponds sans mentir :

– Il était occupé à autre chose. Je me suis cachée.

Il hoche la tête et agite une clochette, sans doute pour appeler un domestique. Je serais contente que ce dernier ne soit pas ensorcelé.

– Bien. Et ça t’a plu ?

Je ne sais pas trop quoi dire. J’étais terrifiée la plupart du temps. Je ne vois pas ce qu’il y a de plaisant là-dedans. Mais plus j’y réfléchis, plus je me rends compte qu’en un sens, oui, ça m’a plu. J’ai passé une bonne partie de ma vie à appréhender les événements, à attendre l’inéluctable, que ce soit chez moi, à l’école ou à la cour. Avoir peur qu’on me surprenne était une toute nouvelle expérience, comme si je savais ce qu’il fallait redouter. Et je savais ce que je

devais accomplir pour réussir. M'introduire en douce chez Balekin était finalement moins effrayant qu'assister à certaines fêtes.

Du moins jusqu'à ce que je voie Cardan se faire battre. Je préfère ne pas m'appesantir sur ce que j'ai ressenti alors.

– Ça me plaît de faire du bon travail, dis-je, ayant enfin trouvé une formulation honnête.

Dain acquiesce. Il s'apprête à parler quand un autre Fæ entre dans la pièce. C'est un goblin à la peau couturée vert marais. Il est affublé d'un long nez recourbé comme une faux. Son crâne est couronné d'une touffe de cheveux noirs. Son regard est insondable. Il cligne des yeux plusieurs fois, comme pour mieux me voir.

– On m'appelle le Cafard, se présente-t-il d'une voix mélodieuse qui contraste avec son apparence.

Il s'incline puis penche la tête vers Dain.

– À son service, poursuit-il. Comme toi, j'imagine. Tu es la nouvelle, c'est ça ?

Je confirme d'un signe de tête et lui demande :

– Il faut que je te dise mon nom, ou est-ce que je dois me creuser la tête pour trouver un bon pseudonyme ?

Le Cafard sourit, ce qui l'enlaidit encore plus.

– Je dois t'emmener faire la connaissance de la troupe. Ne t'en fais pas pour ton surnom. C'est nous qui te l'attribuerons. Tu crois vraiment qu'une personne saine d'esprit aurait voulu qu'on l'appelle le Cafard ?

– Génial, dis-je avant de soupirer.

Il m'observe longuement.

– Maintenant, je vois pourquoi c'est un vrai talent. De pouvoir dire des choses qu'on ne pense pas.

Il est vêtu d'un pourpoint dans le style de ceux de la cour, mais le sien est composé de morceaux de cuir. Je me demande ce que dirait Madoc s'il savait où je suis et avec qui. Je ne crois pas qu'il approuverait.

Je ne crois pas qu'il approuverait quoi que ce soit de ce que j'ai fait aujourd'hui. Les soldats sont animés d'un sens particulier de l'honneur, même ceux qui trempent leur capuche dans le sang de leurs ennemis.

S'infiltrer chez les gens pour leur voler des documents dérogerait à leurs principes. Même si Madoc a lui-même des espions, à mon avis, il n'aimerait pas que j'en sois une.

– Il fait donc chanter la reine Orlagh, déclare Dain.

Le Cafard et moi nous tournons vers lui.

Le prince regarde la lettre, les sourcils froncés. Soudain, je comprends qu'il a reconnu l'écriture que j'ai recopiée. La mère de Nicasia, la reine Orlagh, doit être celle qui a obtenu le poison pour Balekin. Elle écrit que sa dette est payée – bien que, connaissant Nicasia, je suppose qu'un peu de mauvaise conscience n'empêcherait pas sa mère de dormir. Mais le royaume des Fonds marins est vaste et puissant. Difficile d'imaginer comment Balekin a pu avoir de l'ascendant sur elle.

Dain tend ma lettre au Cafard.

– Alors, crois-tu toujours qu'il l'utilisera avant le couronnement ?

Le nez du gobelin frémit.

– Ce serait judicieux de sa part. Une fois que vous porterez la couronne, il n'y aura plus moyen de vous la retirer.

Jusqu'à cet instant, j'ignorais qui était le destinataire du poison. J'ouvre la bouche puis je me mords l'intérieur de la joue pour me retenir de dire une bêtise. Bien sûr que c'est le prince Dain qui est visé. À part lui, qui Balekin voudrait-il empoisonner mortellement ? Pour n'importe qui d'autre, il aurait sans doute utilisé un poison plus commun, moins cher.

Dain semble remarquer mon étonnement.

– Mon frère et moi ne nous sommes jamais entendus. Il est bien trop ambitieux pour ça. Pourtant, j'avais espéré...

D'un geste de la main, il balaie ce qu'il s'apprêtait à dire et ajoute :

– Le poison est peut-être l'arme des lâches, mais c'est efficace.

– Et la princesse Elowyn ?

Aussitôt, je regrette d'avoir posé cette question. Du poison lui est sûrement réservé, à elle aussi. La reine Orlagh doit en avoir des cargaisons.

Cette fois, Dain ne me répond pas.

– Peut-être que Balekin a l'intention de l'épouser, suggère le Cafard, ce qui nous surprend tous les deux.

Voyant notre réaction, le gobelin hausse les épaules et renchérit :

– Quoi ? S’il agit de manière trop évidente, il sera le prochain à prendre un coup de couteau dans le dos. Et il ne serait pas le premier noble à épouser sa sœur.

– S’il l’épouse, dit Dain en riant pour la première fois depuis le début de la conversation, c’est de face qu’il recevra le coup de couteau.

J’ai toujours cru qu’Elowyn était la plus modérée de la fratrie. Une fois encore, j’ai la preuve que je connais bien mal le monde dans lequel j’essaie de naviguer.

– Viens, dit le Cafard en me faisant signe de me lever. Il est temps de te présenter aux autres.

Je jette un regard implorant à Dain. Je ne veux pas partir avec le Cafard, que je viens à peine de rencontrer et à qui je ne suis pas sûre de pouvoir faire confiance. Même moi, qui ai grandi dans la maison d’un militaire, j’ai peur des gobelins.

– Avant que tu partes...

Dain vient se planter devant moi.

– ... J’ai promis que personne ne pouvait t’imposer quoi que ce soit, à part moi. Je crains de devoir faire usage de ce pouvoir, Jude Duarte. Je t’interdis de révéler à haute voix que tu travailles à mon service. Je t’interdis de le dire par écrit ou en chanson. Tu ne parleras jamais à quiconque du Cafard. Tu ne parleras jamais à quiconque de mes espions. Tu ne dévoileras jamais leurs secrets, leurs lieux de rencontre, leurs refuges. Tant que je vivrai, tu obéiras à ces consignes.

Je porte mon collier de baies de sorbier, mais il ne me protège pas de la magie du geis. Ce n’est pas un sort traditionnel ni de la simple sorcellerie.

Le poids du geis s’abat brusquement sur moi. Je sais que, si j’essaie d’enfreindre ces règles, ma bouche sera incapable de prononcer les mots interdits. Je déteste ça. C’est une affreuse sensation de ne rien contrôler. Je tente d’imaginer un moyen de contourner ces ordres, mais c’est impossible.

Je pense à la première fois où nous avons chevauché jusqu’à Terrafæ ; aux pleurs de Taryn et de Vivi. Je revois l’air sinistre de Madoc, sa mâchoire crispée. Il n’avait pas l’habitude des enfants, encore moins des enfants

humains. Il a dû en prendre plein les oreilles. Il a dû avoir envie de nous faire taire. Difficile de trouver une qualité à Madoc à cet instant précis, alors qu'il avait encore le sang de nos parents sur les mains. Je dois cependant reconnaître une chose : il ne nous a jamais ensorcelées pour mettre fin à notre chagrin ou nous réduire au silence. Il n'a rien fait qui aurait pu lui faciliter le trajet.

J'essaie de me convaincre que le prince Dain, en me contraignant de la sorte, fait le bon choix et agit par nécessité. Mais ça me donne la chair de poule.

Tout à coup, je ne sais plus si j'ai eu raison d'accepter de le servir.

– Oh, dit Dain alors que j'allais prendre congé. Une dernière chose. Sais-tu ce qu'est le mithridatisme ?

Je nie de la tête. À vrai dire, j'ai plutôt envie de mettre un terme à cette entrevue.

– Tu chercheras la définition, reprend-il en souriant. Ce n'est pas un ordre, mais une simple suggestion.

Je suis le Cafard dans le dédale du palais, restant en retrait de quelques pas pour ne pas donner l'impression que nous sommes ensemble. Nous passons devant un général que Madoc connaît. Je veille à garder la tête baissée. Je doute qu'il m'accorde suffisamment d'attention pour m'identifier, mais je préfère me méfier.

Après plusieurs minutes de marche dans les couloirs, je souffle :

– Où allons-nous ?

– Un peu plus loin encore, répond le Cafard d'un ton bourru.

Il ouvre un placard et grimpe à l'intérieur. Ses yeux ont des reflets orange, comme ceux d'un ours.

– Allons, viens et referme la porte.

– Je ne vois rien dans le noir.

Je me permets de le lui rappeler, étant donné que ça fait partie des nombreux éléments que le Peuple oublie à notre sujet.

Il grogne.

Je me contorsionne pour entrer dans le placard et éviter tout contact avec le gobelin, puis je referme la porte derrière moi. J'entends un panneau de bois

glisser. Je sens un courant d'air froid suivi d'une odeur de pierre humide.

Le Cafard pose une main prudente sur mon bras, mais je sens quand même ses griffes. Je le laisse m'entraîner et poser son autre main sur ma tête pour que je sache à quel moment me baisser. Quand je me redresse, je me retrouve sur une étroite plate-forme, au-dessus de ce qui semble être les caves à vin du palais.

Ma vue doit encore s'accoutumer à la pénombre, mais je distingue un réseau de passages qui s'entrecroisent sous le palais. Je m'interroge : combien de personnes connaissent leur existence ? Je souris à l'idée de détenir un secret sur cet endroit. Moi ! Qui l'eût cru ?

Madoc est-il au courant ?

Je parie que Cardan ne le sait pas.

Je souris encore plus largement.

– Tu comptes garder longtemps cet air éberlué ? me demande le Cafard. Sinon, je peux attendre.

– Vas-tu te décider à m'expliquer ? Par exemple, tu pourrais me dire ce qui va se passer une fois qu'on sera arrivés.

– Tu le découvriras par toi-même, gronde-t-il. Avance.

– Tu as mentionné que tu allais me présenter aux autres, dis-je en tâchant de ne pas me laisser distancer et d'éviter de trébucher sur le sol inégal. Le prince Dain m'a fait promettre de ne dévoiler aucun lieu. J'en déduis qu'on va dans votre repaire. Mais ça ne me dit pas ce qu'on fera une fois là-bas.

– On va peut-être te montrer des poignées de main secrètes, ironise le Cafard.

Il fait quelque chose que je discerne mal, mais un instant plus tard, j'entends un cliquetis, comme si une serrure était débloquée ou un piège désamorcé. Une légère poussée au creux des reins, et me voilà dans une galerie encore plus faiblement éclairée.

Je sais que nous arrivons devant une porte parce que je la percute de plein fouet, ce qui amuse beaucoup le Cafard.

– Tu n'y vois vraiment rien, commente-t-il.

Je me frotte le front.

– Je te l'ai dit !

– Oui, mais tu es une menteuse, me rappelle-t-il. Je ne suis pas censé croire tout ce que tu racontes.

Je m’insurge, agacée :

– Pourquoi est-ce que je mentirais là-dessus ?

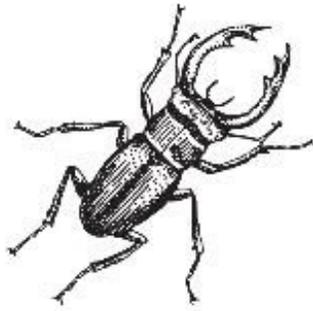
Il laisse ma question en suspens. La réponse est évidente : pour pouvoir retourner sur mes pas. Pour qu’il me montre incidemment quelque chose qu’il n’aurait montré à personne d’autre. Pour qu’il soit imprudent.

Il serait temps que j’arrête de poser des questions idiotes.

Et il serait temps pour lui d’être moins paranoïaque, puisque Dain a placé un geis sur moi et que je ne peux rien dire à personne.

Le Cafard ouvre la porte. La lumière qui se déverse dans la galerie m’oblige à protéger mes yeux. Je bats des paupières et me retrouve face au repaire secret des espions du prince Dain. Les murs en terre battue sont incurvés et le plafond est arrondi. Une grande table trône dans la pièce, à laquelle sont assis deux Fæs que je n’ai jamais vus. Tous deux m’observent d’un air contrarié.

– Bienvenue à la cour des Ombres, annonce le Cafard.



Chapitre 14

Les deux autres espions de Dain portent aussi un nom de code. L'un d'eux, un Fæ beau et mince qui a l'air en partie humain, m'adresse un clin d'œil et me dit s'appeler le Fantôme. Il a les cheveux blond sable, ce qui est courant pour un mortel mais plutôt rare pour un Fæ, et les oreilles subtilement pointues.

L'autre est une minuscule et délicate jeune fille. Elle a la peau brune et tachetée comme celle d'une biche. Ses cheveux forment une sorte de nuage blanc autour de sa tête. Dans le dos, elle a deux toutes petites ailes de papillon bleu-gris. Elle doit avoir du sang de pixie, voire de lutin.

Soudain, je me souviens de l'avoir vue à la fête de la pleine lune du Grand Roi. C'est elle qui a volé la bourse et l'épée attachées à la ceinture de l'ogre.

– Moi, je suis la Bombe, se présente-t-elle. J'adore les explosions.

J'acquiesce. C'est le genre de confession que je n'attends pas d'une fée, mais en temps normal, je fréquente les Fæs de la cour qui respectent les

usages, non les fées solitaires. J'ignore comment leur parler.

– Vous n'êtes que trois ?

– Quatre avec toi, rectifie le Cafard. Nous veillons à ce que le prince Dain reste en vie et soit informé des activités de la cour. Nous volons, épions et complotons pour assurer son couronnement. Et, lorsqu'il sera sur le trône, nous volerons, épierons et comploterons pour nous assurer qu'il y reste.

Je hoche la tête. Après avoir vu Balekin à l'œuvre, je souhaite de tout mon cœur que Dain monte sur le trône. Madoc sera à ses côtés et, si je sais me rendre utile, peut-être qu'ils convaincront les autres nobles de me laisser tranquille.

– Il y a deux choses que tu peux faire et qui nous sont impossibles, poursuit le Cafard. Premièrement, tu peux te mêler aux serviteurs humains. Deuxièmement, tu peux te mêler à l'aristocratie. On va t'enseigner d'autres astuces. Alors, tant que tu n'as pas de mission assignée par le prince, ton travail consistera à faire ce que je dis.

Je m'y attendais. J'accepte.

– Je ne serai pas toujours disponible, dis-je. J'ai dû sécher les cours, aujourd'hui, mais je ne peux pas le faire trop souvent, sinon quelqu'un finira par le remarquer et me demandera où j'étais passée. Quant à Madoc, il s'attend à me voir au dîner, avec lui, Oriana et le reste de la famille vers minuit.

Le Cafard regarde le Fantôme et hausse les épaules.

– C'est toujours le problème, quand on infiltre la cour. Les usages prennent un temps fou. Quand peux-tu t'absenter ?

– À partir du moment où je suis censée être au lit.

– C'est déjà ça, réplique le Cafard. L'un de nous te retrouvera près de chez toi pour t'entraîner ou t'assigner une mission. Inutile de venir jusqu'ici, dans le nid.

Le Fantôme approuve d'un signe de tête, comme si mes problèmes semblaient inévitables, faisant partie du boulot. Mais je me sens infantilisée. Ce sont des problèmes d'enfant.

– Bon, initions-la ! s'exclame la Bombe en avançant vers moi.

Je retiens mon souffle. Quoi qu'il advienne, je peux l'endurer. J'ai enduré

bien plus d'épreuves qu'ils ne l'imaginent.

Mais la Bombe éclate de rire, et le Cafard lui donne une bourrade.

Le Fantôme me regarde d'un air compatissant avant de secouer la tête. Ses yeux noisette changent de nuance en permanence.

– Si le prince Dain dit que tu fais partie de la cour des Ombres, alors tu en fais partie, point. Essaie de ne pas trop nous décevoir, et tu auras notre soutien.

Je m'autorise à respirer. J'aurais presque préféré avoir à subir une épreuve, pour prouver ma valeur.

La Bombe fait la grimace.

– Tu sauras que tu es vraiment des nôtres quand tu recevras ton surnom. Mais ça va prendre un peu de temps.

Le Fantôme se dirige vers un placard et en sort une demi-bouteille d'un liquide vert clair, ainsi que des gobelets de glands polis. Il verse quatre doses.

– Bois, et ne t'inquiète pas, me rassure-t-il. Ça n'aura pas plus d'effet que n'importe quelle boisson alcoolisée.

Je refuse d'un geste de la tête, songeant à ce que j'ai ressenti après qu'on m'a fourré la pomme dorée dans la bouche. Je ne veux plus jamais perdre le contrôle ainsi.

– Je vais passer mon tour.

Le Cafard boit son gobelet cul sec et grimace, comme si le liquide lui brûlait la gorge.

– Comme tu voudras, parvient-il à articuler d'une voix étranglée avant d'être pris d'une quinte de toux.

Le Fantôme n'a pratiquement aucune réaction après avoir vidé le contenu de son gobelet. La Bombe boit le sien à petites gorgées. Vu la tête qu'elle fait, je me félicite d'avoir décliné l'offre.

– Balekin va poser problème, dit le Cafard.

Il explique aux autres ce que j'ai trouvé.

La Bombe repose sa boisson.

– Tout ça ne me dit rien qui vaille. S'il visait Eldred, il l'aurait déjà fait.

Je n'avais pas envisagé que son père puisse être une cible.

Le Fantôme se lève en étirant son corps élancé.

– Il se fait tard. Je ferais mieux de raccompagner la fille chez elle.

– Jude, dis-je.

Il sourit.

– Je connais un raccourci.

Nous retournons dans les galeries. Suivre le Fantôme n'est pas simple : comme son nom l'indique, il se déplace dans un silence quasi absolu. Plusieurs fois, je crois qu'il m'a laissée seule, mais au moment où je vais m'arrêter, j'entends une infime expiration ou un discret bruissement sur le sol de terre battue qui m'incitent à poursuivre mon chemin.

Après ce qui me paraît une éternité, une porte s'ouvre. Le Fantôme se tient sur le seuil. Derrière lui, je retrouve la cave à vin du Grand Roi. Il me salue en s'inclinant légèrement.

Je l'interroge :

– C'est ça, ton raccourci ?

Il me fait un clin d'œil.

– Si quelques bouteilles finissent malencontreusement dans ma besace au passage, ce n'est pas vraiment ma faute, n'est-ce pas ?

Je m'oblige à rire, mais ça sonne faux à mes oreilles. Je n'ai pas l'habitude que quelqu'un du Peuple plaisante avec moi, en dehors de ma famille. J'aime croire que je m'en sors bien à Terrafæ. J'aime croire que, même si on m'a droguée, même si on a failli m'assassiner en cours hier, je suis capable de laisser tout ça derrière moi aujourd'hui. Je vais bien.

Mais si rire me coûte, alors peut-être que, finalement, je ne vais pas si bien que ça.

Dans les bois en lisière de la propriété de Madoc, j'enfile ma tenue de rechange. Je suis si fourbue que mes articulations me font mal. Je me demande s'il arrive au Peuple d'être aussi fatigué, de se sentir aussi endolori après une longue soirée. Le crapaud a l'air épuisé également, mais je le soupçonne d'avoir juste le ventre plein : sa principale activité a été d'attraper avec sa langue des papillons en vol et une ou deux souris.

Il fait toujours nuit quand je retourne au domaine. De minuscules sprites brillent dans les arbres. Je vois Chêne courir entre eux, poursuivi par Vivi et

Taryn. Et – *bon sang* ! – Locke. Le trouver ici, dans ce décor, a de quoi désorienter. Est-il venu pour moi ?

Poussant un cri strident, Chêne se rue sur moi. Il grimpe sur les sacoches et monte sur mes genoux.

– Poursuis-moi ! piaille-t-il, essoufflé, agité par l'enthousiasme débordant des enfants.

Même les Fæes sont jeunes un temps.

Sur une impulsion, je serre son corps chaud contre moi. Il sent l'herbe et les bois. Il me laisse faire un moment, ses petits bras autour de mon cou, ses petites cornes plaquées contre ma poitrine. Puis, en gloussant, il descend et s'éloigne avant de me jeter un regard malicieux pour voir si je le suis.

En grandissant ici, à Terrafæ, apprendra-t-il à mépriser les mortels ? Quand je serai vieille et lui encore jeune, me méprisera-t-il, lui aussi ? Deviendra-t-il cruel comme Cardan ? Brutal comme Madoc ?

Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Je mets pied à terre et tapote le crapaud au-dessus du nez. Il ferme ses yeux dorés. On pourrait croire qu'il dort jusqu'à ce que je tire sur les rênes pour le ramener aux écuries.

– Bonjour, dit Locke en me rejoignant à petites foulées. Alors, où étais-tu passée ?

– Ça ne te regarde pas.

Puis j'adoucis mon propos en le gratifiant d'un sourire. Je ne peux pas m'en empêcher.

– Ah ! Une dame pleine de mystère. Le genre que je préfère.

Il est vêtu d'un pourpoint vert dont les fentes laissent voir la chemise de soie qu'il porte en dessous. Ses yeux de renard brillent. On dirait un amant fæ sorti tout droit d'une ballade ; le genre de personnage qui attire le malheur sur la fille qui le fuit.

– J'espère que tu envisages de revenir en classe demain, reprend-il.

Vivi continue à pourchasser Chêne, mais Taryn s'est arrêtée près d'un orme. Elle me regarde de la même façon qu'au tournoi, comme si, en se concentrant suffisamment, elle pouvait m'obliger à ne pas offenser Locke.

– Pour que tes amis sachent que je n'ai pas fui à cause d'eux, tu veux dire ?

Est-ce si important ?

Il m'observe d'un air bizarre.

– Tu joues au grand jeu des rois et des princes, des reines et des couronnes, non ? Bien sûr que c'est important. Tout a une importance.

Je ne sais pas trop comment interpréter ses mots. Je ne pensais vraiment pas jouer à ce genre de jeu. Je croyais que je jouais à énerver les gens qui me détestaient déjà et à en subir les conséquences.

– Reviens. Taryn et toi devriez revenir toutes les deux. C'est ce que je lui ai dit.

Je tourne la tête, à la recherche de ma jumelle, mais elle n'est plus près de l'arbre. Vivi et Chêne disparaissent au sommet d'une colline. Peut-être que Taryn les a rejoints.

Nous arrivons aux écuries. Je ramène le crapaud dans son box. Je remplis son point d'eau en puisant dans un tonneau. Une fine brume arrose sa peau. Quand nous repartons, les chevaux hennissent et frappent le sol de leurs sabots. Locke m'observe en silence.

– Puis-je te poser une autre question ? demande-t-il en jetant un coup d'œil vers le manoir.

J'acquiesce.

– Pourquoi n'as-tu pas raconté à ton père ce qui s'est passé ?

Les écuries de Madoc sont très impressionnantes. Peut-être qu'en les visitant, Locke s'est souvenu de la puissance et de l'influence du général. Mais ça ne veut pas dire que j'ai hérité de ce pouvoir. Locke devrait peut-être aussi se rappeler que je ne suis que l'enfant illégitime de la première épouse de Madoc. Sans Madoc et son honneur, personne ne se soucierait de moi.

Au lieu de rectifier le point de vue de Locke sur ma situation, je l'interroge :

– Pourquoi ? Tu voudrais qu'il débarque en classe avec son épée pour trucider tout le monde ?

Locke écarquille les yeux. Je suppose qu'il avait autre chose en tête.

– Je croyais que ton père te retirerait de l'école, et que si tu ne lui en avais pas parlé, c'était parce que tu voulais y rester.

J'émet un petit rire.

– Il ne réagirait pas du tout comme ça. Madoc n'est pas du genre à faire profil bas.

Dans la pénombre froide des écuries, dans les ébrouements des chevaux fæs, Locke me prend les mains.

– Rien là-bas ne serait pareil sans toi.

Puisque je n'ai aucune intention de quitter l'école, ça fait plaisir de voir quelqu'un se donner du mal pour me pousser à faire quelque chose que j'aurais fait, de toute façon. L'intensité avec laquelle il me regarde est si agréable que j'en suis gênée. Personne ne m'avait encore jamais contemplée ainsi.

Je sens mes joues virer au rouge. La pénombre le cache-t-elle ? À cet instant, j'ai l'impression que Locke voit tout : l'espoir dans mon cœur, les choses qui me passent par la tête, à l'aube, avant que je sombre, épuisée, dans le sommeil.

Il porte l'une de mes mains à ses lèvres et embrasse ma paume. Tout mon corps se raidit. Soudain, j'ai trop chaud, trop tout. Son souffle est comme un murmure sur ma peau.

D'un geste doux, il m'attire plus près de lui et m'enlace. Il se penche pour m'embrasser. J'ai la tête vide.

Ça ne peut pas arriver.

– Jude ?

C'est Taryn qui m'appelle d'une voix incertaine, non loin. Vacillante, je m'écarte de Locke.

– Jude ? Tu es toujours dans les écuries ?

– Je suis là ! dis-je, le visage en feu.

Nous sortons dans la nuit. Je vois Oriana sur les marches de la maison, qui entraîne Chêne à l'intérieur. Vivi lui fait signe alors qu'il se tortille pour se libérer de la prise de sa mère. Taryn a les mains sur les hanches.

– Oriana a appelé tout le monde à table, dit-elle d'un ton solennel. Elle voudrait que Locke reste dîner avec nous.

Locke s'incline.

– Vous pouvez informer madame votre mère que, bien que je sois honoré d'être invité à sa table, je ne souhaite pas m'imposer. Je voulais juste vous

voir toutes les deux. Je repasserai, soyez-en assurées.

– As-tu parlé à Jude de l'école ?

Je sens l'inquiétude poindre dans sa question. Je me demande de quoi ils ont discuté tous les deux avant que j'arrive. L'a-t-il persuadée de retourner en classe, et si oui, comment s'y est-il pris ?

– À demain, réplique-t-il en nous adressant un clin d'œil.

Encore toute chamboulée, je le regarde s'éloigner. Je n'ose pas me tourner vers Taryn, de crainte qu'elle lise sur mon visage les événements de cette journée, jusqu'au baiser que Locke et moi avons failli échanger. Je ne suis pas prête à me confier, alors pour une fois, c'est moi qui l'évite. Je grimpe les marches aussi nonchalamment que possible et je vais dans ma chambre me changer avant le dîner.

J'ai oublié que j'avais demandé à Madoc de m'enseigner le combat à l'épée et la stratégie mais, après le repas, il me donne une pile d'ouvrages sur l'histoire militaire, tirés de sa bibliothèque personnelle.

– Quand tu auras fini de lire ça, nous pourrons discuter, m'informe-t-il. Je te proposerai une série de défis, et tu me diras comment les relever avec les ressources que je t'aurai données.

Je crois qu'il s'attend à ce que je proteste et insiste pour avoir des cours pratiques, mais je suis trop fatiguée ne serait-ce que pour y penser.

Une heure plus tard, je ne prends même pas la peine d'enlever la robe de soie bleue que je porte avant de me vautrer sur mon lit. Je suis toujours décoiffée, malgré les quelques jolies épingles que j'ai ajoutées plus tôt à ma coiffure dans l'espoir de l'améliorer. Je devrais au moins les retirer, mais je n'en ai pas la force.

Ma porte s'ouvre. Taryn entre et, d'un bond, me rejoint sur le lit.

– Bon, dit-elle en m'enfonçant un index dans les côtes. Que voulait Locke ? Il a dit qu'il devait te parler.

– Il est sympa.

Je roule sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les yeux rivés sur les plis du dais au-dessus de moi. J'ajoute :

– Et il n'est pas complètement manipulé par Cardan, contrairement aux

autres.

Taryn a un drôle d'air, comme si elle s'apprêtait à me contredire et qu'elle se retenait.

– Si tu le dis. Bon, crache le morceau.

– Quoi, à propos de Locke ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Sur ce qui s'est passé avec lui et ses amis !

– Ils ne me respecteront jamais si je ne riposte pas, dis-je.

Elle soupire.

– Ils ne te respecteront jamais, point.

Je me revois rampant dans l'herbe, les genoux pleins de terre. Je sens le goût du fruit dans ma bouche. Encore maintenant, il m'en reste quelque chose. Je sens le vide que la pomme comblerait ; la joie délirante qu'elle m'offrirait.

Taryn poursuit :

– Hier, tu es rentrée pratiquement nue, la figure pleine de fruit fæ. Tu ne trouves pas que c'est suffisamment grave ? Tu t'en fiches ?

Elle s'est relevée pour s'adosser à l'une des colonnes de mon lit.

– J'en ai assez de me faire du souci, dis-je. À quoi ça sert ?

– Mais ils pourraient te tuer !

Je rétorque :

– Ils feraient mieux. Sinon, ça ne s'arrangera pas.

– As-tu un plan pour les en empêcher ? Tu as dit que tu allais défier Cardan en étant brillante comme tu sais l'être, et que s'il essayait de te nuire, tu l'entraînerais dans ta chute. Comment comptes-tu y arriver ?

J'avoue :

– Je ne sais pas exactement.

Frustrée, elle lève les mains en l'air.

– Écoute, dis-je. Chaque jour qui passe où je n'implore pas Cardan de me pardonner pour une querelle qu'il a lui-même entamée est un jour de gagné. Il peut m'humilier, chaque fois que je ne plie pas l'échine, il perd de son pouvoir. Après tout, il consacre toute son énergie à quelqu'un d'aussi faible que moi, et ça ne marche pas. Il va provoquer sa chute tout seul.

Taryn soupire et s'approche de moi. Elle laisse reposer sa tête contre ma poitrine et m'enlace. Contre mon épaule, elle murmure :

– Lui est le silex, tu es l'amadou.

Nous restons ainsi un long moment.

– Est-ce que Locke t'a menacée ? demande-t-elle doucement. C'était vraiment bizarre qu'il soit venu pour toi. Tu avais une drôle de tête quand je t'ai vue sortir des écuries.

– Il n'a rien fait de mal. Je ne sais pas trop pourquoi il est venu, mais il m'a baisé la main. C'était bien, comme dans un conte.

– Il n'y a pas grand-chose de bien dans les contes, objecte Taryn. Ou alors, il arrive quelque chose de mauvais ensuite. Sinon, on s'ennuierait, et personne ne lirait l'histoire.

C'est mon tour de soupirer.

– Je sais que c'est bête d'avoir une bonne opinion d'un ami de Cardan, mais Locke m'a vraiment aidée. Il a tenu tête à Cardan. Bon, je préférerais qu'on parle de toi. Tu as quelqu'un, hein ? Quand tu as dit que tu allais tomber amoureuse, tu avais une idée précise en tête.

Quoique je ne serais pas le premier à verdir sa robe.

– Il y a un garçon, oui, répond-elle lentement. Il compte se déclarer au couronnement du prince Dain. Il demandera ma main à Madoc, et tout changera pour moi.

Je repense à elle en train de pleurer, à côté de Cardan. À sa colère envers les querelles qui nous opposent, lui et moi. Soudain, une idée froide et redoutable me vient.

Je la questionne d'un ton autoritaire :

– Qui est-ce ?

Faites que ce ne soit pas Cardan. N'importe qui, mais pas Cardan.

– J'ai promis de ne pas le dire, réplique Taryn. Pas même à toi.

– Nos promesses n'ont pas d'importance, dis-je en songeant au geis du prince Dain qui me lie toujours la langue, et au fait que rares sont les Fæs qui ont confiance en nous. Tout le monde pense que nous n'avons aucun honneur. Tout le monde sait que nous mentons.

Elle me décoche un regard sévère, désapprobateur.

– C’est une interdiction fæ. Si je la transgresse, il le saura. Je dois lui prouver que je suis capable de vivre comme le Peuple.

– OK, dis-je lentement.

– Réjouis-toi pour moi.

Ces mots me blessent. Elle a trouvé sa place à Terrafæ, et je suppose que j’ai trouvé la mienne. Mais je ne peux pas m’empêcher d’être inquiète.

– Parle-moi de lui, dans ce cas. Dis-moi qu’il est gentil, que tu l’aimes et qu’il a juré d’être bon avec toi. Dis-le-moi.

– C’est un Fæ, me confie-t-elle. Il n’aime pas à notre manière. Je pense qu’il te plaira. Voilà, c’est déjà quelque chose.

A priori, cette description ne correspond pas à Cardan, que je méprise. Toutefois, je ne suis pas sûre que la réponse de Taryn me rassure.

Qu’entend-elle par « Je pense qu’il te plaira » ? Dois-je comprendre que je ne l’ai jamais rencontré ? Et que veut-elle dire par le fait qu’il n’aime pas à notre manière ?

– Je me réjouis pour toi. Je te le jure, dis-je, même si je suis plus soucieuse qu’autre chose. C’est génial. Quand la couturière d’Oriana viendra, il faudra s’assurer qu’elle te confectionne une robe particulièrement jolie.

Taryn se détend.

– Je voudrais juste que tout aille mieux. Pour nous deux.

Sur la table de nuit, je prends le livre que j’ai volé au Manoir Creux.

– Tu te souviens de ça ?

Je lui montre la couverture. Une feuille pliée glisse du livre et tombe en voletant au sol.

– On le lisait quand on était petites ! s’enthousiasme Taryn en s’emparant du livre. Comment tu l’as eu ?

– Je l’ai trouvé, dis-je, dans l’incapacité de lui expliquer de quelle bibliothèque il vient ou ce que je faisais au Manoir Creux.

Pour tester le geis, j’essaie de prononcer la phrase : *J’espionnais pour le prince Dain*. Mes lèvres refusent de bouger. Ma langue reste immobile. Une vague de panique me submerge, mais je la repousse. Le prix à payer n’est pas lourd comparé à ce que Dain m’a offert.

Taryn ne me questionne pas davantage, trop occupée à feuilleter les pages



Chapitre 15

La couturière se présente tôt le lendemain après-midi. C'est une Fæ aux longs doigts appelée Trameronce. Elle a les pieds retournés, ce qui lui donne une drôle de démarche. Ses yeux ressemblent à ceux d'une chèvre, marron et fendus au milieu d'un trait horizontal noir. Elle porte une toilette de sa confection : une robe dont les motifs de ronces forment des rayures sur toute la longueur.

Elle a apporté des rouleaux de tissu. L'un est raide et doré, un autre, irisé

comme les ailes d'un scarabée, change de couleur. À part ça, nous dit-elle, elle dispose d'une soie d'araignée si fine qu'on pourrait en passer trois épaisseurs dans le chas d'une aiguille et pourtant si solide qu'elle doit être coupée à l'aide de ciseaux d'argent préalablement ensorcelés pour éviter qu'ils ne s'émoussent. Quant au rouleau de tissu violet strié d'or et d'argent, il est si brillant qu'on dirait un véritable clair de lune éclaboussant les coussins.

Toutes les étoffes ont été déroulées sur le canapé du salon d'Oriana pour que nous puissions les examiner. Même Vivi ne résiste pas au plaisir de les caresser avec un sourire distrait. Il n'existe rien de tel dans le monde des mortels, et elle le sait.

La servante actuelle d'Oriana, une créature poilue et rabougrie du nom de Crapaudine, apporte du thé, des gâteaux, de la viande et de la confiture sur un énorme plateau d'argent. Je me sers du thé et le bois sans crème, espérant qu'il apaisera un peu les douleurs de mon estomac. La terreur de ces derniers jours me suit comme une ombre, et je frissonne inopinément. Le souvenir du fruit fæ ne cesse de me revenir en bouche, comme me reviennent à l'esprit les lèvres gercées des serviteurs du palais de Balekin, et le claquement du cuir sur le dos nu de Cardan.

Je revois aussi mon nom, écrit et répété, encore et encore. Je pensais savoir à quel point Cardan me détestait, mais avec ce papier, je me suis rendu compte que ce que j'imaginai était bien en-deçà de la réalité. Et il me haïrait encore plus s'il savait que je l'ai vu à genoux, battu par un domestique humain. Un mortel, pour ajouter à son humiliation, à sa rage.

– Jude ? m'appelle Oriana.

Je réalise que, depuis tout à l'heure, je contemple la lumière déclinante à la fenêtre.

– Oui ?

Je m'efforce de sourire gaiement.

Taryn et Vivienne se mettent à rire.

– À qui pensais-tu donc avec cet air rêveur ? s'enquiert Oriana, ce qui rend Vivi encore plus hilare.

Taryn ne rit plus, sans doute parce qu'elle me trouve idiote.

Je secoue la tête, espérant ne pas avoir viré au rouge tomate.

– À personne. C'est juste que... Je ne sais pas. Peu importe. De quoi parlions-nous ?

– La couturière voudrait prendre tes mesures en premier, m'informe Oriana. Puisque c'est toi la plus jeune.

Je regarde Trameronce, qui tient une ficelle entre ses mains. Je grimpe sur la caisse qu'elle a posée devant elle et j'écarte les bras. Aujourd'hui, je serai sage. Je vais avoir une jolie robe. Je danserai au couronnement du prince Dain jusqu'à ce que mes pieds saignent.

– Ne prenez pas cet air renfrogné, me reproche la couturière.

Avant que j'aie le temps de lui présenter mes excuses, elle poursuit à voix basse :

– On m'a dit de coudre des poches sur cette robe pour y cacher des armes, du poison et autres produits indispensables. Nous allons y veiller, tout en nous efforçant de vous faire paraître à votre plus bel avantage.

Je manque de tomber de la caisse tant ma surprise est grande. À mon tour, je souffle :

– C'est merveilleux !

Mieux vaut ça que la remercier. Les Fæs ne croient pas à l'expression de la gratitude avec de simples mots. Ils croient aux dettes et aux contrats, et la personne envers qui je suis le plus redevable, c'est le prince Dain qui attendra que je lui rende la faveur.

Trameronce sourit, la bouche pleine d'épingles. Je lui rends son sourire. Je rembourserai le prince, même si ma dette envers lui risque d'être colossale. Il sera fier de moi. Quant aux autres, ils n'auront que des regrets.

Je vois que Vivi m'observe d'un air soupçonneux. C'est au tour de Taryn d'être mesurée. Quand elle grimpe sur la caisse, je retourne boire du thé, puis je mange trois gâteaux et une tranche de jambon.

– Où es-tu allée, l'autre jour ? m'interroge Vivi tandis que j'avale la viande avec la voracité d'un rapace.

Je me suis réveillée l'estomac dans les talons.

Je repense à la façon dont j'ai abrégé notre conversation lorsque je m'apprêtais à me rendre au Manoir Creux. Je ne peux pas nier que j'allais

bien quelque part – pas plus que je ne peux révéler ma destination, puisque le geis qui me lie la langue ne me le permettra pas. Je hausse les épaules.

– J’ai forcé un des petits nobliaux à m’expliquer ce qui s’était passé pendant le cours, reprend Vivi. Tu aurais pu mourir. Si tu es encore en vie, c’est juste parce qu’ils ne voulaient pas que leur petit jeu se termine.

Je lui rappelle :

– Ils sont comme ça. Et c’est comme ça que ça se passe. Tu voudrais que le monde soit différent, c’est ça ? Mais c’est le seul monde qu’on ait, Vivi.

– Non, justement, ce n’est pas le seul, rétorque-t-elle doucement.

J’insiste, le cœur battant :

– Peut-être, mais c’est le mien.

Je me lève avant qu’elle puisse affirmer le contraire. Mes mains tremblent ; j’ai les paumes moites quand je vais caresser les étoffes.

Depuis que je suis rentrée à la maison, chancelante et en sous-vêtements, je m’efforce d’étouffer mes sentiments au sujet de ce qui s’est passé. Si je commence à m’écouter, j’ai peur de ne pas le supporter. J’ai peur que l’émotion soit une vague qui m’entraîne vers le fond.

Ce n’est pas la première expérience pénible que j’ai endurée et que je relègue loin dans mon cerveau. C’est ma façon de tenir. S’il y en a une autre, je ne la connais pas.

Je me concentre sur le tissu jusqu’à retrouver une respiration normale. Jusqu’à ce que la panique se dissipe. Un velours bleu vert me rappelle le lac au crépuscule. Puis je découvre un tissu merveilleux, brodé de phalènes, de papillons, de fleurs et de fougères. Je le soulève. Dessous, il y a un magnifique rouleau de tissu gris brume qui ondoie comme de la fumée. Tout est si beau ! De quoi confectionner des robes de princesses de contes de fées.

Bien sûr, Taryn a raison : les princesses de contes connaissent bien des malheurs. Elles se piquent avec des épines, s’empoisonnent avec des pommes. Elles épousent leur propre père. Elles se font couper les mains ; leurs frères sont transformés en cygnes. La tête tranchée de leur amant finit dans un pot de basilic. Elles vomissent des diamants. Quand elles marchent, c’est comme si la lame d’un couteau leur transperçait les pieds.

Malgré tout, elles arrivent à rester jolies.

– C’est celui-ci que je veux, m’informe Taryn en désignant la pièce d’étoffe que je tiens, celle qui est brodée.

La couturière a fini de prendre ses mesures. À son tour, Vivi est perchée sur la caisse, les bras écartés. Elle me fixe d’un regard scrutateur et troublant, comme si elle pouvait lire dans mes pensées.

– C’est ta sœur qui l’a trouvé en premier, dit Oriana.

– Je t’en suppliiiiiiiie, m’implore Taryn, la tête basse, en me regardant à travers ses cils.

Elle semble plaisanter, mais en réalité, elle est sérieuse. Elle doit être belle pour le garçon qui est censé se déclarer au couronnement. Elle ne comprend pas quel intérêt j’aurais à être jolie, avec ma rancune et mes querelles.

J’esquisse un sourire et repose le tissu.

– Pas de problème. Je te le laisse.

Taryn m’embrasse sur les deux joues. Je suppose qu’entre nous, tout est redevenu comme avant. Si seulement le reste de ma vie pouvait être résolu aussi facilement !

Je jette mon dévolu sur une autre étoffe : le velours bleu foncé. Vivienne choisit le violet qui paraît gris argenté quand elle le retourne dans sa main. Oriana opte pour un rose poudré pour elle, et un vert criquet pour Chêne. Trameronce se met à dessiner : des jupes bouffantes, de charmantes petites capes, des corsets brodés de créatures fantastiques, des papillons le long des manches et sur des tiaras élaborées. Je suis charmée en voyant à quoi ma robe ressemblera : le corset sera brodé de deux scarabées dorés qui lui donneront une allure de plastron, et de l’emblème de Madoc. Des arabesques compliquées et brillantes descendront sur le devant, et les manches tombantes, fines et discrètes, seront également rehaussées d’or.

Il n’y aura aucun doute possible sur la maison à laquelle j’appartiens.

Nous apportons encore quelques modifications quand Chêne surgit dans la pièce, poursuivi par Os-Nouveaux. Chêne me repère et grimpe sur mes genoux. Il se jette à mon cou et me mordille, juste sous l’épaule.

Surprise, je m’exclame :

– Aïe !

Mais ça le fait rire. Ça me fait rire aussi. C’est un enfant un peu bizarre,

peut-être parce qu'il est fæ, ou simplement parce que les enfants, humains ou non, sont bizarres tous autant qu'ils sont.

Fourrant mon doigt sous son aisselle pour le chatouiller, je lui demande :

– Tu veux que je te raconte l'histoire d'un petit garçon qui a mordu une pierre et en a perdu toutes ses jolies dents nacrées ?

J'espère qu'il sent la menace poindre dans ma question.

– Oui ! s'exclame-t-il aussitôt entre gloussements.

L'air soucieux, Oriana s'avance vers nous.

– C'est très gentil de ta part, mais nous devons aller nous habiller pour le dîner.

Elle prend Chêne dans ses bras. Il se met à hurler et à donner des coups de pied. L'un d'eux m'atteint au ventre, assez violemment pour y laisser un hématome, mais je ne dis rien.

– L'histoire ! braille Chêne. Je veux l'histoire !

– Jude est occupée pour l'instant, réplique Oriana.

Elle se dirige vers la porte en soulevant Chêne, qui se tortille comme un ver. Os-Nouveux attend pour l'emmener à la nursery.

Je hurle :

– Pourquoi est-ce que tu ne le laisses jamais avec moi ?

Oriana fait volte-face, stupéfaite de m'entendre briser un non-dit. Moi aussi, je suis abasourdie, mais je ne peux plus m'arrêter.

– Je ne suis pas un monstre ! Je ne vous ai jamais rien fait, ni à l'un ni à l'autre !

– Ça suffit, me tance-t-elle sévèrement, comme si nous nous disputions. Nous en discuterons plus tard, avec ton père.

Sur ces mots, elle quitte la pièce à grands pas.

Je lance derrière elle :

– Je ne sais pas de quel père tu parles ! En tout cas, certainement pas du mien !

Taryn ouvre des yeux comme des soucoupes. Vivienne sourit discrètement. Elle prend une minuscule gorgée de thé puis lève sa tasse vers moi, comme si elle me portait un toast. La couturière baisse le regard et s'éloigne pour nous laisser un peu d'intimité.

Apparemment, je peine à redosser mon costume d'enfant sage.
Je fais n'importe quoi. Je craque.

Le lendemain, en route pour l'école, Taryn marche à mes côtés, en balançant notre panier à provisions au bout de son bras. Je garde la tête haute, le menton levé. J'ai avec moi mon petit couteau, glissé dans l'une des poches de ma jupe, et plus de sel que nécessaire. J'ai même un nouveau collier de baies de sorbier, confectionné par Tombenloc. J'ai accepté de le porter, car il ne faut surtout pas qu'elle sache que je n'en ai plus besoin.

Je m'attarde dans le jardin du palais ; j'ai deux ou trois choses à récolter.

– Tu as le droit de cueillir ça ? m'interroge Taryn.

Je ne lui réponds pas.

Dans l'après-midi, nous assistons à un cours sur les chants d'oiseaux, dans une haute tour. Chaque fois que je sens mon courage m'abandonner, j'effleure le métal froid de ma lame.

Locke m'observe. Nos regards se croisent. Il m'adresse un clin d'œil.

À l'autre bout de la salle, Cardan considère le professeur d'un œil noir, mais il ne dit rien. Quand il prend son encrier dans son cartable, je le vois grimacer. Il doit avoir très mal au dos. Le moindre geste doit le faire souffrir. Mais même s'il est un peu plus raide, rien ne change dans son attitude narquoise.

On dirait qu'il a l'habitude de cacher sa douleur.

Je songe à la feuille noircie que j'ai trouvée ; à la pointe de la plume pressée si fort qu'il a projeté de l'encre en écrivant mon nom, qu'il a fait des trous dans le papier, voire marqué le bureau en dessous.

Vu le sort qu'il a réservé à une simple feuille de papier, je frissonne en pensant à ce qu'il voudrait me faire subir.

Après les cours, je m'entraîne avec Madoc. Il me montre une parade particulièrement rusée, que je n'ai de cesse de répéter. Je m'améliore et gagne en vitesse, tant et si bien que même lui est surpris. Quand je rentre, je suis trempée de sueur. Je passe devant Chêne, qui court je ne sais où en traînant un serpent en peluche. À l'évidence, il l'a volé dans ma chambre.

Je l'interpelle :

– Chêne !

Mais le coquin monte l'escalier et disparaît.

Je me trempe dans mon bain puis, seule dans ma chambre, je défais mon sac d'école. Tout au fond, enveloppé d'une feuille de papier, il y a un fruit fæ à moitié mangé par les vers que j'ai ramassé sur le trajet du retour. Je le pose sur un plateau et j'enfile des gants de cuir. Puis je prends mon couteau et coupe le fruit doré et spongieux en minuscules morceaux.

Dans des manuscrits poussiéreux de la bibliothèque de Madoc, j'ai fait des recherches sur les poisons fæs. Je me suis renseignée sur l'amanite rougissante, ce champignon pâle qui suinte un liquide rouge ressemblant à du sang. À petites doses, il provoque la paralysie, et à fortes doses, il est mortel, même pour le Peuple. Puis il y a la mort-douce, qui fait dormir cent ans. La baie-du-spectre, qui accélère le débit sanguin jusqu'à ce que le cœur lâche. Et, bien sûr, il y a le fruit fæ, qui dans un livre était appelé la pomme d'éternité.

Je sors une flasque chipée dans les cuisines. Elle contient de la liqueur de pin, aussi lourde et épaisse que de la sève. J'y fais tomber les morceaux de fruit pour les conserver.

J'ai les mains qui tremblent.

Je mets le morceau restant sur ma langue. Les effets ne se font pas attendre. Je serre les dents pour lutter. Ensuite, me sentant bête, je sors le reste de ma cueillette. Une feuille de baie-du-spectre prise dans le jardin du palais. Un pétale de fleur de mort-douce. Une minuscule perle de jus d'amanite rougissante. Je prélève une infime portion de chaque et les avale.

Ça s'appelle le mithridatisme. Drôle de nom, n'est-ce pas ? Ça consiste à s'empoisonner pour s'immuniser. Si je n'en meurs pas, il sera plus difficile de me tuer.

Je n'ai pas la force de descendre pour le dîner. Tremblante et suante, je suis trop occupée à vomir.

Je m'endors dans le coin toilette de ma chambre, effondrée par terre. C'est

là que le Fantôme me trouve. Il me réveille en me poussant du bout du pied. Si je ne crie pas, c'est parce que je suis groggy.

– Lève-toi, Jude, m'ordonne le Fantôme. Le Cafard veut que tu t'exerces, ce soir.

Je m'exécute, trop épuisée pour refuser. Dehors, sur l'herbe couverte de rosée, alors que les premiers rayons du soleil s'infiltrèrent sur l'île, le Fantôme me montre comment grimper aux arbres en silence. Comment y poser le pied sans briser une branche ni faire craquer les feuilles mortes. Je croyais avoir appris à le faire dans les cours que j'ai reçus au palais, mais il me montre des erreurs que mes professeurs n'ont pas pris la peine de corriger. J'essaie, encore et encore. La plupart du temps, j'échoue.

– C'est bien, me félicite-t-il lorsque mes muscles tremblent.

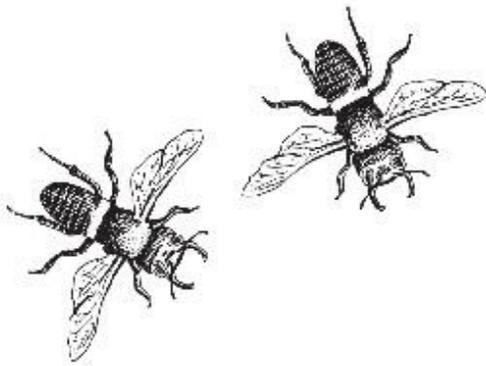
Il a si peu parlé que sa voix me fait sursauter. Il pourrait passer pour un humain plus facilement que Vivi, avec ses oreilles à peine pointues, ses cheveux châtain clair et ses yeux noisette. Pourtant, il reste plein de mystère. Il est beaucoup plus calme et froid que Vivi. Le soleil est bientôt levé. Les feuilles se teintent d'or.

– Continue à t'entraîner. Surprends tes sœurs en te faufileant derrière elles en douce.

Lorsqu'il sourit, ses cheveux tombant sur son visage, il paraît plus jeune que moi, mais je suis sûre qu'il n'en est rien.

Quand il s'en va, il le fait de telle sorte qu'il me donne l'impression de s'être volatilisé. Je retourne à la maison et mets en pratique ce que je viens d'apprendre pour monter l'escalier sans être vue ni entendue des domestiques. J'arrive dans ma chambre. Cette fois-ci, quand je m'écroule, je parviens à le faire sur mon lit.

Le lendemain, je me lève et je recommence.



Chapitre 16

Aller en classe est plus difficile que jamais. Déjà, je suis malade. Mon corps lutte contre les effets du fruit et des poisons que je me force à ingérer. De plus, je suis épuisée par mes entraînements non seulement avec Madoc, mais aussi avec la cour des Ombres. Madoc me soumet des problèmes (douze chevaliers gobelins pour prendre une forteresse, neuf nobles inexpérimentés pour la défendre...) puis attend ma réponse chaque soir avant le dîner. Le Cafard m'ordonne de me déplacer parmi les courtisans sans me faire remarquer, de les écouter en douce sans montrer mon intérêt. La Bombe m'indique comment trouver le point faible d'un édifice, le point de pression sur un corps. Le Fantôme m'apprend à me suspendre aux charpentes sans être vue, à tirer à l'arbalète et à stabiliser le tremblement de mes mains.

On me confie deux autres missions. Tout d'abord, je dois voler une lettre adressée à Elowyn, posée sur le bureau d'un chevalier, au palais. La fois

suivante, on me demande de profiter d'une fête pour me rendre en tenue de mariée fæ dans les appartements privés de la charmante Taracand, l'une des compagnes du prince Balekin et d'y dérober une bague. Dans les deux cas, je n'ai pas le droit de connaître la raison de ces vols.

Je vais en cours avec Cardan, Nicasia, Valerian et tous les enfants nobles qui ont ri de mon humiliation. Je ne leur fais pas le plaisir de ne plus venir. Depuis l'incident avec le fruit fæ, il n'y a plus de mauvais coups. Mais je reste sur mes gardes. Je ne suis pas naïve au point de croire que la trêve va durer. Je suppose qu'ils attendent simplement le bon moment.

Locke continue à flirter. Il s'assoit avec Taryn et moi pendant la pause déjeuner, allongé sur une couverture face au soleil couchant. De temps à autre, il me raccompagne chez moi en passant par les bois. Il s'arrête pour m'embrasser près d'un bosquet de sapins en lisière de la propriété de Madoc. J'espère qu'il ne sent pas l'amertume du poison sur mes lèvres.

Je ne comprends pas ce qui lui plaît chez moi, mais c'est agréable de se sentir appréciée.

Taryn non plus ne comprend pas. J'ai l'impression qu'elle se méfie de Locke. Vu que je m'inquiète de ses amours mystérieuses, il est peut-être normal qu'elle fasse de même pour les miennes.

Un jour, j'entends Nicasia demander à Locke, qui venait de rejoindre leur groupe après un cours :

– Alors, tu t'amuses bien ? Cardan ne te pardonnera pas ce que tu fais avec elle.

Je m'immobilise, incapable de poursuivre mon chemin sans écouter ce qu'il va dire.

Mais Locke se contente de rire.

– Est-il plus fâché que tu m'aies choisi plutôt que lui, ou que j'aie choisi une mortelle plutôt que toi ?

Je m'étonne de sa réponse, doutant d'avoir bien entendu.

Nicasia s'apprête à répliquer quand elle remarque ma présence. Ses lèvres se retroussent.

– Eh bien, petite fouine ! s'exclame-t-elle. Ne crois pas ce que dit ce beau parleur.

Le Cafard s'arracherait les cheveux s'il m'avait vue à l'œuvre. Je n'ai appliqué aucun de ses enseignements : je ne me suis ni cachée ni mêlée aux autres pour éviter de me faire prendre. Au moins, personne ne me soupçonnera d'avoir des notions d'espionnage.

Je rétorque :

– Et toi, Cardan t'a finalement pardonné ?

J'adore son air surpris. Je poursuis :

– Dommage. Il paraît qu'être dans les bonnes grâces d'un prince, ça compte énormément.

– Je n'ai pas besoin d'un prince ! se défend-elle. Ma mère est reine !

J'aurais beaucoup de choses à dire sur sa mère, la reine Orlagh, qui trempe dans une affaire d'empoisonnement, mais je préfère me taire. Je m'en vais rejoindre Taryn, assise, un petit sourire satisfait sur les lèvres.

Plusieurs semaines s'écoulent. À quelques jours du couronnement, je suis si fatiguée que je m'endors sitôt ma tête posée sur l'oreiller.

Je m'endors même dans la tour pendant une démonstration d'invocation de phalènes, sûrement bercée par le bruissement de leurs ailes.

Je me réveille en sursaut sur un sol de pierre. J'ai les oreilles qui bourdonnent. J'essaie de récupérer mon couteau. J'ignore où je suis. Un instant, je crois que je suis tombée. Que je suis paranoïaque. Puis je vois Valerian qui me regarde de toute sa hauteur en souriant. Il m'a poussée de ma chaise. Je le sais rien qu'à son air.

Je ne suis pas encore assez paranoïaque.

Des voix résonnent à l'extérieur. Nos camarades de classe prennent leur déjeuner sur l'herbe, alors que la soirée s'installe. J'entends les cris aigus des plus jeunes, qui doivent se pourchasser et courir sur les couvertures.

Je demande :

– Où est Taryn ?

Il n'est pas dans les habitudes de ma sœur de me laisser dormir.

– Elle a promis qu'elle ne t'aiderait pas, tu te souviens ?

Les cheveux dorés de Valerian retombent sur son œil. Comme toujours, il est entièrement vêtu de rouge, dans une teinte si foncée qu'on dirait du noir

au premier abord.

– Que ce soit par les mots ou par les gestes, ajoute-t-il.

Évidemment. Quelle idiote d'avoir oublié que je ne pouvais compter sur personne !

Je me relève et remarque un bleu sur mon mollet. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. J'époussette mes vêtements.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je suis déçu, répond-il d'un ton sournois. Tu t'es vantée de pouvoir vaincre Cardan, et pour le moment tu n'as rien fait, à part bouder après notre petite farce.

Par réflexe, je porte la main à mon couteau.

Valerian extirpe mon collier de baies de sorbier de sa poche et me regarde avec un sourire suffisant. Il a dû le couper pendant que je dormais. Je frissonne à l'idée qu'il ait pu être si près de moi. Au lieu du collier, c'est ma peau qu'il aurait pu taillader.

– Maintenant, tu vas faire ce que je dis.

Ses paroles sont lourdes de magie. Je sens presque l'odeur de l'ensorcellement dans l'air.

– Appelle Cardan, poursuit-il. Dis-lui qu'il a gagné. Ensuite, saute de la tour. Après tout, être née mortelle, c'est comme être née déjà morte.

La violence de son ordre, horrible et irrévocable, me choque profondément. Il y a quelques mois, je l'aurais fait. J'aurais prononcé ces mots, et j'aurais sauté. Si je n'avais pas conclu ce marché avec Dain, je serais morte.

Valerian a peut-être l'intention de me tuer depuis le jour où il a tenté de m'étouffer. Je me souviens de l'éclat de son regard, ce jour-là, de son enthousiasme pendant que je suffoquais sous ses yeux. Taryn m'avait prévenue que j'allais me faire tuer. Moi, je me vantais d'être prête pour ça, mais je me trompais.

– Je crois que je vais prendre l'escalier, plutôt, dis-je à Valerian en espérant ne pas paraître aussi bouleversée que je le suis.

Puis, comme si de rien n'était, je passe à côté de lui.

Il a l'air abasourdi, mais sa perplexité est de courte durée et se transforme

vite en rage. Il me bloque le passage en se postant devant les marches.

– Je te l’ordonne. Pourquoi est-ce que tu n’obéis pas ?

Je plante mon regard dans le sien et m’oblige à sourire.

– Par deux fois, tu as eu l’avantage sur moi, et par deux fois, tu l’as laissé passer. Bonne chance pour la prochaine occasion.

Furieux, il se met à bafouiller :

– Tu n’es rien ! L’espèce humaine prétend être résiliente. La vie des mortels n’est qu’un long simulacre ! Si vous n’étiez pas capables de vous mentir à vous-mêmes, vous vous trancheriez la gorge pour abréger votre misère.

Le mot « espèce » me frappe. Il pense donc que nous sommes radicalement différents, que je pourrais aussi bien être une fourmi, un chien ou un cerf ? Pas sûre qu’il ait tort, mais cette idée m’offense.

– Je ne me sens pas particulièrement en détresse pour l’instant.

Je ne peux pas lui montrer ma peur.

– À quoi se résume ton bonheur ? Au rut, à la reproduction. Tu sombrerais dans la folie si tu acceptais la réalité de ta condition. Tu n’es rien. C’est à peine si tu existes. Ton seul but, c’est de perpétuer ton espèce avant de mourir d’une mort vaine et douloureuse.

Je le regarde dans les yeux.

– Et ?

Ma réaction semble le déstabiliser, même s’il continue d’afficher un air narquois.

Je poursuis :

– Oui, oui, c’est ça. Je vais mourir. En plus, je suis une grosse menteuse. Et alors ?

Il me pousse violemment contre le mur.

– Alors, tu perds. Reconnais que tu as perdu.

J’essaie de me libérer, mais il me saisit la gorge. Ses doigts appuient suffisamment fort pour me bloquer la respiration.

– Je pourrais te tuer tout de suite, souffle-t-il. Et tout le monde t’oublierait. Ce serait comme si tu n’avais jamais existé.

Il ne fait aucun doute qu’il le pense vraiment. Hoquetant, je sors le couteau

de ma petite poche et le plante dans son flanc. Juste entre les côtes. Si la lame avait été plus longue, je lui aurais perforé le poumon.

Sous le choc, il ouvre de grands yeux et desserre sa prise. Je sais ce que conseilleraient Madoc : faire remonter la lame. Viser une artère. Le cœur. Mais, si je le faisais, j'assassinerais l'un des fils préférés de Terrafæ. Je n'imagine même pas le châtement qui me serait réservé.

Tu n'es pas une tueuse.

J'ôte le couteau et je m'enfuis en remettant la lame ensanglantée dans ma poche.

Lorsque je jette un coup d'œil en arrière, je vois Valerian à genoux, une main pressée sur son flanc pour endiguer le saignement. Il laisse échapper un râle de douleur qui me rappelle que mon couteau est en fer. Ce métal fait beaucoup souffrir les Fæs.

Je me félicite d'avoir cette arme sur moi.

Mes bottes claquent sur la pierre quand je dévale l'escalier.

Je contourne l'angle et manque de percuter Taryn.

– Jude ! s'exclame-t-elle. Que s'est-il passé ?

– Viens.

Je l'emmène vers les autres élèves. J'ai un peu de sang sur les doigts. Je les essuie sur ma tunique.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait ? s'écrie Taryn tandis que je l'entraîne.

Je me dis que ce n'est pas grave qu'elle m'ait délaissée. Ce n'est pas à elle de me défendre, surtout qu'elle m'a dit et répété qu'elle ne voulait pas être mêlée à mes querelles. Mais est-ce qu'une part de moi est triste et furieuse que ma sœur ne m'ait pas réveillée d'un coup de pied, quelles qu'en soient les conséquences ? Oui, bien sûr. Et en même temps, même moi, je n'avais pas imaginé que Valerian pourrait aller jusque-là, ni que ça arriverait si vite.

Nous traversons la pelouse quand Cardan vient vers nous. Il porte des vêtements amples et une épée d'entraînement.

Il plisse les yeux en voyant le sang et me désigne avec son épée.

– Tu t'es blessée, on dirait.

Je me demande s'il est surpris de me voir en vie. Je me demande s'il a observé la tour en prenant son déjeuner, dans l'attente de la distraction

qu'aurait été le spectacle de ma mort, lorsque je me serais jetée de la tour.

Je sors le couteau taché de rouge et le lui montre. Puis je souris.

– Je pourrais te blesser, toi aussi.

– Jude ! s'écrie Taryn, stupéfaite par mon attitude.

Il y a de quoi. Je sais que mon comportement est choquant.

– Oh, mais va-t'en, toi ! lui dit Cardan en la chassant d'une main. Laissons nous respirer !

Taryn recule d'un pas. À mon tour d'être déconcertée. Tout cela fait-il partie du jeu ?

– Dois-je comprendre quelque chose en voyant cette lame dégoûtante et tes manières qui le sont encore plus ?

Il parle d'un ton léger, d'une voix traînante, et me regarde comme s'il était grossier de ma part de pointer mon arme sur lui, alors que ce sont lui et son larbin qui m'ont attaquée. À deux reprises. À le voir, on dirait qu'il s'attend à quelques échanges spirituels, mais je ne suis pas sûre de ce que je dois répondre.

N'est-il pas du tout inquiet à propos de ce que j'ai pu faire à Valerian ?

Se peut-il qu'il ignore que Valerian m'a agressée ?

Taryn aperçoit Locke et s'empresse d'aller le trouver. Ils discutent un moment, puis Taryn s'éloigne. Cardan remarque que je ne les quitte pas des yeux. Il renifle, comme si ma simple odeur l'incommodait.

Locke s'avance vers nous, les yeux brillants et la démarche nonchalante. Il me fait signe de la main. Un instant, je me sens presque en sécurité. Intérieurement, je remercie Taryn du fond du cœur de l'avoir envoyé. Et je remercie Locke d'être venu.

– Tu crois que je ne le mérite pas, dis-je à Cardan.

Un sourire étire lentement ses lèvres, comme la lune lorsqu'elle s'infiltré sous la surface du lac.

– Oh, non, répond Cardan. Je crois que vous êtes parfaits l'un pour l'autre.

Quelques secondes plus tard, Locke drapé son bras sur mes épaules.

– Viens, dit-il. Allons-nous-en.

Ainsi, sans jeter un regard en arrière, nous partons.

Nous traversons la forêt Courbée, où tous les arbres penchent dans la même direction, comme si un vent violent soufflait dessus depuis qu'ils étaient arbrisseaux. Je m'arrête pour cueillir quelques mûres dans les ronces qui poussent entre eux. Je dois chasser de minuscules fourmis à sucre sur chaque baie avant de les mettre dans ma bouche.

J'en propose une à Locke, mais il décline mon offre.

– En résumé, Valerian a tenté de me tuer, dis-je pour conclure mon histoire. Et moi, je l'ai poignardé.

Il me fixe de ses yeux de renard.

– Tu as poignardé Valerian ?

– Je vais sans doute avoir des ennuis.

Je prends une profonde inspiration.

Il secoue la tête.

– Valerian ne dira à personne qu'il a été vaincu par une mortelle.

– Et Cardan ? Ne risque-t-il pas d'être déçu que son plan ait échoué ?

Je contemple la mer qu'on voit entre les arbres. On dirait qu'elle s'étend à l'infini.

– Je doute qu'il ait été au courant, réplique Locke avant de sourire devant ma surprise. Oh, il aimerait te faire croire qu'il est notre chef, mais c'est plutôt Nicasia qui aime le pouvoir. Moi, j'aime les drames, et Valerian la violence. Dans ces trois domaines, Cardan peut nous apporter satisfaction – ou du moins nous fournir des occasions de nous satisfaire.

Je répète :

– Tu aimes les drames ?

– J'aime quand il se passe des choses, qu'une histoire se déroule. S'il n'y en a pas de bonnes, j'en invente une.

À cet instant, il ressemble en tout point à un filou.

– Je sais que tu as entendu Nicasia parler de ce qu'il y a entre nous, poursuit-il. Elle avait Cardan, mais ce n'est qu'en le quittant pour moi qu'elle a pris de l'ascendant sur lui.

Je réfléchis à cette révélation. Ce faisant, je me rends compte que nous n'empruntons pas le chemin habituel pour aller chez Madoc. Locke m'emmène ailleurs.

– Où allons-nous ?

– Chez moi, répond-il avec un sourire, heureux d’être pris en faute. Ce n’est pas loin. Je pense que le labyrinthe végétal te plaira.

Je ne suis jamais allée chez aucun des enfants de la noblesse, excepté au Manoir Creux. Dans le monde des humains, les gamins sont toujours fourrés dans le jardin des voisins, à faire de la balançoire, à barboter dans la piscine, à sauter sur des trampolines. Ici, les usages sont très différents. La plupart des rejetons de la cour du Grand Roi, en tant que membres de diverses familles royales, sont envoyés par des cours plus modestes pour renforcer leur influence auprès des princes et des princesses de la lignée Ronceverte. Ils n’ont guère de temps à consacrer à autre chose.

Et si, dans le monde des mortels, il y a des jardins, ici, il y a la forêt, la mer, les rochers et les labyrinthes, ainsi que des fleurs qui ne rougissent que lorsqu’elles sont arrosées de sang frais. La perspective d’aller me perdre de plein gré dans un labyrinthe végétal ne m’enchant pas, mais je souris comme si rien ne me ferait plus plaisir. Je ne veux pas le décevoir.

– Il y aura une petite fête plus tard, reprend Locke. Tu devrais rester. Je te promets que ce sera divertissant.

À cette idée, mon estomac se noue. Ça m’étonnerait qu’il organise une fête à laquelle ses amis ne soient pas conviés.

– Ça ne serait pas raisonnable, dis-je pour éviter de refuser directement l’invitation.

– Ton père n’aime pas que tu rentres tard ?

Locke me regarde avec pitié.

Il essaie juste de m’infantiliser alors qu’il sait pertinemment pourquoi je ne devrais pas y être. Même si j’ai conscience de son manège, celui-ci produit l’effet escompté.

La propriété de Locke est plus modeste que celle de Madoc, et moins fortifiée. De hautes flèches couvertes de bardeaux d’écorce moussue s’élèvent entre les arbres. Les plantes grimpantes et le chèvrefeuille qui s’enroulent sur les côtés rendent tout l’édifice vert et feuillu.

– Oh, c’est beau ! dis-je.

J’avais déjà chevauché dans les parages et aperçu les flèches de loin, mais

j'ignorais à qui ce domaine appartenait.

Locke me gratifie d'un sourire fugace.

– Entrons.

Même si une imposante double porte se dresse devant nous, il m'emmène vers une petite entrée de service qui donne directement dans les cuisines. Une miche de pain frais est posée sur le plan de travail, avec des pommes, des groseilles et du fromage à la crème. Je ne vois aucune servante qui aurait pu préparer tout ça.

Malgré moi, je pense à la fille du Manoir Creux chargée de nettoyer l'âtre de Cardan. Je me demande où sa famille la croit en ce moment, et quel marché elle a conclu. Aurais-je pu me retrouver à sa place ?

Je chasse ces pensées et interroge Locke :

– Ta famille est chez toi ?

– Je n'ai pas de famille, répond-il. Mon père avait un côté trop sauvage pour la cour. Il préférait la liberté des bois aux intrigues de ma mère. Il est parti, puis elle est morte. Il ne reste que moi.

– C'est terrible, dis-je. Tu dois te sentir seul.

Il hausse les épaules.

– Je sais ce qui est arrivé à tes parents. Une tragédie digne d'une ballade.

– C'était il y a longtemps. Et pour ta mère, que s'est-il passé ?

La dernière chose dont j'ai envie de parler, c'est de Madoc et de meurtre.

Locke a un geste dédaigneux de la main.

– Elle a eu une relation avec le Grand Roi. À la cour, c'est suffisant. Elle est tombée enceinte – du Grand Roi, j'imagine –, et quelqu'un n'a pas voulu que l'enfant naisse. Amanite rougissante.

Il a abordé l'histoire avec légèreté mais, à la fin, son ton n'est plus le même.

Amanite rougissante. Je songe à la lettre que j'ai trouvée chez Balekin, de la main de la reine Orlagh. J'essaie de me convaincre qu'elle ne pouvait pas faire référence à l'empoisonnement de la mère de Locke, que Balekin n'avait aucun mobile puisque Dain était déjà l'héritier désigné par le Grand Roi. Malgré tous mes efforts, je ne peux m'empêcher d'envisager la possibilité, aussi horrible soit-elle, de l'implication de la mère de Nicasia dans la mort de

celle de Locke.

– Je n’aurais pas dû te poser la question. C’était grossier de ma part.

– Toi et moi sommes des enfants de la tragédie.

Il sourit.

– Je ne voyais pas cette visite chez moi commencer ainsi, poursuit-il. Je comptais t’offrir du vin, des fruits et du fromage. Te dire que tes cheveux sont aussi beaux que des volutes de fumée, et que tes yeux ont exactement la couleur des noix. Je pourrais composer une ode là-dessus, mais je ne suis pas très doué.

Je ris. Il porte une main à son cœur, comme si je l’avais vexé.

– Avant de te faire découvrir le labyrinthe, je veux te montrer quelque chose.

– Quoi donc ?

Il me prend la main.

– Suis-moi, dit-il d’un ton espiègle en me faisant traverser la maison.

Nous arrivons devant un escalier en spirale. Nous montons un long moment, comme s’il n’avait pas de fin.

J’ai la tête qui tourne. Il n’y a ni porte ni palier, uniquement des marches de pierre. Mon cœur bat fort dans ma poitrine. Je ne vois que son sourire en coin et ses yeux ambrés. J’essaie de ne pas trébucher ou glisser tout en montant. J’essaie de ne pas ralentir le pas, même si je me sens complètement étourdie.

Je pense à Valerian. *Saute de la tour.*

Je continue mon ascension, la respiration haletante.

Tu n’es rien. C’est à peine si tu existes.

Nous arrivons au sommet, devant une porte de taille réduite – deux fois plus petite que nous. Je m’appuie contre le mur pour retrouver mon équilibre tandis que Locke tourne une poignée d’argent ouvragée. Il baisse la tête en franchissant le seuil. Je me ressaisis, me décolle du mur et le suis.

Je pousse un petit cri de stupeur. Nous sommes sur un balcon, au sommet de la plus haute tour, plus haute encore que la cime des arbres. De là, je vois le labyrinthe en contrebas, éclairé par les étoiles, agrémenté en son centre d’une structure d’ornement. Je distingue les abords du palais de Domelfe, de

la propriété de Madoc et du Manoir Creux de Balekin. Je vois la mer qui encercle l'île et, au-delà, les lumières brillantes des villes et des villages humains à travers la brume permanente. Je n'ai jamais eu l'occasion d'observer notre monde directement depuis le leur.

Locke pose une main entre mes omoplates.

– La nuit, on dirait que le monde des humains est plein d'étoiles tombées du ciel.

Je me laisse aller contre sa main, oubliant l'épreuve de notre ascension, évitant de me tenir trop près du bord.

– Y es-tu déjà allé ?

Il acquiesce.

– Ma mère m'y a emmené quand j'étais enfant. Elle disait que, sans votre monde, le nôtre stagnerait.

J'aimerais répondre que ce monde dont il me parle n'est pas le mien, que je le comprends à peine, mais que je vois ce qu'il veut dire. La politesse exige toutefois que je fasse comme si de rien n'était. L'opinion de sa mère était bienveillante, sûrement davantage que la plupart des points de vue qu'ont les Fæs sur le monde des mortels. Sa mère devait être quelqu'un de bon.

Il me retourne vers lui puis, lentement, pose ses lèvres sur les miennes. Elles sont douces ; son souffle est chaud. Je me sens à distance de mon corps, comme les lumières de la ville au loin. D'une main, je m'agrippe au garde-corps. Lorsque Locke m'enlace, je resserre ma prise, pour m'ancrer dans ce qui se passe, me convaincre que je suis bien là, et que ce moment, au-dessus de tout, est bien réel.

Il s'écarte.

– Tu es vraiment belle.

Je n'ai jamais été aussi heureuse que les Fæs ne sachent pas mentir.

– C'est incroyable, dis-je en contemplant le paysage. Tout a l'air si minuscule ! On croirait un plateau de stratégie militaire.

Il rit, comme si je n'étais pas sérieuse.

– J'en déduis que tu passes beaucoup de temps dans le bureau de ton père...

– Pas mal, oui. Suffisamment pour savoir quelles sont mes chances face à

Cardan. Face à Valerian et Nicasia. Face à toi.

Il me prend la main.

– Cardan est un idiot. Et nous, nous ne comptons pas.

Il esquisse un sourire en coin avant de reprendre :

– Mais ça fait peut-être partie de ton plan : me persuader de te conduire au cœur de mon bastion. Tu t’apprêtes peut-être à dévoiler tes diaboliques manigances et à me soumettre à ta volonté. Autant que tu le saches : me soumettre à ta volonté ne sera pas difficile.

Malgré moi, je me mets à rire.

– Tu ne leur ressembles pas.

– Tu trouves ?

Je l’observe longuement.

– Je ne sais pas. Vas-tu m’ordonner de me jeter de ce balcon ?

Il hausse les sourcils.

– Bien sûr que non.

– Dans ce cas, non, tu n’es pas comme eux, dis-je en enfonçant un doigt au milieu de son torse.

Puis j’y aplatis ma paume, presque inconsciemment, et je laisse sa chaleur s’infiltrer dans ma main. Je n’avais pas réalisé à quel point j’avais froid, à rester ainsi dans le vent.

– Et tu n’es pas comme ils l’avaient dit, murmure-t-il en m’attirant contre lui.

Il m’embrasse de nouveau.

Je préfère ne pas imaginer ce que les autres ont pu dire de moi. Pas maintenant. Je veux sentir sa bouche contre la mienne, et que tout le reste s’efface.

Nous mettons beaucoup de temps à redescendre. Mes mains sont dans ses cheveux. Ses lèvres sur mon cou. Mon dos est contre le vieux mur de pierre. Tout marche au ralenti, tout est parfait, rien n’a de sens. Ça ne peut pas être ma vie. Ça ne ressemble pas du tout à ma vie.

Nous nous asseyons à la longue table de banquet, seuls, pour manger du fromage et du pain. Nous buvons un vin vert clair au goût d’herbe dans d’énormes coupes que Locke a trouvées au fond d’un placard. Elles étaient

recouvertes d'une telle couche de poussière qu'il a dû les laver deux fois avant qu'on puisse les remplir.

Quand nous avons terminé, il me plaque contre la table et me soulève pour que je m'y assoie, nos corps pressés l'un contre l'autre. C'est à la fois exaltant et terrifiant, à l'image de Terrafæ.

Je ne suis pas sûre de savoir bien embrasser. Mes baisers sont maladroits. Je suis timide. Je veux à la fois l'attirer encore plus près et le repousser. Les Fæs ne sont guère pudiques, mais ce n'est pas mon cas. Je crains que mon corps de mortelle sente la sueur, la décomposition, la peur. Je ne sais pas où mettre mes mains, avec quelle vigueur l'empoigner, avec quelle force enfoncer mes ongles dans ses épaules. Et, même si je sais ce qui vient après les baisers, même si je sais ce que veulent dire ses mains qui remontent sur mon mollet contusionné puis le long de ma cuisse, j'ignore complètement comment cacher mon inexpérience.

Il s'écarte pour me contempler. Je tente de ne pas avoir l'air trop paniquée.
– Reste ce soir, soupire-t-il.

Un instant, je crois qu'il veut que je reste avec lui, et lui seul. Mon cœur s'emballe de désir et de frayeur. Puis, d'un coup, je me souviens qu'il va y avoir une fête. C'est pour ça qu'il me demande de rester. Les domestiques invisibles, où qu'ils soient, doivent être en train de préparer les lieux. Bientôt, Valerian, mon aspirant assassin, dansera peut-être dans le jardin.

Enfin, peut-être pas. Il sera sûrement appuyé contre un mur, raide, un verre à la main, un bandage sur le flanc, avec en tête un nouveau plan pour me tuer. Ou de nouveaux ordres, venant de Cardan.

– Ça ne plairait pas à tes amis, dis-je en me laissant glisser de la table.

– Ils seront vite trop saouls pour le remarquer. Tu ne peux pas passer ta vie enfermée dans la splendide garnison de Madoc.

Le sourire qu'il m'adresse a clairement pour objectif de me charmer. Ça marche à peu près. Je songe à Dain qui m'avait proposé de m'octroyer la marque d'amour sur le front, et je me demande si Locke en a une, car en dépit de tout, je suis tentée.

– Je n'ai pas la bonne tenue, dis-je en montrant ma tunique tachée du sang de Valerian.

Locke me détaille de la tête aux pieds, plus longuement que ne le requiert une simple inspection vestimentaire.

– Je peux te trouver une robe. Je peux te trouver tout ce que tu veux. Tu m’as parlé de Cardan, Valerian et Nicasia. Viens donc les voir en dehors des cours. Viens les voir quand ils sont ivres, bêtes et avilis. Vois leur vulnérabilité. Les fissures dans leur armure. Pour les supplanter, il faut les connaître, n’est-ce pas ? Je ne dis pas que tu les apprécieras davantage... tu n’as pas besoin de les apprécier.

– Je t’apprécie toi, dis-je. J’aime bien jouer à faire semblant avec toi.

– Faire semblant ? répète-t-il, comme s’il se demandait si je l’insulte.

– Évidemment.

Je me dirige vers une fenêtre de la grande salle et regarde au-dehors. Le clair de lune éclabousse l’entrée feuillue du labyrinthe. Des torches brûlent non loin, les flammes vacillant dans le vent.

Je reprends :

– Évidemment qu’on fait semblant ! Toi et moi, on n’a rien à faire ensemble, mais c’est quand même amusant.

Il me jauge d’un œil de conspirateur.

– Dans ce cas, continuons.

– Très bien, dis-je, impuissante. Je vais rester. J’irai à ta fête.

Jusqu’à présent, je n’ai pas eu beaucoup l’occasion de m’amuser dans la vie. Difficile de résister à une promesse de divertissement.

Locke me fait traverser plusieurs pièces jusqu’à ce que nous arrivions devant une double porte. Un instant, il hésite et me jette un coup d’œil. Puis il ouvre les battants. Nous nous retrouvons dans une vaste chambre. Tout est recouvert d’une couche de poussière si épaisse qu’elle en est oppressante. Je distingue des empreintes de pas – celles de deux personnes. Locke est déjà venu ici, mais rarement.

– Les robes qui sont dans le placard appartenaient à ma mère. Emprunte ce que tu veux, dit-il en me prenant par la main.

Tandis que j’observe cette pièce intacte au cœur de la maison, je comprends le chagrin qui a poussé Locke à la laisser si longtemps inviolée. Je suis touchée qu’il m’autorise à y entrer. Si j’avais une pièce remplie des

affaires de ma mère, je ne sais pas si j'accepterais qu'on y entre. Je ne sais pas si moi-même j'en aurais le courage.

Il ouvre l'un des placards. La plupart des toilettes sont mangées aux mites, mais je vois ce qu'elles étaient autrefois. Une jupe avec des motifs de grenades en perles ; une autre qu'on peut remonter comme un rideau pour dévoiler une scène et des automates incrustés de bijoux. Une autre encore est ornée de silhouettes de satyres dansants aussi grandes que la robe elle-même. J'ai toujours admiré les toilettes d'Oriana pour leur élégance et leur opulence, mais celles-ci éveillent en moi une envie qui confine à l'avidité. Elles me font regretter de n'avoir jamais vu la mère de Locke dans l'une de ses tenues. Elles m'incitent à croire qu'elle devait aimer rire.

– Je ne crois pas en avoir jamais vu de telles, dis-je. Tu veux vraiment que j'en porte une ?

De la main, il effleure une manche.

– Elles sont un peu abîmées.

Je proteste :

– Non, je les adore.

Celle avec les satyres me paraît la moins endommagée. Je l'époussette et l'enfile derrière un paravent. Je lutte, car c'est le genre de robe difficile à passer sans l'aide de Tombenloc. Je ne vois pas du tout quelle autre coiffure me faire, alors je laisse mes cheveux tels quels, tressés en couronne autour de ma tête. Quand j'essuie d'une main un miroir d'argent et que je me vois ainsi vêtue de la toilette d'une Fæ morte, je ne peux réprimer un frisson.

Soudain, j'ai oublié pourquoi je suis ici. Je ne suis pas certaine des intentions de Locke. Quand il veut me parer des bijoux de sa mère, je les refuse.

– Sortons au jardin, dis-je.

Je n'ai plus envie de rester dans cette pièce déserte, où tout résonne.

Locke range le long collier d'émeraudes qu'il avait pris. Quand nous quittons la chambre, je jette un dernier coup d'œil aux robes qui moisissent dans leur placard. Malgré mon mal-être, une partie de moi ne peut s'empêcher de me projeter en maîtresse des lieux. De voir le prince Dain, son front ceint de la couronne. D'imaginer recevoir à la longue table où Locke et

moi nous sommes embrassés, mes camarades de classe buvant le vin vert clair et faisant comme s'ils n'avaient jamais tenté de m'assassiner. Locke, sa main dans la mienne.

Et moi, les espionnant tous pour le compte du roi.

Le labyrinthe végétal, plus haut qu'un ogre, est formé de haies au feuillage dense, d'un vert profond et brillant. Apparemment, le cercle de Cardan s'y retrouve souvent. En sortant de chez Locke, en retard pour sa propre fête, je les entends rire au cœur du labyrinthe. L'odeur de liqueur de pin embaume l'air. La lueur des torches projette de longues ombres et nimbe tout d'écarlate. Je ralentis le pas.

Je glisse la main dans une poche de la robe que j'ai empruntée pour toucher mon couteau, encore taché du sang de Valerian. Ce faisant, mes doigts rencontrent un autre objet. Quelque chose que la mère de Locke a dû laisser là des années auparavant. L'extirpant, je découvre un gland doré. Ça n'a pas l'air d'être un pendentif (il n'y a pas de chaîne), et je ne vois pas quelle fonction il peut avoir si ce n'est d'être purement décoratif. Je le remets dans ma poche.

Locke me tient la main tandis que nous contournons les angles du labyrinthe. Il n'y en a pas tant que ça. J'essaie d'en retenir le plan au cas où je devrais en sortir seule. La simplicité du labyrinthe me rend nerveuse plutôt que confiante. Je ne crois pas que les choses simples soient courantes à Terrafæ. À la maison, le dîner sans moi doit toucher à sa fin. Taryn chuchotera à Vivi que Locke et moi avons dû nous éclipser quelque part. Les sourcils froncés, Madoc malmènera sa viande, contrarié que j'aie manqué ses leçons.

J'ai affronté pire.

Au centre du labyrinthe, un flûtiste joue un air rythmé, endiablé. Des pétales de roses blanches virevoltent dans l'air. Des gens du Peuple mangent et boivent, rassemblés autour d'une longue table de banquet sur laquelle on trouve toutes sortes de distillations : des sirops où flottent des racines de mandragore ; du vin de prune acide ; une liqueur claire dans laquelle infuse une poignée de trèfles rouges. Et, à côté, des fioles de jamais-plus doré.

Cardan est allongé sur une couverture, la tête renversée, son ample chemise déboutonnée. Même s'il est encore tôt, il a l'air déjà complètement saoul. Sa bouche est tachée d'or. Une fille cornue que je ne connais pas embrasse sa gorge, tandis qu'une autre, aux cheveux couleur jonquille, presse ses lèvres sur son mollet, juste au-dessus de sa botte.

À mon grand soulagement, Valerian n'est visible nulle part. J'espère qu'il est chez lui, à panser la blessure que je lui ai infligée.

Locke m'apporte un doigt de liqueur brûlante. Par politesse, j'en bois une infime gorgée. Aussitôt, je suis prise d'une quinte de toux, ce qui attire l'attention de Cardan. Son regard se pose sur moi. C'est à peine s'il ouvre les yeux, mais je les vois luire sous ses paupières, comme du goudron. Il me fixe pendant que l'une des filles l'embrasse sur la bouche et glisse sa main sous l'ourlet de sa chemise à jabot ridicule.

Mes joues s'empourprent. Je détourne le regard, me maudissant de lui avoir donné la satisfaction de paraître embarrassée. C'est lui qui se donne en spectacle.

– Je vois qu'un membre du cercle des Asticots a choisi de nous honorer de sa présence ce soir, déclare Nicasia en glissant vers nous dans une robe qui affiche toutes les couleurs du soleil couchant. Mais laquelle est-ce ?

Ignorant son sarcasme, je rétorque :

– Celle que tu n'aimes pas.

Elle part dans un rire strident et forcé.

– Oh, tu serais surprise de connaître l'opinion de certains d'entre nous sur ta jumelle et toi !

Locke m'attrape le coude.

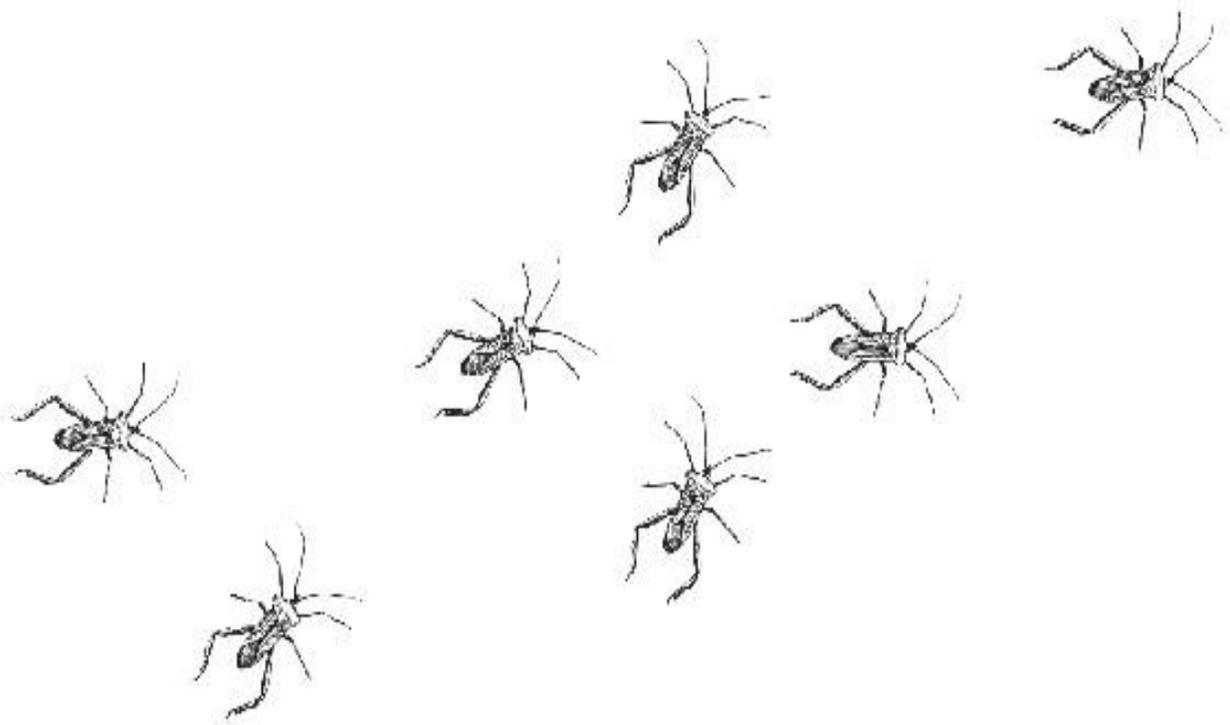
– Viens. Je t'ai promis plus d'amusement que ça, me dit-il, la voix devenue sévère.

Je lui suis reconnaissante de m'entraîner vers une table basse entourée de coussins jetés au sol, mais je ne peux m'empêcher de contrarier Nicasia en lui adressant un petit coucou de la main. Je profite de ce que Locke regarde ailleurs pour verser le reste de ma liqueur dans l'herbe. Quand le flûtiste termine son morceau, un garçon nu, le corps recouvert de peinture d'or, s'empare d'une lyre et se met à chanter une chanson paillardes sur les cœurs

brisés :

– Ô belle dame ! Ô cruelle dame ! Comme il me manque, ton règne infâme ! Comme ils me manquent, tes doux cheveux ! Sans même parler de tes beaux yeux ! Mais ce qui me manque avant tout, ce sont tes nobles cuisses, j'avoue !

Devant le feu, Locke m'embrasse de nouveau. Tout le monde peut nous voir, mais j'ignore si on nous regarde parce que je ferme les yeux aussi fort que je le peux.



Chapitre 17

Je me réveille chez Locke sur un lit recouvert de tapisseries. J'ai un goût de prune acide dans la bouche et les lèvres enflées par les baisers. Locke est allongé à côté de moi, les paupières closes, dans la tenue qu'il portait à la fête. Je m'apprête à me lever, mais je m'arrête pour l'observer : ses oreilles pointues, ses cheveux comme de la fourrure de renard, la douceur de sa bouche, ses longs membres étalés sur le lit. Sa tête repose sur son poignet

recouvert d'une manchette en volants.

La soirée me revient d'un coup. Il y a eu des danses, puis une course-poursuite dans le labyrinthe. Je me rappelle être tombée les mains dans la terre et avoir ri, ce qui ne me ressemble pas du tout. En effet, je constate que la robe de bal que j'ai empruntée est tachée d'herbe.

Quoique je ne serais pas le premier à verdir sa robe.

Le prince Cardan m'a observée toute la nuit, tel un requin qui tourne sans relâche autour de sa proie, dans l'attente du bon moment pour la happer. Encore maintenant, je revois le noir brûlant de ses yeux. Pourtant, si j'ai ri plus fort pour provoquer sa colère, si j'ai souri davantage, si j'ai embrassé Locke plus longuement, c'est le genre de perfidie que même le Peuple ne saurait condamner.

J'ai l'impression que cette nuit n'a été qu'un long rêve improbable.

La chambre de Locke est en désordre : des livres et des vêtements sont éparpillés sur les divans et les canapés bas. Je navigue entre les obstacles pour rejoindre la porte avant de traverser les pièces désertes de la maison. Ayant retrouvé le chemin de la chambre poussiéreuse de sa mère, je retire la robe et j'enfile ma tenue de la veille. Je plonge la main dans la poche de la robe pour récupérer mon couteau. Quand je le sors, le gland d'or vient avec.

Sur une impulsion, je fourre le couteau et le gland dans ma tunique. Je tiens à garder un souvenir de cette soirée, au cas où je n'aurais plus l'occasion de revivre un tel moment. Locke a dit que je pouvais emprunter tout ce que je voulais dans cette pièce, alors j'emporte le gland.

En me dirigeant vers la sortie, je passe à côté de la longue table. Nicasia est là. Elle découpe une pomme avec un petit couteau.

– Tes cheveux ressemblent à un buisson mal entretenu, fait-elle remarquer en mettant une tranche de fruit dans sa bouche.

Je jette un coup d'œil dans une assiette d'argent, sur le mur. Elle me renvoie une image floue et déformée de moi-même. Il ne m'en faut pas plus pour voir que Nicasia a raison : un halo brun m'entoure la tête. Je défais ma tresse et me recoiffe avec les doigts.

– Locke dort encore, dis-je.

J'imagine qu'elle l'attend. Étant celle qui sort de sa chambre, je devrais

probablement me sentir supérieure à elle, mais ce que je ressens en vérité, c'est une légère panique.

Je ne sais pas ce que je suis censée faire. Je ne sais pas comment je suis censée me réveiller chez un garçon, ni comment je suis censée discuter avec l'ex-petite amie de celui-ci. Que Nicasia souhaite me voir morte est bizarrement la seule chose dans tout ça qui me semble normale.

– Ma mère et le frère de Locke pensaient qu'on allait se marier, m'informe Nicasia, comme si elle s'adressait au vide plutôt qu'à moi. Ce devait être une alliance utile.

Perplexe, je demande :

– Locke et toi ?

Elle me jette un regard agacé. Visiblement, ma question l'arrache brièvement à ses rêveries.

– Non, *Cardan* et moi. Mais il détruit tout. C'est une habitude, chez lui.

Bien sûr que *Cardan* détruit tout. Comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas réalisé avant ? Je croyais qu'ils avaient ce défaut en commun.

Je la laisse à sa pomme et à ses souvenirs, et je me mets en route pour le palais. Un vent frais souffle entre les arbres, soulevant mes cheveux défaits et charriant un parfum de pin. Dans le ciel, j'entends les cris des mouettes. Je suis contente qu'on ait cours aujourd'hui. Ça me donne un prétexte pour ne pas rentrer à la maison et éviter de me faire sermonner par Oriana.

La leçon du jour se passe dans la tour, l'endroit que j'aime le moins. Je monte l'escalier puis je m'installe. Je suis en retard, mais je trouve une place sur un banc, au fond. Taryn s'est installée de l'autre côté. Elle me regarde en haussant les sourcils. *Cardan* est assis à côté d'elle, vêtu d'un velours vert orné de ronces dorées doublées de fil bleu. Il se prélasse, ses longs doigts tapotant fébrilement le banc de bois.

Le regarder me rend tout aussi fébrile.

Valerian n'est pas venu. Ne rêvons pas : il finira par réapparaître. Mais au moins, j'ai une journée tranquille devant moi.

Une nouvelle professeure, un chevalier du nom de Dulcamara, nous parle des règles de l'héritage, sans doute en prévision du couronnement.

Le couronnement, qui marquera la fin de mon impuissance. Quand le

prince Dain sera Grand Roi, ses espions hanteront les ombres de Domelfe et n'auront à répondre qu'à lui.

– Dans les cours inférieures, l'assassin d'un roi ou d'une reine peut monter sur le trône, nous explique Dulcamara.

Elle nous informe qu'elle fait partie de la cour des Termites, qui n'a pas encore rejoint la bannière d'Eldred. Sa posture indique qu'elle est habituée à endosser l'armure, bien qu'elle n'en porte pas aujourd'hui.

– C'est pourquoi la reine Mab a passé un marché avec les fées sauvages pour qu'elles forgent la couronne que porte le roi Eldred, et qui ne peut être transmise qu'à ses descendants. Il serait délicat de l'obtenir par la force.

Elle nous adresse un sourire sournois.

Si Cardan s'avisait d'interrompre son cours, elle ne ferait qu'une bouchée de lui et lui briserait les os pour en aspirer la moelle.

Les enfants de la noblesse ont l'air mal à l'aise en regardant Dulcamara. D'après la rumeur, le seigneur Roiben, son souverain, prévoit de prêter allégeance au nouveau Grand Roi, avec nombre de ses courtisans – ceux-là mêmes qui ont repoussé les armées de Madoc des années durant. L'association de Roiben à la Haute Cour de Domelfe est largement considérée comme un coup de maître diplomatique, négocié par le prince Dain contre la volonté de Madoc. Je suppose que Dulcamara est venue pour le couronnement.

Pied-d'alouette, l'un des élèves les plus jeunes, demande d'une voix flûtée :

– Que se passera-t-il quand il n'y aura plus d'enfants dans la lignée des Ronceverte ?

Le sourire de Dulcamara s'adoucit.

– Lorsqu'il restera moins de deux descendants, l'un pour porter la couronne et l'autre pour la lui poser sur la tête, la Haute Couronne et son pouvoir s'effriteront. Tout Domelfe sera libéré de son allégeance. Dans ce cas, qui sait ? Peut-être qu'un nouveau dirigeant fera forger une autre couronne. Peut-être que vous entrerez de nouveau en guerre contre les cours des Seelie et des Unseelie. Peut-être que vous rejoindrez nos bannières dans le Sud-Ouest.

À son sourire, nous voyons que sa préférence ne fait aucun doute.

Je lève la main. Dulcamara me désigne d'un signe de tête.

– Et si quelqu'un essayait de s'emparer de la couronne ?

Cardan me jette un coup d'œil. Je veux le fusiller du regard, mais je ne peux m'empêcher de le revoir alanguie par terre, avec les deux filles. Mes joues s'empourprent à nouveau. Je baisse les yeux.

– Bonne question, commente Dulcamara. D'après la légende, il est impossible de placer la couronne sur le front de quelqu'un qui n'est pas un héritier de Mab. Mais la lignée de Mab a été très féconde... Dans l'hypothèse où deux descendants se disputeraient le trône, cela pourrait réussir. Mais attention : la couronne a été ensorcelée de sorte que l'assassinat de celui qui la porte provoque la mort de la personne qui en est responsable.

Je songe au message que j'ai trouvé chez Balekin ; à l'amanite rougissante ; à ce que c'est d'être vulnérable.

Le cours terminé, je descends prudemment les marches, me souvenant de les avoir prises en courant après avoir poignardé Valerian. Ma vue se brouille. Un instant, j'ai la tête qui tourne, mais la sensation s'estompe. Taryn me pousse vers les bois sitôt que nous sommes dehors.

– Tout d'abord, dit-elle en m'entraînant vers un carré de crosses de fougères, personne ne sait que tu n'es pas rentrée de la nuit à l'exception de Tombenloc, à qui j'ai dû donner tes plus jolies bagues pour garantir son silence. Mais moi, j'exige de savoir où tu étais.

– Locke a donné une fête chez lui. Je suis restée. Il ne s'est pas passé grand-chose. On s'est embrassés, c'est tout.

Elle secoue la tête, faisant s'envoler ses tresses châtaines.

– Je ne sais pas si je te crois.

Je laisse échapper un soupir peut-être un peu trop dramatique.

– Pourquoi mentirais-je ? Ce n'est pas moi qui cache l'identité de mon fiancé.

Taryn fronce les sourcils.

– Je dis juste que dormir dans la chambre de quelqu'un, dans son lit, c'est plus que s'embrasser.

Mes joues s'enflamment quand je pense à ce que j'ai ressenti en me

réveillant avec Locke étendu à côté de moi. Pour détourner l'attention de Taryn, je me mets à spéculer au sujet de son mystérieux soupirant.

– Oooh, c'est peut-être le prince Balekin ! C'est lui que tu vas épouser ? Ou peut-être que c'est Noggle. Vous pourrez compter les étoiles ensemble.

Elle me donne une tape sur le bras, un peu trop brusquement.

– N'essaie pas de deviner, m'ordonne-t-elle. Tu sais que je n'ai pas le droit de dire qui c'est.

– Aïe.

Je cueille une fleur de compagnon blanc et la coince derrière mon oreille.

– Alors, il te plaît ? demande-t-elle. Il te plaît vraiment ?

– Qui, Locke ? Bien sûr qu'il me plaît.

Elle me regarde de travers. Je me demande à quel point elle s'est inquiétée de ne pas me voir rentrer hier.

– Balekin me plaît moins en tout cas, dis-je.

Elle lève les yeux au ciel.

De retour au bastion, je trouve un message de Madoc qui nous informe qu'il rentrera tard. Étant pour une fois désœuvrée, je cherche Taryn. Je l'ai vue monter dans sa chambre quelques minutes auparavant, pourtant elle n'y est pas. Je trouve sa robe sur le lit et son placard grand ouvert. Quelques toilettes y sont suspendues de biais, comme si Taryn les avait sorties avant de les juger inadéquates.

Est-elle partie retrouver son amoureux ? Je fais le tour de la pièce, essayant de l'observer avec les yeux d'une espionne, guettant le signe d'un secret. Je ne remarque rien d'inhabituel, à part quelques pétales de rose qui se fanent sur sa coiffeuse.

Je vais dans ma chambre et m'allonge sur mon lit. Je me repasse les souvenirs de la nuit précédente. Je glisse la main dans ma poche et en sors le couteau pour enfin le nettoyer. Dans le même geste, j'extirpe le gland doré. Je l'examine dans le creux de ma main.

C'est un objet de métal solide. Du bel ouvrage. Au début, ce n'est rien de plus à mes yeux, puis je remarque de fines lignes tout autour, comme s'il y avait des parties amovibles. Comme si c'était un puzzle.

J'ai beau essayer de le dévisser, je n'arrive pas à l'ouvrir. Je n'arrive à rien,

en fait. Je m'apprête à abandonner et à jeter le gland sur ma coiffeuse quand je repère un trou pile en dessous, si petit qu'il est presque invisible. D'un bond, je quitte mon lit et fouille mon bureau à la recherche d'une épingle. Je tente d'enfoncer la pointe dans l'orifice. Il me faut un certain temps, mais je finis par y parvenir : dans un cliquetis, je sens un mécanisme céder.

Un petit escalier se déploie du centre brillant du fruit, révélant un minuscule oiseau doré. Son bec se met à bouger, et il déclame d'une voix grêle :

– À toi qui te soucies de mon sort, voici les dernières paroles de Liriope. J'ai trois oiseaux d'or à disséminer. Trois chances que l'un d'eux te parvienne. Le mal est trop avancé pour qu'un antidote me sauve, alors si tu entends ces mots, je te confie le fardeau de mes secrets ainsi que ma dernière volonté. Protège-le. Éloigne-le des dangers de cette cour. Garde-le bien à l'abri, et ne lui révèle jamais la vérité à propos de ce qui m'est arrivé.

À cet instant, Tombenloc entre dans ma chambre avec un plateau à thé. Elle tente d'apercevoir ce que je fais, mais je recouvre le gland de ma main.

Lorsqu'elle s'en va, je pose l'objet et me sers une tasse de thé. Liriope est la mère de Locke. Dans son message, on dirait qu'elle demande à quelqu'un (la personne qui se soucie de son sort) d'emporter et de cacher son fils (Locke). D'après elle, ce sont ses « dernières paroles ». Elle devait donc se savoir mourante. Peut-être les glands étaient-ils destinés au père de Locke, dans l'espoir que leur fils passe le reste de son existence à explorer des lieux sauvages en sa compagnie plutôt que de se retrouver mêlé à des intrigues.

Puisque Locke est toujours là, on dirait bien qu'aucun des trois glands n'a été découvert. Il se peut même qu'aucun d'eux n'ait quitté son boudoir.

Je devrais le restituer à Locke. Le laisser décider quoi en faire. Mais je ne pense qu'à une chose : le message trouvé sur le bureau de Balekin ; le message qui semblait impliquer Balekin dans le meurtre de Liriope. Faut-il que je raconte tout à Locke ?

Je sais d'où vient l'amanite rougissante que vous avez réclamée, mais je me dissocie de l'utilisation que vous en ferez.

Je me répète ces mots en boucle, comme je retourne le gland dans ma main.

Quelque chose me chiffonne dans cette phrase.

Je la recopie sur une feuille pour être sûre de me la rappeler correctement. Lors de ma première lecture, le message semblait sous-entendre que la reine Orlagh avait trouvé un poison mortel pour Balekin. Mais les amanites rougissantes, bien que rares, poussent dans la nature, même sur cette île. J'en ai moi-même cueilli dans les bois Lactés, à côté des abeilles des prunelliers qui bâtissent leurs nids en hauteur dans les arbres (on peut préparer un antidote avec leur miel, ai-je appris au cours de mes récentes lectures). Ce champignon n'est pas dangereux, pourvu qu'on n'ingère pas le liquide rouge.

Et si, dans son message, la reine Orlagh ne voulait pas signifier qu'elle avait trouvé des amanites et allait en donner à Balekin ? Et si, par « je sais d'où vient l'amanite », Orlagh disait simplement qu'elle savait d'où venait un champignon *en particulier* ? Après tout, elle en avait écrit le nom au singulier. Elle mettait en fait le prince Balekin en garde non pas contre le poison lui-même, mais contre ce qu'il comptait faire de l'information qu'elle lui transmettait.

Autrement dit, Balekin n'a pas l'intention d'empoisonner Dain.

En revanche, s'il a trouvé de qui venait le champignon qui a tué la mère de Locke, peut-être a-t-il découvert qui a voulu sa mort. Et si la réponse était au manoir, parmi les autres documents que, dans ma hâte, j'ai omis d'inspecter ?

Je dois y retourner. Je dois remonter dans cette tour. Dès aujourd'hui, avant que la date du couronnement se rapproche. Parce qu'il est possible que Balekin n'ait aucune intention de tuer Dain, que la cour des Ombres se trompe sur toute la ligne. Ou bien, si elle a vu juste, il n'a pas l'intention de le faire avec des amanites rougissantes.

J'avale mon thé en vitesse, puis je prends la tenue de servante au fond de mon placard. Je dénoue mes cheveux avant de les tresser en une natte grossière, comme les filles qui travaillent chez Balekin. Je cale mon couteau sur le haut de ma cuisse et fourre ma boîte à sel en argent dans ma poche. Puis j'attrape ma cape, j'enfile mes chaussons de cuir et me voilà dehors, les paumes moites de sueur.

J'ai beaucoup appris depuis ma première incursion au Manoir Creux. J'en sais suffisamment pour mieux mesurer les risques que j'ai pris la fois

précédente. Cela ne me rassure pas du tout. Ayant vu Balekin à l'œuvre avec Cardan, je ne suis pas sûre de pouvoir supporter le châtement qu'il m'infligerait s'il m'attrapait.

Je prends une profonde inspiration avant de me dire que je ne dois pas me laisser surprendre.

Voici la véritable mission de l'espion, d'après le Cafard : l'information est secondaire. Tout le travail consiste à ne pas se faire prendre.

Dans le couloir, je croise Oriana. Elle me détaille de la tête aux pieds. Je dois résister à l'envie de ramener les pans de ma cape sur moi. Elle porte une robe couleur mûre blanche. Ses cheveux sont légèrement relevés en arrière. La pointe de ses oreilles est recouverte de petites manchettes en cristal scintillant. J'aimerais bien porter les mêmes : elles cacheraient la courbe de mes oreilles humaines.

– Tu es rentrée extrêmement tard la nuit dernière, me reproche Oriana. Tu as manqué le dîner, et ton père t'attendait pour l'entraînement.

– Je ne recommencerai pas.

Je regrette aussitôt mon engagement, puisque je ne serai sans doute pas rentrée pour le dîner ce soir non plus. J'ajoute :

– Demain. Je ferai mieux demain.

– Créature déloyale, murmure Oriana en me scrutant comme si elle pouvait percer à jour mes secrets. Tu mijotes quelque chose.

J'en ai assez de ses soupçons. Vraiment. J'en ai assez.

– C'est ce que tu crois toujours, dis-je. Et, pour une fois, tu as raison.

La laissant s'inquiéter de ce que j'ai bien pu vouloir dire, je descends l'escalier et sors sur la pelouse. Cette fois, personne ne se dresse en travers de mon chemin ; personne ne tente de me faire changer d'avis sur ce que je m'apprête à faire.

Je décide d'être plus prudente et de ne pas prendre le crapaud. Alors que je traverse les bois à pied, je vois une chouette qui vole en cercle au-dessus de moi. Je remonte ma capuche pour cacher mon visage.

Au Manoir Creux, je laisse ma cape à l'extérieur, entre les bûches d'un tas de bois, puis j'entre par les cuisines, où l'on prépare le dîner : des pigeonceaux laqués à la gelée de rose. L'odeur de leur peau grillée suffit à

me mettre l'eau à la bouche. Mon estomac gronde.

J'ouvre un meuble de rangement dans lequel je trouve une douzaine de bougies, couleur peau de chamois et rehaussées du sceau doré représentant l'emblème de Balekin : trois merles rieurs. J'en prends neuf. Me déplaçant aussi mécaniquement que possible, je les porte devant les gardes. L'un d'eux me regarde de travers. Je suis sûre qu'il me trouve l'air louche, mais il m'a déjà vue, et mon pas est plus décidé que la dernière fois.

Du moins jusqu'à ce que je voie Balekin descendre l'escalier.

Le prince jette un coup d'œil dans ma direction. Je ne peux que baisser la tête et continuer à avancer comme un automate. Je porte les bougies dans la pièce d'en face, qui se trouve être la bibliothèque.

À mon grand soulagement, Balekin ne m'a pas vraiment remarquée. Mon cœur bat quand même à toute allure, et j'ai le souffle court.

La jeune servante qui nettoyait l'âtre de la chambre de Cardan la dernière fois que je suis venue remet mollement des livres sur les étagères. Elle est telle que dans mon souvenir : maigre, les lèvres gercées, les yeux cernés de bleu. Ses gestes sont lents, comme si l'air avait la densité de l'eau. Dans son rêve de droguée, je fais partie des meubles. J'ai même moins d'importance qu'eux.

Je scrute impatientement les étagères, sans rien repérer d'utile. Je dois monter dans la tour, passer en revue toute la correspondance du prince Balekin et espérer tomber sur quelque chose qui ait un rapport avec la mère de Locke, Dain, ou le couronnement. Quelque chose que je n'aurais pas vu.

Mais tant que Balekin reste entre l'escalier et moi, je suis coincée.

J'observe de nouveau la fille. Je me demande à quoi ressemble sa vie ici, de quoi elle rêve. Si elle a déjà eu l'occasion de s'enfuir. Au moins, grâce au geis, si Balekin m'attrape, je ne finirai pas comme elle.

Je patiente. Je compte jusqu'à mille tout en mettant mes bougies sur une chaise. Puis je jette un coup d'œil à l'extérieur de la pièce : ouf, Balekin est parti. Je m'empresse de monter les marches pour aller vers la tour. Je retiens mon souffle en passant devant la porte de la chambre de Cardan. La chance est avec moi : elle est fermée.

Après avoir grimpé l'escalier, je me retrouve dans le bureau de Balekin.

Un peu partout, je remarque des pots remplis d'herbes. Je les observe avec un regard neuf. Quelques plantes sont toxiques, d'autres sont de simples narcotiques. Je ne vois d'amanites rougissantes nulle part. Je m'avance vers le bureau et m'essuie les mains sur le tissu rêche de ma robe afin de ne laisser aucune trace de sueur. Je tâche de me souvenir de la place de chaque document.

Je trouve deux lettres de Madoc. A priori, elles concernent la présence ou non de tel ou tel chevalier et leur placement autour du dais central. D'autres portent sur des affectations, des réjouissances, des fêtes et des moments de débauche. L'unique élément un peu surprenant est un petit poème d'amour. Des vers de mirliton, écrits de la main du prince Dain, et qui ont pour objet une femme anonyme dont on sait seulement qu'elle a « des cheveux de lever de soleil » et des « étoiles dans les yeux ». Mais rien sur des amanites, rien sur du poison. Rien non plus sur Liriope ou un assassinat.

Pire, je ne trouve aucune trace d'un complot contre le prince Dain. Si Balekin a réellement l'intention d'assassiner son frère, il a eu l'intelligence de ne laisser traîner aucune preuve. Même la lettre sur l'amanite rougissante a disparu.

J'ai pris le risque de revenir au Manoir Creux pour rien.

Un instant, je reste plantée là, à faire le point. Je dois partir sans attirer l'attention.

Je sais : je vais me faire passer pour une messagère. Je prends une feuille vierge ; j'écris Madoc d'un côté et scelle l'autre avec de la cire. L'odeur de soufre de l'allumette imprègne l'air un moment. Alors qu'elle se dissipe, je redescends l'escalier, mon message factice à la main.

Lorsque je repasse devant la bibliothèque, j'hésite. La servante est toujours là. D'un geste automatique, elle prend des livres sur une pile et les pose sur les étagères. Elle continuera ainsi jusqu'à ce qu'on lui ordonne de faire autre chose, jusqu'à ce qu'elle s'effondre, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne et que plus personne ne se souvienne d'elle. Comme si elle n'était rien.

Je ne peux pas la laisser ici.

Moi, personne ne m'attend dans le monde des mortels, mais peut-être que ce n'est pas son cas. Alors oui, je vais trahir la confiance que le prince Dain a

placée en moi. Je vais trahir Terrafæ, même. J'en suis consciente. Pourtant, je ne peux pas me résoudre à l'abandonner à son sort.

C'est un soulagement pour moi de le réaliser.

J'entre dans la bibliothèque et pose le message sur une table. La fille ne se retourne pas. Elle n'a aucune réaction. Je prends un peu de sel au fond de ma poche. Je tends ma paume ouverte vers elle, comme si je voulais amadouer un cheval avec du sucre.

– Tiens, mange, lui dis-je à voix basse.

Elle se tourne vers moi, sans me voir.

– On ne me le permet pas, réplique-t-elle d'une voix rauque à force de ne jamais en faire usage. Pas de sel. Tu n'as pas le droit de...

Je plaque ma main sur sa bouche. Un peu de sel tombe par terre ; le reste se colle sur ses lèvres.

Je suis une idiote. Une idiote impulsive.

J'entoure la fille d'un bras et la guide vers le fond de la pièce. Elle tente de crier et de me mordre. Elle me griffe les bras avec ses ongles. Je la plaque contre le mur, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse, qu'elle n'ait plus envie de lutter.

Tout en la maintenant, je lui chuchote :

– Je suis désolée. J'ai improvisé. Je ne te veux aucun mal. Je veux te sauver. S'il te plaît, laisse-moi faire. Laisse-moi te sauver.

Au bout d'un moment, j'estime qu'il y a assez longtemps qu'elle ne se débat plus pour pouvoir retirer ma main. Elle halète mais ne hurle pas, ce qui me paraît bon signe.

– On s'en va, dis-je. Tu peux me faire confiance.

Elle me regarde d'un air perplexe, comme si elle ne comprenait pas.

– Fais comme si tout était normal.

En l'aidant à se redresser, je me rends compte que je lui demande l'impossible. Ses yeux roulent dans leurs orbites, comme ceux d'un cheval affolé. Je ne sais pas combien de temps j'ai devant moi avant qu'elle perde la raison pour de bon.

Malgré tout, la seule option est de la faire sortir du Manoir Creux aussi vite que possible. Je passe la tête dans la salle principale. Elle est toujours déserte. Je fais sortir la fille de la bibliothèque. Elle regarde autour d'elle comme si

elle voyait pour la première fois l'imposant escalier de bois et la galerie au-dessus. Puis je me rappelle avoir oublié mon faux message sur la table, dans la bibliothèque.

– Attends, dis-je. Je dois retourner ch...

Elle se met à gémir plaintivement et à vouloir se libérer de ma prise. Je l'emmène quand même et récupère le message, que je froisse et fourre dans ma poche. Il ne me sert plus à rien : si je le montrais, les gardes pourraient ensuite se le rappeler et faire le lien entre la disparition d'une servante, son ravisseur et la maison de Madoc.

– Comment t'appelles-tu ?

La fille secoue la tête.

J'insiste :

– Tu dois bien t'en souvenir !

C'est terrible : au lieu de m'inspirer de la compassion, elle m'agace. Je me sermonne : *Secoue-toi ! Arrête de t'écouter. Il faut y aller.*

– Sophie, dit-elle dans une sorte de sanglot.

Les larmes lui montent aux yeux. La cruauté dont je vais devoir faire preuve me met de plus en plus mal à l'aise.

– Il ne faut pas que tu pleures.

Je lui parle aussi rudement que possible en espérant lui faire assez peur pour qu'elle m'écoute. Je m'efforce de parler comme Madoc ; de donner l'impression que j'ai l'habitude qu'on m'obéisse.

– Ne pleure pas. Si tu pleures, je te gifle.

Elle a un mouvement de recul, mais se ressaisit en silence. J'essuie ses yeux du revers de ma main.

Je lui demande :

– C'est bon ?

D'après son silence, je déduis que notre conversation s'arrête là. Nous allons devoir repasser devant les gardes. C'est le seul moyen de sortir. Certes, Sophie plaque un horrible rictus sur sa figure, mais je me félicite qu'elle se soit suffisamment ressaisie pour le faire. Ce qui m'inquiète davantage, c'est la façon qu'elle a de tout détailler. Alors que nous nous dirigeons vers les gardes, il est impossible de masquer l'intensité de son regard.

J'improvise. Je fais comme si je récitais un message appris par cœur, sans aucune modulation dans ma voix.

– Le prince Cardan a dit que nous devions aller le servir.

L'un des gardes se tourne vers l'autre.

– Ça ne va pas plaire à Balekin.

J'essaie de ne pas réagir, mais c'est difficile. Je me contente de rester là et d'attendre. S'ils se ruent sur nous, je n'aurai d'autre choix que de les tuer.

– Très bien, concède le premier garde. Allez-y. Mais dites à Cardan que son frère exige qu'il vous ramène toutes les deux, cette fois.

Je n'aime pas cette injonction.

Le deuxième garde observe Sophie et son regard affolé.

– Qu'est-ce que tu as à faire cette tête ?

Je sens tout son corps trembler à côté du mien. Vite, je dois trouver une réplique avant elle.

– Le seigneur Cardan nous a demandé d'être plus attentives.

J'espère que cet ordre ambigu, prompt à créer la confusion, paraîtra plausible et expliquera l'étrange attitude de Sophie.

Nous nous dirigeons ensuite vers les cuisines. Nous passons à côté d'autres domestiques humains, autant de personnes que je ne sauve pas. Je suis consciente de la futilité de mon acte. Cela compte-t-il vraiment d'aider une seule personne ?

Quand j'aurai du pouvoir, je trouverai le moyen de leur venir en aide. À tous, me dis-je. Et quand Dain sera au pouvoir, j'aurai du pouvoir.

Je veille à ne pas marcher trop vite. Je m'autorise à expirer seulement une fois que nous sommes enfin dehors.

Mais, même là, c'est trop tôt : Cardan chevauche vers nous, perché sur un grand cheval gris pommelé. Derrière lui, une jeune fille monte une haquenée. C'est Nicasia. Dès que Cardan entrera dans le Manoir, les gardes l'informeront. Dès lors, il saura qu'il y a un problème.

S'il ne me voit pas avant.

Quelle serait la punition pour avoir enlevé la servante d'un prince ? Je l'ignore. Une malédiction, peut-être, comme être transformée en corbeau et contrainte de voler vers le nord pour vivre sept fois sept ans dans un palais de

glace. Ou pire : pas de malédiction du tout. Une exécution.

Je dois me faire violence pour ne pas prendre mes jambes à mon cou. Non pas que je pense pouvoir atteindre les bois, surtout en traînant une fille derrière moi. Avec son cheval, Cardan nous piétinerait toutes les deux.

Les dents serrées, je chuchote à Sophie plus sèchement que je ne l'aurais voulu :

– Arrête de tout scruter comme ça ! Baisse les yeux.

– Et toi, arrête de me houspiller ! rétorque-t-elle.

Au moins, elle ne pleure pas. Je garde la tête basse puis, passant mon bras dans le creux de son coude, je la guide vers les bois.

Du coin de l'œil, je vois Cardan mettre pied à terre, ses cheveux noirs soulevés par le vent. Il regarde dans ma direction et marque une pause. Je retiens mon souffle, sans courir.

Je ne dois pas courir.

Je n'entends pas de sabots marteler le sol ; pas de course folle pour nous rattraper et nous punir. À mon immense soulagement, Cardan a l'air de nous prendre pour deux servantes qui s'apprêtent à aller ramasser du bois ou cueillir des baies.

Plus nous approchons de la lisière des bois, plus chacun de mes pas accroît mon inquiétude.

C'est alors que Sophie se laisse tomber à genoux. Elle se retourne pour regarder le manoir de Balekin. Un gémissement aigu sort des profondeurs de sa gorge.

– Non, gémit-elle en secouant la tête. Non non non non non. Non. Ce n'est pas réel. Ça n'est pas arrivé.

Je la secoue et la relève en enfonçant mes doigts sous son bras.

– Debout, dis-je. Lève-toi, ou je t'abandonne ici. Tu m'as bien comprise ? Je t'abandonne ici, et le prince Cardan te retrouvera et te ramènera là-bas !

Osant jeter un coup d'œil en arrière, je le vois. Il mène son cheval aux écuries. Toujours en selle, Nicasia renverse la tête en arrière. Elle rit de quelque chose qu'il a dit. Lui aussi sourit, mais pas de son sourire narquois habituel. Il ne ressemble plus à l'affreux méchant tout droit sorti d'un conte. Il ressemble à un garçon non humain en balade avec son amie, dans le clair

de lune.

Sophie avance d'un pas chancelant. On ne peut pas se faire prendre maintenant – pas si près du but !

Sitôt que j'atteins le sous-bois tapissé d'aiguilles de pin, je laisse échapper un énorme soupir. Je continue à pousser Sophie jusqu'à ce que nous ayons atteint le ruisseau. Je le lui fais traverser. L'eau glacée et la boue collante nous ralentissent. Je prends tout ce qui est bon pour effacer nos traces.

Elle finit par se laisser tomber sur la rive d'en face et s'abandonner à ses sanglots. Je la regarde sans savoir quoi faire. Je regrette de ne pas être quelqu'un de meilleur, de plus compatissant, au lieu d'être agacée ou inquiète à l'idée qu'on se fasse prendre. Je m'oblige à m'asseoir sur les vestiges d'un tronc d'arbre rongé par les termites, et je la laisse pleurer. Mais les minutes s'écoulent, et ses larmes ne tarissent pas. Je m'approche d'elle et m'agenouille dans l'herbe boueuse.

– On n'est pas loin de chez moi, dis-je en essayant de me montrer persuasive. Il faut juste marcher encore un peu.

– La ferme ! crie-t-elle en levant la main pour me repousser.

Ma frustration éclate. J'ai envie de lui hurler dessus. De la secouer. Je me retiens de répondre et serre les poings.

– D'accord, dis-je après avoir pris une profonde inspiration. Tout ça va très vite, je le sais. Mais je veux réellement t'aider. Je peux te faire quitter Terrafæ. Cette nuit.

La fille secoue de nouveau la tête.

– Je ne comprends pas. Je... J'étais au festival Burning Man. Quelqu'un a dit qu'il y aurait des hors-d'œuvre servis pour un riche excentrique dans l'une des tentes climatisées. « Mais ne mange rien, il m'a dit. Sinon, tu devras me servir pendant mille ans... »

Maintenant, je comprends comment elle a été piégée. Elle a dû croire qu'il plaisantait. Elle a dû rire, il a dû sourire. Ensuite, qu'elle ait mangé un feuilleté à la crevette ou volé de l'argenterie... l'issue aurait été la même.

– Ça va aller, dis-je d'une manière absurde. Ça va bien se passer.

Elle me regarde comme si elle me voyait pour la première fois. Elle remarque que je suis vêtue comme elle, comme une servante, mais que je

dégage quelque chose d'étrange.

– Qui es-tu ? demande-t-elle. Où sommes-nous ? Que nous est-il arrivé ?

Je lui ai demandé son nom, je suppose que je dois lui donner le mien.

– Je m'appelle Jude. J'ai grandi ici. Une de mes sœurs peut te faire traverser la mer pour rejoindre la ville humaine la plus proche. De là, tu pourras appeler quelqu'un pour qu'on vienne te chercher, ou aller voir la police, qui retrouvera ta famille. C'est presque fini.

Sophie digère l'information.

– Est-ce que c'est une sorte de... Qu'est-ce qui s'est passé ? Je me souviens de choses... impossibles. Et je le voulais. Non, je n'ai pas pu vouloir...

Elle laisse sa phrase en suspens. Je ne sais pas quoi répondre. Je ne peux pas deviner ce qu'elle allait dire.

– S'il te plaît, reprend-elle, dis-moi que tout ça n'est pas réel. Je ne crois pas que je pourrais vivre si quoi que ce soit de tout ça est réel.

Elle observe les bois alentour, comme pour se prouver qu'ils n'ont rien de magique – comme tout le reste, d'ailleurs. Ce qui est stupide : tous les bois sont magiques.

– Allez, viens, dis-je.

Je n'aime pas la teneur de ses propos, mais il ne sert à rien de mentir pour la reconforter. Elle va devoir accepter qu'elle a été prisonnière de Terrafæ. Ce n'est pas comme si je disposais d'un bateau pour lui faire traverser la mer. Tout ce que j'ai, ce sont les étalons-séneçons de Vivi.

– Tu peux marcher encore un peu ?

Plus vite elle sera de retour dans le monde des humains, mieux ce sera.

Alors que je me rapproche de chez Madoc, je me souviens d'avoir laissé ma cape cachée dans le tas de bois à l'extérieur du Manoir Creux. Je me maudis intérieurement. Je mène Sophie aux écuries et l'installe dans un box vide. Elle se laisse tomber dans le foin. Je crois qu'avoir aperçu le crapaud géant lui a fait perdre le peu de confiance qu'elle avait en moi.

– Voilà ! dis-je avec une gaîté feinte. Je vais à l'intérieur chercher ma sœur. Je veux que tu m'attendes ici. Promets-le-moi.

Elle pose sur moi un regard terrible.

– Je ne peux pas. Je ne peux pas affronter ça.

– Il le faut.

Ma voix est plus dure que je le voulais. Je rentre furtivement dans la maison et monte l'escalier aussi vite que possible, espérant de tout cœur ne croiser personne. J'ouvre la porte de la chambre de Vivi sans prendre la peine de frapper.

Heureusement, ma grande sœur est allongée sur son lit. Elle écrit une lettre à l'encre verte, avec des cœurs, des étoiles et des visages dessinés dans la marge. À mon arrivée, elle lève les yeux et rejette ses cheveux en arrière.

– En voilà, une tenue intéressante !

– J'ai fait une grosse bêtise, dis-je, pantelante.

Aussitôt, elle se redresse et se laisse glisser de son lit.

– Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai enlevé une humaine. Une servante du prince Balekin. Il faut que tu m'aides à la reconduire dans le monde des mortels avant que ça se sache.

Tout en prononçant ces mots, je réalise encore une fois à quel point j'ai été ridicule d'agir ainsi. Les risques que j'ai pris ! Quelle idiote ! Il suffira que Balekin trouve une autre humaine prête à se laisser avoir.

Mais Vivi ne me réprimande pas.

– O.K., laisse-moi le temps de mettre mes chaussures. Je croyais que tu allais m'avouer avoir tué quelqu'un.

– Pourquoi est-ce que tu croirais une chose pareille ?

Elle ricane en cherchant ses bottes. Tout en nouant ses lacets, elle lève les yeux vers moi.

– Jude, tu continues à afficher un joli sourire face à Madoc, mais moi, je ne suis pas dupe.

Je ne sais pas trop quoi répondre à ça.

Elle enfile un long manteau bordé de fourrure et orné de fermoirs en forme de grenouille.

– Où est la fille ?

– Dans les écuries, dis-je. Je t'accomp...

Vivi refuse d'un signe de tête.

– Certainement pas. Tu dois te changer. Mets une robe et va dîner. Veille à

te comporter normalement. Si on te pose des questions, dis que tu étais dans ta chambre pendant tout ce temps.

Je proteste :

– Personne ne m’a vue !

À son expression, Vivi ne me croit pas une seconde.

– Personne ? Tu en es sûre ?

Je pense à Cardan qui arrivait au moment où l’on partait et aux gardes à qui j’ai menti.

Je rectifie :

– Probablement personne. Personne qui ait remarqué quoi que ce soit.

Si Cardan m’avait reconnue, il ne m’aurait jamais laissée partir. Il n’aurait jamais laissé passer une si belle occasion de prendre l’ascendant sur moi.

– Oui, c’est bien ce que je pensais, soupire Vivi en levant une main autoritaire. Jude, ce n’est pas prudent !

– Je viens. La fille s’appelle Sophie, et elle est terrorisée.

Vivi ricane.

– Tu m’étonnes.

– Je ne crois pas qu’elle acceptera de partir avec toi. Tu leur ressembles.

Peut-être que ce que je crains plus que tout, c’est que mes nerfs lâchent. Je m’inquiète qu’une fois l’adrénaline redescendue, je me trouve face à la folie que j’ai commise. Mais vu la méfiance de Sophie à mon égard, je suis certaine que les yeux de chat de Vivi suffiront à la pousser à bout.

– Parce que tu es l’une d’entre eux, dis-je.

– Tu me dis ça au cas où je l’aurais oublié ?

– On doit y aller. Je viens. On n’a pas le temps d’en discuter.

– Bon, comme tu voudras.

Ensemble, nous descendons l’escalier. Alors que nous allions sortir, elle m’attrape par l’épaule.

– Tu ne peux pas sauver notre mère, tu sais, me dit-elle. Elle est déjà morte.

– Ce n’est pas...

– Ah non ? Ça n’a rien à voir ? Dis-moi que cette fille n’est pas une projection de maman. Une mère de substitution.

– Je veux aider Sophie. C’est tout.

Je me libère d’un coup d’épaule.

Dehors, la lune brille haut dans le ciel et teinte les feuilles d’argent. Vivi va cueillir quelques tiges de séneçon.

– Si tu le dis. Va donc chercher cette Sophie.

Je la retrouve là où je l’ai laissée, courbée dans le foin. Elle se parle doucement à elle-même. Je suis soulagée. Je craignais qu’elle se soit enfuie et de devoir lui courir après dans la forêt. Je me réjouis que personne de chez Balekin ne soit venu la chercher pour la ramener au Manoir.

– Bon, dis-je avec une joie forcée. Nous sommes prêtes.

– Oui.

Sophie se lève. Son visage est mouillé de larmes, mais elle ne pleure plus. Elle a l’air en état de choc.

Une fois de plus, je tente de la rassurer :

– Tout va bien se passer.

Elle ne répond pas. Sans un mot, elle me suit derrière les écuries, où Vivi nous attend avec deux poneys efflanqués aux yeux verts et à la crinière de dentelle.

Sophie les observe, puis regarde Vivi. Elle se met à reculer en secouant la tête. Quand je m’approche d’elle, elle s’écarte de moi aussi.

– Non, non, non, supplie-t-elle. S’il vous plaît, non. J’en ai assez. Non.

– Ce n’est qu’un tout petit peu de magie, tente de la raisonner Vivi.

Ces mots viennent toutefois de quelqu’un qui a les oreilles pointues et légèrement duveteuses, et des yeux qui brillent comme de l’or dans le noir.

– C’est trois fois rien, vraiment. Ensuite plus jamais tu ne verras la moindre trace de magie. Tu seras de retour dans le monde normal, celui des mortels, où on vit le jour. C’est le seul moyen de t’y conduire. On va voler.

– Non, insiste Sophie d’une voix brisée.

Je propose :

– Allons marcher près de la falaise. Là-bas, tu verras les lumières, peut-être même quelques bateaux. Tu te sentiras mieux quand tu auras vu où on t’emmène.

– On n’a pas beaucoup de temps, me rappelle Vivi avec un regard insistant.

– Ce n’est pas loin, dis-je.

Je ne sais pas quoi faire d’autre. La seule alternative qui me vient à l’esprit, c’est l’assommer ou demander à Vivi de l’ensorceler. Les deux sont exclues.

Nous traversons donc les bois, suivies des étalons-séneçons. Sophie ne se dérobe pas. La marche semble l’apaiser. En chemin, elle ramasse des cailloux ; des galets lisses dont elle ôte la terre avant de les glisser dans ses poches.

Je lui demande :

– Tu te souviens de ta vie d’avant ?

Elle hoche la tête et ne dit rien pendant un moment. Puis elle se tourne vers moi et émet un drôle de rire rauque.

– J’ai toujours voulu que la magie existe. C’est un comble, non ? Je voulais qu’il y ait le lapin de Pâques et le père Noël. Et la fée Clochette. Je me souviens de la fée Clochette. Mais je ne le veux plus.

– Je sais, dis-je.

Je suis sincère. Moi aussi, j’ai souhaité bien des choses au fil des années, mais mon désir le plus cher, c’est que rien de tout ça ne soit réel.

Arrivée près de l’eau, Vivi enfourche l’un des poneys et installe Sophie devant elle. Je me hisse sur le second. Sophie pose un dernier regard sur les bois, puis me jette un coup d’œil. On dirait qu’elle n’a pas peur. On dirait qu’elle commence à croire que le pire est passé.

– Accroche-toi, conseille Vivi.

Du haut de la falaise, son étalon donne un coup de sabot et le voilà dans les airs. Le mien le suit. L’exaltation du vol me gagne. Je souris en retrouvant ce plaisir familial. En contrebas, je distingue les vagues couronnées d’écume. Les lumières des villes humaines brillent devant nous. Je tourne la tête vers Sophie en souriant, dans l’espoir de la rassurer.

Mais elle ne me regarde pas. Elle ferme les yeux. Soudain, je la vois s’incliner sur le côté, lâcher la crinière de l’étalon et basculer. Vivi tente de la rattraper. Trop tard. Sophie tombe en chute libre dans le ciel nocturne, vers la mer qui reflète les ténèbres.

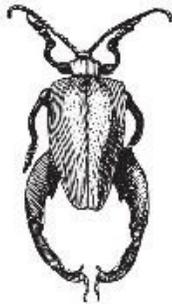
Quand elle finit par frapper l’eau, c’est à peine si on entend un bruit d’éclaboussures.

Je n'arrive pas à parler. Tout semble ralentir autour de moi. Je songe aux lèvres gercées de Sophie. Je l'entends dire : *S'il te plaît, dis-moi que tout ça n'est pas réel. Je ne crois pas que je pourrais vivre si quoi que ce soit de tout ça est réel.*

Je songe aux cailloux dont elle a rempli ses poches.

Je ne l'ai pas écoutée. Je ne voulais pas l'entendre. Je voulais seulement la sauver.

Et maintenant, par ma faute, elle est morte.



Chapitre 18

Je me réveille groggy. Je me suis endormie en pleurs. J'ai maintenant les yeux rouges et enflés, en plus d'avoir mal au crâne. C'est comme si la nuit n'avait été qu'un horrible cauchemar dû à la fièvre. Je n'arrive pas à croire que je me suis introduite chez Balekin pour enlever une de ses servantes, et encore moins qu'elle ait préféré se noyer plutôt que vivre avec ses souvenirs de Terrafæ. Je bois une tisane de fenouil. Alors que j'enfile un pourpoint, Os-Noueux apparaît à ma porte.

– Veuillez m'excuser, dit-il en s'inclinant brièvement. Jude doit venir immédiatement...

D'un geste de la main, Tombenloc le congédie.

– Elle n'est pas en état de voir qui que ce soit pour l'instant. Je l'enverrai quand elle sera habillée.

– Le prince Dain attend en bas, dans le salon du général Madoc. Il m'a ordonné d'aller la chercher, peu importe ce qu'elle a sur le dos. Il a dit que je

devrais la porter s'il le fallait.

Os-Noueux prend un air contrit en prononçant ces mots. À l'évidence aucun d'entre nous ne peut tenir tête au prince héritier.

Une terreur glaciale s'insinue au creux de mon ventre. J'aurais dû savoir qu'avec tous les espions dont il dispose, Dain aurait vent de mon méfait. J'essuie mes paumes sur mon haut de velours. Malgré ses ordres, je prends le temps de mettre un pantalon et des bottes. Personne ne m'en empêche. Je suis déjà assez vulnérable comme ça. Je tiens à ma dignité.

Le prince est près d'une fenêtre, derrière le bureau de Madoc. Il me tourne le dos. Par réflexe, mon regard se pose sur l'épée pendue à sa ceinture, visible sous sa lourde cape de laine. À mon arrivée, il ne se retourne pas.

– J'ai mal agi, dis-je.

Je suis contente qu'il soit resté où il est. C'est plus facile d'avouer ma faute tant qu'il ne me regarde pas.

– Je me repentirai de la manière qu'il vous pl...

Il se retourne. Son visage affiche une telle rage que sa ressemblance avec Cardan me saute aux yeux. D'une main, il frappe le bureau de Madoc, secouant tout ce qui s'y trouve.

– Ne t'ai-je pas donné une occasion en or, en échange de tes services ? Ne t'ai-je pas promis une place à ma cour ? Pourtant, *pourtant*, tu utilises ce que je t'ai enseigné pour compromettre mes plans !

Je baisse les yeux. Il a le pouvoir de faire de moi ce qu'il veut. Même Madoc ne pourrait l'en empêcher. Je doute d'ailleurs qu'il essaierait. Non seulement j'ai désobéi au futur Grand Roi, mais en plus j'ai montré ma loyauté envers quelqu'un qui n'a rien à voir avec lui : j'ai aidé une fille mortelle. J'ai agi comme une mortelle.

Je me mords la lèvre pour me retenir d'implorer son pardon. Mieux vaut me taire pour le moment.

– Le garçon n'a pas été aussi grièvement blessé qu'il aurait pu l'être, mais avec une lame plus longue, le coup aurait pu être fatal ! Et je sais bien que c'était là ton intention.

Soudain, je lève les yeux. Ma surprise est trop grande pour être dissimulée. Nous nous observons quelques secondes inconfortables. Je scrute ses iris gris

argenté ; je remarque la manière dont il fronce les sourcils ; ses profondes rides de contrariété. Je m'attarde sur ces détails pour éviter de penser que j'ai failli avouer un crime encore plus grave que celui qu'il a découvert.

– Eh bien ? demande-t-il. Croyais-tu pouvoir t'en tirer impunément ?

– Il a tenté de m'ensorceler pour que je me jette du haut de la tour, dis-je.

– Donc maintenant, il sait que tu résistes aux enchantements. De mieux en mieux !

Il contourne le bureau pour s'approcher de moi.

– Tu es ma créature, Jude Duarte. Tu frapperas uniquement quand je te dirai de frapper. Sinon, reste tranquille. C'est compris ?

Ce qu'il exige est ridicule. Je réponds par automatisme :

– Non. Étais-je censée le laisser me faire du mal ?

S'il savait tout ce que j'ai fait en réalité, il serait encore plus furieux.

Il pose brusquement une dague sur le bureau de Madoc.

– Prends-la, m'ordonne-t-il.

Le geis m'y contraint, je le sens. Mes doigts se referment sur la poignée. Une sorte de brume m'enveloppe. Je sais et je ne sais pas ce que je fais.

– Dans un instant, je vais te demander de t'enfoncer la lame dans la main. À ce moment-là, je veux que tu te souviennes où sont tes os et tes veines. Je veux que tu plantes cette dague dans ta main en causant le moins de dégâts possible.

Il parle d'une voix berçante, hypnotisante, mais mon pouls accélère quand même.

Malgré moi, je pose la pointe de la lame sur ma peau et appuie légèrement dessus. Je suis prête.

Je le déteste, mais je suis prête. Je le déteste, et je me déteste.

– Vas-y, dit-il.

Aussitôt, il lève l'ensorcellement. Je recule d'un pas. Le couteau à la main, j'ai de nouveau le contrôle. Il était à deux doigts de me contraindre à...

– Ne me déçois pas, poursuit le prince Dain.

Subitement, je réalise qu'il ne m'accorde pas de sursis. Il ne m'a pas libérée parce qu'il veut m'épargner. Il veut que je me poignarde volontairement. Que je lui prouve ma dévotion par le sang. Il pourrait de

nouveau m'ensorceler, mais il ne le fera pas. J'hésite. Bien sûr que j'hésite. Tout ceci est absurde. Affreux. Ce n'est pas ainsi qu'on prouve sa loyauté. Ça n'a pas de sens.

– Jude ?

J'ignore s'il attend que je réussisse ce test ou si au contraire il veut que je le rate. Je pense à Sophie au fond de la mer, les poches lestées de cailloux. À la satisfaction de Valerian quand il m'a demandé de sauter de la tour. Aux yeux de Cardan lorsqu'il m'a mise au défi de le provoquer.

J'ai essayé d'être meilleure qu'eux. J'ai échoué.

Qu'est-ce qu'il adviendrait de moi si je ne craignais plus la mort, la douleur, rien du tout ? Si je ne m'acharnais plus à essayer d'avoir ma place ici ?

Au lieu de ressentir de la peur, je pourrais l'inspirer.

Les yeux posés sur Dain, j'enfonce brutalement le couteau dans ma main. La douleur est une vague qui enfle, enfle, sans jamais se fracasser. Un son grave monte de ma gorge. Je ne mérite peut-être pas d'être punie pour ça, mais je mérite de l'être dans l'absolu.

Dain affiche une expression étrange. Il recule d'un pas, comme si c'était moi qui avais fait quelque chose de choquant au lieu d'exécuter simplement l'ordre qu'il m'a donné. Puis il s'éclaircit la voix.

– Ne révèle à personne ton talent à manier les armes blanches, déclare-t-il. Ne révèle à personne ta résistance aux ensorcellements. Ne révèle à personne tout ce que tu sais faire. Montre ta puissance en paraissant impuissante. Voilà ce que j'ai besoin que tu fasses.

Je réplique dans un hoquet :

– Oui.

Puis je retire la lame. Du sang coule sur le bureau de Madoc – plus que ce à quoi je m'attendais. J'ai la tête qui tourne.

– Essuie tout ça, dit Dain, la mâchoire crispée.

S'il a éprouvé de la surprise, celle-ci s'est dissipée, remplacée par autre chose.

À part mon pourpoint, je n'ai rien pour nettoyer le bureau.

– Maintenant, donne-moi ta main.

À contrecœur, je la lui tends, mais tout ce qu'il fait, c'est la prendre délicatement pour l'envelopper d'un mouchoir vert qu'il avait dans sa poche. J'essaie de plier les doigts et manque de m'évanouir tant c'est douloureux. Le tissu du bandage de fortune vire déjà au noir.

– Après mon départ, va aux cuisines et mets de la mousse dessus.

J'acquiesce. Je ne suis pas sûre de pouvoir traduire mes pensées en mots. Je crains de ne pouvoir rester debout plus longtemps, mais je verrouille mes genoux et contemple la marque sur le plateau en bois du bureau de Madoc, où la pointe de la lame a frappé, taché d'un rouge brillant qui se ternit peu à peu.

La porte du bureau s'ouvre, nous surprenant tous les deux. Le prince Dain me lâche la main. Je la fourre dans ma poche. J'ai si mal que je vacille presque. Oriana apparaît, un plateau dans les mains sur lequel sont posées une théière fumante et trois tasses d'argile. Elle est vêtue d'une robe de jour couleur kaki encore vert.

– Prince Dain, déclare-t-elle en exécutant une jolie révérence. D'après les domestiques, vous étiez enfermé ici avec Jude. Je leur ai dit qu'ils devaient faire erreur. Avec la proximité de votre couronnement, votre temps est sûrement trop précieux pour qu'une jeune écervelée vous en prive d'autant. Vous lui attribuez trop de mérite. Sans aucun doute, elle se laisse déborder par le poids de votre estime.

– Sans aucun doute, répète Dain en lui adressant un sourire crispé. Je n'ai pas vu le temps passer.

– Prenez donc un thé avant de nous quitter, propose Oriana en posant le plateau sur le bureau de Madoc. Nous pourrions le boire ensemble et discuter. Si Jude vous a offensé...

– Je vous prie de m'excuser, l'interrompt Dain d'un ton assez peu aimable, mais vous m'avez rappelé à mon devoir, cela m'incite à ne pas m'attarder davantage.

Il passe à côté d'Oriana en la frôlant et me jette un dernier regard avant de quitter la pièce à grandes enjambées. Je ne sais pas du tout si j'ai réussi le test. Quoi qu'il en soit, il ne me fait plus autant confiance.

Moi non plus, je ne lui fais plus autant confiance.

– Merci, dis-je à Oriana.

Je tremble comme une feuille.

Pour une fois, elle ne me réprimande pas. Elle ne dit rien. Elle pose doucement les mains sur mes épaules. Je me laisse aller contre elle. Je respire son parfum de verveine écrasée. Je ferme les yeux et me délecte de cette odeur familière. Je suis au désespoir. Je prends tout le réconfort qu'on me donne, d'où qu'il vienne.

Je ne pense ni aux cours ni aux leçons. Encore tremblante, je remonte aussitôt dans ma chambre et grimpe dans mon lit. Tombenloc me caresse brièvement les cheveux, comme elle le ferait avec un chat somnolent, avant de se remettre à trier mes robes. Ma nouvelle toilette est censée arriver plus tard dans la journée, et la cérémonie du couronnement commencera demain. La nomination de Dain en tant que Grand Roi marquera le début d'un mois de festivités, juste avant la nouvelle lune.

Ma main me fait si mal que je n'ose y appliquer de la mousse. Je me contente de la maintenir contre ma poitrine.

La douleur palpite, lancinante, comme si j'avais un deuxième cœur qui battait là. Je ne peux que rester allongée et attendre que ça se calme. J'ai le tournis. Mes pensées dérivent.

Quelque part au-dehors, tous les seigneurs et dames qui règnent sur des cours lointaines sont en train d'arriver pour rendre hommage au nouveau Grand Roi. Des cours de Nuit et de Jour, des cours Libres, des cours Sauvages. Les sujets du Grand Roi et les cours avec lesquelles il y a une trêve, aussi instable soit-elle. Même Orlagh et sa cour des Fonds marins seront présentes. Ils seront nombreux à prêter allégeance et à accepter fidèlement le jugement du nouveau Grand Roi, en échange de sa sagesse et de sa protection. Ils jureront de le défendre et de le venger si besoin. Puis chacun prouvera son respect en s'efforçant de s'amuser à la fête autant qu'il le peut.

On attendra de moi que je me joigne aux réjouissances. Un mois de danses, de ripailles, de beuveries, d'énigmes et de duels.

À cette fin, chacune de mes plus jolies robes doit être dépoussiérée, repassée et rafraîchie. Tombenloc coud des manchettes faites d'écailles de

pommes de pin pour masquer les manches effilochées. Les petites déchirures des jupes sont raccommodées avec des broderies en forme de feuilles et de grenades. Sur l'une d'elles, elle coud un renard qui s'ébat. Elle a confectionné des dizaines de chaussons de cuir pour moi. Je suis censée danser si intensément que je dois en user une paire chaque nuit.

Au moins, Locke sera mon cavalier. J'essaie de me concentrer sur le souvenir de ses yeux ambrés plutôt que sur ma blessure.

Tandis que Tombenloc va et vient dans la pièce, je ferme les yeux et sombre dans un sommeil étrange, intermittent. À mon réveil, il fait nuit noire. Je suis en sueur ; pourtant, je me sens bizarrement calme. Les larmes, la panique et la souffrance se sont apaisées. Je n'ai plus qu'une douleur sourde dans la main.

Tombenloc est partie. Vivi est assise au bout de mon lit. La lune se reflète dans ses yeux de chat.

– Je suis venue voir si tu allais bien, dit-elle. Sauf qu'évidemment, ça ne va pas.

Je m'oblige à me redresser à l'aide d'une seule main.

– Désolée... pour ce que je t'ai demandé de faire. Je n'aurais pas dû. Je t'ai mise en danger.

– Je suis ta grande sœur, rétorque-t-elle. Inutile de me protéger des décisions que je prends.

Après la chute de Sophie dans l'eau, Vivi et moi avons passé les heures qui précédaient l'aube à plonger dans la mer glacée et à l'appeler, dans l'espoir de trouver un signe de sa présence. Nous avons nagé sous la surface noire et hurlé son nom jusqu'à nous casser la voix.

Je proteste :

– Quand même.

– Oui, *quand même*, répète-t-elle d'un ton féroce. Je voulais aider. Je voulais aider cette fille.

– Dommage qu'on ait échoué.

Les mots se coincent dans ma gorge.

Vivienne hausse les épaules. Je me rappelle que, même si nous sommes sœurs, ce qui nous différencie est bien difficile à appréhender.

– Tu as eu un geste courageux. Il y a de quoi être fière. Tout le monde n’a pas ce cran. Moi, je ne l’ai pas toujours.

– Comment ça ? Tu veux parler du fait que tu n’as pas dit la vérité à Heather ?

Elle grimace puis sourit, clairement reconnaissante que j’aborde un sujet moins lugubre. Pourtant, nos pensées à toutes les deux sont allées d’une servante humaine morte à sa bien-aimée, également mortelle.

– On était au lit, il y a quelques jours, raconte Vivi. Elle dessinait le contour de mon oreille avec son doigt. Je croyais qu’elle allait poser une question qui m’aurait permis d’aborder la chose, mais elle m’a juste dit que ma chirurgie des oreilles était particulièrement réussie. Tu savais qu’il y a des humains qui se font couper et recoudre les oreilles pour les avoir pointues ?

Ça ne m’étonne pas. Je comprends qu’on ait envie d’avoir des oreilles comme les siennes. J’ai l’impression d’avoir passé la moitié de ma vie à vouloir les mêmes, avec leurs pointes délicates et velues.

Ce que je ne dis pas, c’est que quiconque touche ces oreilles ne peut croire qu’elles ne soient pas naturelles. Soit Heather ment à Vivi, soit elle se ment à elle-même.

– Je ne veux pas qu’elle ait peur de moi, admet Vivi.

Je pense à Sophie. Je suis sûre que Vivi aussi pense à elle, remplissant ses poches de cailloux. Sophie au fond de la mer. Peut-être que ma sœur n’est pas aussi détachée de ce qui s’est passé qu’elle le paraît.

En bas, la voix de Taryn nous appelle :

– Elles sont arrivées ! Nos robes ! Venez voir !

Je me glisse hors du lit. Vivi me sourit.

Je la laisse passer devant. Je dois me couvrir la main d’un gant avant de la suivre dans l’escalier. Je place sur la blessure un bouton arraché à un manteau, pour éviter une pression directe. J’espère que personne ne remarquera la bosse sur ma paume.

Nos robes sont étalées dans le salon d’Oriana, sur trois fauteuils et un canapé. Madoc l’écoute patiemment s’extasier sur leur perfection. Sa robe de bal est exactement du même rose que celui de ses yeux, et tire sur le rouge aux extrémités. La traîne semble constituée d’énormes pétales déployés. Le

tissu de la robe à la mantua de Taryn est superbe ; la coupe et la pièce d'estomac sont parfaites. Juste à côté, il y a l'adorable petit costume de Chêne ainsi qu'un pourpoint et une cape pour Madoc, rouge sang, sa teinte préférée. Vivi tient devant elle sa robe gris argenté aux bords déchirés, me gratifiant d'un sourire.

Mon regard se pose sur ma robe, à l'autre bout de la pièce. Quand je la soulève, Taryn pousse un petit cri de stupeur.

– Mais ce n'est pas celle que tu as commandée ! s'exclame-t-elle d'un ton accusateur, comme si je l'avais trompée volontairement.

C'est vrai que la toilette que je tiens n'est pas le modèle que Trameronce avait dessiné pour moi. Complètement différente, elle me rappelle les tenues extravagantes de Liriope, la mère de Locke. C'est une robe de bal dans un dégradé de bleu, allant du blanc en haut à l'indigo le plus profond en bas, brodée des silhouettes contrastées d'arbres tels que je les vois depuis ma fenêtre, au crépuscule. La couturière a même cousu de petites perles de cristal représentant les étoiles.

Jamais je n'aurais pu imaginer une telle robe. Elle est si parfaite que je la contemple longuement sans pouvoir penser à rien d'autre qu'à sa beauté.

– Je... Je ne crois pas que ce soit la mienne, dis-je. Taryn a raison. Elle ne ressemble pas du tout aux croquis.

– Elle est quand même très jolie, me rassure Oriana, comme si j'avais besoin d'être consolée. De plus, ton nom est épinglé dessus.

Je suis contente qu'on ne me demande pas de la rendre. J'ignore pourquoi on m'a donné une robe pareille, mais si je peux la porter, je ne m'en priverai pas.

Madoc hausse les sourcils.

– Nous allons tous être magnifiques.

Lorsqu'il passe devant moi pour quitter la pièce, il m'ébouriffe les cheveux. Dans ces moments-là, on croirait presque qu'il n'y a pas une rivière de sang qui s'écoule entre nous tous.

Oriana frappe ses mains l'une dans l'autre.

– Les filles, approchez donc. J'ai à vous parler.

Nous nous plaçons toutes les trois autour d'elle, sur le canapé, attentives et

perplexes.

– Demain, vous allez vous retrouver parmi une noblesse venue de bien des royaumes. Vous êtes sous la protection de Madoc, mais la plupart des membres du Peuple présents au couronnement l’ignoreront. Vous ne devez pas vous laisser entraîner dans des marchés ou des promesses qui pourraient se retourner contre vous. Surtout, n’offensez personne. Ne faites pas de bêtises et ne vous soumettez à aucun pouvoir.

– On ne fait jamais de bêtises, se défend Taryn – ce qui est un mensonge flagrant.

Oriana prend un air de souffrance.

– Si ça ne tenait qu’à moi, je ne vous laisserais pas aller aux festivités, mais Madoc a exigé que vous y participiez. Je vous prie donc de tenir compte de mes conseils. Soyez prudentes, et peut-être que vous trouverez une façon de nous être agréables.

J’aurais dû m’y attendre : encore des conseils de prudence, encore un sermon. Si elle n’a pas confiance en nous pour les fêtes, je ne vois pas pourquoi ça changerait pour un couronnement. Congédiées, nous nous levons. Oriana nous enlace tour à tour, pressant ses lèvres froides sur nos joues. Elle me réserve le dernier baiser.

– Ne vise pas plus haut que ton rang, me souffle-t-elle.

Un instant, je ne comprends pas de quoi elle parle. Puis, horrifiée, je saisis ce qu’elle veut dire : à cause de cet après-midi, elle croit que je suis la maîtresse du prince Dain !

Je laisse échapper un « Mais pas du tout ! » Bien sûr, Cardan dirait que tout ce que j’ai est plus haut que mon rang.

Oriana me prend la main comme si elle avait pitié de moi.

– Je pense juste à ton avenir, renchérit-elle d’une voix douce. Ceux qui sont proches du trône le sont rarement d’autres personnes. Une jeune mortelle aurait encore moins d’alliés.

Je hoche la tête comme pour lui montrer que j’accepte ses conseils avisés. Si elle ne me croit pas, le plus simple est de faire comme si j’étais d’accord avec elle. J’imagine que ça a plus de sens que la vérité, plus de sens que le fait que Dain m’ait choisie pour faire partie de son groupe de voleurs et

d'espions.

Quelque chose dans mon expression l'incite à m'attraper les deux mains. Je tressaille lorsqu'elle appuie sur ma plaie.

– Avant d'épouser Madoc, j'étais la compagne du roi de Domelfe. Écoute-moi, Jude. Ce n'est pas facile d'être la maîtresse du Grand Roi. Ça signifie être toujours en danger. Être toujours un pion.

Choquée comme je le suis, je dois la regarder bouche bée. Je ne m'étais jamais demandé quelle était sa vie avant qu'elle surgisse dans la nôtre. Soudain, les peurs qu'Oriana nourrit pour nous m'apparaissent sous un jour nouveau. Elle avait l'habitude de jouer selon des règles bien différentes. Le sol se dérobe sous mes pieds. Je ne connais pas la femme qui se tient devant moi. Je ne sais pas ce qu'elle a enduré avant d'arriver dans cette maison, pas plus que je ne sais réellement comment elle est devenue l'épouse de Madoc. L'aimait-elle, ou a-t-elle fait un mariage de raison pour obtenir sa protection ?

– Je l'ignorais, dis-je bêtement.

– Je n'ai jamais donné d'enfant à Eldred, précise-t-elle. Mais une autre de ses maîtresses a failli le faire. À sa mort, la rumeur disait que l'un des princes l'avait empoisonnée, pour éviter d'avoir un concurrent au trône.

Oriana me regarde avec ses yeux rose pâle. Je sais qu'elle parle de Liriope.

– Tu n'es pas obligée de me croire, reprend-elle. Il y a des dizaines d'autres rumeurs tout aussi terribles. Lorsqu'un grand pouvoir est concentré en un seul point, certains sont prêts à se battre pour en obtenir des miettes. Quand la cour n'est pas occupée à boire du poison, elle boit de la bile. Ce n'est pas pour toi.

Agacée, je demande :

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ses propos me rappellent ceux de Madoc lorsqu'il m'a privée de la possibilité d'être nommée chevalier. J'ajoute :

– Peut-être que c'est tout à fait pour moi, au contraire.

Du bout des doigts, Oriana m'effleure le visage et repousse mes cheveux en arrière. Ce devrait être un geste tendre ; mais je comprends qu'elle me jauge.

– Il a dû aimer profondément ta mère, murmure-t-elle. Il est fou de toi et de tes sœurs. À sa place, il y a longtemps que je vous aurais exilées.

Je n'en doute pas une seconde.

– Si tu vas voir le prince Dain malgré mes avertissements, si tu finis par porter son héritier, je veux être la première à le savoir. Ne le dis à personne d'autre. Jure-le sur la tombe de ta mère.

Je sens ses ongles quand elle pose sa main sur ma nuque. Je grimace.

– Personne. Tu m'as bien comprise ?

– Je le jure.

Au moins, voilà une promesse que je ne devrais avoir aucun mal à tenir. J'essaie de donner du poids aux mots, de sorte qu'elle me croie :

– Sérieusement. Je le jure.

Elle me relâche.

– Tu peux y aller. Repose-toi bien, Jude. À ton réveil, ce sera le jour du couronnement, et les occasions de se reposer seront rares.

Je la salue d'une révérence avant de quitter la pièce.

Dans le couloir, Taryn m'attend, assise sur un banc sculpté de serpents lovés. Quand la porte se referme, elle lève les yeux.

– Alors, qu'est-ce qu'elle voulait ?

Je secoue la tête, tentant de me débarrasser d'émotions contradictoires.

– Tu savais qu'elle avait été une des maîtresses du Grand Roi ?

Taryn hausse les sourcils et, ravie, se met à ricaner.

– Non ! C'est ce qu'elle t'a dit ?

– En gros, oui.

Je pense à la mère de Locke et à l'oiseau chantant à l'intérieur du gland de chêne doré ; à Eldred sur son trône, la tête ployant sous le poids de sa couronne. Difficile pour moi de l'imaginer avec des maîtresses, et encore moins en quantité si on en juge le nombre d'enfants qu'il a eus – ce qui est peu répandu chez les Fæs. Mais je manque peut-être d'imagination.

– Hum.

Taryn semble souffrir du même manque d'imagination que moi. Perplexe, elle fronce les sourcils un moment avant de se souvenir de la raison pour laquelle elle m'attendait.

– Tu sais pourquoi le prince Balekin est venu ?

– Il est venu ?

Pas sûr que je supporte d'autres nouvelles surprenantes.

– Ici, chez nous ?

Elle confirme d'un hochement de tête.

– Il est arrivé avec Madoc, et ils sont restés enfermés dans son bureau pendant des heures.

Je me demande combien de temps il s'est écoulé entre leur arrivée et le départ du prince Dain. Assez, je l'espère, pour que le prince Dain n'ait pas eu vent de la disparition d'une servante. Ma main me lance au moindre mouvement, mais je suis contente de pouvoir la bouger. Je n'ai pas hâte de subir un autre châtement.

Pourtant, Madoc n'avait pas l'air en colère après moi lorsqu'il m'a vue dans ma robe. Il paraissait normal – satisfait, même. Peut-être Balekin et lui se sont-ils entretenus d'un tout autre sujet.

– Bizarre.

C'est la seule chose que je trouve à dire à Taryn. Je suis dans l'impossibilité de lui confier que je suis espionne et je n'ai pas le courage de lui parler de Sophie.

Heureusement que le couronnement a lieu demain. J'aimerais déjà y être, et qu'il efface tout le reste.

Cette nuit-là, je somnole dans mon lit, tout habillée, en attendant le Fantôme. Ça fait deux fois de suite que je manque ma formation : la nuit de la fête de Locke, et la nuit dernière, que j'ai passée à sonder les eaux à la recherche de Sophie. Quand il arrivera, il sera forcément mal disposé.

Je repousse cette idée et tente de prendre un peu de repos. J'inspire, j'expire.

À mon arrivée à Terrafæ, j'avais du mal à dormir. On aurait pu croire que mes nuits seraient peuplées de cauchemars, mais je ne me souviens pas d'en avoir fait beaucoup. Même mes rêves avaient du mal à rivaliser d'horreur avec ma vraie vie. Je ne parvenais pas à être assez calme pour me reposer. Je passais la nuit et la matinée à me tourner et me retourner, le cœur affolé,

sombrant enfin dans un sommeil migraineux en fin d'après-midi, quand le reste de Terrafæ se levait à peine. À cette époque, je me mis à arpenter les couloirs de la maison tel un fantôme tourmenté, à feuilleter de vieux ouvrages, à déplacer des pions du plateau de dames, à me faire des tartines de fromage aux cuisines et à contempler la capuche imbibée de sang de Madoc, comme si elle contenait les réponses de l'univers. L'un des farfadets qui travaillait ici, Nell Uther, venait me trouver et me ramenait dans ma chambre, me disant que si je n'arrivais pas à dormir, il me suffisait de fermer les yeux et de rester allongée, immobile. Ainsi, mon corps au moins pourrait se reposer, à défaut de mon esprit.

C'est la position dans laquelle je me trouve quand j'entends un bruissement sur le balcon. Je me retourne, m'attendant à voir le Fantôme. Je m'apprête à le taquiner sur son manque de discrétion quand je me rends compte que mon visiteur n'est pas du tout celui à qui je pensais. C'est Valerian. Dans une main, il tient un long couteau à la lame courbe, et un sourire tout aussi affûté étire ses lèvres.

– Mais qu'est-ce que...

Je me redresse maladroitement.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je me rends compte que je chuchote, comme si j'avais peur qu'il soit découvert.

Tu es ma créature, Jude Duarte. Tu frapperas uniquement quand je te dirai de frapper. Sinon, reste tranquille.

Au moins, le prince Dain ne m'a pas ensorcelée pour que je lui obéisse.

– Et pourquoi ne devrais-je pas être ici ? demande Valerian en se rapprochant.

Il sent la sève de pin et le poil roussi. Une légère trace de poudre dorée lui barre la joue. J'ignore d'où il vient, mais je doute qu'il soit sobre.

– Tu es chez moi.

Prête pour ma séance d'entraînement avec le Fantôme, j'ai un couteau dans ma botte et un autre à la hanche mais, songeant aux ordres de Dain, sachant que je ne dois pas le décevoir davantage, je ne m'empare ni de l'un ni de l'autre. La présence de Valerian ici, dans ma chambre, me sidère.

Il se dirige vers mon lit. Malgré sa posture menaçante, je vois qu'il n'a pas l'habitude de se servir d'un couteau. Il n'est pas fils de général.

– Tu n'es chez toi nulle part, ici, crache-t-il d'une voix vibrante de colère.

– Si c'est Cardan qui t'a demandé de faire ça, tu devrais sérieusement t'interroger sur la nature de vos relations, dis-je, enfin effrayée.

Par miracle, ma voix reste posée. Je poursuis :

– Parce que si je crie, il y a des gardes dans le couloir. Ils viendront. Ils ont de grandes épées pointues. Gigantesques. Tu vas finir par mourir à cause de ton ami.

Montre ta puissance en paraissant impuissante.

Il n'a pas l'air de prendre en compte mes avertissements. Il ouvre de grands yeux bordés de rouge. Son regard n'est pas entièrement concentré sur moi.

– Tu sais ce qu'il a répondu, quand je lui ai dit que tu m'avais poignardé ? demande-t-il. Que c'était tout ce que je méritais.

C'est impossible : il a dû mal comprendre. Cardan devait se moquer de lui pour m'avoir laissée déjouer sa garde.

Essayant de cacher ma surprise, je rétorque :

– À quoi t'attendais-tu ? Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais ce type est une véritable ordure.

Si Valerian hésitait à faire usage de son arme avant, il est maintenant sûr de lui. D'un bond, il plante la lame dans le matelas tandis que je l'esquive d'une roulade et me lève. Lorsqu'il retire le couteau, des plumes d'oie volettent et tourbillonnent, comme des flocons de neige. Valerian se redresse alors qu'à mon tour je m'empare d'une dague.

Ne révèle à personne ton talent à manier les armes blanches. Ne révèle à personne ta résistance aux ensorcellements. Ne révèle à personne tout ce que tu sais faire.

Le prince Dain ignorait que mon vrai talent consiste à pousser les gens à bout.

Une fois de plus, Valerian avance vers moi. Il est ivre, furieux et pas très entraîné, mais il fait partie du Peuple. Il est né avec des réflexes de félin et a la chance d'être grand, ce qui lui offre plus d'amplitude. Mon cœur bat fort

dans ma poitrine. Je devrais appeler à l'aide. Je devrais hurler.

J'ouvre la bouche. Il se rue sur moi. Mon cri devient un souffle d'air expulsé quand je perds l'équilibre. J'atterris violemment sur l'épaule et je roule de nouveau. Malgré ma surprise, lorsqu'il se précipite sur moi, j'ai suffisamment de pratique pour le désarmer d'un coup de pied. Le couteau glisse à travers la chambre.

– O.K., dis-je comme pour tenter de nous calmer tous les deux. O.K.

Il ne s'arrête pas. Même si je tiens une dague, même si j'ai évité ses assauts à deux reprises et que je l'ai désarmé, même si je l'ai déjà poignardé une fois, il me saisit de nouveau la gorge. Ses doigts s'enfoncent dans mon cou. Je me rappelle la sensation du fruit qu'il a fourré dans ma bouche ; de sa chair tendre qui s'écrasait contre mes dents. Je me souviens de m'être étouffée avec le nectar et la pulpe pendant que l'horrible béatitude de la pomme d'éternité me gagnait, me privant de me préoccuper de ma fin prochaine. Valerian voulait me voir mourir ; il voulait me voir lutter pour prendre de l'air, comme je lutte en ce moment même. Je plonge mon regard dans le sien et j'y trouve la même haine.

Tu n'es rien. C'est à peine si tu existes. Ton seul but, c'est de perpétuer ton espèce avant de mourir.

Il se trompe à mon sujet. Je vais faire en sorte que ma vie d'éphémère compte.

Je n'aurai pas peur de lui ni des réprimandes du prince Dain. Si je ne peux pas être meilleure qu'eux, alors je serai pire.

Malgré ses doigts qui m'écrasent la trachée, malgré ma vue qui s'obscurcit, c'est d'un geste assuré que je plonge mon couteau dans sa poitrine. Dans son cœur.

Valerian s'écarte de moi d'une roulade, avec une sorte de gargouillis. J'aspire une grande bouffée d'air. Il essaie de se relever, vacille et retombe à genoux. Prise de vertiges, je vois la garde de mon couteau qui sort de sa poitrine. Le velours rouge de son pourpoint prend une teinte plus foncée, plus humide.

Il porte les mains à la poignée de mon arme, comme pour la retirer.

– Ne fais pas ça, dis-je par automatisme, car son geste ne fera qu'aggraver

la blessure.

J'attrape la première chose venue pour endiguer l'hémorragie : un jupon jeté par terre. Valerian se laisse tomber sur le côté en s'écartant de moi et affiche un sourire méprisant, même s'il peut à peine ouvrir les yeux.

– Laisse-moi te...

– Je te maudis, chuchote Valerian. Je te maudis. Trois fois, je te maudis. Puisque tu m'as assassiné, que tes mains restent toujours tachées de sang. Que la mort soit ta seule compagne. Que tu...

Il s'interrompt subitement et se met à tousser. Quand il cesse, il ne bouge plus. Ses yeux restent entrouverts, mais ils ne luisent plus.

Horriifiée d'avoir été ainsi maudite, je porte ma main blessée à ma bouche comme pour m'empêcher de hurler. Mais je ne crie pas. Jusque-là, je n'ai pas poussé un cri. Je ne vais pas commencer maintenant, quand cela ne servirait plus à rien.

Les minutes s'écoulent. Je reste assise auprès de Valerian, à le regarder pâlir à mesure que son sang se fige, à regarder ses lèvres prendre une teinte bleu vert. Il ne meurt pas très différemment des mortels... Il serait ulcéré de l'apprendre. Il aurait pu vivre mille ans, si je n'avais pas été là.

Ma main me fait souffrir plus que jamais. J'ai dû la cogner pendant que nous nous battions.

Je regarde autour de moi et j'aperçois mon reflet dans le miroir, à l'autre bout de la pièce : une fille humaine, les cheveux en bataille, les yeux fiévreux, une mare de sang se répandant à ses pieds.

Le Fantôme est en chemin. Il saurait quoi faire d'un cadavre. Il a certainement déjà tué. Mais le prince Dain est déjà fâché contre moi pour avoir blessé l'un des beaux enfants chéris de sa cour. Avoir tué ce même enfant la nuit précédant son couronnement risque de mal passer. Les dernières personnes à devoir être au courant de l'incident sont bien les membres de la cour des Ombres.

Non, je dois cacher le corps moi-même.

Je scrute la chambre, dans l'espoir d'une inspiration. Le seul endroit auquel je pense pour le cacher temporairement, c'est sous mon lit. J'étale le jupon près de Valerian et le roule dedans. J'ai un peu la nausée. Son corps est

encore chaud. Je décide de l'ignorer et le traîne jusqu'au lit. Je le pousse dessous avec le jupon, d'abord avec les mains, puis avec les pieds.

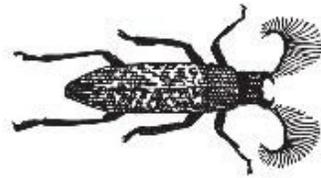
Il ne reste que des traces de sang. Je prends la cruche près du pot de chambre et verse de l'eau sur le parquet avant de me rincer le visage. Alors que je finis d'essuyer, ma main valide tremble. Je m'écroule au sol, les mains dans les cheveux.

Ça ne va pas.

Ça ne va pas.

Ça ne va pas.

Mais quand le Fantôme apparaît sur mon balcon, il n'en sait rien, et c'est tout ce qui compte.



Chapitre 19

Cette nuit-là, le Fantôme me montre comment grimper bien plus haut que la plate-forme où Taryn et moi avons l'habitude de nous réfugier pendant les fêtes. Nous montons jusqu'à la charpente de la grande salle et nous perchons sur les lourdes poutres. Elles sont maintenues par un entrelacs de racines qui prennent la forme tantôt d'une cage, tantôt d'un balcon, ou qui parfois ressemblent davantage à de simples cordes raides. En contrebas, les préparatifs du couronnement se poursuivent. On déploie des nappes tressées d'or, du velours bleu et de l'argent martelé, le tout orné du symbole de la maison des Ronceverte : un arbre mi-fleuri, mi-épineux, aux racines nues.

Je demande :

– Crois-tu que les choses vont s'arranger, une fois que le prince Dain sera couronné Grand Roi ?

Le Fantôme m'adresse un vague sourire et secoue tristement la tête.

– Les choses resteront telles qu'elles sont, répond-il. Mais encore plus qu'avant.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. C'est une réponse de fée, et il est

peu probable que j'en obtienne davantage de lui. Je pense au corps de Valerian sous mon lit. Les gens du Peuple ne se décomposent pas comme les mortels. Parfois, du lichen ou des champignons poussent sur leurs cadavres. J'ai entendu dire que des champs de bataille s'étaient transformés en collines verdoyantes. J'aimerais bien découvrir à mon retour que Valerian n'est plus que du paillis, mais je doute d'avoir cette chance.

Je ne devrais pas songer à son corps. Je devrais penser à *lui*. Cela devrait m'inquiéter plus que de me faire prendre.

Nous traversons des poutres et des racines sans que personne nous voie, bondissant en silence au-dessus d'un essaim de serviteurs en livrée. Je me tourne vers le Fantôme. J'observe son visage calme et le savoir-faire empreint dans chacun de ses pas. J'essaie de l'imiter. J'évite d'utiliser ma main blessée, sauf pour garder mon équilibre. Il semble le remarquer, mais il ne me pose aucune question. Peut-être qu'il sait déjà ce qui s'est passé.

– Maintenant, on attend, m'ordonne-t-il alors que nous nous installons sur une grosse poutre.

– Quelque chose en particulier ?

– On m'a dit qu'un messenger viendrait de chez Balekin, vêtu de la livrée du Grand Roi, m'explique-t-il. On doit l'éliminer avant qu'il entre dans les quartiers royaux.

Le Fantôme m'annonce ça sans la moindre émotion. Depuis combien de temps travaille-t-il pour Dain ? Le prince lui a-t-il déjà demandé de se planter un couteau dans la paume ? A-t-il mis tous ses espions à l'épreuve de cette manière, ou ce test est-il réservé aux mortels ?

Je l'interroge :

– Penses-tu que le messenger compte assassiner le prince Dain ?

– Faisons en sorte de ne pas le savoir, réplique-t-il.

Sous moi, on met la touche finale à des créations en sucre filé sur de hautes flèches cristallines. Des pommes badigeonnées de jamais-plus sont empilées sur les tables de banquet. Il y en a suffisamment pour plonger la moitié de la cour dans la rêverie.

Je songe à la bouche de Cardan, saupoudrée d'or.

– Tu es sûr que le messenger va venir ici ?

– Oui, répond-il simplement.

Nous attendons donc. J’essaie de ne pas trop m’agiter alors que les minutes deviennent des heures. Je bouge juste assez pour ne pas m’ankyloser. Cela fait partie de ma formation – probablement le point le plus important selon le Fantôme, après les déplacements discrets. Il m’a maintes fois répété que l’activité principale des tueurs et des voleurs était d’attendre. Le plus dur, toujours d’après lui, est de ne pas se déconcentrer. On dirait bien qu’il a raison. De là-haut, à contempler les allées et venues du flot de serviteurs, je pense au couronnement, à Sophie, noyée dans la mer ; à Cardan perché sur son cheval quand j’ai fui le Manoir Creux ; au sourire figé et moribond de Valerian.

J’oblige mes pensées à revenir au présent. Juste en dessous de moi, une créature affublée d’une longue queue nue qui traîne au sol entre d’un pas précipité. Un instant, je crois qu’elle fait partie du personnel des cuisines. Mais le sac qu’elle porte est particulièrement sale, et je décèle quelque chose d’anormal dans sa livrée. Elle n’est pas habillée comme les servantes de Balekin et ne porte pas non plus le même uniforme que les autres domestiques du palais.

Je jette un coup d’œil au Fantôme.

– Bien, dit-il. Maintenant, tire.

J’ai les mains moites quand je prends ma petite arbalète et la cale contre mon bras. J’ai grandi dans la maison d’un assassin. On m’a formée pour ça. Mon principal souvenir d’enfance est un bain de sang. J’ai déjà tué ce soir. Pourtant, brièvement, je ne suis pas sûre d’en être capable.

Tu n’es pas une tueuse.

J’inspire et je libère le carreau. Le contrecoup secoue mon bras d’un spasme. La créature bascule. D’un moulinet du bras, elle fait tomber une pyramide de pommes dorées. Je me plaque contre un épais paquet de racines pour me camoufler, comme on me l’a enseigné. Des servantes hurlent en regardant autour d’elles, à la recherche du tireur.

À côté de moi, le Fantôme affiche un sourire en coin.

– C’était ta première fois ? me demande-t-il.

Devant mon air perplexe, il clarifie son propos :

– Tu as déjà tué ?

Que la mort soit ta seule compagne.

Je nie de la tête, craignant qu'un mensonge prononcé à voix haute manque de conviction.

– Il arrive que les mortels vomissent, ou se mettent à pleurer, explique-t-il, à l'évidence satisfait que je ne fasse ni l'un ni l'autre. Il ne faudrait pas en avoir honte.

– Je me sens très bien, dis-je en prenant une grande inspiration.

J'insère un autre carreau dans l'arbalète.

Ce que je ressens, c'est un état de nervosité inconnu, imprégné d'adrénaline. On dirait que j'ai franchi un cap. Avant, j'ignorais jusqu'où je serais prête à aller. Maintenant, je crois avoir la réponse : j'irai aussi loin qu'il le faut. J'irai trop loin.

Il hausse les sourcils.

– Tu es douée. Belle habileté au tir, et tu as les tripes pour les actes violents.

Je suis étonnée : le Fantôme est plutôt avare de compliments.

J'ai fait le serment de devenir pire que mes rivaux. Deux meurtres commis en une seule nuit amorcent une descente dont je devrais être fière. Madoc ne pourrait pas se tromper davantage sur mon compte.

– La plupart des enfants de la noblesse n'ont pas de patience, reprend le Fantôme. Et ils n'ont pas l'habitude de se salir les mains.

Je ne sais pas quoi répondre. La malédiction de Valerian est encore toute fraîche dans mon esprit. Peut-être qu'avoir assisté au massacre de mes parents a brisé quelque chose en moi. Peut-être que mon existence chaotique m'a rendue capable de faire des choses chaotiques. Mais une partie de moi se demande aussi si Madoc m'a élevée dans l'idée que verser le sang était une affaire de famille. Est-ce que je suis comme ça à cause de ce qu'il a fait à mes parents, ou parce qu'il est mon parent ?

Que tes mains restent toujours tachées de sang.

Le Fantôme me prend la main mais, avant que j'aie pu me libérer, il désigne les pâles demi-lunes à la base de mes ongles.

– À propos de mains... Vu la décoloration de tes doigts, je sais ce que tu

fais. Ton teint bleuté. Je le sens aussi dans ta transpiration. Tu t'empoisonnes.

Je déglutis. Puis, parce qu'il n'y a aucune raison de le nier, j'acquiesce d'un hochement de tête.

– Pourquoi ?

Ce que j'aime chez le Fantôme, c'est qu'il ne me pose pas la question dans le but de me sermonner. Apparemment, c'est de la simple curiosité.

Je ne vois pas trop comment me justifier.

– Être mortelle implique que j'en fasse deux fois plus.

Le Fantôme m'observe.

– On t'a vraiment lavé le cerveau. Bon nombre de mortels sont meilleurs que le Peuple dans bien des domaines. Pourquoi crois-tu qu'on vous enlève ?

Il me faut un moment pour réaliser qu'il parle sérieusement.

– Donc je pourrais... ?

Je ne peux pas finir. Il ricane.

– Me surpasser ? N'exagère pas !

Je proteste :

– Ce n'est pas ce que j'allais dire.

Il se contente de sourire. Je baisse les yeux. Le corps gît toujours en contrebas. Quelques chevaliers se sont réunis autour de lui. Dès qu'ils auront évacué le cadavre, nous pourrons partir, nous aussi.

– Il faut juste que je sois capable d'avoir le dessus sur mes ennemis. C'est tout.

Il a l'air surpris.

– Et ils sont nombreux ?

Je suis sûre qu'il m'imagine parmi les enfants de la noblesse, avec leurs mains douces et leurs jupes de velours, subissant de petites méchancetés, de légers affronts, des rebuffades mineures.

– Pas tant que ça, dis-je en songeant au regard plein de haine et de nonchalance que Cardan m'a lancé dans le labyrinthe végétal, à la lueur des torches. Mais ils sont de qualité.

Quand les chevaliers emmènent enfin le corps et que plus personne n'est à notre recherche, le Fantôme me fait de nouveau traverser les poutres. Nous nous faufile dans les couloirs jusqu'à nous rapprocher du sac du messager

pour subtiliser le document qu'il contient. De près, je me rends compte d'une chose qui me glace le sang : le messenger était grimé. La créature était de sexe féminin. Sa queue était un accessoire, mais son long nez en forme de panais était réel. Je reconnais l'espionne de Madoc.

Le Fantôme fourre le mot dans sa veste et ne le déroule qu'une fois que nous sommes dans les bois, le clair de lune étant notre seule source de lumière. Quand il le lit, son expression se fige. Il serre le papier si fort qu'il le froisse.

Je demande :

– Alors, qu'est-ce que ça raconte ?

Il me tend la feuille, sur laquelle six mots sont griffonnés : *TUEZ LE PORTEUR DE CE MESSAGE.*

Nauséuse, je m'affole :

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le Fantôme secoue la tête.

– Que Balekin s'est joué de nous. Viens. Ne restons pas là.

Il m'entraîne furtivement entre les ombres. Quel rapport Madoc a-t-il avec tout ça ? Son espionne était-elle un agent double, à sa solde et à celle de Balekin ? Dans ce cas, volait-elle des informations chez moi ?

– Quelqu'un essaie de détourner notre attention, déclare le Fantôme. Pendant ce temps, un piège a été tendu. Sois en alerte demain.

Il ne me donne pas d'ordres plus précis. Il n'exige même pas que je cesse de m'empoisonner à petites doses. Il ne me conseille pas de changer quoi que ce soit. Il me ramène chez moi pour que je puisse grappiller un peu de sommeil juste après l'aube. Alors que nous allons nous séparer, j'ai envie de m'arrêter et tout lui avouer. *J'ai commis quelque chose d'horrible. Aide-moi à me débarrasser du corps. Aide-moi.*

Mais nous avons tous des souhaits idiots. Ils ne sont pas exaucés pour autant.

J'enterre Valerian près des écuries, mais à l'extérieur de l'enclos, pour que même le plus carnivore des chevaux aux crocs effilés de Madoc ne puisse pas le déterrer et ronger ses os.

Ce n'est pas facile d'enterrer un corps, surtout quand vous ne voulez pas que toute votre famille soit au courant. Je dois faire rouler Valerian sur mon balcon et le faire tomber dans les buissons en contrebas. Puis, d'une seule main, je dois le tirer loin de la maison. En sueur et à bout de forces, j'atteins un carré d'herbe couvert de rosée qui semble convenir. Sous le ciel de plus en plus lumineux, les oiseaux chantent, tout juste réveillés.

Un instant, je n'ai qu'une envie : aller me coucher.

Mais je dois encore creuser.

Je passe le lendemain après-midi dans une sorte de brouillard. On me maquille, on me tresse les cheveux, on me corsète et on me sangle. Trois grosses boucles en or ornent le bord des oreilles vertes de Madoc. Il porte aussi de longues griffes d'or au bout des doigts. À ses côtés, Oriana ressemble à une rose. À son cou pend un énorme collier d'émeraudes grossièrement taillées, si larges qu'il pourrait faire office de gorgerin.

Dans ma chambre, j'ôte le bandage de ma main. L'aspect de la plaie est pire que je le pensais. Au lieu d'être recouverte d'une croûte, elle est enflée, humide et suintante. Je suis le conseil de Dain en allant enfin chercher de la mousse aux cuisines. Je nettoie la blessure puis l'enveloppe de nouveau avec le bouton du manteau. Je n'avais pas prévu de mettre des gants au couronnement, mais je n'ai guère le choix. Fouillant mes tiroirs, j'en trouve une paire en soie bleu foncé et les enfile.

J'imagine Locke me prendre la main ce soir. Je nous vois nous promener autour de la colline. J'espère ne pas tressaillir s'il presse ma paume. Je ne peux pas le laisser deviner ce qui est arrivé à Valerian. Quelle que soit l'affection qu'il me porte, je doute qu'il aimerait embrasser la personne qui vient de camoufler le meurtre de son ami.

Mes sœurs et moi nous croisons dans le couloir d'un pas pressé pour récupérer les derniers accessoires dont nous avons besoin. Vivienne inspecte le contenu de ma boîte à bijoux, n'ayant rien trouvé dans la sienne qui irait avec sa robe spectrale.

– Tu viens vraiment avec nous ! dis-je. Madoc va être stupéfait.

Je porte un collier ras-de-cou pour dissimuler les hématomes qui ont fleuri

sur ma gorge, là où Valerian a enfoncé ses doigts. Quand Vivi s'agenouille pour démêler quelques boucles d'oreilles, je suis terrifiée à l'idée qu'elle aperçoive sous mon lit des traces de sang que j'aurais oublié de nettoyer. Je suis si inquiète que je remarque à peine son sourire.

– J'aime bien être imprévisible, réplique-t-elle. Et puis je veux échanger des ragots avec la princesse Rhyia et voir le spectacle de tant de souverains fées réunis en un même lieu. Mais surtout, je veux rencontrer le mystérieux soupirant de Taryn et voir si Madoc acceptera sa demande en mariage.

– Tu as une idée de qui ça peut être ?

Avec tout ce qui s'est passé, je l'avais presque oublié.

– Pas la moindre. Et toi ?

Elle trouve ce qu'elle cherche : des boucles d'oreilles en forme de gouttes, en labradorite irisée, que Taryn m'a offertes pour mes seize ans, confectionnées par un gobelin rétameur en échange de trois baisers.

Dans mes moments d'oisiveté, je me suis longuement interrogée sur l'identité de celui qui allait demander sa main. Je repense à la façon dont Cardan l'a attirée à l'écart et fait pleurer. Je repense au regard lubrique de Valerian. À la force avec laquelle Taryn m'a poussée quand je l'ai taquinée au sujet de Balekin – même si je suis presque certaine que ce n'est pas lui. J'ai la tête qui tourne. Je voudrais pouvoir m'allonger et fermer les yeux.

S'il vous plaît, s'il vous plaît, faites que ce ne soit aucun d'entre eux. Faites que ce soit quelqu'un de gentil, que je ne connais pas.

Je me remémore ce que m'a dit Taryn : « Je pense qu'il te plaira. »

Je me tourne vers Vivi, prête à lui soumettre ma liste de candidats potentiels, quand Madoc entre dans la pièce. Dans une main, il tient une mince épée protégée d'un fourreau d'argent.

– Vivienne, dit-il en baissant légèrement la tête. Peux-tu m'accorder un moment en privé avec Jude ?

– Bien sûr, *papa chéri*.

Elle le dit avec causticité, en insistant sur chacun de ces deux mots, tandis qu'elle met mes boucles d'oreilles.

Après s'être éclairci la voix, un peu gêné, Madoc me tend l'épée d'argent. La garde et le pommeau, bien que dénués d'ornements, sont élégamment

façonnés. Sur la lame, tout le long de la gouttière, on discerne à peine des motifs de plantes grimpantes.

– J’aimerais que tu la portes ce soir. C’est un cadeau.

Je crois que j’émets un petit cri de stupeur. Cette épée est magnifique.

– Tu t’es exercée avec tant d’application que j’ai pensé qu’elle devait te revenir. Son créateur l’a baptisée Crépuscule, mais évidemment libre à toi de la nommer comme tu voudras, ou de ne pas lui donner de nom du tout. Il paraît qu’elle porte chance à celui ou celle qui la manipule, mais c’est ce qu’on dit de toutes les épées, n’est-ce pas ? C’est une sorte d’héritage familial.

Les paroles d’Oriana me reviennent : « Il est fou de vous. Il a dû aimer profondément ta mère. »

Je demande soudain :

– Mais... et Chêne ? Et s’il la veut ?

Madoc esquisse un sourire.

– *Toi*, tu la veux ?

Incapable de me retenir, je m’exclame :

– Oui !

Quand je la sors de son fourreau, j’ai l’impression qu’elle a été forgée pour ma main. Elle est parfaitement équilibrée.

– Oui, bien sûr que je la veux !

– Tant mieux, parce que cette épée te revient de droit. Elle a été forgée par ton père, Justin Duarte. C’est lui qui l’a conçue, qui l’a nommée. C’est *ton* héritage.

J’ai le souffle coupé. C’est la première fois que j’entends Madoc prononcer le nom de mon père. On ne parle jamais de l’assassinat de mes parents. On évite toujours le sujet.

On parle encore moins de l’époque où ils étaient vivants.

– C’est mon père qui l’a fabriquée, dis-je d’un ton prudent, pour m’assurer que je ne rêve pas. Il est venu ici, à Terrafæ ?

– Oui. Il y a passé plusieurs années. Je n’ai que quelques pièces de sa fabrication. J’en ai trouvé deux : une pour toi, et une pour Taryn. C’est ici que ta mère l’a rencontré, ajoute-t-il avec une grimace. Tous les deux, ils se

sont enfuis et sont retournés dans le monde des mortels.

Je prends une inspiration hésitante pour trouver le courage de poser une question qui m'a souvent hantée, mais que je n'ai jamais osé formuler.

– Comment étaient-ils ?

Je tressaille quand les mots franchissent mes lèvres. Je ne suis même pas sûre de vouloir connaître la réponse. Parfois, j'aimerais juste détester ma mère. Si je peux la détester, ce ne sera pas si grave d'aimer Madoc.

Mais bien sûr, elle reste ma mère. La seule chose dont je peux lui tenir rigueur, c'est de ne plus être là, et elle n'y est pour rien.

Madoc s'assoit sur le tabouret aux pieds de chèvre, devant ma coiffeuse, et tend devant lui sa mauvaise jambe. On jurerait qu'il s'apprête à me raconter une histoire du soir.

– Ta mère était intelligente. Et jeune. Après que je l'ai amenée ici, à Terrafæ, elle a bu et dansé pendant des semaines. Elle était le centre de toutes les fêtes. Je ne pouvais pas l'accompagner. Il y avait la guerre à l'Est – un roi unseelie qui possédait un vaste territoire et refusait de se soumettre au Grand Roi. Mais, quand j'étais là, je me réjouissais de la voir si heureuse. Elle avait le don de faire croire à tous ceux qui l'entouraient que l'impossible était possible. Je mettais ça sur le compte de sa qualité de mortelle, mais je me trompais. C'était autre chose. Son audace, peut-être. On aurait dit qu'elle ne se laissait jamais intimider, ni par la magie ni par quoi que ce soit.

Je croyais qu'il serait fâché, mais à l'évidence il n'en est rien. En fait, je décèle dans sa voix une tendresse surprenante. Je m'assois sur le banc au pied de mon lit, ma nouvelle épée d'argent entre les mains.

– Ton père était quelqu'un d'intéressant. Tu dois penser que je ne le connaissais pas, mais il est venu chez moi à maintes reprises – dans mon ancienne demeure, celle qu'ils ont brûlée. Tous les trois, nous buvions du vin de miel au jardin. Il avait une passion pour les épées qui remontait à l'enfance, disait-il. Quand il avait ton âge, il a convaincu ses parents de le laisser construire sa première forge, derrière chez eux.

» Au lieu d'aller à l'université, il a trouvé un maître forgeron qui l'a pris comme apprenti. De là, il a été présenté au conservateur adjoint d'un musée qui l'autorisait, après les heures d'ouverture au public, à observer de près les

épées anciennes, ce qui lui a permis d'affûter son talent. Par la suite, il a entendu parler de lames ne pouvant être forgées que par les fées. Alors il est venu nous chercher.

» À son arrivée ici, c'était déjà un maître forgeron, et il était encore meilleur lorsqu'il est parti. Mais il n'a pas pu s'empêcher de se vanter d'avoir volé nos secrets, en plus d'avoir enlevé mon épouse. Balekin a fini par en avoir vent et m'a transmis l'information.

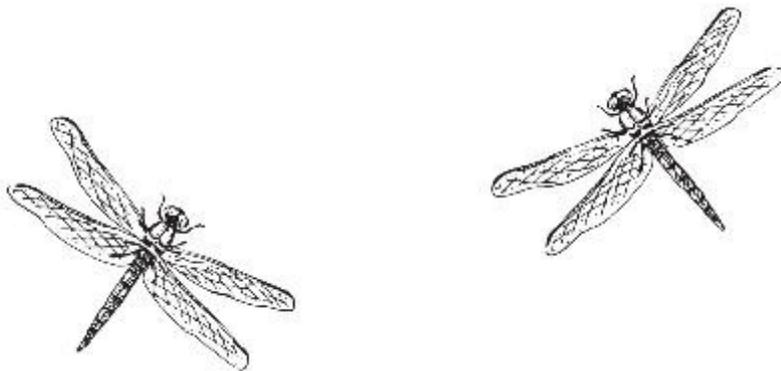
Si mon père connaissait bien Madoc, il aurait dû savoir qu'il valait mieux ne pas se vanter de l'avoir volé. Cela dit, lorsque je suis moi-même dans le monde des mortels, Domelfe me paraît presque irréel. Au fil des années, le temps que mon père avait passé à Terrafæ devait ressembler à un rêve lointain.

– Il y a peu de bonté en moi, dit Madoc. Mais j'ai une dette envers toi, et j'ai juré de toujours agir au mieux de tes intérêts.

Je me lève, traverse la pièce et pose une main gantée sur sa joue d'un vert blafard. Il ferme ses yeux de chat. Je ne peux pas lui pardonner, mais je ne peux pas non plus le haïr. Nous restons ainsi un long moment. Puis il lève les yeux vers moi et dépose un baiser sur le dos de ma main bandée.

– À partir d'aujourd'hui, tout va changer, poursuit-il. Je t'attendrai dans le carrosse.

Il quitte ma chambre. Je retiens mon souffle, incapable de me concentrer. Mais quand je me redresse, je fixe ma nouvelle épée à ma hanche. Entre mes doigts, elle est froide et solide, lourde comme une promesse.



Chapitre 20

Vêtu de vert criquet, Chêne danse devant le carrosse. Quand j'apparais, il se précipite vers moi, il veut que je le porte ; puis, avant que j'aie le temps de le faire, il détale pour aller caresser les chevaux. C'est un enfant fæ, avec des lubies d'enfant fæ.

Taryn est superbe dans sa robe richement brodée, et Vivi radieuse avec sa toilette d'un doux gris violet. Trameronce l'a artistiquement parsemée de papillons de nuit cousus comme s'ils s'envolaient, des épaules à la poitrine, pour rejoindre une autre nuée sur l'une de ses hanches. Je l'ai rarement vue si magnifiquement vêtue. Elle a relevé ses cheveux. Ses boucles brillent sur ses oreilles légèrement duveteuses. Dans la pénombre, ses yeux de chat luisent, pareils à ceux de Madoc. Pour une fois, ça me fait sourire. De ma main valide, je prends celle de Taryn et la presse fort. Nous nous regardons en souriant, enfin complices.

Dans le carrosse, nous trouvons un panier à provisions – une excellente initiative de la part de celui ou celle qui l’a préparé : aucun de nous n’a songé à manger suffisamment, aujourd’hui. J’ôte un gant et avale deux petits rouleaux de pain si légers qu’on dirait qu’ils se dissolvent sur ma langue. Ils sont fourrés de noix et de raisins secs au miel, et si sucrés que j’en ai les larmes aux yeux. Madoc me tend un morceau de fromage jaune pâle et une tranche de viande encore saignante incrustée de baies de poivre et de genévrier. La nourriture ne fait pas long feu.

Je remarque la capuche rouge de Madoc, à moitié sortie de sa poche avant. Sa vision personnelle d’une médaille qu’on porterait dans les occasions officielles, je suppose.

Personne ne dit plus de trois mots. Je ne sais pas à quoi pensent les autres mais, pour ma part, je réalise d’un coup que je vais être obligée de danser. Je suis nulle en danse, activité que je n’ai jamais pratiquée en dehors des leçons humiliantes que j’ai reçues à l’école, avec Taryn pour partenaire.

Je songe au Fantôme, au Cafard et à la Bombe, essayant de protéger Dain des complots de Balekin. Je regrette de ne pas savoir comment leur être utile.

TUEZ LE PORTEUR DE CE MESSAGE.

Je regarde Madoc, qui boit du vin épicé. Il a l’air parfaitement à l’aise, ignorant complètement qu’il a perdu l’un de ses espions. À moins que cela l’indiffère ?

Mon poulx s’accélère. Je dois sans cesse me rappeler de ne pas m’essuyer la main sur mes jupes, de crainte de les tacher. Oriana finit par nous distribuer des mouchoirs imbibés d’eau de menthe et de rose pour nous rafraîchir. Elle déclenche ainsi une course-poursuite, Chêne ne souhaitant pas être débarbouillé. Dans le carrosse, mon frère ne peut pas fuir bien loin, mais il fait durer le plaisir plus longtemps qu’on l’aurait cru, prenant bien soin de nous piétiner au passage.

Je suis si distraite que je ne me raidis pas comme je le fais d’habitude quand nous passons à travers le vieux kiosque de pierre pour entrer dans le palais. Le carrosse s’arrête en tanguant avant même que je remarque que nous sommes arrivés. Un valet de pied ouvre la portière. J’ai vue sur la cour entière, pleine de musique, d’éclats de voix et de gaîté. Il y a aussi des

bougies – des forêts entières de bougies. La cire fondue crée un effet de bois rongé par les termites. Certaines sont posées sur des branches d'arbres, leurs flammes vacillant dans les courants d'air provoqués par les mouvements des robes, juste en dessous. Elles sont alignées le long des murs comme des sentinelles et rassemblées les unes à côté des autres sur des pierres, éclairant la colline.

– Prête ? me chuchote Taryn.

Le souffle un peu court, je réponds :

– Prête.

Tour à tour, nous descendons du carrosse. Oriana attache une petite laisse d'argent au poignet de Chêne, ce qui me paraît plutôt une bonne idée – même s'il s'assoit par terre en geignant pour protester, comme le ferait un chat.

Vivienne scrute la cour avec quelque chose de sauvage dans le regard. Ses narines palpitent.

– Est-on censées se présenter devant le Grand Roi une dernière fois ? demande-t-elle à Madoc.

Celui-ci dément brièvement de la tête.

– Non. Nous serons appelés quand il sera temps de prêter allégeance. En attendant, je dois rester aux côtés du prince Dain. Vous, vous pouvez aller vous amuser jusqu'à ce que les cloches carillonnent et que Val Moren débute la cérémonie. Alors, vous irez dans la salle du trône pour assister au couronnement. Vous vous placerez près du dais, où mes chevaliers et moi veillerons sur vous.

Je me tourne vers Oriana, m'attendant à ce qu'elle me demande une fois de plus de ne pas m'attirer d'ennuis, ou pensant même qu'elle va innover en exigeant que je garde les cuisses fermées en présence de la famille royale, mais elle est trop occupée à supplier Chêne de ne pas rester au milieu de la route.

– Allons faire la fête ! s'exclame Vivi en nous entraînant, Taryn et moi.

Nous rejoignons les convives. Très vite, nous sommes noyées dans la foule.

Le palais de Domelfe est plein à craquer. Les fées sauvages non alliées, les courtisans, les monarques... Tous se mêlent. Les selkies de la cour des Fonds

marins de la reine Orlagh se parlent dans leur langue, des peaux jetées sur leurs épaules comme des capes. Je repère Roiben, le seigneur de la cour des Termites, dont on dit qu'il a tué son amant pour s'emparer du trône. Il se tient près de l'une des longues tables sur tréteaux. Même dans la salle bondée, il y a de l'espace autour de lui, comme si personne n'osait s'approcher. Ses cheveux ont la couleur du sel ; il est tout de noir vêtu, et une redoutable épée courbe pend à sa hanche. Je remarque à ses côtés la présence incongrue d'une jeune pixie à la peau verte, vêtue d'une robe à bretelles gris perle et de grosses bottes à lacets. À l'évidence, des habits de mortelle. Elle est flanquée de deux chevaliers en livrée, dont l'un est une femme aux cheveux écarlates nattés autour de la tête. C'est Dulcamara, qui nous a fait un cours sur la couronne.

Il y a d'autres personnages dont j'ai entendu parler dans des ballades : Rue Silver de la Nouvelle-Avalon, qui a découpé son île dans la côte californienne. Elle discute avec le fils exilé du roi des Aulnes, Severin, qui va peut-être s'allier avec le nouveau Grand Roi... ou tenter de rejoindre la cour du seigneur Roiben. Il est accompagné d'un garçon roux humain de mon âge. Je marque une pause pour les observer. Le garçon est-il son serviteur ? Est-il ensorcelé ? La façon dont il regarde autour de lui ne me permet pas de le savoir. Quand il voit que je l'observe, il sourit.

Je m'empresse de tourner la tête.

À cet instant, les selkies s'écartent. Je remarque alors quelqu'un d'autre avec elles. Le teint gris, les lèvres bleues, les cheveux mous qui encadrent un visage aux yeux enfoncés. Je la reconnais quand même : Sophie. J'ai entendu dire que les habitants du fond des mers gardaient les marins noyés, mais je n'y croyais pas. Quand sa bouche remue, je vois qu'elle a les dents pointues. Un frisson me remonte dans le dos.

Je rejoins Vivi et Taryn d'un pas vacillant. Quand je regarde en arrière, je ne vois plus Sophie. Mon imagination me joue-t-elle des tours ?

Nous passons à côté d'un shagfoal et d'un barghest. Tout le monde rit bruyamment, danse fiévreusement. Lorsque je passe à côté d'un des fêtards caché derrière un masque de gobelin, il le soulève et me fait un clin d'œil. C'est le Cafard.

– Je suis au courant pour hier soir. Bon travail, me félicite-t-il. Maintenant, sois vigilante. Si Balekin a l'intention de s'en prendre à Dain, il le fera avant le début de la cérémonie.

– Compte sur moi, dis-je en abandonnant provisoirement mes sœurs pour passer un moment avec lui.

Dans cette foule immense, il est facile de se perdre.

– Très bien. Je suis venu voir de mes propres yeux le prince Dain avec la couronne sur la tête.

Il fourre la main dans sa veste couleur de feuille morte et en sort une flasque d'argent, dont il ôte le bouchon avant d'avaler une bonne gorgée de son contenu.

– Je suis aussi venu voir la noblesse s'ébattre et se ridiculiser, ajoute-t-il.

Il me tend la flasque d'une main griffue gris vert. Même de là, je sens une odeur âcre et forte qui n'est pas sans rappeler celle des marécages.

– Ça va aller pour moi, dis-je en refusant d'un geste.

– Ça, tu l'as dit ! s'exclame-t-il en riant avant de remettre son masque.

Le sourire aux lèvres, je le regarde se fondre dans la foule. Cette brève entrevue a suffi pour me donner enfin le sentiment d'avoir ma place en ce lieu. Le Fantôme, la Bombe et le Cafard ne sont pas vraiment mes amis, mais on dirait qu'ils m'apprécient, et je ne suis pas du genre à faire la difficile. J'ai une place parmi eux, ainsi qu'un objectif.

– Où étais-tu passée ? me questionne Vivi en m'attrapant. Il va falloir te mettre une laisse, comme à Chêne. Viens ! On va danser.

J'accompagne mes sœurs dans un tourbillon. La musique omniprésente rend notre pas léger. On dit qu'il est impossible de résister à une mélodie fæ, ce qui n'est pas l'exacte vérité. Ce qui est impossible, c'est d'arrêter de danser une fois qu'on a commencé, et tant qu'il y a de la musique. Et c'est le cas toute la nuit : les danses s'enchaînent, les chansons aussi, si bien qu'on ne peut même pas faire une pause pour reprendre notre souffle. Se laisser emporter par la musique est exaltant. Bien sûr, étant l'une des leurs, Vivi peut s'arrêter dès qu'elle le souhaite. Elle peut aussi nous arracher à notre emballement, de sorte que danser avec elle est presque sans danger – non pas que Vivi fasse toujours montre d'une grande prudence.

Mais honnêtement, je me garde bien de juger quiconque à ce sujet.

Main dans la main, nous rejoignons le cercle des danseurs en bondissant et en riant. C'est comme si la chanson contrôlait mon flux sanguin, comme si elle circulait dans mes veines au même rythme syncopé, sur les mêmes accords harmonieux. Le cercle se rompt et je me retrouve à tenir la main de Locke. Il m'emporte et me fait tourner dans un mouvement vertigineux.

– Tu es très belle, me complimente-t-il. À l'image d'une nuit d'hiver.

Il me sourit et me contemple avec ses yeux de renard. Ses cheveux brun roux frisent autour de ses oreilles pointues. À l'un de ses lobes pend une boucle en or qui reflète la lueur des bougies, comme un miroir. C'est lui qui est beau – d'une beauté à couper le souffle, inhumaine.

Je parviens à répliquer :

– Ravie que ma robe te plaise.

– Dis-moi, pourrais-tu m'aimer ? demande-t-il à brûle-pourpoint.

– Bien sûr !

J'éclate de rire, sans savoir si c'est la réponse que j'étais censée donner. Mais la question est si bizarrement formulée que je peux difficilement dire non. J'aime l'assassin de mes parents, alors je dois être capable d'aimer n'importe qui. J'aimerais beaucoup l'aimer.

– Je me demandais : que serais-tu prête à faire pour moi ?

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Ce personnage énigmatique qui pose sur moi un regard froid ne ressemble pas au Locke qui se tenait sur le balcon, chez lui, qui me parlait avec douceur et me courait après en riant dans les couloirs. D'un coup, je ne suis plus certaine de savoir qui j'ai en face de moi. Il m'a prise au dépourvu.

– Accepterais-tu de me faire une promesse à l'avance ?

Il me sourit comme s'il me taquinait.

– Quelle promesse ?

Il me fait tourner autour de lui, mes chaussons de cuir exécutant une pirouette sur le sol de terre battue. Un peu plus loin, un flûtiste se met à jouer.

– N'importe laquelle, répond-il avec légèreté, alors qu'une telle question n'a rien de futile.

– Je suppose que ça dépend.

La réponse adéquate, un « non » tout simple, n'est pas de celles qu'on a envie d'entendre.

– M'aimes-tu assez pour m'abandonner ?

J'affiche sûrement un air ébahi. Il se rapproche de moi.

– N'est-ce pas là un gage d'amour ? enchaîne-t-il.

– Je... Je ne sais pas, dis-je.

Tout cela va aboutir à une sorte de déclaration de sa part. Seulement, j'ignore si c'est pour m'exprimer ses sentiments ou son absence de sentiments.

– M'aimes-tu assez pour pleurer pour moi ? chuchote-t-il dans mon cou.

Son souffle me donne la chair de poule. Je frissonne, à la fois émoustillée et déconcertée.

– Si on te faisait souffrir, tu veux dire ?

– Non, si *moi* je te faisais souffrir, précise-t-il.

Je ressens des picotements. Ça ne me plaît pas. Mais, au moins, je sais quoi répondre :

– Si tu me faisais souffrir, je ne pleurerais pas. Je te rendrais la pareille.

Lorsque nous tourbillonnons, son pas n'est plus aussi assuré.

– Je ne doute pas que tu...

Il n'achève pas sa phrase et regarde derrière lui. C'est à peine si j'arrive à penser. La chaleur m'est montée au visage. Je redoute ce qu'il va dire.

– Il est temps de changer de partenaire, déclare une voix.

Je lève les yeux. Ça ne pouvait pas être pire : Cardan.

– Oh, dit-il à Locke. Je t'ai volé ta réplique, peut-être ?

Il n'y a rien d'amical dans son intonation. Je retourne ses propos dans ma tête : ils ne me rassurent pas.

Locke me confie au plus jeune prince, comme l'exige la bienséance. Je vois du coin de l'œil que Taryn nous observe. L'air perdu, elle reste pétrifiée au milieu des fêtards tandis qu'autour d'elle les Fæs font virevolter leurs partenaires dans des spirales étourdissantes. Je me demande si Cardan l'a importunée, avant de venir vers moi.

Il prend ma main blessée dans la sienne. Il porte un ensemble noir et des gants, noirs également. Je sens le cuir chaud à travers la soie qui me recouvre

les doigts. La partie supérieure de son pourpoint est ornée de plumes de corbeau. La pointe de ses bottes est recouverte à l'excès de métal : il pourrait facilement me donner des coups de pied quand nous aurons commencé à danser. Son front est ceint d'une couronne de branches métalliques entremêlées, posée légèrement de travers. Des traces de peinture sombre barrent ses pommettes, et ses cils sont rehaussés d'un trait noir. Il l'a étalé sur son œil gauche comme s'il s'était essuyé en oubliant qu'il était maquillé.

Je m'oblige à parler et je lui demande :

– Qu'est-ce que tu veux ?

Je pense à Locke. Je suis encore déstabilisée par ce qu'il a dit... et par ce qu'il a tu.

J'insiste :

– Vas-y, c'est le moment de m'insulter.

Cardan hausse les sourcils.

– Je ne reçois pas d'ordres des mortels, rétorque-t-il avec son sourire cruel coutumier.

– Alors tu comptes dire quelque chose de gentil ? J'en doute. Les Fæs ne peuvent pas mentir.

Je voudrais être en colère, mais ce que je ressens à cet instant, c'est de la gratitude. Je n'ai plus les joues en feu ni les yeux qui piquent. Je suis prête à me battre, ce qui est beaucoup mieux. Même si je suis sûre que ce n'était pas du tout son intention, Cardan m'a rendu un grand service en m'enlevant à Locke.

Il laisse sa main glisser sur ma hanche. Je le fixe en plissant les yeux.

– Tu me détestes vraiment, n'est-ce pas ? m'interroge-t-il avec un sourire encore plus large.

– Presque autant que tu me détestes, toi, dis-je.

Je repense à mon nom recopié maintes fois sur la feuille. À la façon dont il m'a observée quand il était ivre, dans le labyrinthe. À la façon dont il m'observe maintenant.

Il me lâche la main.

– Rendez-vous à la prochaine dispute, dit-il avant de me saluer en s'inclinant.

Je ne peux m'empêcher de croire qu'il se moque de moi.

Je le regarde se mêler d'un pas vacillant à la foule, sans savoir que penser de cette conversation.

Les cloches carillonnent, signalant l'ouverture de la cérémonie. Les musiciens font taire harpes et violons. Pendant un long moment, la colline est silencieuse, à l'écoute. Puis les gens vont prendre place. Je me dirige vers l'avant de la salle, où les nobles de la cour du Grand Roi se réunissent. Où sera ma famille. Oriana y est déjà, près de l'un des plus émérites chevaliers de Madoc. Elle a l'air de quelqu'un qui préférerait être partout ailleurs qu'ici. Détaché de sa laisse, Chêne est perché sur les épaules de Taryn. Elle chuchote quelque chose à Locke, qui rit.

Je me fige. La foule se meut autour de moi, mais je reste plantée là en voyant Taryn se pencher pour remettre une mèche de cheveux derrière l'oreille de Locke.

Ce petit geste traduit beaucoup de choses. J'essaie de me convaincre qu'il ne veut rien dire, mais après notre étrange conversation, je n'y arrive pas. Pourtant, Taryn a un amant, qui s'apprête à demander sa main ce soir. Et elle sait que Locke et moi sommes... ce que nous sommes.

M'aimes-tu assez pour m'abandonner ? N'est-ce pas là un gage d'amour ?

Vivienne s'est détachée de la foule. Ses yeux de chat luisent et ses cheveux dénoués encadrent son visage. Elle prend Chêne dans ses bras et le fait tourner jusqu'à ce qu'ils tombent tous les deux dans le froufrou de ses jupes. Je devrais les rejoindre, mais je ne peux m'y résoudre.

Je ne me sens pas encore capable d'affronter Taryn – pas tant que des pensées aussi déloyales me polluent l'esprit.

Je reste en retrait. Je regarde la famille royale se rassembler sous le dais. Le Grand Roi est assis sur son trône de branches entremêlées, sa lourde couronne sur le front. Son visage est marqué de rides profondes, et ses yeux vifs couleur bronze rappellent ceux d'une chouette. Le prince Dain, vêtu d'une toge entièrement blanche, les pieds nus, est assis à côté de lui sur un modeste tabouret de bois. Derrière le trône se tient le reste de la famille : Balekin, Elowyn, Rhyia et Caelia. Même Taniot, la mère du prince Dain, est

présente, dans une toilette dorée étincelante. Le seul absent de la famille est Cardan.

Le Grand Roi Eldred se lève. La foule entière se tait.

– Mon règne a été long, aujourd’hui je vous quitte.

Ses mots résonnent dans la colline. Il a rarement pris la parole ainsi, devant nous tous. Je suis frappée à la fois par la puissance de sa voix et la fragilité de sa personne.

– La première fois que j’ai senti l’appel de la Terre des Promesses, j’ai pensé qu’il était temporaire. Aujourd’hui je ne puis plus y résister. À partir de maintenant, je ne serai plus roi, mais simple vagabond.

Bien que nous sachions tous pourquoi nous sommes réunis, j’entends des pleurs autour de moi. Un sprite se met à sangloter dans les poils d’un phooka à tête de chèvre.

Val Moren, le sénéchal et poète de la cour, s’écarte du dais. Il est maigre et voûté ; ses longs cheveux sont pleins de brindilles. Une corneille mantelée, au plumage gris et noir, est perchée sur son épaule. Il s’appuie lourdement sur un bâton de bois lisse dont l’extrémité commence à bourgeonner, comme s’il vivait encore. On dit que, dans sa jeunesse, Val Moren s’est fait séduire et enlever du monde des mortels pour rejoindre le lit d’Eldred. Je me demande ce qu’il fera maintenant, sans son roi.

– La perspective de vous laisser partir nous répugne, mon seigneur, dit-il.

Dans sa bouche, ces propos semblent avoir une résonnance douce-amère particulière.

Eldred met ses mains en coupe. Les branches de son trône frémissent. De nouvelles pousses grandissent et s’entortillent à la verticale. Sur toute leur longueur, des feuilles se déploient et des fleurs s’épanouissent. Les racines se mettent à pousser comme des plantes grimpantes et recouvrent le plafond de la salle. L’air s’imprègne d’une odeur de brise d’été, chargée de promesses de pommes à venir.

– Un autre prendra ma place. Je vous demande de me libérer.

À ma grande surprise, le Peuple rassemblé réplique en chœur :

– Nous vous libérons.

Le Grand Roi laisse sa lourde robe de cérémonie tomber à ses pieds. Elle

forme un amas incrusté de bijoux sur la pierre. Après avoir ôté sa couronne de feuilles de chêne d'or, il se tient un peu plus droit. On sent chez lui un empressement troublant. Eldred est le Grand Roi de Domelfe depuis si longtemps que, parmi le Peuple, rares sont ceux qui se souviennent du début de son règne. À mes yeux, il a toujours été vieux, mais en perdant son manteau de roi, il semble avoir rajeuni de plusieurs années.

– Qui nommez-vous à votre place, comme notre nouveau Grand Roi ? demande Val Moren.

– Mon troisième héritier, mon fils Dain, répond Eldred. Avance, mon enfant.

Le prince Dain quitte son modeste tabouret. Sa mère ôte le tissu blanc qui le recouvre. Il se retrouve nu. Je cligne des yeux. J'ai l'habitude d'un certain degré de nudité à Terrafæ, mais pas chez les membres de la famille royale. Comparé aux autres, vêtus de riche brocart et de broderies magnifiques, il a l'air délicieusement vulnérable.

Je me demande s'il a froid. Songeant à ma main blessée, je me prends à l'espérer.

– L'acceptez-vous ? l'interroge Val Moren.

Sur son épaule, la corneille mantelée déploie ses ailes aux extrémités noires et les agite. Je ne suis pas sûre que cela fasse partie de la cérémonie.

– J'assumerai le fardeau et l'honneur de porter la couronne, réplique Dain d'un ton grave.

À cet instant, sa nudité devient signe de pouvoir.

– Oui, je l'accepte, ajoute-t-il.

– Cour des Unseelie, hôte de ce soir, avance et oins ton prince, déclare Val Moren.

Une boggart amène sa carrure massive vers le dais. Son corps est couvert d'une pilosité épaisse et dorée. Ses bras sont si longs qu'ils traîneraient par terre si elle ne les pliait pas. Elle a l'air si puissante qu'elle pourrait casser le prince en deux. Autour de la taille, elle porte un patchwork de fourrures en guise de jupe. Elle tient une sorte d'encrier dans sa grosse main.

Sur le bras gauche de Dain, elle peint de longues spirales de sang coagulé, puis elle continue sur son ventre et le long de sa jambe gauche. Il ne bronche

pas. Quand elle a terminé, elle s'écarte pour admirer son œuvre horrible avant de s'incliner légèrement devant Eldred.

– Cour des Seelie, peuple du crépuscule, avance et oins ton prince, ordonne alors Val Moren.

Un garçon minuscule enveloppé d'une sorte d'écorce de bouleau, les cheveux en bataille, s'avance jusqu'au daïs. Il a de petites ailes vert clair dans le dos. Il oint le côté droit du prince avec une épaisse pâte de pollen, jaune comme du beurre.

– Fées sauvages, Peuple Farouche, avancez et oignez votre prince, dit Val Moren.

Cette fois, c'est un farfadet qui apparaît, dans un petit costume élégant, cousu avec soin. Il porte une poignée de terre dont il macule le torse de Dain dans la région du cœur.

Enfin, je repère Cardan dans la foule. Il vacille, une outre à la main. Apparemment, il est complètement ivre. Quand je songe à la trace argentée qu'il avait sur le visage et à la façon dont il a posé sa main sur ma hanche, je suppose qu'il devait déjà être bien saoul. Je ressens une satisfaction aussi immense que mesquine en ne le voyant pas parmi la famille royale à ce moment le plus important pour la cour depuis des siècles.

Il va avoir de gros ennuis.

– Qui le vêt ? demande Val Moren.

Tour à tour, les sœurs puis la mère de Dain lui apportent une tunique blanche, un pantalon de peau, un col d'or et de grandes bottes en peau de chevreau. On dirait un roi sorti d'un conte de fées, dont le règne sera sage et juste. J'imagine le Fantôme perché sur les chevrons et le Cafard sous son masque, l'observant avec fierté. Étant liée à lui par serment, je partage également cette fierté – dans une moindre mesure, toutefois.

Je ne peux oublier ce qu'il m'a dit : « Tu es ma créature, Jude Duarte. »

Je porte ma main blessée à la poignée de mon épée d'argent. L'arme forgée par mon père. Après cette soirée, je serai l'espionne du Grand Roi, membre à part entière de sa cour. Je mentirai à ses ennemis et, si ça ne suffit pas, je trouverai le moyen de faire pire. Et s'il me contrarie trop, je trouverai le moyen de m'en sortir.

Val Moren frappe violemment le sol avec son bâton. Je sens les vibrations jusque dans mes dents.

– Et qui le couronne ?

La dignité se lit sur le visage d'Eldred. La couronne brille entre ses mains noueuses, comme si le soleil émanait du métal.

– Moi.

Subtilement, les gardes changent de position. Ils se préparent peut-être à escorter Eldred hors du palais. Il y a plus de chevaliers détachés de la foule qu'au début de la cérémonie.

Mon regard se pose sur Taryn, toujours aux côtés de Locke. Oriana entoure Chêne d'un bras protecteur. L'un des lieutenants de Madoc se penche vers elle pour lui parler. Il désigne la sortie. Oriana dit quelque chose à Vivi puis quitte la salle. Taryn et Locke la suivent. Crispée, je fends la foule pour les rejoindre. Je ne veux pas me déshonorer comme Cardan en n'étant pas là où je suis censée être.

Val Moren interrompt le fil de mes pensées.

– Quant à toi, peuple de Domelfe, acceptes-tu le prince Dain comme ton Grand Roi ?

Une clameur s'élève de la foule, mêlant voix graves et flûtées :

– Nous l'acceptons !

J'observe les chevaliers qui entourent le dais. Dans une autre vie, j'aurais été l'un d'eux. C'est alors que je remarque des visages familiers. Les meilleurs commandants de Madoc. Des guerriers d'une loyauté à toute épreuve.

Ils ne sont pas en uniforme. Sous leur armure lustrée, ils portent la livrée des Ronceverte. Peut-être que Madoc joue seulement la carte de la prudence en ayant posté là ses meilleurs éléments. Cependant, l'espionne que j'ai tuée, détentrice du message railleur, était également au service de Madoc.

Sans compter qu'Oriana, Chêne et mes sœurs ne sont plus là, escortés à l'extérieur de la colline par l'un des lieutenants de Madoc juste au moment où la surveillance du dais est renforcée.

J'ai un plan pour assurer notre avenir.

Je dois trouver le Cafard. Et le Fantôme. Je dois leur dire qu'il y a un

problème.

Un stratège chevronné sait attendre qu'une occasion se présente.

Je bouscule un trio de gobelins, un troll et un membre du Peuple Immobile. Un spriggan m'adresse un grognement, mais je l'ignore. C'est bientôt la fin du couronnement. On recommence à remplir les coupes et les chopes.

Sous le dais, Balekin a quitté son siège auprès des princes et des princesses. Un instant, je crois que ça fait partie de la cérémonie, jusqu'à ce qu'il tire au clair une longue et mince épée – celle qu'il a utilisée au cours de son terrible duel avec Cardan. Je me pétrifie.

– Mon frère ! s'exclame le prince Dain d'un ton réprobateur.

– Moi, je ne t'accepte pas ! rétorque Balekin. Je réclame la couronne et je viens te défier.

Tout autour du dais, les chevaliers dégainent eux aussi leurs épées. Mais ni Elowyn, ni Rhyia, ni Eldred, ni Val Moren, ni Taniot ne sont armés. Seule Caelia tire un couteau de son corsage, à la lame si petite qu'il ne sera guère utile.

Moi aussi, je veux m'emparer de mon épée, mais je suis trop à l'étroit dans cette foule.

– Balekin, dit Eldred d'un ton sévère. Mon enfant. La Haute Cour ne peut fonctionner comme les cours inférieures. L'héritage ne se fait pas par le sang. Aucun duel avec ton frère ne m'incitera à placer la couronne sur ton indigne front. Accepte mon choix. Ne t'humilie pas devant tout Terrafæ.

– Cela ne concerne que nous, crache Balekin à l'intention de Dain, comme si son père n'avait rien dit. À cet instant, il n'y a pas de Grand Roi. Il n'y a que nous et une couronne.

– Je n'aurai pas à me battre contre toi, réplique Dain en désignant d'un geste ample les chevaliers qui, en rangs serrés autour du dais, attendent ses ordres.

Madoc se trouve parmi eux, mais je ne suis pas assez près pour en voir davantage.

– De plus, tu n'es pas digne de tant de considération, ajoute Dain.

– Dans ce cas, tu auras ceci sur la conscience.

Balekin fait deux pas et détend brusquement le bras. Sans même regarder

où il frappe, il transperce de son épée la gorge d'Elowyn. On entend un hurlement, puis tout le monde se met à crier. Un instant, la plaie n'est qu'une marque sur la peau d'Elowyn, mais un flot de sang s'en déverse bientôt. La princesse titube avant de tomber à quatre pattes. Le tissu d'or et les pierres précieuses chatoyantes sont noyés d'écarlate.

C'est à peine si Balekin a esquissé un mouvement. Son geste était presque nonchalant.

Eldred lève les mains. Je comprends qu'il compte invoquer la même magie que celle qui a fait pousser les racines et fleurir les branches du trône. Mais il n'a plus ce pouvoir : il y a renoncé avec son royaume. Au lieu de quoi, les fleurs, à peine épanouies, brunissent et se flétrissent.

La corneille sur l'épaule de Val Moren s'envole en croassant et se dirige vers les racines qui pendent au plafond de la colline.

– Gardes ! appelle Dain d'un ton qui montre son habitude d'être obéi.

Mais aucun chevalier ne se dirige vers le dais. Tous ensemble, ils se retournent de sorte qu'ils présentent leur dos à la famille royale et leurs épées à la foule rassemblée. Ils n'interviennent pas. Ils laissent Balekin faire son coup d'État.

Je n'arrive pas à croire que ce soit le plan de Madoc. Dain est son ami. Dain a fait campagne avec lui. Dain va le récompenser, lorsqu'il sera Grand Roi.

Je suis prise dans un mouvement de foule. Tout le monde bouge, s'avance vers la scène macabre ou au contraire la fuit. Le roi de la cour des Termites, aux cheveux couleur de sel, tente de se faufiler vers le dais, mais ses propres chevaliers s'interposent et le retiennent. Ma famille a disparu. Je cherche Cardan du regard : il est perdu quelque part dans la foule.

Caelia s'est élancée aux côtés du Grand Roi. Elle a son petit couteau, trop court pour être qualifié d'arme, mais elle le brandit avec courage. Taniot s'accroupit auprès du corps d'Elowyn. Elle essaie d'endiguer le flot de sang avec ses jupes.

– Que dis-tu à présent, père ? demande Balekin avec autorité. Et toi, mon frère ?

Tirés depuis l'ombre, deux carreaux fendent l'air et se fichent dans le flanc

de Balekin. Il recule en vacillant. Son pourpoint déchiré laisse voir du métal poli en dessous. Une armure ! Je scrute les chevrons, à la recherche du Fantôme.

Je suis agent du prince tout autant que lui. Rejoindre Dain est mon devoir. De nouveau, je bouscule les gens pour avancer. Dans ma tête, j'ai une vision de l'avenir, comme une histoire que je me raconte. Une histoire claire, brillante, qui contraste avec le chaos ambiant. D'une manière ou d'une autre, j'arriverai jusqu'au prince pour le défendre de la trahison de Balekin, jusqu'à ce que les fidèles membres de sa garde nous rejoignent. Je serai l'héroïne, celle qui s'est interposée entre les traîtres et son roi.

Madoc est plus rapide que moi.

Un court instant, me voilà soulagée. Sa loyauté de commandant peut être achetée, mais jamais il ne...

Soudain, il enfonce son épée dans la poitrine de Dain avec une telle force que la lame ressort dans son dos. Il la fait remonter à travers la cage thoracique pour atteindre le cœur.

Je m'immobilise tandis que la foule continue à se mouvoir autour de moi. Je suis pétrifiée.

J'aperçois furtivement des os blancs, des muscles rouges et humides. Le prince Dain, qui allait être Grand Roi, s'effondre sur la cape de cérémonie rouge incrustée de pierres précieuses. Les jets de son sang se confondent avec les bijoux.

– Traîtres, souffle Eldred, sa voix amplifiée par l'espace.

On dirait que le mot résonne dans toute la salle.

Madoc marque une pause et serre les dents, comme s'il s'acquittait d'un sinistre devoir. Il porte à présent sa capuche rouge – celle qu'il a glissée dans sa poche, celle que j'ai contemplée dans sa vitrine. Ce soir, il va la rafraîchir. Il y aura de nouvelles traces. Mais je ne peux pas croire qu'il agisse sur l'ordre de qui que ce soit.

Il a dû s'allier avec Balekin et tromper la vigilance des espions de Dain. Mettre en place ses propres commandants, pour isoler la famille royale de tous ceux qui auraient pu l'aider. Il a poussé Balekin à frapper au moment où personne ne s'y attendait. Il a même compris que le seul moyen de

contourner la malédiction létale liée à la couronne était d'agir quand elle ne reposait sur aucune tête. Je suis certaine qu'il avait pensé à tout.

Madoc a trahi Eldred, et Dain n'est plus. Tous mes espoirs et projets ont disparu avec lui.

Un couronnement, c'est l'occasion de rendre bien des choses possibles.

Balekin affiche un air si satisfait que c'en est insupportable.

– Donne-moi la couronne.

Eldred lâche le bandeau royal qui roule un peu plus loin.

– Prends-la toi-même, si tu y tiens tellement.

Caelia lâche un horrible cri de lamentation. Rhyia pose sur la foule un regard horrifié. Val Moren le poète se tient aux côtés d'Eldred, son visage étroit tout à fait blême. Cerné par les chevaliers, le dais ressemble à une terrible scène de théâtre, où tous les acteurs sont voués à jouer leur rôle jusqu'à leur fin tragique.

Les mains de Madoc sont gantées de rouge. Je ne peux pas les quitter du regard.

Balekin soulève la Haute Couronne. Les feuilles de chêne en or brillent à la lueur des bougies.

– Tu as attendu trop longtemps pour quitter le trône, père. Tu es devenu faible. Tu as laissé des traîtres diriger les petits fiefs ; le pouvoir des cours inférieures n'est pas contrôlé, et les fées sauvages n'en font qu'à leur tête. Dain aurait fait la même chose que toi. C'est un lâche qui se cache derrière les complots. Mais moi, je ne crains pas les effusions de sang.

Eldred ne dit rien. Il n'esquisse aucun geste, ni vers la couronne ni vers aucune arme. Il attend, simplement.

Balekin ordonne à un chevalier de lui amener Taniot. Une femme en armure monte sur l'estrade et attrape la compagne d'Eldred, qui se débat. À force d'agiter sa tête, elle entaille l'épaule du chevalier de ses longues cornes noires. Ça ne sert à rien. Il n'y a rien à faire. Les chevaliers sont trop nombreux. Deux autres s'avancent, et la lutte cesse.

Balekin se plante devant son père.

– Déclare-moi Grand Roi, pose la couronne sur ma tête, et tu pourras partir, libre et indemne. Mes sœurs seront protégées. Ta compagne vivra.

Sinon, je tue Taniot. Je la tue devant tout le monde, et tout le monde saura que c'est ta faute.

Mon regard se pose sur Madoc. Sur les marches, il s'entretient à voix basse avec l'un de ses commandants, un troll qui a déjà mangé à notre table, qui a taquiné Chêne et l'a fait rire. Moi aussi, il m'a fait rire. À présent, mes mains tremblent, à l'image du reste de mon corps.

– Balekin, premier-né, déclare Eldred, peu importe à qui appartient le sang que tu répandras, tu ne régneras jamais sur Domelfe. Tu n'es pas digne de la couronne.

Je ferme les yeux et songe aux paroles d'Oriana : « Ce n'est pas facile d'être la maîtresse du Grand Roi. Ça signifie être toujours en danger. Être toujours un pion. »

Taniot accepte sa mort avec grâce. Elle ne cille pas. Sa posture est à la fois royale et résignée, comme si elle était déjà passée dans le royaume des ballades. Elle entrecroise ses doigts et n'émet pas le moindre son quand l'un des chevaliers, celui à l'épaule entaillée, la décapite d'un seul coup d'épée. La tête cornue de Taniot roule et s'arrête non loin du cadavre de Dain.

Je sens quelque chose de mouillé sur mon visage, comme de la pluie.

Nombreux sont les gens du Peuple à se délecter des meurtres, et plus encore à en apprécier le spectacle. Une folie vertigineuse s'empare de la foule ; une soif de violence encore plus grande. Je redoute que celle-ci soit étanchée à l'excès : deux des chevaliers ont saisi Eldred.

– Je ne te reposerai pas la question, gronde Balekin.

Mais Eldred se contente de rire. Il rit toujours quand son fils le transperce de part en part. Eldred ne meurt pas comme les autres. Ce n'est pas du sang qui se déverse de sa blessure, mais des papillons de nuit rouges. Ceux-ci se précipitent hors de lui si vite qu'en un clin d'œil, le corps du Grand Roi a disparu. Il n'y a plus que ces papillons rouges qui s'envolent et forment un nuage si dense qu'on dirait une tornade d'ailes.

La magie ne dure pas. Les insectes se mettent à tomber jusqu'à se retrouver éparpillés sous le dais, telles des feuilles mortes. Je n'arrive pas à y croire : le Grand Roi Eldred est mort.

L'estrade est jonchée de corps et de sang. Val Moren est à genoux.

– Mes sœurs ! lance Balekin en se dirigeant vers elles à grands pas.

Sa voix a un peu perdu de son arrogance, remplacée par une douceur redoutable. On dirait un homme au milieu d'un affreux cauchemar qu'il refuse de quitter en se réveillant.

– Laquelle d'entre vous acceptera de me couronner ? De me couronner, et de vivre.

Je pense à Madoc qui a ordonné à ma mère de ne pas s'enfuir.

Caelia s'avance et lâche son couteau. Elle porte une pièce d'estomac dorée et une jupe bleue. Une couronne de baies est posée sur ses cheveux dénoués.

– Moi, je l'accepte, dit-elle. Ça suffit. Je te ferai Grand Roi. Mais tes actes souilleront ton règne à jamais.

Jamais, c'est comme l'éternité. Je suis fâchée de me rappeler ce qu'a pu dire Cardan, surtout à cet instant. Une partie de moi est soulagée que Caelia ait cédé, malgré l'odieux personnage qu'est Balekin et l'horreur inévitable que sera son règne. Au moins, le carnage est fini.

Un carreau d'arbalète jaillit depuis l'ombre de la charpente. Sa trajectoire est complètement différente du dernier tir. Le trait atteint Caelia en pleine poitrine. Elle ouvre de grands yeux, porte ses mains à son cœur, comme si la blessure était indécente et qu'elle devait la recouvrir. Puis ses yeux se révulsent et elle s'effondre sans un soupir. Balekin hurle de frustration. Madoc donne des ordres à ses hommes et désigne le plafond. Une phalange se détache et grimpe l'escalier précipitamment. Quelques gardes s'envolent en battant de leurs ailes vert pâle, leur épée tirée au clair.

Il l'a tuée. Le Fantôme l'a tuée.

Je m'avance à l'aveugle en passant à côté d'un sluagh qui hurle sa soif de sang, sans savoir ce que je ferai une fois arrivée là-bas.

Rhyia ramasse le couteau de sa sœur et le brandit d'une main tremblante. Dans sa robe bleue, on dirait un oiseau, fait prisonnier avant d'avoir pu s'envoler. C'est la seule véritable amie de Vivi à Terrafæ.

– Tu vas vraiment te battre contre moi, ma sœur ? raille Balekin. Tu n'as ni épée ni armure ! Allons, il est trop tard.

– Oui, il est trop tard, répète-t-elle.

Sur ce, elle pointe le couteau sur sa propre gorge, juste sous son oreille.

Je hurle :

– Non !

Mais ma voix est noyée dans la foule, dans les cris de Balekin. Alors, parce que je ne supporterai pas de voir quelqu'un d'autre mourir, je ferme les yeux. Je les garde fermés pendant que je suis bousculée par quelque chose de lourd, recouvert de fourrure. Balekin exige que l'on trouve Cardan, qu'on le lui amène. Par réflexe, j'ouvre les paupières. Pas de Cardan en vue. Uniquement le corps de Rhyia, effondré, et plus d'horreur encore.

Des archers ailés visent le paquet de racines où se cachait le Fantôme. Un instant plus tard, il se laisse choir dans la foule. Je retiens mon souffle, craignant qu'il soit touché. Mais il se relève d'une roulade et s'enfuit en montant l'escalier, les gardes sur ses talons.

Il n'a aucune chance de s'en tirer. Les autres sont trop nombreux, et il y a trop de monde partout. Il n'a aucune échappatoire. Je voudrais l'aider, le rejoindre, mais je suis cernée. Je ne peux rien faire. Je ne peux sauver personne.

Balekin se tourne vers le poète de la cour et pointe un doigt sur lui.

– Toi, tu me couronneras. Prononce la formule officielle.

– Je ne peux pas, réplique Val Moren. Je ne suis pas des vôtres ni de la famille royale.

– Tu vas le faire ! insiste Balekin.

– Oui, mon seigneur, murmure le poète d'une voix tremblante.

Alors que le silence enveloppe la colline, il récite une version abrégée et balbutiante du discours du couronnement. Seulement, lorsqu'il demande à la foule d'accepter Balekin comme Grand Roi, personne ne répond. La couronne de feuilles de chêne est dans la main du prince, mais pas encore sur sa tête.

Balekin balaie le public du regard. Même si je sais qu'il ne s'arrêtera pas sur moi, je tressaille. Il explose :

– Prêtez-moi allégeance !

Nous nous y refusons. Les monarques ne plient pas le genou. La noblesse ne prononce pas un mot. Les fées sauvages l'observent. Je vois la reine Annet de la cour des Papillons de nuit, la cour des Unseelie la plus au sud, ordonner

à ses courtisans de quitter la salle. Elle se retourne avec un sourire méprisant.

– Vous êtes liés au Grand Roi par serment ! fulmine Balekin. Et le Grand Roi, c'est moi désormais !

Balekin soulève la couronne et la pose sur sa tête. Une seconde plus tard, il hurle de douleur et la retire brusquement. Son front est marqué d'une brûlure rouge.

– Nous n'avons pas prêté allégeance au roi, mais à la couronne ! proteste quelqu'un.

C'est le seigneur Roiben, de la cour des Termites. Il s'est frayé un chemin jusqu'aux chevaliers. Même s'ils sont plus d'une dizaine à s'interposer entre Balekin et lui, Roiben n'a pas l'air inquiet.

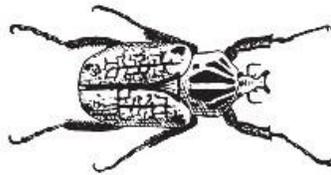
– Tu as trois jours pour la poser sur ta tête, assassin. Trois jours avant que je quitte ces lieux sans avoir prêté allégeance, sans limitation de mon pouvoir, et sans être impressionné. Je ne serai certainement pas le seul.

Quelques rires fusent et des murmures résonnent. Un groupe hétéroclite reste dans la salle : des Seelie étincelants et des Unseelie terrifiés ; des fées sauvages qui quittent rarement leurs collines, leurs rivières ou leurs tumulus ; des gobelins et des farfadets ; des pixies et des phookas. Tous ont vu la famille royale se faire massacrer presque intégralement en une seule nuit. Sans Grand Roi, quels actes de violence faudra-t-il encore endurer ? Et à qui cela profitera-t-il ?

Des sprites scintillent dans l'air qui pue le sang fraîchement versé. La fête va reprendre, comme si de rien n'était. Tout le monde va faire comme si rien ne s'était passé.

Mais moi, je ne suis pas sûre d'y arriver.

Livre second



*Vide ton cœur de son rêve mortel.
Les vents s'éveillent, les feuilles tournoient,
Nos joues sont pâles, notre chevelure dénouée,
Notre poitrine palpite, nos yeux rayonnent,
Nos bras appellent, nos lèvres s'entrouvrent ;
Et s'il en est un qui contemple notre troupe impétueuse,
Nous nous plaçons entre lui et l'acte de sa main,
Nous nous plaçons entre lui et l'espoir de son cœur.*

William Butler Yeats « L'Appel des Sidhe »



Chapitre 21

Me voilà retombée en enfance : je me cache sous une table pendant qu'au-dessus de moi la fête bat son plein.

La main plaquée sur ma poitrine, je sens les pulsations rapides de mon cœur. Je n'arrive pas à penser. Je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas.

De fines gouttelettes de sang imprègnent le ciel bleu de ma robe.

Je croyais ne pas être choquée par la mort, mais... il y en a eu beaucoup trop. Tellement que c'en était gênant, voire ridicule. Dans ma tête, je revois sans cesse les côtes blanches du prince Dain ; le sang jaillir de la gorge d'Elowyn ; le Grand Roi qui, au moment de mourir, renie Balekin, encore et encore. Les pauvres Taniot, Caelia et Rhyia, contraintes de réaliser, tour à tour, que la couronne de Terrafæ compte plus que leur vie.

Je songe à Madoc qui, toutes ces années, était le bras droit de Dain. Les Fæs sont incapables de mentir dans l'instant ; pourtant Madoc l'a fait chaque fois qu'il a ri, qu'il lui a mis une tape dans le dos, qu'il a partagé une coupe de vin avec lui. Madoc, qui nous a laissées nous faire belles et m'a donné une magnifique épée à porter ce soir, comme si nous allions réellement à une fête

pour nous amuser.

Je tente de me raisonner.

Je savais ce qu'il était. J'ai vu le sang séché sur sa capuche. Si je me suis autorisée à l'oublier, alors je ne suis qu'une idiote.

Au moins, des chevaliers ont éloigné ma famille avant le début du massacre. Au moins, elle n'a pas eu à être témoin de cette boucherie – même si elle a forcément entendu les hurlements. Au moins, Chêne ne grandira pas comme moi j'ai grandi, avec la mort en héritage.

Je reste assise là jusqu'à ce que mon pouls ralentisse. Je dois quitter la colline. Les convives vont devenir incontrôlables et, sans nouveau Grand Roi sur le trône, rien ou presque ne les empêchera de se distraire comme ils l'entendent. Ce n'est probablement pas le moment pour une mortelle de rester là.

J'essaie de me rappeler la disposition de la salle du trône vue du dessus, quand j'étais avec le Fantôme, et des entrées dans le corps principal du château.

Si je pouvais trouver l'un des gardes et le persuader que je fais partie de la maison de Madoc, il me conduirait peut-être auprès de ma famille. Mais je n'ai pas envie de partir. Je ne veux pas voir Madoc, couvert de sang, assis aux côtés de Balekin. Je ne veux pas faire comme si ce qui s'était passé n'était pas horrible. Je ne veux pas cacher mon dégoût.

Il n'y a pas d'autre issue. Et si je rampais sous les tables jusqu'à l'escalier pour gagner la plate-forme saillante, près de la salle de stratégie de Madoc ? Je pourrais ensuite gagner la partie du château qui a de grandes chances d'être déserte et permet d'accéder aux galeries secrètes. De là, je pourrais sortir sans avoir à me soucier des chevaliers, des gardes ou de qui que ce soit. L'adrénaline donne à mon corps une irrésistible envie de bouger. Pourtant, même si je tiens une ébauche de plan, celui-ci est incomplet. Je peux sortir du palais, mais après ? Je n'ai nulle part où aller.

Tu trouveras plus tard, me souffle mon instinct.

O.K. Une ébauche de plan, ça me suffit.

Sans me préoccuper de ma robe ni du fait que le fourreau de mon épée traîne sur le sol de terre battue, ni de ma main douloureuse, j'avance à quatre

pattes. Au-dessus, j'entends de la musique, mais pas seulement : un craquement qui pourrait être celui d'un os que l'on brise, une plainte, un cri. Je tâche de les ignorer.

Soudain, la nappe se soulève. Alors que mes yeux s'accoutument à la lumière des chandelles, un personnage masqué m'attrape le bras. Ainsi tapie sous la table, je peux difficilement dégainer mon épée. J'empoigne le couteau glissé dans mon corsage. Je m'apprête à frapper quand je reconnais les chaussures au bout ridiculement pointu.

Cardan. Le seul qui puisse couronner légitimement Balekin. Le dernier descendant survivant de la lignée des Ronceverte. Tout le monde à Terrafæ doit le chercher, et le voilà, déambulant derrière un masque de renard argenté. Il me regarde en clignant des yeux, confus, vacillant sur ses jambes. Je manque d'éclater de rire. Je n'en crois pas ma chance d'être celle qui l'a trouvé !

– Tu es mortelle, m'informe-t-il.

Dans son autre main, il tient une coupe vide négligemment inclinée, comme s'il l'avait oubliée.

– C'est dangereux pour toi de rester ici, poursuit-il. Surtout si tu te promènes en donnant des coups de couteau aux gens.

– C'est dangereux pour *moi* ?

Mis à part l'absurdité de son propos, j'ignore complètement pourquoi il agit comme si, pour une fois, il se souciait de ma sécurité, au lieu de chercher à me nuire. Je m'efforce de me rappeler qu'il doit être sous le choc et affligé, ce qui expliquerait cet étrange comportement. Malgré tout, j'ai du mal à imaginer qu'il puisse aimer suffisamment quelqu'un pour le pleurer. À cet instant, on dirait qu'il ne se soucie même pas de lui-même.

Je lui ordonne :

– Baisse-toi et passe sous la table avant qu'on te reconnaisse !

– Jouer à cache-cache sous la table ? S'accroupir par terre ? C'est peut-être typique de ton espèce, mais c'est indigne de moi.

Il émet un rire hésitant, comme s'il attendait que je me mette à rire, moi aussi.

Ce n'est pas le cas. Je lui donne un coup de poing dans le ventre, pile là où

je sais que ça fait mal. Il tombe à genoux et lâche sa coupe, qui touche le sol avec un bruit métallique.

– Aïe ! s’écrie-t-il.

Il me laisse le tirer sous la table.

– On va sortir d’ici discrètement, lui dis-je. On reste sous les tables et on rejoint l’escalier pour monter dans les étages du palais. Et ne t’avise pas de me dire qu’avancer à quatre pattes est indigne de toi. De toute façon, tu es tellement ivre que tu tiens à peine debout !

Je l’entends ricaner.

– Si tu insistes, réplique-t-il.

Il fait trop sombre pour que je puisse distinguer son visage et, de toute façon, il porte un masque.

Nous nous faufile sous les tables, entre ballades et chansons avinées, cris et chuchotements. Autour de nous, les pas des danseurs crépitent comme la pluie. J’ai toujours le cœur qui bat trop vite à cause du massacre, de la proximité de Cardan, du coup de poing que je lui ai assené et dont je n’aurai pas à subir les conséquences. Je me concentre sur le bruit qu’il fait, derrière moi. L’air sent la terre battue, le vin renversé, le sang. Mes pensées s’emballent ; je me mets à trembler. Je me mords l’intérieur de la lèvre pour me focaliser sur une douleur précise.

Je dois me ressaisir. Je ne peux pas flancher maintenant, pas devant Cardan.

Et pas quand un plan se dessine dans mon esprit. Un plan qui implique justement ce prince.

Je jette un coup d’œil en arrière : Cardan s’est immobilisé. Assis par terre, il regarde sa main. Sa chevalière.

– Il me méprise.

Il a parlé d’une voix légère, sur le ton de la conversation. Comme s’il avait oublié où il était.

Pensant à ce qui s’est passé au Manoir Creux, je l’interroge :

– Qui, Balekin ?

– Non, mon père, rectifie Cardan en ricanant. Je connaissais mal mes frères et sœurs. C’est drôle, non ? Le prince Dain... Il ne voulait pas de moi au

palais, alors il m'a obligé à partir.

Je me tais, ne sachant que répondre. C'est troublant de le voir se comporter comme s'il avait des émotions.

Au bout d'un moment, il semble retrouver ses esprits. Son regard se pose sur moi. Ses yeux brillent dans la pénombre.

– Et maintenant, ils sont tous morts. Grâce à Madoc, notre honorable général. Ils n'auraient jamais dû lui faire confiance. Ta mère l'a compris il y a longtemps, n'est-ce pas ?

Je plisse les yeux.

– Bouge.

Il esquisse un sourire en coin.

– Toi d'abord.

Nous passons d'une table à l'autre jusqu'à être proches des marches. Cardan écarte la nappe et me tend la main, avec la courtoisie de quelqu'un qui aiderait sa bien-aimée. Il dirait peut-être qu'il agit de la sorte pour la galerie, mais nous savons tous les deux qu'il se moque de moi. Je me lève sans le toucher.

La seule chose qui compte, c'est de sortir de cette salle avant que la fête devienne plus sanglante ; avant qu'une mauvaise créature me prenne soudain pour un jouet amusant ; avant que Cardan soit éviscéré par quelqu'un qui ne veut pas de Grand Roi.

Je me dirige vers l'escalier, mais Cardan m'arrête.

– Pas comme ça. Les chevaliers de ton père te reconnaîtront.

Je lui rafraîchis la mémoire :

– Ce n'est pas moi qui suis recherchée.

Il fronce les sourcils, même si son masque le cache partiellement. Je le sais à la courbure de sa bouche.

– S'ils voient ton visage, ils s'intéresseront peut-être d'un peu trop près à la personne qui t'accompagne.

Ça m'ennuie de l'admettre, mais il a raison. Je rétorque :

– S'ils me connaissent vraiment, ils sauront que je ne te fréquente jamais.

Ce qui est ridicule, étant donné que je suis juste à côté de lui. Mais ça me fait du bien de le dire. Dans un soupir, je défais mes tresses et passe les mains

dans mes cheveux jusqu'à ce qu'ils tombent librement sur ma figure.

– Tu es...

Sa voix s'éteint. Il cligne des yeux plusieurs fois, comme incapable de terminer sa phrase.

Je suppose que le coup des cheveux a mieux fonctionné qu'il ne s'y attendait.

– Donne-moi une seconde, dis-je avant de me mêler à la foule.

Je n'aime pas prendre ce risque, mais mieux vaut me couvrir le visage. Je repère une pixie qui porte un masque de velours noir. Elle mange un minuscule cœur de moineau au bout d'une longue pique. Je m'avance furtivement derrière elle, coupe les rubans de son masque et m'en empare avant qu'il touche le sol. Lorsqu'elle se retourne pour voir où il est tombé, je suis déjà loin. Elle cessera bientôt de le chercher pour se concentrer sur un autre mets délicat – du moins je l'espère. Après tout, ce n'est qu'un masque.

À mon retour, je trouve Cardan ; il continue à boire du vin. Il pose sur moi un regard brûlant. Je ne sais pas ce qu'il voit, ni même ce qu'il cherche. Une goutte de liquide vert coule sur sa joue. Il soulève le lourd pichet d'argent comme pour se resservir.

– Viens, dis-je en prenant sa main gantée dans la mienne.

Nous avons à peine esquissé un pas hors de la salle que trois chevaliers nous barrent la route.

– Allez prendre votre plaisir ailleurs, nous informe-t-on. Ici, c'est l'accès au palais, interdit aux communs du Peuple.

Je sens Cardan se crispier à mes côtés, parce que c'est un crétin qui se soucie davantage d'être traité de « commun » que de la sécurité des autres ou, hélas, de la sienne. Je tire sur son bras.

Je promets au chevalier :

– Nous nous plierons à cette exigence.

Puis j'essaie d'emmener Cardan avant qu'il fasse quelque chose que nous regretterons tous les deux.

Cependant, il refuse de bouger.

– Vous vous trompez sur notre compte.

Ferme-la. Ferme-la. Ferme-la.

– Le Grand Roi Balekin est un ami de la cour de ma dame, explique Cardan avec éloquence derrière son masque de renard argenté.

Il affiche un petit sourire détendu. De sa voix traînante, il parle la langue des privilégiés. Sa posture est nonchalante, comme s’il croyait posséder tout ce qu’il a sous les yeux. Même ivre, il se montre convaincant.

– Vous avez peut-être entendu parler de la reine Gliten du Nord-Ouest, reprend-il. Balekin a envoyé un message à propos du prince disparu. Il attend une réponse.

– J’imagine que vous n’avez aucune preuve de ce que vous avancez ? le questionne l’un des chevaliers.

– Bien sûr que si.

Cardan ouvre le poing et dévoile la chevalière royale au creux de sa paume. Je ne sais pas quand il l’a ôtée de son doigt. J’ignorais qu’il était capable d’une telle dextérité, surtout saoul comme il est.

– On m’a donné ça en gage de reconnaissance.

À la vue de la bague, les chevaliers s’écartent.

Avec un sourire trop charmant, voire odieux, Cardan me prend par le bras et m’entraîne vers l’escalier. Même si ça me coûte, je le laisse faire. Si nous en sommes là, c’est grâce à lui.

– Et la mortelle ? lance l’un des gardes.

Cardan se retourne.

– Oh, eh bien, vous ne vous trompiez pas entièrement à mon sujet, répond-il. Je comptais garder pour moi quelques-uns des plaisirs de la fête.

Les chevaliers sourient tous d’un air entendu.

Je dois me retenir de l’assommer, mais on ne peut nier qu’il sait manier les mots avec brio. D’après les usages qui régissent la langue des fées, tout ce que Cardan a dit est vrai tant qu’on se concentre sur les mots. Balekin est bien l’ami de Madoc, et je fais bien partie de la cour de Madoc. Par conséquent, je suis bien une « dame ». Les chevaliers ont certainement déjà entendu parler de la reine Gliten, qui est assez célèbre. Je suis sûre que Balekin attend réellement des nouvelles du prince disparu. Il doit mourir d’envie d’en avoir. Et personne ne peut nier que la chevalière de Cardan soit un gage de reconnaissance.

Quant aux plaisirs de la fête qu'il compte garder pour lui, il pourrait faire allusion à n'importe quoi.

Cardan est malin, mais son intelligence n'a rien de bienveillant et est un peu trop proche de ma capacité à mentir pour que je ne m'en inquiète pas. Malgré tout, nous voilà libres. Derrière nous, les réjouissances qui auraient dû célébrer l'avènement du nouveau Grand Roi se poursuivent : les cris, le festolement, les danses entraînantes et les tourbillons sans fin. Quand nous montons les marches, je jette un coup d'œil en arrière. Je vois une mer de corps et d'ails, des yeux d'un noir d'encre et des crocs affûtés.

Je frissonne.

Nous grimpons l'escalier ensemble. Je laisse Cardan me guider d'une poigne possessive sur mon bras. Je le laisse ouvrir les portes avec son propre trousseau de clés. Je le laisse faire ce qu'il veut. Puis, une fois que nous sommes arrivés dans la salle déserte à l'étage, je me retourne et presse la pointe de mon couteau sous son menton.

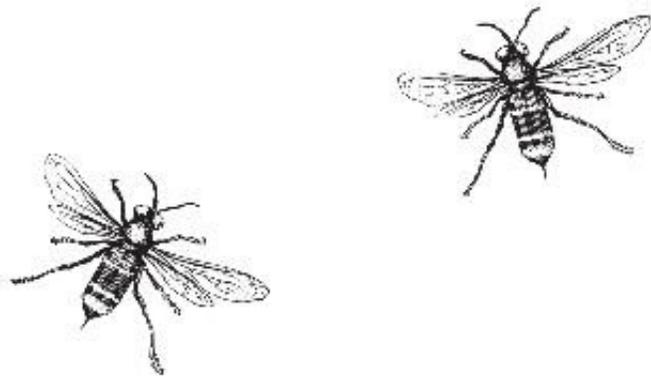
– Jude ? demande-t-il, plaqué contre le mur.

Il a prononcé mon nom avec prudence, comme pour ne pas bredouiller. Je ne suis pas certaine de l'avoir déjà entendu m'appeler par mon prénom.

– Ça t'étonne ?

Un sourire féroce pointe sur mes lèvres. Le garçon le plus important de Terrafæ, qui est aussi mon ennemi, est à ma merci. C'est encore mieux que ce que j'imaginai.

– Ça ne devrait pas.



Chapitre 22

J'appuie un peu plus sur la pointe du couteau pour qu'il en sente la morsure. Il me fixe de ses yeux noirs avec une intensité nouvelle.

– Pourquoi ? demande-t-il.

Rien de plus.

J'ai rarement été envahie par un tel sentiment de triomphe. C'est plus enivrant que le vin. Je dois lutter pour que ça ne me monte pas à la tête.

– Parce que tu n'as pas de chance et que j'en ai beaucoup. Fais ce que je te dis, et je remettrai à plus tard le plaisir que j'aurai à te faire souffrir.

– Tu prévois de verser encore un peu de sang royal ce soir ?

Il sourit avec mépris et esquisse un haussement d'épaules, comme pour écarter le couteau. J'accompagne son geste en gardant mon arme pointée sur sa gorge. Il continue à parler.

– Tu étais frustrée de ne pas avoir participé au massacre ?

– Tu es saoul, dis-je.

– Oh. C’est vrai.

Il laisse aller sa tête contre la pierre et ferme les yeux. La lueur de la torche non loin donne des reflets de bronze à ses cheveux noirs.

– Mais tu crois vraiment que je vais te laisser m’exhiber devant le général, comme si j’étais tombé si b...

J’enfonce encore le couteau. Il retient son souffle et la fin de sa phrase.

– Évidemment, poursuit-il après une pause et un rire plein d’autodérision. J’étais évanoui quand ma famille s’est fait assassiner. Difficile de tomber plus bas.

– Tais-toi et avance, dis-je en repoussant la pointe de compassion qu’il m’inspire.

Il n’en a jamais eu pour moi.

– Sinon quoi ? demande-t-il, gardant les paupières closes. Tu ne vas pas me poignarder.

Je murmure :

– Quand as-tu vu ton cher ami Valerian pour la dernière fois ? Pas aujourd’hui, malgré l’offense que constitue son absence. T’es-tu demandé pourquoi il n’était pas là ?

Il ouvre les yeux. On dirait que je viens de le réveiller d’une gifle.

– Oui. Où est-il ?

– En train de pourrir près des écuries de Madoc. Je l’ai tué, et ensuite je l’ai enterré. Alors prends ma menace au sérieux. Même si c’est tout à fait improbable, tu es la personne qui a le plus de valeur dans tout Terrafæ. Celui qui te retient détient le pouvoir. Et je veux en avoir.

– Je suppose qu’après tout tu avais raison.

Il m’observe sans rien laisser paraître.

– Je suppose que je ne soupçonnais pas de quoi tu étais capable.

J’essaie de ne pas lui montrer que son calme m’ébranle. Il me donne l’impression que le couteau que je tiens, et qui devrait me conférer une certaine autorité, ne suffit pas. Il me donne envie de lui faire mal rien que pour me convaincre que quelque chose peut l’effrayer. Il vient de perdre toute sa famille. Je ne devrais pas avoir de telles pensées.

Je ne peux toutefois pas m'empêcher de croire qu'il exploitera le moindre signe de pitié de ma part, la moindre faiblesse.

– Il est temps d'y aller, dis-je d'un ton sec. Ouvre la première porte. Quand on sera dans l'autre pièce, on entrera dans le placard. Il y a un passage secret.

– Oui, très bien, réplique-t-il, agacé, en essayant de repousser mon couteau.

Comme je le maintiens fermement, il s'entaille le doigt. Il lâche un juron avant de porter son doigt ensanglanté à sa bouche.

– Pourquoi tu as fait ça ?

– Pour m'amuser, dis-je.

Puis, dans un geste délibérément lent, j'éloigne le couteau de sa gorge. Hormis le sourire qui ourle mes lèvres, j'essaie de garder une expression impassible comme je sais le faire, aussi froide et cruelle que le visage récurrent de mes cauchemars. Ce n'est qu'en le faisant que je réalise qui j'imite, qui m'effraie au point que je veux moi aussi avoir un tel visage.

Le sien.

Mon cœur bat si fort que j'en ai la nausée.

– Vas-tu au moins me dire où nous allons ? demande-t-il tandis que je le pousse de ma main libre.

– Non. Maintenant, avance.

Le grondement dans ma voix est à moi, rien qu'à moi.

C'est incroyable, mais Cardan s'exécute en traversant la salle d'un pas chancelant pour rejoindre le bureau que je lui ai indiqué. Arrivé devant le passage secret, il s'y faufile en jetant un coup d'œil insondable vers moi. Il est peut-être encore plus aviné que je le croyais.

Peu importe. Il va vite dessouler.

Sitôt arrivée au nid de la cour des Ombres, j'attache le prince Cardan à une chaise en déchirant des pans de ma robe salie. Après quoi, j'ôte nos masques. Il me laisse faire en affichant un drôle d'air. Il n'y a personne d'autre que nous, et j'ignore quand ou même si l'un des autres espions va apparaître.

Peu importe. Je saurai me débrouiller seule.

Après tout, j'ai réussi à venir jusqu'ici. Quand Cardan m'a trouvée, je

savais que le maîtriser était l'unique moyen d'avoir le contrôle de ma destinée.

Je songe à toutes les promesses que j'ai faites à Dain, y compris celle que je n'ai jamais formulée à haute voix : *Au lieu d'avoir peur, je pourrais l'inspirer*. Si Dain n'est plus là pour m'octroyer du pouvoir, alors je vais devoir m'en octroyer moi-même.

Ayant passé assez peu de temps à la cour des Ombres, je n'en connais pas les secrets. Je traverse une série de pièces ; j'ouvre de lourdes portes de bois, des meubles de rangement ; je dresse l'inventaire du matériel à ma disposition. Je découvre un garde-manger qui contient autant de poisons que de saucisses et de fromages ; une salle d'entraînement au sol couvert de sciure et un arsenal d'armes exposé sur un mur. Au centre de la salle trône un nouveau mannequin en bois, le visage peint d'un sourire perturbant. Je me rends dans la pièce du fond et trouve quatre paillasses à même le sol, quelques mugs et un tas de vêtements à côté. Je ne touche à rien et me rends dans la salle des cartes meublée d'un bureau – celui de Dain, encombré de rouleaux, de plumes et de cire à cacheter.

Un instant, l'énormité de ce qui vient de se passer m'écrase. Le prince Dain est parti. Pour toujours. Et son père et ses sœurs avec lui.

Je retourne dans la salle principale. J'entraîne Cardan et sa chaise dans le bureau de Dain. Je le cale contre la porte ouverte pour garder un œil sur lui. Je prends une arbalète sur le mur de la salle d'entraînement, ainsi que quelques carreaux. Je la pose à côté de moi, armée, et m'assois sur le fauteuil de Dain, la tête entre les mains.

– Veux-tu bien me dire où nous sommes exactement, maintenant que je suis ficelé à ta guise ?

Je voudrais frapper Cardan, encore et encore, jusqu'à lui faire passer son air suffisant. Mais craquer serait lui montrer à quel point j'ai peur de lui.

– C'est ici que se réunissent les espions de Dain, dis-je.

Je dois me concentrer. Cardan n'est rien. Juste un instrument, un pion.

Il me regarde, bizarrement surpris.

– Comment connais-tu cet endroit ? Qu'est-ce qui t'a pris de m'amener ici ?

Je réponds avec une franchise qui me met mal à l'aise :

– J'essaie de réfléchir à ce que je vais faire.

– Et si l'un des espions revenait ? demande-t-il, s'arrachant enfin à sa stupeur pour s'inquiéter réellement. Ils vont te surprendre dans leur repaire, et...

Voyant mon sourire narquois, il n'achève pas sa phrase et plonge dans un silence perplexe. Je vois à son expression qu'il comprend que je suis l'un d'eux. Que ma place est ici.

Enfin ! Enfin, je l'ai fait flancher.

Je fais quelque chose que je n'aurais jamais osé faire auparavant : je fouille le bureau du prince Dain. Je trouve une montagne de correspondance. Des listes. Des messages qui ne sont ni pour Dain ni de sa main, certainement volés. Des documents de lui : manœuvres, énigmes, propositions de loi. Des invitations officielles. Des lettres banales et informelles, dont quelques-unes de Madoc. Je ne sais pas vraiment ce que je cherche. Je passe tout en revue, en quête de quelque chose, n'importe quoi, qui me donnerait une idée de la raison pour laquelle il a été trahi.

Toute ma vie, j'ai grandi avec la conviction que le Grand Roi et le prince Dain étaient nos dirigeants incontestés. Je croyais que Madoc leur était entièrement dévoué. Moi aussi, je l'étais. Je savais Madoc sanguinaire. Je savais qu'il voulait conquérir d'autres territoire, livrer plus de guerres, plus de batailles. Mais je pensais que, de son point de vue, vouloir la guerre faisait partie de son rôle de général. Tout comme c'était le rôle du Grand Roi de garder son général sous sa coupe. Madoc parlait d'honneur, d'obligations, de devoir. Il nous a élevés, Taryn et moi, dans le respect de ces valeurs. Il paraissait logique qu'il soit prêt à en supporter tous les désagréments.

Je ne pensais même pas que Madoc *appréciait* Balekin.

Je songe à l'espionne que j'ai tuée, au mot qui figurait sur le rouleau : *TUEZ LE PORTEUR DE CE MESSAGE*. Un leurre, dont l'objectif était de faire tourner en rond les espions de Dain, pendant que Balekin et Madoc complotaient pour frapper là où personne ne s'y attendait : au grand jour, devant tout le monde.

J'interroge Cardan :

– Le savais-tu ? Savais-tu ce que ton frère s’apprêtait à faire ? Est-ce pour ça que tu n’étais pas avec les membres de ta famille ?

Il éclate de rire.

– Si c’est ce que tu crois, pourquoi ne me suis-je pas rué dans les tendres bras de Balekin, à ton avis ?

– Réponds-moi quand même.

– Je n’étais pas au courant. Et toi ? Après tout, Madoc est ton père.

Sur le bureau de Dain, je prends une longue barre de cire à cacheter, à l’extrémité noircie.

– Pourquoi ce que je dirais aurait de l’importance ? Je pourrais mentir.

– Réponds-moi quand même, répète Cardan avant de bâiller.

Je meurs d’envie de le gifler.

– Je ne savais rien non plus, dis-je sans le regarder.

Je me concentre sur la pile de messages, les cachets de cire, les sceaux. J’ajoute :

– Pourtant, j’aurais dû.

Je pose un regard dur sur le prince. Puis je m’avance vers lui, je m’accroupis et tente de m’emparer de sa chevalière. Il essaie de libérer sa main de ma prise, mais ses liens l’en empêchent. Je lui arrache la bague du doigt.

Je déteste les sentiments qu’il m’inspire ; la panique irrationnelle qui s’empare de moi dès que je suis en contact avec sa peau.

– Je ne fais qu’emprunter ta stupide bague, dis-je.

Le sceau de sa chevalière est de la même taille que ceux qui ont marqué les lettres. J’imagine que chaque prince et princesse a une bague identique. Autrement dit, le sceau de l’un ressemble énormément à celui de l’autre. Je prends une feuille de papier vierge et commence à écrire.

– Je suppose qu’il n’y a rien à boire, ici ? s’enquiert Cardan. Ce qui va m’arriver ensuite ne sera probablement pas agréable, il vaudrait mieux que je reste saoul pour l’affronter.

– Tu crois vraiment que je me soucie de ce qui t’est agréable ?

Soudain, j’entends des pas. Je me lève du bureau. Un bruit de verre brisé retentit dans la salle commune. Je fourre la lourde chevalière de Cardan dans

mon corsage, où je la sens reposer contre ma peau, puis je me rends dans le couloir. Le Cafard a renversé une rangée de bocaux sur l'étagère et fendu un meuble de rangement en bois. Le sol de pierre est jonché de morceaux de verre et de décoctions de plantes. Mandragore. Aristoloche. Pieds-d'alouette. Malgré la trace de sang le long de sa jambe et la raideur de ses mouvements, le Fantôme prend le Cafard par le bras et l'éloigne pour l'empêcher de casser autre chose. À l'évidence, le Fantôme s'est battu.

– Salut, dis-je.

Ils ont l'air aussi surpris l'un que l'autre de me voir. Ils le sont encore plus lorsqu'ils remarquent le prince Cardan ligoté à sa chaise, dans l'entrée de la salle des cartes.

– Ne devrais-tu pas être avec ton père, à faire la fête ? crache le Fantôme.

Je recule d'un pas. Jusque-là, il a toujours été le calme incarné. Ni l'un ni l'autre ne me paraissent posés, à présent.

– La Bombe est encore là-bas. Le Cafard et elle ont failli sacrifier leur vie pour me libérer du cachot de Balekin, tout ça pour te trouver ici, à jubiler.

Je me défends :

– Non ! Réfléchis ! Si j'avais su ce qui allait se passer, si j'étais dans le camp de Madoc, je serais accompagnée d'une armée de chevaliers ! Vous auriez été accueillis par une volée de tirs. Je ne serais pas venue ici seule, en traînant avec moi un prisonnier que mon père rêverait de détenir !

– La paix, tous les deux ! aboie le Cafard. On est tous sous le choc.

Il observe les dégâts qu'il a faits, secoue la tête et reporte son attention sur Cardan. Il se dirige vers lui. Examinant son visage, il entrouvre ses lèvres noires, dévoilant ses dents dans une grimace songeuse. Lorsqu'il se tourne vers moi, il ne cache pas qu'il est impressionné.

– Même si on dirait bien que l'un de nous a encore toute sa tête.

– Bonjour, dit Cardan en haussant les sourcils.

Il regarde le Cafard comme s'ils étaient en train de prendre le thé.

Les vêtements du prince sont en désordre d'avoir crapahuté sous les tables, et d'être ligoté comme il l'est. Dans son dos, sa célèbre queue sort de sous le linon blanc de sa chemise. Elle est mince, presque dépourvue de poils, et se termine par une touffe de fourrure noire. Sous mes yeux, elle se contorsionne

et fouette l'air, démentant son calme apparent, révélant sa peur et son incertitude.

Je comprends pourquoi il la cache.

– On devrait le tuer, suggère le Fantôme en s'appuyant contre un mur. C'est le seul membre de la famille royale qui puisse couronner Balekin. Sans lui, le trône sera perdu à jamais, et nous aurons vengé Dain.

Cardan prend une profonde inspiration avant d'expirer lentement.

– Je préférerais vivre.

– Nous ne travaillons plus pour Dain, tempère le Cafard, les narines palpitantes au bout de son long nez vert et pointu. Dain est mort ! Il se moque bien du trône ou de la couronne. Nous allons demander une forte rançon à Balekin, ensuite nous partirons. Nous irons vivre parmi les cours inférieures ou avec le Peuple libre. On s'amusera et on sera riches. Tu pourrais venir avec nous, Jude. Si tu le souhaites.

La proposition est alléchante. Tout effacer. S'enfuir. Recommencer ma vie là où personne ne me connaît, à l'exception du Fantôme et du Cafard.

– Je ne veux pas de l'argent de Balekin, vocifère le Fantôme en crachant au sol. À part ça, le garçon ne nous sert à rien. Trop jeune, trop faible. Si ce n'est pour Dain, tuons-le pour Terrafæ.

J'estime utile de préciser :

– Trop jeune, trop faible, et trop cruel.

– Attendez, intervient Cardan.

Je l'ai souvent imaginé terrifié, mais la réalité dépasse mes fantasmes. Voir sa respiration s'accélérer et ses tentatives pour desserrer ses liens me réjouit.

– Attendez ! Je peux vous dire tout ce que je sais, sur Balekin, ou n'importe qui. Si vous voulez de l'or et des richesses, je pourrai vous les procurer. Je sais comment accéder à son trésor. J'ai les dix clés qui ouvrent les dix serrures du palais. Je peux vous être utile.

Il n'y a que dans mes rêves que Cardan ait jamais agi ainsi. Suppliant. Pitoyable. Impuissant.

– Que savais-tu des plans de ton frère ? l'interroge le Fantôme en s'écartant du mur.

Il s'avance en boitant.

Cardan secoue la tête.

– Je sais juste que Balekin méprisait Dain. Moi aussi, je le méprisais. Il était méprisable. Je ne savais pas qu’il avait réussi à en persuader Madoc.

Indignée malgré ma plaie encore fraîche à la main, je demande :

– Qu’entends-tu par « méprisable » ?

La mort de Dain a balayé toute la rancœur que j’éprouvais à son égard.

Cardan pose sur moi un regard insondable.

– Dain a empoisonné son propre enfant, avant sa naissance. Il a manipulé notre père pour qu’il ne fasse plus confiance à personne sauf à lui. Pose-leur la question. Je suis sûr que les espions de Dain savent comment il a convaincu Eldred qu’Elowyn complotait contre lui, et que Balekin n’était qu’un idiot. C’est Dain qui a orchestré mon expulsion du palais, afin que j’aie à vivre avec mon frère aîné et que je n’aie nulle part où aller à la cour. Il a même persuadé Eldred qu’il était temps pour lui de se retirer, après avoir empoisonné son vin pour l’affaiblir et le rendre malade. La malédiction de la couronne n’empêche pas cela.

– C’est impossible.

Je pense à Liriope, à la lettre, à Balekin qui voulait une preuve de l’identité de celui ou celle qui s’était procuré le poison. Mais Eldred n’a pas pu être empoisonné avec des amanites rougissantes.

– Interroge donc tes amis, poursuit Cardan en désignant le Cafard et le Fantôme d’un signe de tête. C’est l’un d’eux qui a administré le poison qui a tué l’enfant et sa mère.

Je nie de la tête, mais le Fantôme évite de me regarder en face.

– Pourquoi Dain aurait-il fait une chose pareille ?

– Parce qu’il avait mis enceinte la compagne d’Eldred, et qu’il craignait que notre père l’apprenne et désigne un autre héritier parmi nous.

Cardan semble se réjouir de ma surprise – de *notre* surprise, d’après l’expression du Cafard et du Fantôme. Je n’aime pas la façon dont ils le regardent – comme si, finalement, il pourrait valoir quelque chose.

– Personne n’aime l’idée que son fils ait pris sa place dans le lit de son amante. Le roi de Terrafæ ne fait pas exception.

Je ne devrais pas être étonnée que la cour de Terrafæ soit si vile et

répugnante. Je le savais, comme je savais que Madoc pouvait commettre des actes atroces contre des personnes qu'il aimait. Comme je savais que Dain n'était pas quelqu'un de bienveillant. Il m'a forcée à me planter un couteau dans la main. Il s'est servi de moi, rien de plus.

Les Fæs sont peut-être de belles créatures, mais cette beauté est comme la carcasse d'un cerf doré, infestée d'asticots, prête à éclater.

L'odeur du sang me donne la nausée. J'en ai sur ma robe, sur les doigts, dans le nez. Et je suis censée être pire que le Peuple ?

Demander une forte rançon à Balekin en échange du prince. J'examine cette option. Balekin me serait redevable. Il me nommerait membre de sa cour, comme je le voulais avant que tout ça n'arrive. Il m'accorderait tout ce que je demanderais, tout ce que Dain me proposait, voire davantage : des terres, un titre de chevalier ; une marque d'amour sur le front, afin que tous ceux qui me regardent de haut soient fous de désir ; une épée qui, à chaque coup, ensorcelle mon adversaire.

Pourtant, aucun de ces privilèges n'a plus de valeur à mes yeux. Aucun ne représente le pouvoir véritable. Le pouvoir véritable n'est pas quelque chose qui nous est accordé. Et on ne peut pas le perdre non plus.

Je songe à ce que sera l'avenir si Balekin devient Grand Roi, quand le cercle des Passereaux aura absorbé tous les autres cercles d'influence. Je pense à ses serviteurs faméliques, au moment où il a exhorté Cardan à tuer l'un d'eux pour s'entraîner, à la manière dont il a battu son jeune frère tout en proclamant son amour pour leur famille.

Non, je ne me vois pas me mettre au service de Balekin.

Arpentant la pièce, je leur rappelle :

– Le prince Cardan est mon prisonnier.

Je n'ai pas de talent particulier, et cela fait très peu de temps que je suis une bonne espionne. Je ne suis pas prête à leur laisser cet atout.

– C'est moi qui décide de ce qu'on va faire de lui.

Le Cafard et le Fantôme échangent un regard.

– À moins que vous vouliez vous battre contre moi, dis-je.

Ce ne sont pas mes amis et je ne dois pas l'oublier.

– Rappelez-vous, j'ai accès à Madoc, je reprends. J'ai accès à Balekin. Je

suis votre meilleur espoir de parvenir à négocier un marché.

Sur sa chaise, Cardan me met en garde :

– Jude...

Mais je fais fi de toute prudence, surtout lorsque le conseil vient de lui.

Après un moment de tension, le Cafard esquisse un sourire.

– Non, ma fille, nous ne nous battons pas contre toi. Si tu as un plan, tant mieux. Je ne suis pas très doué pour planifier des opérations, sauf quand il s'agit de prélever une pierre précieuse sur une jolie monture. Tu as enlevé le jeune prince. C'est toi qui fixes les règles, si tu penses en être capable.

Le Fantôme fronce les sourcils, mais ne le contredit pas.

Ce que je dois faire, c'est assembler les pièces du puzzle. Quelque chose n'est pas logique : pourquoi Madoc soutient-il Balekin ? Balekin est cruel et lunatique, deux traits de caractère qui ne siéent pas à un monarque. Même si Madoc pense que Balekin lui donnera les combats qu'il désire, il me semble qu'il aurait pu les obtenir d'une autre manière.

Je pense à la lettre que j'ai trouvée sur le bureau de Balekin, celle adressée à la mère de Nicasia : *Je sais d'où vient l'amanite rougissante que vous avez réclamée.* Après tout ce temps, pourquoi Balekin voudrait-il avoir la preuve que c'est Dain qui a orchestré le meurtre de Liriope ? Et s'il la détenait, pourquoi ne pas l'avoir transmise à Eldred ? À moins qu'il l'ait fait, et que son père ait refusé de le croire. Ou peut-être que ça l'a laissé de marbre. Ou alors... la preuve était destinée à quelqu'un d'autre.

Je demande :

– Quand Liriope s'est-elle fait empoisonner ?

– Il y a sept ans, pendant le mois des tempêtes, répond le Fantôme avec une grimace. Dain m'a dit qu'on lui avait fait une prédiction au sujet de l'enfant à naître. Est-ce important, ou poses-tu la question par curiosité ?

– Que disait la prédiction ?

Il secoue la tête, comme s'il n'avait pas envie d'évoquer ce souvenir. Mais il répond quand même.

– Que si le garçon voyait le jour, le prince Dain ne serait jamais roi.

Voilà une prophétie typique des Fæs : elle vous informe de ce que vous allez perdre, mais ne vous promet rien. Le garçon est mort ; pourtant, le

prince Dain ne sera jamais roi.

Ce serait agir aussi bêtement qu'eux d'élaborer mes stratégies sur des énigmes.

– C'est donc vrai, commente le Cafard à voix basse. C'est bien toi qui l'as tuée.

Le Fantôme affiche un air encore plus renfrogné. Je n'avais pas pensé qu'ils pouvaient ne pas être au courant de leurs missions respectives.

Ils paraissent tous les deux mal à l'aise. Je me demande si le Cafard aurait été capable de commettre un tel acte. Et que cela implique-t-il, que le Fantôme l'ait fait ? Quand je le regarde, je ne sais plus ce que je vois.

– Je vais rentrer chez moi, dis-je. Je prétexterai que je me suis perdue pendant la fête. J'arriverai sûrement à savoir quelle valeur a Cardan pour eux. Je reviendrai demain vous donner les détails, à vous deux et à la Bombe – si elle est revenue d'ici là. Accordez-moi un jour complet pour voir ce que je peux faire, et jurez-moi de ne prendre aucune décision entre-temps.

– Si la Bombe est plus maligne que nous, elle sera déjà partie se cacher.

Le Cafard désigne un meuble de rangement. Sans un mot, le Fantôme en sort une bouteille et la pose sur la table au bois usé.

– Comment savoir que tu ne nous trahiras pas ? Même si pour le moment tu penses que nous sommes dans le même camp, tu pourrais changer d'avis, une fois rentrée chez Madoc.

Je les regarde tous les deux d'un air songeur.

– Je vais devoir vous confier Cardan, ce qui veut dire que j'ai confiance en vous. Je promets de ne pas vous trahir, et vous, promettez que le prince sera là à mon retour.

Cardan semble soulagé à l'idée d'avoir obtenu un sursis, peu importe ce qu'il adviendra ensuite. Ou peut-être est-il soulagé par la présence de la bouteille.

– Tu pourrais être faiseuse de roi, suggère le Fantôme. C'est tentant. Tu pourrais faire en sorte que Balekin soit encore plus redevable à ton père.

– Madoc n'est pas mon père, dis-je d'un ton sec. Et si je décide de faire alliance avec lui, du moment que vous êtes payés, quelle importance ça a pour vous ?

– Aucune, je suppose, réplique le Fantôme à contrecœur. Mais si tu reviens ici accompagnée de Madoc ou de n’importe qui d’autre, nous tuerons Cardan. Et ensuite, nous te tuerons, toi. C’est bien compris ?

J’acquiesce. Sans le geis de Dain, ils pourraient me forcer à agir à leur guise. À vrai dire, j’ignore si le geis a survécu au prince, et je redoute de connaître la réponse.

– De même, si tu mets plus d’un jour à revenir, on le tuera et on arrêtera les frais, poursuit le Fantôme. Les prisonniers, c’est comme les quetsches : plus on les garde, moins ils ont de valeur. Ils finissent par se gâter. Un jour et une nuit. Ne sois pas en retard.

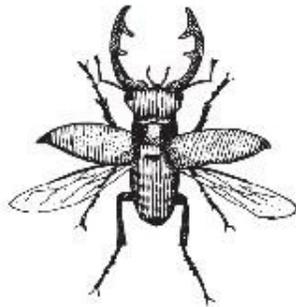
Cardan tressaille et essaie d’accrocher mon regard. Je fais comme si je n’avais rien vu.

– Entendu, dis-je, parce que je ne suis pas idiot.

À cet instant, aucun de nous n’est totalement en confiance. J’ajoute :

– Tant que vous jurez que Cardan sera ici, indemne, lorsque je reviendrai, seule.

Et parce que, eux non plus ne sont pas idiots, ils promettent.



Chapitre 23

Je ne sais pas ce qui m'attend en rentrant à la maison. Le trajet à pied est long à travers les bois, notamment parce que je contourne largement les campements des gens du Peuple venus pour le couronnement. Ma robe est sale et les ourlets sont déchirés ; j'ai les pieds glacés et endoloris. Quand j'arrive, la propriété de Madoc a la même apparence que d'habitude : elle m'est aussi familière que mon pas.

Je songe aux robes suspendues dans mon placard qui attendent d'être portées ; aux chaussons qui attendent qu'on les enfile pour danser. Je songe à l'avenir que je croyais avoir, et à celui qui s'ouvre devant moi tel un gouffre.

Dans le couloir, je constate qu'il y a plus de chevaliers qu'à l'ordinaire. Ils entrent et sortent du salon de Madoc. Des serviteurs s'empressent d'aller et venir, apportant chopes, cartes et encriers. Rares sont ceux qui m'accordent un regard.

J'entends un cri à l'autre bout du couloir. Vivienne. Oriana et elle sont

dans le salon. Vivi se rue vers moi et se jette à mon cou.

– Je l’aurais tué ! s’écrie-t-elle. Je l’aurais tué si tu avais été blessée à cause de son plan stupide !

Je me rends compte que je n’ai pas bougé. D’une main, je caresse ses cheveux ; je laisse glisser mes doigts sur son épaule.

– Je vais bien, dis-je. Je me suis juste laissé emporter par la foule. Je vais bien. Tout va bien.

Ce n’est pas vrai, mais personne ne tente de me contredire.

– Où sont les autres ?

– Chêne est au lit, répond Oriana. Et Taryn attend devant le bureau de Madoc. Elle va bientôt revenir.

À ces mots, l’expression de Vivi change, je ne sais pas comment l’interpréter.

Je monte dans ma chambre, où j’ôte mon maquillage et la boue sur mes pieds. Vivi me suit et se perche sur un tabouret. Dans la lumière du soleil qui se déverse par la fenêtre, ses yeux de chat brillent comme de l’or. Elle ne dit rien tandis que je démêle mes cheveux à l’aide d’un peigne. Après quoi, j’enfile une tunique bleu foncé à col haut et aux manches étroites, des bottes d’un noir lustré et de nouveaux gants pour cacher mes mains. J’attache Crépuscule à une ceinture plus lourde et glisse discrètement la chevalière au sceau royal dans ma poche.

C’est tellement irréel de me retrouver dans ma chambre, entourée de mes peluches, de mes livres et de ma collection de poisons. Avec l’exemplaire de Cardan d’*Alice au pays des merveilles* et de *De l’autre côté du miroir* posé sur ma table de chevet. Une nouvelle vague de panique me submerge. Je suis censée trouver comment faire tourner à mon avantage la capture du prince disparu. Ici, dans la maison de mon enfance, mon audace me donne envie d’éclater de rire. Pour qui est-ce que je me prends ?

– Qu’est-ce que tu as à la gorge ? s’inquiète Vivi, les sourcils froncés. Et qu’est-ce que tu t’es fait à la main gauche ?

J’ai oublié que j’avais pris soin de cacher mes blessures avant le couronnement.

– Ce n’est rien, comparé à tout ce qui s’est passé. Pourquoi a-t-il fait ça ?

– Tu veux dire, pourquoi Madoc a-t-il aidé Balekin ? précise-t-elle en baissant la voix. Je ne sais pas. La politique. Il se fiche d’avoir assassiné des gens. Il se fiche que ce soit sa faute si la princesse Rhyia est morte. Il s’en fiche, Jude. Ça ne lui a jamais posé de problème. C’est ce qui fait de lui un monstre.

– Je ne peux pas croire qu’il veuille réellement que Balekin devienne roi de Domelfe, dis-je.

Balekin aurait une influence sur les interactions des Fæs avec le monde des mortels pour des siècles, sur le sang versé, et sur les personnes à qui ce sang appartiendrait. Tout Terrafæ deviendrait comme le Manoir Creux.

À ce moment-là, j’entends la voix de Taryn flotter jusqu’à nous par l’escalier :

– Ça fait des lustres que Locke est avec Madoc ! Il ne sait pas du tout où se cache Cardan.

Vivi se fige et m’observe.

– Jude..., dit-elle dans un souffle.

– Madoc essaie juste de lui faire peur, sans doute, réplique Oriana. Tu sais qu’il n’est pas très enthousiaste à l’idée d’organiser un mariage au milieu d’une telle tourmente.

Avant que Vivi puisse ajouter quoi que ce soit, avant qu’elle m’en empêche, je file en haut de l’escalier.

Je me souviens des paroles de Locke après que j’ai participé au tournoi et énervé Cardan : *Tu es comme une histoire qui n’a pas encore été écrite. J’ai envie de savoir ce que tu feras ensuite. Je veux faire partie de la suite du conte.* Quand il disait vouloir savoir ce que je ferais, parlait-il de ma réaction s’il me brisait le cœur ?

S’il n’y a pas de bonnes histoires, j’en invente une.

Je me remémore ce qu’a dit Cardan quand je lui ai demandé s’il pensait que je ne méritais pas Locke. *Oh, non,* avait-il répondu avec un sourire narquois. *Vous êtes parfaits l’un pour l’autre.* Puis, au couronnement : *Il est temps de changer de partenaire. Oh, je t’ai volé ta réplique, peut-être ?*

Il le savait. Comme il a dû rire ! Comme ils ont tous dû rire !

Je descends les marches d’un pas lent, prudent.

– Je suppose que je sais enfin qui est ton amant, dis-je à ma jumelle.

Taryn lève les yeux et blêmit.

Quand Locke et ses amis riaient, je me demande si elle riait avec eux.

Tous ces regards bizarres, la tension dans sa voix quand je parlais de Locke, son inquiétude quand elle voulait savoir ce qu'on faisait dans les écuries, ce qu'on avait fait chez lui... Tout cela prend un sens, maintenant. Un sens horrible.

Je tire Crépuscule au clair.

– Je te défie, dis-je à Taryn. En duel. Pour mon honneur, qui a été odieusement trahi.

Taryn ouvre de grands yeux.

– Je voulais te le dire, se défend-elle. Bien des fois, j'ai voulu le faire, mais je ne pouvais pas. Locke a dit que, si j'arrivais à me taire, ce serait un gage d'amour.

Je me souviens de ses propos à la fête : *M'aimes-tu assez pour m'abandonner ? N'est-ce pas là un gage d'amour ?*

Je suppose qu'elle lui a prouvé son amour et que, moi, j'ai échoué.

– Alors il t'a demandée en mariage, dis-je. Pendant que la famille royale se faisait massacrer. Comme c'est romantique.

Oriana étouffe un petit cri. Elle a sûrement peur que Madoc m'entende et qu'il ne soit pas d'accord avec mon interprétation. Taryn est toujours pâle. J'imagine que, puisque ni elle ni Oriana n'ont été témoins du bain de sang, on a pu leur dire à peu près n'importe quoi. Il n'est pas nécessaire de mentir pour tromper.

Je resserre ma main sur la poignée de Crépuscule.

– Qu'a dit Cardan pour que tu pleures, le lendemain du jour où nous sommes revenues du monde des mortels ?

Je me souviens de mes mains plaquées sur son pourpoint de velours, de son dos qui a heurté l'arbre quand je l'ai poussé. Puis, plus tard, de Taryn quand elle m'a certifié que ça n'avait pas de rapport avec moi. Sans rien ajouter sur ce qui avait provoqué ses larmes.

Elle ne répond pas tout de suite. Je vois à son expression qu'elle ne veut pas me dire la vérité.

– Ça concernait tes fiançailles, n'est-ce pas ? Il le savait. Ils le savaient tous.

Je pense à Nicasia assise à la table de Locke, lorsqu'elle paraissait sur le point de dévoiler quelque chose. *Il détruit tout. C'est une habitude, chez lui.*

– Il a dit que c'était à cause de moi qu'il avait mis de la terre sur ta nourriture, avoue Taryn d'une voix douce. Locke leur a fait croire que c'était toi qui l'avais ravi à Nicasia. C'était donc toi qu'ils punissaient. Cardan a dit que tu souffrais à ma place, et que si tu apprenais pourquoi, tu capitulerais, mais je ne pouvais rien te dire.

Pendant un long moment, je ne peux qu'intégrer ces informations. Puis je jette mon épée entre nous. Elle atterrit dans un fracas métallique.

– Ramasse-la, dis-je.

Taryn refuse d'un geste de la tête.

– Je ne veux pas me battre contre toi.

– Tu en es sûre ?

Je me plante devant elle, tout près de son visage, trop près. Je sens qu'elle meurt d'envie de me prendre par les épaules et de me repousser. Ça a dû l'exaspérer que j'embrasse Locke, que je dorme dans son lit.

– Moi, je crois que tu en as envie, dis-je. Je crois que tu adorerais me frapper. En tout cas, moi, j'en meurs d'envie.

Une épée est accrochée au-dessus de l'âtre, sous la bannière de soie au croissant de lune renversé de Madoc. Je grimpe sur une chaise, prends appui sur le manteau de la cheminée et m'empare de l'arme. Elle fera l'affaire.

Je descends d'un bond et retourne vers Taryn, la lame pointée sur son cœur.

– Ça fait longtemps que je ne me suis pas entraînée, se justifie-t-elle.

– Pas moi.

Je me rapproche encore avant de poursuivre :

– Mais tu auras la meilleure épée, et je te laisse frapper la première. C'est juste. Plus que juste.

Taryn m'observe longuement, puis elle ramasse Crépuscule. Elle recule de plusieurs pas et brandit l'épée.

À l'autre bout de la pièce, Oriana se lève d'un bond, mais elle ne vient pas

vers nous. Elle ne nous demande pas d'arrêter.

Il y a tant de choses abîmées que je ne sais pas comment réparer. En revanche, je sais comment me battre.

– Ne soyez pas stupides ! s'époumone Vivi depuis la rambarde.

Je ne lui accorde que peu d'attention. Je suis trop concentrée sur les déplacements de Taryn. Madoc a été notre professeur à toutes les deux. Et il a été un bon professeur.

Elle attaque.

Je pare le coup ; nos lames se heurtent dans un bruit métallique qui résonne dans la pièce comme le son d'une cloche.

– Ça t'a amusée, de me tromper ? As-tu aimé la sensation d'avoir quelque chose de plus que moi ? Ça t'a plu ? Qu'il flirte avec moi et m'embrasse tout en te promettant que tu serais sa femme ?

– Non !

Elle bloque difficilement ma première série de coups, mais ses muscles se souviennent de la technique. Elle serre la mâchoire.

– J'ai détesté ça, mais je ne suis pas comme toi. Je veux avoir ma place ici. Les défier ne fait qu'empirer les choses. Tu ne m'as jamais demandé mon avis avant de t'en prendre à Cardan... Il a peut-être commencé à cause de moi, mais toi, tu as mis de l'huile sur le feu. Tu te moquais des conséquences que ça aurait pour nous deux. Il fallait que je prouve à Locke que j'étais différente !

Quelques domestiques se sont rassemblés pour nous regarder.

Je les ignore, j'ignore les courbatures dans mes bras après avoir creusé une tombe la veille, j'ignore les brûlures de la plaie sur ma paume. Ma lame tranche la jupe de Taryn et passe à un cheveu de lui entailler la peau. Les yeux écarquillés, elle recule d'un pas chancelant.

Nous échangeons une série de coups rapides. Elle n'a pas l'habitude d'être ainsi provoquée et se met à haleter, sans toutefois céder.

J'abats mon épée contre la sienne, trop vite pour qu'elle puisse faire autre chose que se défendre.

– Alors, c'était une vengeance ?

Plus jeunes, nous nous affrontions avec des bâtons d'entraînement. Depuis,

nous avons pratiqué le crêpage de chignons, les batailles de cris et l'indifférence mutuelle. Mais jamais nous ne nous étions battues ainsi, avec de l'acier véritable.

– Taryn ! Jude ! hurle Vivi en s'engageant dans l'escalier en spirale. Arrêtez, ou je vous y obligerai !

– Tu détestes le Peuple, dit Taryn.

Ses yeux brillent quand elle fait tourner son épée dans une frappe élégante.

– Tu n'as jamais aimé Locke, reprend-elle. Il n'était qu'une chose de plus à voler à Cardan.

Cette affirmation me déstabilise au point qu'elle arrive à passer ma garde. Sa lame me caresse le flanc avant que je puisse m'écarter et me mettre hors d'atteinte.

Elle continue.

– Tu crois que je suis faible.

– Tu es faible, dis-je. Tu es faible, pathétique, et je...

– Je suis un miroir ! crie-t-elle. Je suis le miroir que tu refuses de regarder !

J'abats mon épée sur elle de tout mon poids. Je suis tellement furieuse ! Pour tellement de raisons ! Je me hais d'avoir été si bête. Je déteste qu'on m'ait piégée. La rage rugit dans ma tête, si fort qu'elle noie toutes mes autres pensées.

– J'ai dit « arrêtez » ! braille Vivi.

Sa voix contient un sort qui chatoie comme un filet.

– Arrêtez tout de suite !

Taryn semble céder. Ses bras se détendent ; elle tient Crépuscule du bout des doigts. Elle affiche un vague sourire, comme si elle écoutait une musique lointaine. J'essaie de vérifier si je peux encore frapper, mais mon geste est trop puissant, et mon épée m'échappe. Elle traverse la pièce et atterrit contre une bibliothèque avant de faire tomber un crâne de bélier. Emportée par l'élan, je m'étale au sol.

Atterrée, je me retourne vers Vivi.

– Tu n'avais pas le droit !

Les mots se bousculent hors de ma bouche, avant ceux qui comptent vraiment : j'aurais pu couper Taryn en deux.

Vivi a l'air aussi stupéfaite que moi.

– Portes-tu un talisman ? Je t'ai vue te changer, et tu n'en avais pas.

Le geis de Dain. Il lui a survécu.

J'ai les genoux en feu. Ma main me lance. Mon flanc me pique là où Crépuscule m'a éraflée. Je suis furieuse que Vivi ait mis un terme à notre combat, furieuse qu'elle ait tenté de nous ensorceler. Je me relève, pantelante. J'ai le front en sueur. Je suis prise de tremblements.

Des mains m'attrapent par-derrière. Trois autres serviteurs arrivent pour s'interposer entre nous et me saisissent les bras. Deux prennent Taryn et l'entraînent loin de moi. Vivi souffle sur le visage de Taryn, qui retrouve ses esprits, hébétée.

C'est là que je vois Madoc quitter son salon, entouré de lieutenants et de chevaliers. Et accompagné de Locke.

J'ai un nœud à l'estomac.

– Que se passe-t-il ? aboie Madoc, plus fâché que jamais. N'avons-nous pas déjà eu notre lot de morts, aujourd'hui ?

Sa question me paraît un peu paradoxale, vu que c'est lui qui est à l'origine de la plupart d'entre elles.

– Allez m'attendre toutes les deux dans la salle de jeux.

Tout ce à quoi je pense, c'est à lui sous le dais, sa lame transperçant la poitrine du prince Dain. Je ne peux me résoudre à le regarder dans les yeux. De nouveau, je tremble. Je voudrais hurler. Je voudrais me précipiter sur lui. J'ai l'impression d'être redevenue une enfant sans défense, dans une maison où règne la mort.

Je voudrais tenter quelque chose, mais je ne fais rien.

Il se tourne vers Os-Nouveaux.

– Accompagne-les. Veille à ce qu'elles restent à distance l'une de l'autre.

On m'emmène dans la salle de jeux, où je m'assois par terre, la tête entre les mains. Quand je les ôte, elles sont trempées de larmes. Avant que Taryn les voie, je m'empresse de sécher mon visage, puis je passe mes doigts sur mon pantalon.

Nous attendons au moins une heure. Je ne dis pas un mot à Taryn. Elle non

plus ne dit rien. Elle renifle un peu, s'essuie le nez, mais ne pleure pas.

Pour me remonter le moral, je pense à Cardan ligoté sur sa chaise. Puis je pense à la façon dont il m'a regardée à travers le rideau de ses cheveux noir de jais, à son ébauche de sourire aviné. Ça ne me console pas du tout.

Je me sens épuisée et défaite.

Je déteste Taryn. Je déteste Madoc. Je déteste Locke. Je déteste Cardan. Je déteste tout le monde. Mais pas encore assez.

Lassée du silence, je finis par demander à ma sœur :

– Qu'est-ce qu'il t'a donné ? Madoc m'a offert l'épée que papa a forgée. Celle avec laquelle on s'est battues. Il a dit qu'il avait quelque chose pour toi aussi.

Elle ne dit rien pendant si longtemps que je crois qu'elle ne répondra pas.

– Un ensemble de couteaux de table. Censés être si coupants qu'ils peuvent trancher un os. L'épée est mieux. Elle a un nom.

– J'imagine que tu pourrais donner un nom à tes couteaux à steak. Viandard l'Ancien. Fléau-du-Tendon.

Elle fait un petit bruit de cochon qui ressemble à un rire étouffé.

Enfin, Madoc arrive. Son ombre le précède, projetée au sol comme un tapis. Il jette devant moi Crépuscule glissée dans son fourreau, puis s'installe sur un canapé aux pieds en forme de serres. Le canapé gémit : il n'a pas l'habitude de supporter un tel poids. Os-Nouveaux adresse un signe de tête à Madoc et quitte la pièce.

– Taryn, j'aimerais qu'on parle de Locke, dit Madoc.

– Tu lui as fait du mal ?

Elle réprime à peine un sanglot dans sa voix. Je sais que c'est méchant, mais je me demande si elle le fait exprès pour apitoyer Madoc.

Il ricane, comme s'il se posait la même question.

– Quand il est venu me voir, il m'a dit que même si, comme je le savais, les gens du Peuple ont tendance à être versatiles, il souhaitait t'épouser. Autrement dit, attends-toi à ce qu'il ne soit pas particulièrement constant. Il ne m'a pas du tout parlé de son badinage avec Jude, mais quand je l'ai interrogé à ce sujet, il a répondu que « les sentiments des mortels sont si changeants qu'il est impossible de ne pas s'en amuser un peu. » Il m'a dit que

toi, Taryn, tu lui avais prouvé que tu pouvais être comme nous. Je ne doute pas que la preuve que tu lui as apportée est à l'origine du conflit entre ta sœur et toi.

La robe de Taryn forme un coussin autour d'elle. Elle a l'air posée alors qu'elle a une entaille superficielle au flanc et que sa jupe est déchirée. On dirait une dame de la noblesse, si on ne s'attarde pas sur l'arrondi de ses oreilles. Quand je m'autorise à être honnête avec moi-même, je ne peux pas en vouloir à Locke de l'avoir choisie, elle. Je suis violente. Ça fait des semaines que je m'empoisonne. Je suis une tueuse, une menteuse et une espionne.

Je comprends pourquoi *lui* l'a choisie. Je regrette juste qu'*elle* ne m'ait pas choisie.

– Que lui as-tu répondu ? s'enquiert Taryn.

– Que je n'ai moi-même jamais été particulièrement versatile, dit Madoc. Et que je le trouvais indigne de vous deux.

Taryn serre les poings. C'est le seul signe de sa colère. Contrairement à moi, elle a acquis une maîtrise d'elle-même digne de la cour. Pendant que j'étudiais avec Madoc, elle prenait modèle sur Oriana.

– Tu m'interdis de l'accepter ?

– Ça finira mal, réplique Madoc. Mais je ne t'empêcherai pas d'accéder ni au bonheur ni même au malheur que tu auras choisi de t'infliger.

Taryn ne dit rien. Toutefois, le soupir qu'elle laisse échapper montre son soulagement.

– Vas-y, reprend Madoc. Et je ne veux plus que tu te battes avec les tiens. Quel que soit le plaisir que tu trouves avec Locke, ta loyauté va à ta famille.

Je me demande ce qu'il entend par « loyauté ». Je le croyais loyal envers Dain. Je le croyais lié à lui par serment.

– Mais c'est elle qui..., proteste Taryn.

Madoc lève la main, ses ongles noirs incurvés menaçants.

– T'a défiée ? T'a-t-elle mis de force une épée dans la main ? A-t-elle guidé tes mouvements ? Crois-tu vraiment que ta sœur n'a pas d'honneur, qu'elle te taillerait en pièces pendant que, sans arme, tu resterais là sans rien faire ?

L'air furieux, Taryn lève le menton.

– Je ne voulais pas me battre.

– Dans ce cas, ne te bats pas à l'avenir, rétorque Madoc. S'engager dans un combat ne sert à rien si on n'a pas l'intention de gagner. Tu peux y aller. Je dois parler à ta sœur.

Taryn se lève et se dirige vers la porte. La main sur la lourde poignée de laiton, elle se retourne, comme pour ajouter quelque chose. Si nous avions retrouvé un peu de complicité, elle a désormais disparu. Je vois à son expression qu'elle voudrait qu'il me punisse et qu'elle n'est pas persuadée qu'il le fera.

– Tu devrais demander à Jude où est le prince Cardan, dit-elle, les yeux plissés. La dernière fois que je l'ai vu, il dansait avec elle.

Sur ces mots, elle franchit le seuil et me laisse le cœur affolé, le sceau royal brûlant dans ma poche. Elle n'est au courant de rien. Elle fait juste sa peste pour m'attirer des ennuis en me décochant une pique en guise d'adieu. Je ne peux pas croire qu'elle ferait une chose pareille si elle savait quoi que ce soit.

– Parlons de ton comportement de ce soir, commence Madoc en se penchant vers l'avant.

Je rétorque :

– Parlons de *ton* comportement de ce soir.

Il soupire et se frotte le visage avec l'une de ses grosses mains.

– Tu as tout vu, n'est-ce pas ? J'ai essayé de vous faire sortir, tous, pour que vous n'ayez pas à assister à ça.

– Je croyais que tu aimais le prince Dain, dis-je. Que tu étais son ami.

– Je l'aimais bien, oui, confirme Madoc. Plus que je n'aimerai jamais Balekin. Mais ma loyauté va à d'autres.

Je repense aux pièces de mon puzzle, aux réponses que je suis venue chercher. Qu'est-ce que Balekin a donné ou promis à Madoc pour le convaincre de se retourner contre Dain ?

– Qui donc ? Qui peut valoir autant de morts ?

– Ça suffit, gronde-t-il. Tu ne sièges pas encore à mon conseil de guerre. Tu le sauras en temps voulu. En attendant, laisse-moi t'assurer que, malgré le

désordre ambiant, mes plans restent d'actualité. C'est du prince cadet dont j'ai besoin, maintenant. Si tu sais où est Cardan, je pourrais exiger de Balekin qu'il t'offre une belle récompense. Une place à sa cour. La main de celui que tu veux. Ou le cœur encore palpitant de celui que tu méprises.

Étonnée, je lève les yeux vers lui.

– Tu crois que je volerais Locke à Taryn ?

Il hausse les épaules.

– À te voir, on aurait dit que tu aurais aimé arracher la tête de ta sœur. Elle t'a trompée. J'ignore quelle punition tu estimerais appropriée.

Un instant, nous nous contentons de nous observer. C'est un monstre. Si je souhaitais quelque chose de vraiment horrible, il ne me jugerait pas pour ça. Pas trop.

– Si tu veux un conseil, ajoute-t-il lentement, l'amour ne s'épanouit pas lorsqu'il se nourrit de douleur. Je sais de quoi je parle, reconnais-le. Je t'aime, et j'aime Taryn, mais je ne crois pas qu'elle soit faite pour Locke.

– Alors que moi, si ?

L'idée que Madoc se fait de l'amour n'est pas très rassurante. Il aimait ma mère. Il aimait le prince Dain. Il y a des chances que son amour pour nous ne nous protège pas davantage qu'eux.

Il me gratifie de son sourire carnassier.

– Je ne crois pas que Locke soit fait pour toi. Si ta sœur a raison lorsqu'elle affirme que tu sais où est le prince Cardan, livre-le-moi. C'est un garçon précieux, qui ne sait pas se battre à l'épée. Il est charmant en un sens, et intelligent, mais il ne vaut pas la peine qu'on le protège.

Trop jeune, trop faible, et trop cruel.

Je me demande comment le putsch que Madoc a planifié avec Balekin était censé se dérouler. Il fallait assassiner les deux aînés, qui exerçaient une certaine influence. Après, le Grand Roi céderait sûrement et poserait la couronne sur la tête du prince le plus puissant, celui qui avait les militaires dans son camp. À contrecœur, peut-être, mais sous la menace, Eldred devait couronner Balekin. Sauf qu'il s'y est refusé. Balekin a voulu lui forcer la main, et tout le monde est mort.

Tout le monde sauf Cardan. Le plateau de jeu a été balayé de presque tous

ses pions.

Madoc n'imaginait probablement pas que les choses tourneraient ainsi. Pourtant, je me souviens de ses cours de stratégie : tous les dénouements d'un plan sont censés mener à la victoire.

Cela dit, personne ne peut envisager toutes les variables. C'est ridicule.

– Je croyais que tu allais me sermonner pour m'être battue à l'épée dans la maison, dis-je, essayant de détourner la conversation.

J'ai obtenu ce que j'avais promis à la cour des Ombres : une offre. À présent, je n'ai plus qu'à décider quoi en faire.

– Dois-je te préciser que, si ton épée avait frappé juste et que tu avais blessé Taryn, tu l'aurais regretté toute ta vie ? De toutes les leçons que je t'ai données, j'aurais cru que c'était celle que je t'avais le mieux enseignée.

Il ne me quitte pas des yeux. Il parle de ma mère. Il parle de l'assassinat de ma mère.

Je ne peux rien répondre à cela.

– Dommage que tu n'aies pas passé ta colère sur quelqu'un qui le méritait davantage. Dans les moments comme celui-ci, il est commun que des gens du Peuple disparaissent.

Il me lance un regard lourd de sens.

Est-il en train de m'autoriser à assassiner Locke ? Je me demande ce qu'il dirait s'il apprenait que j'ai déjà tué un enfant de la noblesse. Si je lui montrais le corps. Apparemment, j'aurais peut-être droit à des félicitations.

Je lui demande :

– Comment arrives-tu à dormir la nuit ?

Ma question est un peu nulle. Je la pose parce qu'il m'a montré à quel point je suis proche de devenir tout ce que je méprise chez lui.

Il fronce les sourcils et me regarde comme s'il se demandait quel genre de réponse il allait me donner. Je me vois avec ses yeux : une gamine boudeuse qui se permet de le juger.

– Certains sont doués en musique ou en peinture, dit-il enfin. D'autres le sont en amour. Mon talent, c'est de faire la guerre. La seule chose qui m'ait jamais tenu éveillé, c'est de le nier.

J'acquiesce lentement.

Il se lève.

– Réfléchis à ce que je t'ai dit, puis demande-toi quel est ton talent.

Nous savons tous les deux ce que cette injonction signifie. Nous savons tous les deux en quoi je suis douée, ce que je suis. Je viens de courir après ma sœur armée d'une épée. Mais ce que je dois faire de ce talent, c'est là toute la question.

En quittant la salle de jeux, je réalise que Balekin a dû arriver avec sa suite. Des chevaliers portant sa livrée, trois oiseaux rieurs blasonnés sur leur tabar, se tiennent au garde-à-vous dans le hall. Je passe devant eux pour rejoindre l'escalier, traînant mon épée derrière moi, trop fatiguée pour la ranger au côté.

J'ai faim, mais je me sens trop nauséuse pour manger. C'est donc ça, avoir le cœur brisé ? Je ne suis pas sûre d'être nostalgique de Locke, plutôt du monde tel qu'il était avant le couronnement. Si je pouvais voyager dans le temps, pourquoi ne pas remonter jusqu'à la veille du jour où j'ai tué Valerian ? Jusqu'à l'époque où mes parents étaient en vie ? Pourquoi ne pas recommencer au début ?

On frappe à ma porte. Elle s'ouvre sans que j'aie répondu. Vivi entre en portant un plateau en bois avec un sandwich et une bouteille de verre ambré fermée d'un bouchon.

– Je ne suis qu'une abrutie, dis-je. Une idiote. Je l'avoue. Inutile de me faire la morale.

– Je croyais que tu allais m'engueuler pour avoir tenté de t'ensorceler, réplique-t-elle. Tu sais, quand tu as résisté.

– Tu ne devrais pas utiliser tes pouvoirs sur tes sœurs.

J'ôte le bouchon de la bouteille et avale une grande gorgée d'eau. Je n'avais pas réalisé à quel point j'avais soif. J'en bois encore, vidant presque la totalité du contenu d'un coup.

– Et toi, tu ne devrais pas essayer de couper ta sœur en deux.

Elle se laisse aller contre mes oreillers et mes peluches miteuses. Elle prend négligemment le serpent et joue avec sa langue fourchue en feutre.

– Je croyais que tout ça... Le combat à l'épée, le titre de chevalier... Je

croyais que c'était un jeu.

Je me souviens de sa colère quand Taryn et moi avons cessé de résister à Terrafæ et commencé à nous amuser. Couronnées de fleurs, nous tirions à l'arc en visant le ciel. Nous mangions des violettes et somnolions la tête sur une bûche en guise d'oreiller. Nous étions des enfants. Les enfants sont capables de rire toute la journée et de s'endormir en pleurant le soir. Mais pour m'avoir vue tenir une épée, semblable à celle qui a tué nos parents, et penser que c'est un jouet, Vivi a dû croire que j'étais sans cœur.

– Ce n'en est pas un, dis-je enfin.

– Non, confirme Vivi en enroulant le serpent autour du chat en peluche.

– Elle t'avait parlé de lui ?

Je grimpe sur mon lit à côté d'elle. Ça fait du bien de s'allonger. Un peu trop de bien, peut-être : aussitôt, j'ai envie de dormir.

– Je ne savais pas que Taryn et Locke étaient ensemble, répond Vivi en faisant l'effort de formuler une phrase complète de sorte que je n'aie pas à me demander si elle essaie de m'avoir en jouant sur les mots. Mais je n'ai pas envie de parler de lui. Oublie-le. Je veux qu'on quitte Terrafæ. Ce soir.

Je me redresse d'un coup.

– Quoi ?

Ma réaction la fait rire. C'est un son si normal, en total décalage avec les retournements de ces deux derniers jours.

– Je me disais bien que ça te surprendrait ! Écoute, je ne sais pas ce qui va se passer maintenant, mais de toute façon, ça ira mal. Balekin est une enflure. En plus, il est débile. Tu aurais dû entendre papa jurer quand on est rentrés ! Partons, c'est tout.

– Et Taryn ?

– Je lui en ai parlé. Je ne te dirai pas si elle a accepté ou non de venir. Je veux que tu répondes pour toi-même. Jude, écoute-moi. Je sais que tu as des secrets. Quelque chose te rend malade. Tu es pâle, amaigrie, et tes yeux brillent bizarrement.

– Je vais bien.

– Menteuse, dit-elle, mais cette accusation n'a rien de véhément. Je sais que tu es coincée ici par ma faute. Je sais que les pires trucs qui te sont

arrivés dans la vie se sont produits par ma faute. Tu ne l'as jamais dit, ce qui est gentil de ta part, mais j'en ai conscience. Tu as dû te transformer en quelqu'un d'autre, et tu as réussi. Parfois, quand je te regarde, je me demande si tu saurais encore te comporter en humaine.

Je ne sais pas quoi faire de cette confession, à la fois compliment et insulte. J'ai l'impression qu'elle cache une prophétie.

– Tu es mieux intégrée ici que moi, poursuit Vivi. Mais je parie que ça te coûte.

En général, je n'aime pas imaginer la vie que j'aurais pu avoir, cette autre vie, sans magie. Celle où j'aurais fréquenté une école banale et appris des choses normales. Celle où j'aurais des parents vivants. Celle où la fille bizarre serait ma grande sœur ; où je ne serais pas rongée par la colère. Où mes mains ne seraient pas tachées de sang. Je la vois, maintenant, et je me sens étrange, toute crispée. J'ai le ventre noué.

Ce que je ressens, c'est de la panique.

Quand les loups viendront chercher cette Jude-là, ils n'en feront qu'une bouchée. Et il finit toujours par y avoir des loups. Cela m'effraie de me penser comme quelqu'un de vulnérable. Cependant, vu le chemin que j'ai emprunté, je suis bien partie pour devenir un loup moi-même. Quel que soit ce qui définit l'autre Jude, quelle que soit la partie restée intacte chez elle et brisée chez moi, c'est probablement irrécupérable. Vivi a raison : cette transformation me coûte. Mais j'ignore si le prix à payer est élevé. Et je ne sais pas si je pourrais revenir en arrière. Je ne sais même pas si j'en ai envie.

Peut-être que je pourrais quand même essayer.

Je lui demande :

– On ferait quoi, dans le monde des mortels ?

Vivi sourit et pousse vers moi le sandwich dans l'assiette.

– On irait au cinéma. On visiterait des villes. On apprendrait à conduire. Il y a des tas de gens du Peuple qui ne vivent pas à la cour, ne font pas de politique. On pourrait mener la vie qu'on veut. Habiter dans un loft. Dans un arbre. Comme tu voudras.

– Avec Heather ?

Je prends le sandwich et y mords à pleines dents.

Viande de mouton et feuilles de pissenlit au vinaigre. Mon estomac gronde.

– Je l’espère, dit Vivi. Tu pourras m’aider à lui expliquer.

Pour la première fois, qu’elle en ait conscience ou non, je me rends compte qu’elle ne propose pas de fuir pour qu’on mène une existence d’humaines. Elle propose qu’on vive comme des fées sauvages parmi les mortels. On volerait la crème de leur lait et les pièces dans leurs poches, mais on ne s’installerait pas et on ne prendrait pas de boulot ennuyeux. En tout cas, pas elle.

Je me demande ce que Heather pensera de tout ça.

Quand l’affaire du prince Cardan sera réglée, quelle qu’en soit la manière d’ailleurs, que se passera-t-il ? Même si je perce le mystère des lettres de Balekin, aucune place intéressante ne m’attendra. La cour des Ombres sera dissoute. Taryn se mariera. Vivi sera partie. Je pourrais l’accompagner. Essayer de découvrir ce qui est abîmé chez moi, et prendre un nouveau départ.

Je songe à la proposition du Cafard, qui suggérait que je les suive dans une autre cour, le Fantôme et lui. Que je *prenne un nouveau départ* à Terrafæ. J’ai l’impression que ces deux perspectives reviendraient à baisser les bras, mais y a-t-il une alternative ? Je croyais qu’une fois rentrée chez moi j’aurais un plan, mais pour le moment, je n’ai rien.

– Je ne pourrais pas partir ce soir, dis-je d’un ton hésitant.

Avec un hoquet de stupeur, elle porte une main à son cœur.

– Tu veux dire que tu l’envisages sérieusement ?

– Je dois d’abord finir certaines choses. Accorde-moi un jour.

Je n’ai de cesse de négocier une seule et même chose : du temps. Mais un jour me suffira pour régler mes affaires avec la cour des Ombres. Nous allons prendre nos dispositions pour Cardan. D’une manière ou d’une autre, tout sera arrangé. En guise de paiement, j’extorquerai tout ce que je peux de Terrafæ. Et si d’ici demain je n’ai toujours pas de plan, il sera de toute façon trop tard pour en concevoir un.

– Que représente un jour à l’échelle de ta vie éternelle ?

– Ce jour, c’est pour te décider ou pour préparer tes bagages ?

Je reprends une bouchée de sandwich.

– Les deux.

Vivi lève les yeux au ciel.

– Penses-y : dans le monde des mortels, ce sera différent.

Elle se dirige vers la porte et ajoute :

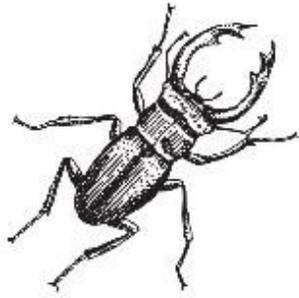
– Tu ne seras pas obligée d’être comme tu es ici.

J’entends les pas de Vivi s’éloigner dans le couloir. Je prends une autre bouchée de sandwich. Je mâche et déglutis, mais je ne sens aucune saveur.

Et si ce que je suis était vraiment moi ? Et si, malgré un tout autre contexte, je restais la même ?

J’extirpe de ma poche la chevalière royale de Cardan et la fais glisser au centre de ma paume. Je ne devrais pas la posséder. Aucune mortelle ne devrait l’avoir en main. Rien que l’observer de près semble être un crime. Pourtant, je ne m’en prive pas. L’or est teinté d’un rouge profond ; les bords sont usés. Un petit bout de cire est coincé dans le chaton. J’essaie de l’ôter avec mon ongle. Je me demande combien vaudrait cette bague dans le monde des mortels.

Avant de parvenir à me raisonner, je la glisse à mon pauvre doigt sans valeur.



Chapitre 24

Je me réveille le lendemain après-midi avec un goût de poison dans la bouche. Je me suis endormie tout habillée, pelotonnée contre Crépuscule dans son fourreau.

Même si je n'en ai pas vraiment envie, je me rends à pas feutrés à la chambre d'Oriana et frappe à sa porte. Je jette un coup d'œil par le battant entrouvert et la trouve sur son balcon, contemplant les arbres et le lac au-delà. Le vent soulève ses cheveux telle une bannière pâle et fait gonfler sa robe vaporeuse.

Une fois entrée, je lui demande :

– Qu'est-ce que tu fais ?

Elle se retourne, surprise. Elle a de quoi l'être : je ne suis pas sûre d'avoir déjà cherché à m'entretenir avec elle.

– Jadis, mon peuple avait des ailes, soupire-t-elle d'une voix clairement empreinte de nostalgie. Bien que je n'en aie jamais eu, elles me manquent

parfois.

Je me demande si, quand elle s'imagine avec des ailes, elle se voit s'envoler loin de tout ça.

– Tu as vu Taryn ?

Des plantes grimpantes aux tiges vert vif s'enroulent autour du lit à baldaquin d'Oriana. Des fleurs bleues retombent en bouquets au-dessus du matelas, formant une alcôve richement parfumée. Il n'y a aucun endroit où s'asseoir qui ne soit envahi par la végétation. J'ai du mal à croire que Madoc puisse être à l'aise ici.

– Elle est allée chez son fiancé, mais ils seront au manoir du Grand Roi Balekin demain. Toi aussi, tu y seras. Il donne une fête pour ton père et quelques chefs des Seelie et Unseelie. Nous attendons de vous que vous soyez moins hostiles l'une envers l'autre.

Je n'imagine même pas l'horreur, l'embarras d'être vêtue de tulle, une odeur persistante de fruit fæ dans l'air, tout en étant censée faire comme si Balekin était autre chose qu'un monstre sanguinaire.

Je l'interroge :

– Est-ce que Chêne ira, lui aussi ?

Je ressens alors mon premier pincement au cœur. Si je pars, je ne verrai pas Chêne grandir.

Oriana joint les mains et se dirige vers sa coiffeuse, où sont suspendus ses bijoux : des tranches d'agate sur une longue chaîne de perles de cristal brut, des colliers de pierres de lune et d'héliotropes vert foncé, et un pendentif d'opale, brillant comme le feu dans le soleil couchant. Sur un plateau d'argent, à côté d'une paire de boucles d'oreilles en rubis étoilés, je remarque un gland en or.

Un gland en or identique à celui que j'ai trouvé dans la poche de la robe que Locke m'avait prêtée. Celle qui appartenait à sa mère, Liriope. Je songe à son excentricité, à ses toilettes joyeuses, à sa chambre couverte de poussière. À la manière dont le gland s'est ouvert pour dévoiler l'oiseau qu'il contenait.

– J'ai tenté de persuader Madoc que Chêne étant trop petit, ce dîner l'ennuierait, mais il a insisté pour qu'il y aille. Tu pourras peut-être t'asseoir à côté de lui pour le distraire.

Je pense à l'histoire de Liriope, à ce qu'Oriana m'a raconté quand elle me croyait trop proche du prince Dain. À Oriana qui était une des compagnes du Grand Roi Eldred avant de devenir l'épouse de Madoc. À la raison qui l'a poussée à se marier si hâtivement. Qu'avait-elle donc à cacher ?

Je pense au mot trouvé sur le bureau de Balekin, celui écrit de la main de Dain : le sonnet à une dame aux « cheveux de lever de soleil » et aux « étoiles dans les yeux ».

Je pense au message de l'oiseau : *À toi qui te soucies de mon sort, voici les dernières paroles de Liriope. J'ai trois oiseaux d'or à disséminer. Trois chances que l'un d'eux te parvienne. Le mal est trop avancé pour qu'un antidote me sauve, alors si tu entends ces mots, je te confie le fardeau de mes secrets ainsi que ma dernière volonté. Protège-le. Éloigne-le des dangers de cette cour. Garde-le bien à l'abri, et ne lui révèle jamais la vérité à propos de ce qui m'est arrivé.*

De nouveau, je pense à la stratégie ; à Dain, à Oriana et à Madoc. Je me remémore la première fois qu'Oriana est venue nous voir. Je me souviens que Chêne est né très vite, et que pendant des mois nous n'avions pas le droit de le voir à cause de sa santé fragile. Qu'Oriana le protégeait sans cesse en notre présence. Peut-être était-ce pour une raison précise, quand j'en avais une autre en tête.

De même, j'avais supposé que l'enfant que Liriope voulait confier était Locke. Et si le bébé qu'elle portait n'était pas mort avec elle ?

J'ai l'impression d'avoir le souffle coupé, comme si parler était une lutte contre l'air dans mes poumons. Je n'arrive pas tout à fait à croire ce que je m'apprête à dire, même si je sais que ma conclusion est logique.

– Chêne n'est pas l'enfant de Madoc, n'est-ce pas ? Du moins, pas plus que moi.

Si le garçon voit le jour, Dain ne sera jamais roi.

Oriana plaque une main sur ma bouche. Sa peau a la même odeur que l'air après qu'il a neigé.

– Ne dis pas ça !

Elle parle tout près de moi, d'une voix tremblante.

– Ne redis jamais ça ! Si tu aimes Chêne, ne prononce pas ces mots.

Je repousse sa main pour m'exprimer.

– Le prince Dain est son père, et Liriope est sa mère. Chêne est la raison pour laquelle Madoc a soutenu Balekin ; la raison pour laquelle il voulait voir Dain mort. Et maintenant, il est la clé de la couronne.

Oriana écarquille les yeux et prend ma main froide dans la sienne. Elle m'a toujours paru étrange, comme une créature tout droit sortie d'un conte de fées, aussi pâle qu'un fantôme.

– Comment peux-tu savoir cela ? Comment peux-tu savoir quoi que ce soit, enfant humaine ?

Je croyais que le prince Cardan était l'individu le plus précieux de tout Terrafæ. Je me trompais.

D'un geste brusque, je ferme la porte de sa chambre et la porte-fenêtre de son balcon. Elle me regarde sans protester.

Je la questionne :

– Où est-il ?

– Chêne ? Avec sa nourrice, chuchote-t-elle.

Elle m'entraîne dans un coin, vers le petit divan tapissé d'un brocart au motif de serpent et recouvert de fourrure.

– Parle-moi, vite, ajoute-t-elle.

– D'abord, dis-moi ce qui s'est passé il y a sept ans.

Oriana prend une profonde inspiration.

– On pourrait croire que j'étais jalouse de Liriope, puisqu'elle était aussi une compagne d'Eldred, mais ce n'était pas le cas. Je l'appréciais beaucoup. Elle riait tout le temps. Comment ne pas l'aimer ? Même si son fils s'est interposé entre Taryn et toi, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'affection pour lui, en mémoire d'elle.

Je me demande comment Locke vivait le fait que sa mère soit l'amante du Grand Roi. Je suis partagée entre la compassion et le désir qu'il ait mené une existence aussi malheureuse que possible.

– Nous étions très proches, elle et moi, me confie Oriana. Elle m'a mise au courant de sa liaison avec le prince Dain dès le début. Pour elle, ce n'était pas sérieux. Elle aimait beaucoup le père de Locke, je crois. Avec Dain et Eldred, elle ne faisait que batifoler, pour se distraire. Comme tu le sais, chez nous, on

ne se soucie guère de tomber enceinte. Les Fæs ne sont pas très fertiles. Je ne crois pas qu'il lui soit venu à l'idée qu'elle puisse avoir un autre fils à peine dix ans après l'arrivée de Locke. Ici, il peut s'écouler plusieurs siècles entre la naissance de deux enfants. Certains d'entre nous n'en ont jamais.

J'acquiesce. C'est pourquoi les humains sont si nécessaires. Sans notre concours pour renforcer leurs lignées, les Fæs s'éteindraient, malgré leur exceptionnelle longévité.

– L'amanite rougissante donne une mort affreuse, poursuit Oriana, la main sur sa gorge. L'organisme ralentit. Les membres tremblent jusqu'à la paralysie. Mais on reste conscient jusqu'à ce que tout s'arrête en nous, comme une horloge qui se fige. Imagine l'horreur que ce doit être d'essayer de bouger, en vain. Le temps que je reçoive ce message, Liriope était morte. J'ai dû lui ouvrir...

Sa voix s'éteint. Je sais comment finit sa phrase : elle a dû lui ouvrir le ventre pour récupérer l'enfant. Je n'arrive pas à imaginer Oriana accomplissant un acte aussi brutal, aussi courageux : enfoncer son couteau dans la chair, trouver le bon endroit et inciser. Extraire l'enfant de la matrice, tenir son corps mouillé contre elle. Pourtant, qui d'autre aurait pu s'en charger ?

– Tu l'as sauvé, dis-je – si elle n'a pas envie de relater cet épisode, rien ne l'y oblige.

– Son nom m'a été inspiré par le gland de Liriope, raconte-t-elle d'une voix à peine plus audible qu'un souffle. Mon petit Chêne d'or.

Je voudrais tellement croire qu'être au service de Dain était un honneur, qu'il valait la peine qu'on le suive. C'est ce qui se passe quand on a faim de quelque chose : on oublie de vérifier si la chose en question n'est pas pourrie avant de s'en empiffrer.

– Savais-tu que c'était Dain qui avait donné l'ordre d'empoisonner Liriope ?

Oriana nie de la tête.

– Je l'ai su longtemps après. Ça pouvait être une autre amante d'Eldred, ou Balekin. Des rumeurs disaient que c'était lui, le responsable. Je me suis même demandé si ça pouvait être Eldred ; s'il s'était vengé d'elle pour avoir

badiné avec son fils. Puis Madoc a découvert que c'était Dain qui s'était procuré l'amanite rougissante. Il insistait pour que je ne laisse jamais Dain approcher de Chêne. Il était furieux. Sa colère était effrayante. Je ne l'avais encore jamais vu ainsi.

Ce n'est pas difficile de comprendre pourquoi Madoc était si fâché contre Dain. Madoc, qui autrefois croyait que sa propre épouse et son enfant étaient morts. Madoc, qui adore Chêne. Madoc, qui n'a de cesse de nous rappeler que la famille passe avant tout.

– Donc tu as épousé Madoc pour qu'il vous protège, Chêne et toi ?

Je n'ai qu'un vague souvenir de la période où il a courtsé Oriana. Ensuite, ils se sont promis l'un à l'autre, avec un enfant à naître. J'ai peut-être trouvé ça inhabituel, mais la chance peut sourire à tout le monde. À l'époque, je considérais plutôt cela comme de la malchance. Taryn et moi nous inquiétions de ce que ce bébé signifierait pour nous. Nous pensions que Madoc risquerait de se lasser de nous, et qu'il nous abandonnerait quelque part, les poches pleines d'or, une énigme épinglée à notre tenue. Personne ne trouve le malheur suspect.

À travers les portes-fenêtres, Oriana regarde le vent souffler dans les arbres.

– Madoc et moi avons un arrangement. Nous jouons franc jeu entre nous.

Je n'ai aucune idée de ce que ça signifie, mais je comprends qu'il s'agit d'un mariage froid, calculé.

Je lui demande :

– Alors qu'a-t-il derrière la tête ? Il n'a sûrement pas l'intention de laisser le trône trop longtemps à Balekin ! Ne pas profiter d'une si belle occasion serait à ses yeux une sorte de crime contre la stratégie.

– Que veux-tu dire ?

Oriana a l'air sincèrement perplexe. Ils jouent franc jeu entre eux ? Mon œil !

– Il va mettre Chêne sur le trône ! lui dis-je, même si ça me paraît évident.

Parce que ça l'est. J'ignore comment il compte s'y prendre et quand, mais je suis sûre que c'est son objectif. Forcément.

– Chêne ? s'exclame Oriana. Non, non, non. Jude, non. Ce n'est qu'un

enfant !

Éloigne-le des dangers de cette cour.

C'est ce que disait le message de Liriope. Peut-être qu'Oriana aurait dû mieux écouter.

Je me souviens de ce que Madoc nous a dit au dîner, il y a une éternité, sur le fait que le trône serait vulnérable pendant la passation de pouvoir. Quelles que soient ses intentions vis-à-vis de Balekin (je me demande à présent s'il pensait que Balekin mourrait, comme Dain, pour que le Grand Roi suspende le couronnement, et que Madoc joue autrement sa partie), Madoc avait vu une occasion à saisir avec seulement trois survivants dans la famille royale. Si Chêne devenait Grand Roi, Madoc pourrait être le régent. Il régnerait sur Terrafæ jusqu'à ce que Chêne soit en âge de le faire.

Et qui sait ce qui se passerait ensuite ? S'il pouvait garder Chêne sous contrôle, il régnerait sur Terrafæ pour l'éternité.

– Moi aussi, je n'étais qu'une enfant, avant, dis-je. Je ne pense pas que Madoc se souciait énormément de ce que j'aurais été capable de gérer alors, et je doute qu'il s'inquiète beaucoup à propos de Chêne en ce moment.

Ce n'est pas que je doute de l'amour qu'il porte à Chêne. Bien sûr qu'il l'aime. Il m'aime aussi. Il aimait ma mère. Mais il est ce qu'il est. C'est sa nature, et il ne peut être autrement.

Oriana me prend la main et la serre si fort que ses ongles me rentrent dans la peau.

– Tu ne comprends pas. Les enfants rois ne vivent pas longtemps, et Chêne est un garçon fragile. Il était trop petit quand il est venu au monde. Aucun roi ou reine, quelle que soit sa cour, n'acceptera de s'incliner devant lui. Il n'a pas été élevé pour supporter ce fardeau. Tu dois empêcher ça.

Que ferait Madoc avec un tel pouvoir, sans rien ni personne pour le retenir ? Que ferais-je avec un frère sur le trône ? Je pourrais l'y placer moi-même. J'ai la carte gagnante en main, parce que, si Balekin refusait de couronner Chêne, je parie que Cardan le ferait, lui. Je pourrais faire en sorte que mon frère devienne Grand Roi, et moi princesse. Tout ce pouvoir à ma portée, qui ne demande qu'à être pris... Je n'ai qu'à tendre la main.

Ce qui est bizarre avec l'ambition, c'est qu'on peut l'attraper comme une

fièvre, mais qu'il n'est pas facile de s'en débarrasser. Il y a peu, je me serais contentée d'espérer obtenir le titre de chevalier et le pouvoir de contraindre Cardan et ses amis à me laisser tranquille. Tout ce que je voulais, c'était trouver ma place ici, à Terrafæ.

Aujourd'hui, je me demande quel effet ça ferait, d'être celle qui désignerait le prochain Grand Roi.

Je pense aux flots de sang qui ont coulé du dais de pierre pour imprégner le sol de terre battue de la colline. Le sang avait atteint la couronne, de sorte que, quand Balekin l'avait soulevée, ses mains s'étaient tachées de rouge. Je visualise cette couronne posée sur le front de Chêne, et je tressaille.

Je me souviens aussi de ma souffrance après avoir été ensorcelée par Chêne. Je m'étais giflée, encore et encore, jusqu'à avoir la joue rouge, brûlante et douloureuse. Le lendemain matin, un hématome s'y était formé, que j'ai gardé toute une semaine. C'est ce que font les enfants quand ils ont du pouvoir.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je pourrais l'empêcher ?

Oriana ne me lâche pas la main.

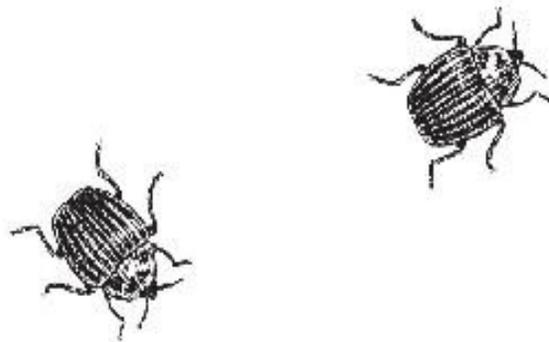
– Un jour, tu as dit que je me trompais à ton sujet, que tu ne ferais jamais de mal à Chêne. Dis-moi, peux-tu faire quelque chose ? Y a-t-il la moindre chance ?

« Je ne suis pas un monstre », lui avais-je dit après lui avoir certifié que je ne ferais jamais de mal à Chêne. Et si être un monstre était ma vocation ?

– Peut-être, dis-je – ce qui n'est pas une réponse.

En sortant de la chambre, j'aperçois mon petit frère qui joue dans le jardin. Il cueille un bouquet de digitales. Il rit, ses cheveux châtain doré brillant dans la lumière du soleil. Quand sa nourrice s'avance vers lui, il détale pour lui échapper.

Je parie qu'il ne sait pas que ces fleurs sont toxiques.



Chapitre 25

J'entends des rires en guise d'accueil lorsque je retourne à la cour des Ombres. Je m'attends à trouver Cardan comme je l'ai laissé, maté et silencieux, peut-être encore plus pitoyable qu'avant. Au lieu de quoi, il a les mains libres et joue aux cartes avec le Cafard, le Fantôme... et la Bombe. Un tas de bijoux et un pichet de vin sont posés au milieu de la table. Je remarque deux bouteilles vides en dessous. La lueur des bougies se reflète sur le verre émeraude.

– Jude ! lance joyeusement la Bombe. Viens t’asseoir avec nous !

Je suis soulagée de la voir ici, indemne. À part ça, rien ne me convient dans cette scène.

Cardan me sourit comme si nous étions des amis de toujours. J’ai oublié à quel point il peut être charmant... et le danger que ça représente.

J’explose :

– Qu’est-ce que vous fabriquez ? Il est censé être ligoté ! C’est notre prisonnier.

– Ne t’inquiète pas, me rassure le Cafard. Où irait-il ? Tu crois vraiment qu’il arriverait à s’enfuir sous notre surveillance ?

– Ça ne me dérange pas de n’avoir qu’une main libre, intervient Cardan. Mais, si tu veux m’attacher les deux mains, alors tu devras me verser le vin directement dans la bouche.

– Il nous a indiqué où le vieux roi gardait ses bonnes bouteilles, s’amuse la Bombe en repoussant ses cheveux blancs. Sans parler des bijoux qui appartenaient à Elowyn. Il s’est dit que, dans le chaos ambiant, personne ne remarquerait leur disparition et, jusqu’à présent, c’est le cas. C’est la mission la plus facile que le Cafard ait jamais accomplie !

J’ai envie de hurler. Ils n’étaient pas censés apprécier Cardan, mais pourquoi en irait-il autrement ? C’est un prince qui les traite avec respect. C’est le frère de Dain. Il fait partie du Peuple, comme eux.

– De toute façon, le chaos va se généraliser, tempère Cardan. Autant prendre un peu de bon temps. Tu n’es pas de cet avis, Jude ?

J’inspire profondément. S’il sape mon autorité ici, s’il parvient à m’exclure, alors je n’arriverai jamais à obtenir l’adhésion de la cour des Ombres au plan que je suis en train d’échafauder. Je ne vois pas comment aider qui que ce soit. La dernière chose dont j’ai besoin, c’est que Cardan aggrave encore la situation.

Comme si nous étions tous de connivence, je demande :

– Que vous a-t-il offert ?

Oui, c’est risqué. Peut-être que Cardan ne leur a rien offert du tout.

J’essaie de ne pas montrer que je retiens mon souffle. De leur cacher les émotions que Cardan m’inspire.

Le Fantôme me gratifie de l'un de ses rares sourires.

– De l'or, surtout, mais aussi du pouvoir. Une place.

– Bien des choses qu'il n'a pas ! précise la Bombe.

– Je croyais qu'on était amis, commente Cardan sans conviction.

– Je vais l'emmener ailleurs, dis-je en posant les mains sur le haut de la chaise dans un geste possessif.

Je dois le faire sortir de cette pièce avant qu'il ait le dessus sur moi devant les autres. Il doit partir maintenant.

– Pour quoi faire ? s'enquiert le Cafard.

Je leur rafraîchis la mémoire :

– C'est *mon* prisonnier.

Je m'accroupis pour trancher les lambeaux de ma robe qui lient toujours les jambes de Cardan à la chaise. Je réalise qu'il a dû dormir assis – s'il a réussi à dormir. Pourtant, il n'a pas l'air fatigué. Il me sourit de haut, comme si j'étais agenouillée pour le saluer avec respect.

J'aimerais effacer ce sourire de son visage, mais je crois que c'est impossible. Si ça se trouve, il sourira encore dans la tombe.

– On ne peut vraiment pas rester ici ? me demande-t-il. Il y a du vin.

Sa remarque provoque des ricanements chez le Cafard.

– Quelque chose ne va pas, jeune prince ? Jude et toi ne vous entendez pas si bien, finalement ?

Si je ne m'abuse, Cardan commence à avoir l'air inquiet. Tant mieux.

Je l'emmène dans le bureau de Dain, que je viens de m'octroyer sans m'en apercevoir. Cardan marche d'un pas vacillant, les jambes raides d'être resté attaché. Peut-être aussi à cause des bouteilles de vin qu'il a aidé mes camarades à vider. Personne ne m'empêche de l'emmener. Je ferme la porte et donne un tour de clé.

– Assieds-toi, dis-je en désignant un fauteuil.

Il s'exécute.

Je contourne le bureau et m'installe face au prince.

J'ai soudain l'idée que, si je le tuais, je cesserais enfin de penser à lui. Si je le tuais, je ne serais plus dans le même état.

Mais, sans lui, réussir à placer Chêne sur le trône serait beaucoup plus

aléatoire. Il faudrait que je sois sûre que Madoc trouve le moyen d'obliger Balekin à le couronner. Sans Cardan, je n'ai plus d'atouts dans mon jeu. Plus de plan. Plus de possibilités d'aider mon frère. Plus rien.

Et si ça valait quand même le coup ?

L'arbalète est là où je l'ai laissée, dans le tiroir du bureau de Dain. Je la sors, l'arme et la pointe sur Cardan. Il prend une inspiration hésitante et se met à cligner des yeux.

– Tu vas me tirer dessus ? Tout de suite ?

D'un doigt, je caresse la détente. Un calme olympien m'habite. C'est une faiblesse, de faire passer la peur avant l'ambition, avant la famille, avant l'amour, mais ça fait du bien. Ça me donne l'illusion d'être puissante.

– Je comprends pourquoi ça te démange, reprend-il, comme si, après avoir déchiffré l'expression de mon visage, il était parvenu à une conclusion. Mais je préférerais vraiment que tu t'abstiennes.

– Alors tu aurais dû m'épargner ce sourire suffisant que tu affiches constamment. Tu crois que je vais supporter tes moqueries ici, maintenant ? Tu es toujours persuadé que tu vaux mieux que moi ?

J'ai la voix qui tremble un peu, ce qui renforce ma haine pour lui. Tous les jours, je me suis entraînée pour devenir redoutable. Il est entièrement à ma merci. Pourtant, c'est moi qui ai peur.

Le craindre est une habitude, chez moi. Une habitude dont je pourrais me débarrasser en lui décochant un carreau dans le cœur.

Il lève les mains en signe de dénégation, écartant ses longs doigts nus. C'est moi qui détiens le sceau royal.

– Je suis nerveux, explique-t-il. Je souris beaucoup quand je suis nerveux. C'est plus fort que moi.

Je ne m'attendais pas à cette confession. J'abaisse momentanément l'arbalète.

Il poursuit sur sa lancée, comme s'il ne voulait pas me laisser le temps de réfléchir :

– Tu es terrifiante. Presque toute ma famille a été décimée, et même si mes proches ne m'ont jamais beaucoup aimé, je n'ai pas envie de les rejoindre. J'ai passé la nuit à me demander ce que tu allais faire. Je sais exactement ce

que je mérite. J'ai des raisons d'être nerveux.

Il me parle comme si nous étions amis et non ennemis. Ça fonctionne : je me détends. Quand je m'en rends compte, je suis prise d'une telle panique que je manque de lui tirer dessus aussi sec.

– Je te dirai tout ce que tu voudras, reprend-il. Tout.

– Pas de jeux sur les mots ?

La tentation est grande. Tout ce que m'a dit Taryn se bouscule encore dans ma tête et me rappelle le peu que je sais.

– Je le jure, déclare-t-il, une main sur le cœur.

– Et si je te tue quand même ?

– Tu pourrais, réplique-t-il d'un ton ironique, mais je veux ta parole que tu n'en feras rien.

Je lui rappelle :

– Ma parole ne vaut pas grand-chose.

– C'est ce que tu dis. Et ce n'est pas rassurant, il faut que tu le saches.

Surprise, je ris. L'arbalète frémit dans ma main. Cardan la fixe des yeux. Avec une lenteur délibérée, je la repose sur le bureau.

– Dis-moi ce que je veux savoir – tout – et je t'épargnerai.

– Que puis-je faire pour te convaincre de ne pas me livrer à Balekin et à Madoc ?

Il hausse un sourcil. Je n'ai pas l'habitude de le sentir concentré sur moi à ce point. Mon cœur s'affole.

Je ne peux que lui jeter un regard noir.

– Et si tu t'efforçais de rester en vie, pour commencer ?

Il hausse les épaules.

– Que veux-tu savoir ?

– J'ai trouvé un papier avec mon nom dessus, dis-je. Juste mon nom, répété encore et encore.

Il tressaille légèrement, mais reste silencieux.

– Alors ?

– Ce n'est pas une question, gronde-t-il, comme exaspéré. Pose-moi une vraie question, et je te donnerai une vraie réponse.

– C'est comme ça que tu me dis tout ce que je veux savoir ? Tu es

mauvais.

Je pose la main sur l'arbalète, sans toutefois la saisir.

Il soupire.

– Pose-moi une question, c'est tout. À propos de ma queue. Tu n'as pas envie de la voir ?

Il hausse les sourcils.

Je l'ai déjà vue, mais je ne lui ferai pas le plaisir de le lui dire.

– Tu veux que je te pose une question ? Très bien. Quand Taryn et Locke ont-ils commencé à se voir ?

Il éclate d'un rire ravi. Apparemment, c'est un sujet qu'il ne cherche pas à éviter. Typique.

– Oh, je me demandais quand tu m'interrogerais là-dessus. Ça remonte à quelques mois. Il nous a tout raconté : les cailloux qu'il a jetés à sa fenêtre ; les messages qu'il lui a laissés pour qu'elle le retrouve dans les bois. La cour qu'il lui a faite au clair de lune. À sa demande, nous avons juré de ne rien dire, comme si tout ça n'était qu'une passade. Je crois qu'au début, il l'a fait pour rendre Nicasia jalouse. Mais ensuite...

Les sourcils froncés, je l'interromps :

– Comment savait-il que c'était sa chambre ?

Son sourire s'élargit encore.

– Peut-être qu'il l'ignorait. Peut-être qu'il se serait contenté de l'une ou de l'autre en tant que sa première conquête mortelle. Je crois que son objectif final était de vous séduire toutes les deux.

Tout ça ne me plaît pas.

– Et toi ?

Il me jette un regard furtif, bizarre.

– Locke n'a pas encore tenté de me séduire, si c'est là ta question. Je suppose que je dois me sentir insulté.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Nicasia et toi, vous étiez...

Je ne sais pas comment le formuler. « Ensemble » n'est pas le mot qui convient pour un couple aussi beau que maléfique, dont le plaisir est de faire souffrir les autres.

– Oui, Locke me l'a ravie, avoue Cardan, la mâchoire crispée.

Il ne sourit pas, n'affiche pas son air suffisant. À l'évidence, ça lui a coûté de me faire cette confidence.

– Je ne sais pas si Locke la voulait pour rendre un amant jaloux, me mettre en colère ou juste parce que Nicasia est magnifique. Je ne sais pas non plus quelle erreur j'ai commise pour qu'elle le préfère à moi. Bon, penses-tu que je t'ai donné les réponses que je t'avais promises ?

L'idée que Cardan ait pu avoir le cœur brisé m'est inconcevable.

– Tu l'aimais ?

– Quel genre de question est-ce là ? demande-t-il.

Je hausse les épaules.

– Je veux savoir.

– Oui, répond-il, les yeux baissés sur le bureau, sur ma main qui y repose.

Soudain, j'ai conscience de mes ongles, rongés jusqu'au sang.

– Oui, je l'aimais.

– Pourquoi tiens-tu tellement à me voir morte ?

Je le lui demande, car je veux nous rappeler à tous les deux que répondre à des questions gênantes est de loin le châtement le plus doux qu'il mérite. Nous sommes ennemis, peu important ses plaisanteries ou la sympathie qu'il me témoigne. Les charmeurs sont charmants, et c'est bien tout ce qu'ils sont.

Avec un long soupir, il se prend la tête entre les mains, oubliant un peu trop de se concentrer sur l'arbalète.

– Tu veux parler des nixes ? C'est toi qui te débattais et leur jetais des cailloux. Ce sont des créatures extrêmement paresseuses. Elles ne t'auraient jamais attaquée. Je croyais que tu les agaçais pour qu'elles finissent par te mordre. Je suis peut-être pourri, mais j'ai une vertu : je ne suis pas un tueur. Je voulais t'effrayer, je n'ai jamais voulu te voir mourir. Je n'ai jamais voulu que quiconque meure.

Je pense à la rivière, quand l'une des nixes s'était détachée des autres. Cardan avait attendu qu'elle s'arrête et parte pour qu'on puisse sortir de l'eau. Je l'observe, je regarde les traces d'argent sur son visage de lendemain de fête, le noir d'encre de ses yeux. Soudain, je me souviens qu'il a écarté Valerian de moi quand je m'étouffais avec le fruit fæ.

Je n'ai jamais voulu que quiconque meure.

Malgré moi, je me rappelle la façon dont il tenait l'épée dans le bureau, face à Balekin, et la nonchalance de sa technique. Je croyais que c'était délibéré de sa part, pour agacer son frère. Pour la première fois, j'envisage la possibilité qu'il n'aime pas le jeu d'escrime. Qu'il n'a jamais appris à se battre correctement. Que, si nous nous affrontions, je l'emporterais. Je songe à tout ce que j'ai entrepris pour devenir un adversaire digne de lui. Et si, depuis le début, je ne me battais pas contre Cardan ? Et si je me battais contre moi-même ?

– Valerian a essayé de m'assassiner, purement et simplement. À deux reprises. D'abord dans la tour, puis chez moi, dans ma chambre.

Cardan lève la tête. Tout son corps se raidit, comme s'il venait de prendre conscience d'une vérité dérangeante.

– Quand tu disais l'avoir tué, je croyais que tu l'avais suivi et que...

Il n'achève pas sa phrase et reprend :

– Il faut vraiment être idiot pour entrer par effraction chez le général.

J'écarte le col de ma tunique pour lui montrer les marques de strangulation laissées par Valerian.

– J'ai un autre bleu sur l'épaule, quand il m'a jetée à terre. Tu me crois, maintenant ?

Il tend une main vers moi, comme s'il s'apprêtait à effleurer mes contusions. Me voyant m'emparer de l'arbalète, il se ravise.

– Valerian aimait faire souffrir, avoue-t-il. Tout le monde. Même moi. Je savais qu'il voulait te nuire.

Il s'interrompt, comme s'il avait pris la mesure de ce qu'il vient de dire.

– Et c'est ce qu'il a fait, poursuit-il. Je pensais que ça s'arrêterait là.

Je ne m'étais jamais demandé quel effet ça faisait d'être l'ami de Valerian. Apparemment, ce n'était pas si différent qu'être son ennemi.

Je continue :

– Autrement dit, peu importe que Valerian ait voulu me nuire, du moment qu'il ne me tuait pas ?

– Tu dois reconnaître qu'être en vie, c'est mieux, rétorque Cardan.

À son ton, on dirait qu'il s'amuse de nouveau.

Je pose les mains sur le bureau.

– Dis-moi pourquoi tu me détestes. Une bonne fois pour toutes.

De ses longs doigts, il caresse le plateau de bois du bureau de Dain.

– Tu veux vraiment que je sois honnête ?

– Je suis celle qui te vise avec une arbalète et qui t'épargne parce qu'on lui a promis des réponses. À ton avis ?

– Comme tu voudras.

Il fixe sur moi un regard malveillant.

– Je te déteste parce que ton père t'aime alors que tu n'es qu'une sale morveuse humaine, fruit des infidélités de son épouse, tandis que le mien ne s'est jamais soucié de moi, bien que je sois un prince de Terrafæ. Je te déteste parce que tu n'as pas de frère qui te bat. Et je te déteste parce que Locke vous a utilisées, ta sœur et toi, pour briser le cœur de Nicasia après qu'il me l'a enlevée. Sans compter le fait qu'à la suite du tournoi, Balekin n'a jamais manqué une occasion de me jeter à la figure que tu étais la mortelle capable de me vaincre.

Je ne savais même pas que Balekin voyait qui j'étais.

Nous restons face à face à nous observer. Ainsi alangui dans le fauteuil, Cardan a tout du prince cruel. Attend-il que j'actionne la détente ?

Je l'interroge :

– C'est tout ? Parce que c'est ridicule. Tu n'as aucune raison d'être jaloux de moi. Tu n'es pas contraint de vivre avec l'assassin de tes parents. Tu n'es pas contraint de rester toujours en colère, sous peine de tomber dans un terrifiant puits sans fond qui ne demande qu'à s'ouvrir sous tes pieds.

Je m'interromps d'un coup, m'étonnant moi-même.

J'avais juré de ne pas me laisser charmer. Hélas, je l'ai laissé m'inciter à me confier.

Au moment où j'en prends conscience, le sourire de Cardan se teinte de sa suffisance coutumière.

– Ah oui, vraiment ? Je ne sais pas ce que c'est que d'être en colère ? Ni d'avoir peur ? Tu n'es pas celle qui doit négocier pour sa vie.

– C'est vraiment pour ces raisons que tu me détestes ? Rien que pour ça ? Tu n'as pas trouvé mieux ?

Un instant, je crois qu'il m'ignore, puis je comprends qu'il ne répond pas

parce qu'il lui est impossible de mentir, et qu'il ne veut pas me révéler la vérité.

J'insiste en reprenant l'arbalète, contente d'avoir un moyen d'affirmer mon autorité sur lui.

– Eh bien ? Réponds !

Il se penche et ferme les yeux.

– Avant tout, je te déteste parce que je pense à toi. Souvent. Ça me dégoûte, et je ne peux pas m'en empêcher.

Je suis si ébahie que j'en reste bouche bée.

– Tu devrais peut-être m'abattre, finalement, souffle-t-il en se cachant le visage de sa main aux doigts fuselés.

– Tu te fiches de moi, dis-je.

Je ne le crois pas. Je ne tomberai pas dans son piège idiot. S'il me croit assez bête pour laisser l'attrait de la beauté prendre le pas sur la raison... Si c'était le cas, je ne tiendrais pas une journée à Terrafæ. Je me lève, prête à le mettre à l'épreuve.

L'arbalète n'étant pas la meilleure arme quand l'adversaire est proche, je la troque contre une dague.

Cardan ne lève pas les yeux lorsque je contourne le bureau. Comme la veille dans le couloir, je pose la pointe de la lame juste sous son menton, puis j'incline son visage vers le mien. Avec une réticence manifeste, il se décide enfin à me regarder.

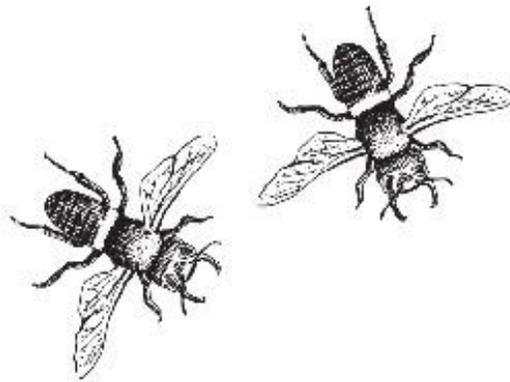
L'horreur et la honte qui se lisent sur son visage ne paraissent que trop réelles. Soudain, je ne sais plus ce que je dois croire.

Je me penche vers lui, assez près pour un baiser. Il ouvre de grands yeux. Son visage exprime un mélange de panique et de désir. Avoir une telle ascendance sur quelqu'un a de quoi griser. Surtout s'il s'agit de Cardan, que je croyais incapable d'éprouver le moindre sentiment.

– C'est donc vrai que tu me veux, dis-je, suffisamment proche pour sentir la chaleur de son souffle saccadé. Et tu détestes ça.

Je modifie l'angle du couteau et le tourne pour qu'il soit pointé sur son cou. Contrairement à ce que j'attendais, Cardan ne semble pas inquiet du tout.

Il le devient quand je pose mes lèvres sur les siennes.



Chapitre 26

Mon expérience est limitée en matière de baisers. Il y a eu Locke et, avant lui, personne. Mais embrasser Locke ne m'a jamais fait le même effet qu'embrasser Cardan. Embrasser Cardan, c'est comme oser courir sur des lames de couteaux ; comme un éclair d'adrénaline ; comme le moment où l'on se rend compte qu'on a nagé trop loin en mer et qu'il n'y a pas de retour possible, juste les eaux noires et froides qui se referment au-dessus de notre tête.

La bouche cruelle de Cardan est étonnamment douce. Pendant un long moment après que nos lèvres sont entrées en contact, il reste pétrifié. Il ferme les yeux. Ses cils caressent ma joue. Puis il lève les mains et les fait glisser le long de mes bras, tendrement. Si je ne le connaissais pas, je dirais que son toucher est empreint de respect. Mais je le connais. Ses gestes sont lents parce qu'il essaie de se retenir. Il ne veut pas de ça. Il ne veut pas avoir envie

de ça.

Il a un goût de vin qui a tourné au vinaigre.

Je sens le moment où il s'abandonne et abandonne, où il m'attire contre lui malgré la menace du couteau. Il m'embrasse fougueusement, animé par une sorte de désespoir dévorant, ses doigts se prenant dans mes cheveux. Nos dents, nos lèvres, nos langues se touchent. Le désir me frappe comme un coup de poing dans le ventre. C'est comme un combat, sauf qu'ici il s'agit de se battre pour entrer dans la peau de l'autre.

La terreur me saisit. Je jubile de le dégoûter. Quelle vengeance insensée est-ce là ? Et pire, bien pire : *j'aime ça*. J'aime tout ce qu'il y a autour de ce baiser : le bourdonnement familier de la peur, la conscience que je le punis, la preuve qu'il me veut.

Le couteau dans ma main ne sert à rien. Je le jette sur le bureau, remarquant à peine que sa pointe se fiche dans le bois. À ce bruit, Cardan sursaute et s'écarte de moi. Il a la bouche rose, les yeux sombres. Voyant le couteau, il émet un rire de surprise.

Il n'en faut pas plus pour me faire reculer en chancelant. Je voudrais me moquer de lui ; lui montrer sa faiblesse sans révéler la mienne, mais je suppose que l'expression de mon visage risque de me trahir.

– Est-ce là ce que tu imaginais ?

Je suis soulagée de constater que le ton de ma voix est dur.

– Non, répond-il platement.

– Raconte-moi, dis-je.

Il fait non de la tête, un peu dépité.

– À moins que tu aies réellement l'intention de me poignarder, je pense que je m'abstiendrai. Même si tu me poignardais, d'ailleurs.

Je retourne près du bureau de Dain pour remettre de la distance entre nous. J'ai la sensation d'être à l'étroit dans ma peau, et que la pièce est subitement trop exigüe. Il a failli me faire rire.

– Je vais te faire une offre, reprend-il. Je ne veux pas poser la couronne sur la tête de Balekin et perdre la mienne ensuite. Demande ce que tu veux pour toi, pour la cour des Ombres, mais aussi pour moi. Fais en sorte qu'il m'octroie des terres loin d'ici. Dis-lui que, loin de lui, je me vautrerai dans

l'irresponsabilité. Qu'il n'aura plus jamais à se préoccuper de moi. Qu'il pourra engendrer un morveux qui sera son héritier, à qui il pourra transmettre la Haute Couronne. Ou qui lui tranchera la gorge dans la lignée de la nouvelle tradition familiale. Peu importe.

Ça m'ennuie de l'admettre, mais je suis impressionnée qu'il soit parvenu à concevoir une offre qui se tient après avoir passé une partie de la nuit ligoté à une chaise, tout en étant probablement très saoul.

– Lève-toi, dis-je.

– Tu n'as pas peur que je prenne la fuite ? demande-t-il en étirant ses jambes.

Le bout métallique de ses bottes luit. Je me demande si je ne devrais pas les lui confisquer, puisque ce sont des armes potentielles. Puis je me souviens qu'il ne vaut rien au combat à l'épée.

– Après notre baiser, je suis tellement dingue de toi que je peux à peine me contenir, dis-je avec autant de dérision que possible. Tout ce que je souhaite, c'est ton bonheur. Bien sûr, je conclurai tous les marchés que tu veux, du moment que tu m'embrasses encore. Vas-y, pars. Je te promets que je ne te tirerai pas dans le dos.

Il cligne des yeux plusieurs fois.

– T'entendre mentir impudemment est assez déconcertant.

– Alors laisse-moi te dire la vérité : tu ne t'enfuiras pas parce que tu n'as nulle part où aller.

Je me dirige vers la porte, tourne la clé pour l'ouvrir et jette un œil de l'autre côté. La Bombe est allongée sur un lit de camp dans la chambre. Le Cafard me regarde en haussant les sourcils. Le Fantôme, qui dormait profondément dans un fauteuil, se réveille en sursaut lorsque nous entrons. Je sens que je suis toute rouge, mais j'espère que ce n'est qu'une impression.

– Tu as fini d'interroger le jeune prince ? s'enquiert le Cafard.

J'acquiesce.

– Je crois savoir ce que je dois faire.

Le Fantôme observe longuement Cardan.

– Alors, on vend ? On achète ? On nettoie ses entrailles collées au plafond ?

– Je vais me promener, dis-je. M’aérer un peu.

Le Cafard soupire. Je le rassure :

– J’ai juste besoin de mettre de l’ordre dans mes pensées. Ensuite, je vous expliquerai tout.

– Vraiment ? me demande le Fantôme en me regardant avec insistance.

Trouve-t-il que les promesses me viennent un peu trop facilement ? Je les distribue comme si c’était de l’or enchanté, voué à redevenir feuilles mortes une fois rangé dans les tiroirs-caisses de la ville.

– J’ai discuté avec Madoc. Il m’a dit que je pouvais demander ce que je voulais en échange de Cardan. De l’or, de la magie, la gloire, tout ce que je veux. La première partie du marché a été conclue, et je n’ai même pas avoué que je sais où se trouve le prince disparu.

À la mention du nom de Madoc, le Fantôme retousse les lèvres, mais reste silencieux.

– Alors, qu’est-ce qui te retient ? me questionne le Cafard. Tout ce que tu as énoncé me convient.

– Je peaufine les détails, dis-je. Et vous devez me lister ce que vous voulez. Soyez précis : quelle quantité d’or vous souhaitez, par exemple. Mettez-le par écrit.

Le Cafard grogne sans toutefois contester. De sa main griffue, il fait signe à Cardan de revenir à table. Le prince s’écarte du mur contre lequel il s’appuyait et s’avance d’un pas vacillant. Je m’assure que tous les objets tranchants sont bien là où je les ai laissés, puis je me dirige vers la porte. Quand je jette un coup d’œil en arrière, je vois Cardan battre les cartes d’une main experte, mais son regard luisant reste braqué sur moi.

Je marche jusqu’au lac des Masques et m’assois sur l’un des rochers noirs qui surplombent l’eau. Le soleil couchant embrase le ciel et la cime des arbres.

Je reste ainsi un long moment, à contempler les vagues qui clapotent sur la rive. Je respire profondément pour me calmer et reprendre mes esprits. Au-dessus de moi, j’entends les trilles des oiseaux qui s’interpellent, cherchant un perchoir pour la nuit. Je vois des lueurs poindre dans les trous tandis que

les sprites se réveillent.

Balekin ne doit pas devenir Grand Roi. Pas si je peux l'en empêcher. Il vénère la cruauté et déteste les mortels. Ce serait un très mauvais dirigeant. Pour le moment, des règles encadrent nos interactions avec le monde des humains. Ces règles pourraient changer. Et s'il n'était plus nécessaire de conclure des marchés pour enlever des humains ? Et s'il devenait possible d'enlever n'importe qui, n'importe quand ? C'était comme ça, autrefois, et ça l'est toujours dans certaines contrées. Le Grand Roi pourrait rendre les deux mondes pires qu'ils ne le sont. Il pourrait favoriser les cours des Unseelie, et donc semer la discorde et la terreur pour un millier d'années.

Et si l'autre choix était de livrer Cardan à Madoc ?

Madoc mettrait Chêne sur le trône et régnerait en régent despote et brutal. Il ferait la guerre aux cours qui refuseraient de prêter allégeance au trône. Il élèverait Chêne dans un bain de sang. Chêne finirait par lui ressembler, ou peut-être qu'il serait secrètement cruel, comme Dain. Mais Madoc vaudrait mieux que Balekin. De plus, il nous ferait une belle offre, à la cour des Ombres et à moi – au moins parce qu'il me considère comme sa fille. Quant à moi... Que ferais-je ?

Je pourrais partir avec Vivi, certainement.

Ou demander à être chevalier. Je resterais et contribuerais à la protection de Chêne. J'aiderais à limiter l'influence de Madoc sur lui. Bien sûr, j'aurais peu de moyens de le faire.

Que se passerait-il si j'éliminais Madoc du tableau ? La conséquence, c'est qu'il n'y aurait pas d'or pour la cour des Ombres, et plus aucune contrepartie. Ça voudrait dire qu'il faudrait récupérer la couronne, d'une manière ou d'une autre, et la poser sur la tête de Chêne. Et ensuite ? Madoc deviendrait régent malgré tout. Je ne pourrais pas l'en empêcher. Chêne l'écouterait. Il serait quand même manipulé, quand même en danger.

À moins que... À moins que je me débrouille pour que Chêne soit couronné puis emmené loin de Terrafæ. Qu'il soit un Grand Roi en exil. Plus âgé, lorsqu'il serait prêt, il reviendrait, aidé par le pouvoir de la couronne des Ronceverte. Madoc aurait une certaine ascendance sur Terrafæ jusqu'au retour de Chêne, mais il ne ferait pas de mon petit frère un souverain assoiffé

de sang, aussi belliqueux que lui. Il n'aurait pas l'autorité absolue qui serait la sienne en tant que régent, s'il avait le Grand Roi à ses côtés. Comme Chêne aurait été élevé dans le monde des humains, lorsqu'il reviendrait à Terrafæ, on peut espérer qu'il éprouverait au moins de la compassion pour le monde dans lequel il aurait grandi, pour les gens qu'il y aurait rencontrés.

Dix ans. Si on pouvait éloigner Chêne de Terrafæ pendant dix ans, il aurait une chance d'être la personne qu'il est censé devenir.

Bien entendu, à ce moment-là, il devra peut-être se battre pour récupérer son trône. Quelqu'un (Madoc, probablement ; Balekin, peut-être, voire un roi ou une reine des cours inférieures) pourrait s'y tapir telle une araignée, œuvrant à consolider son propre pouvoir.

Je plisse les yeux en observant les eaux noires. Si seulement il existait un moyen de garder le trône vacant suffisamment longtemps pour que Chêne développe sa personnalité propre, sans que Madoc fasse la guerre, sans qu'il y ait aucun régent...

Ma décision est prise. Pour le meilleur ou pour le pire, je sais ce que je vais faire. J'ai mon plan. Madoc n'approuverait pas cette stratégie. Elle n'est pas de celles qu'il apprécie, où les façons de gagner sont multiples. Avec la mienne, il n'y a qu'un seul moyen d'y arriver, et ça prendra du temps.

Quand je me lève, j'aperçois mon reflet à la surface. En le détaillant, je me rends compte que ça ne peut pas être moi, puisque le lac des Masques ne montre jamais le visage de celui ou celle qui s'y mire. Je m'approche. Dans le ciel, la pleine lune brille assez pour montrer ma mère qui me contemple. Elle est plus jeune que dans mon souvenir, et elle rit en appelant quelqu'un que je ne vois pas.

À travers le temps, elle pointe un doigt vers moi. Puis elle dit quelque chose. Je lis sur ses lèvres : *Regarde ! Une humaine*. Elle a l'air ravie.

Puis le reflet de Madoc la rejoint. D'un bras, il l'enlace. Lui aussi a l'air plus jeune. Il y a une honnêteté dans son expression que je ne lui connais pas. Il me fait signe.

À leurs yeux, je suis une inconnue.

Fuis ! ai-je envie de hurler. Mais, évidemment, c'est la seule chose que je n'ai pas besoin de dire à ma mère.

À mon retour, la Bombe lève les yeux. Assise à table, elle dose une poudre grisâtre. À côté d'elle sont disposés plusieurs globes de verre filé scellés par un bouchon. Ses magnifiques cheveux blancs sont attachés avec un bout de ficelle crasseux. Une trace noire lui barre le nez.

– Les autres sont dans la pièce du fond, m'informe-t-elle. Avec le jeune prince. Ils dorment.

Je m'assois à côté d'elle avec un soupir. Je m'étais préparée à m'expliquer, et voilà que je n'ai plus aucune énergie.

– Il n'y aurait pas quelque chose à grignoter ?

Elle m'adresse un sourire fugace avant de remplir un autre globe qu'elle pose avec précaution dans un panier à ses pieds.

– Le Fantôme a récupéré du pain noir et du beurre. On a mangé les saucisses, il n'y a plus de vin, mais il reste peut-être du fromage.

Je fouille le placard, sors la nourriture et me mets à manger mécaniquement. Je me verse une tasse de tisane de fenouil amère et tonifiante qui me fait retrouver un peu de contenance. Je passe un certain temps à regarder la Bombe préparer ses explosifs. Tout en travaillant, elle siffle un air un peu faux. C'est bizarre : la plupart des gens du Peuple ont l'oreille musicale, mais je préfère l'imperfection de sa mélodie, qui semble plus joyeuse, plus facile, moins obsédante.

Je lui demande :

– Où iras-tu, quand tout ça sera fini ?

Perplexe, elle me jette un coup d'œil.

– Pourquoi crois-tu que j'irai quelque part ?

Je regarde ma tasse vide en fronçant les sourcils.

– Parce que Dain est mort. Et n'est-ce pas ce que le Fantôme et le Cafard ont l'intention de faire ? Ne comptes-tu pas les accompagner ?

La Bombe hausse ses épaules étroites et désigne d'un orteil nu le panier de globes.

– Tu vois tout ça ?

J'acquiesce.

– Ça supporterait mal les déplacements, enchaîne-t-elle. Je vais rester ici,

avec toi. Tu as un plan, non ?

Je suis trop sidérée pour trouver quoi répondre. J'ouvre la bouche et me mets à balbutier. Elle rit.

– Cardan a dit que tu en avais un. Que si tu voulais juste conclure un marché, ce serait déjà fait. Et que, si tu voulais nous trahir, ça aussi, ce serait déjà fait.

– Mais... euh...

Aussitôt, j'oublie ce que je voulais dire. Quelque chose à propos du fait qu'il n'était pas censé être aussi attentif.

Je reprends :

– Et les autres, qu'en pensent-ils ?

Elle se remet à remplir ses bombes.

– Ils n'ont rien dit, mais aucun de nous n'aime Balekin. Si tu as un plan, tant mieux. Toutefois, si tu veux qu'on se range dans ton camp, il va peut-être falloir nous mettre au parfum.

Je prends une profonde inspiration. C'est décidé : si je passe à l'action, je vais avoir besoin d'aide.

– Que dirais-tu de voler la couronne ? Au nez et à la barbe des rois et des reines de Terrafæ ?

Les coins de ses lèvres se retroussent.

– Dis-moi juste ce que je dois faire sauter.

Vingt minutes plus tard, j'allume un reste de bougie pour m'éclairer jusqu'à la pièce où se trouvent les lits de camp. Comme l'a dit la Bombe, Cardan est allongé sur l'un d'eux. Il est si beau que j'en ai la nausée. Il s'est lavé le visage et a ôté sa veste, qu'il a pliée sous sa tête en guise d'oreiller. Je lui enfonce un doigt dans le bras. Il se réveille immédiatement et lève la main, comme prêt à me repousser.

Je chuchote :

– Chut ! Ne réveille pas les autres. Il faut que je te parle.

– Va-t'en. Tu as juré que tu ne me tuerais pas si je répondais à tes questions. Et j'ai déjà répondu.

Sa voix n'est pas la même que celle du garçon qui m'a embrassée, malade

de désir, il y a quelques heures à peine. Elle est ensommeillée, arrogante et agacée.

– Je vais t’offrir quelque chose de mieux encore que la vie, dis-je. Allez, viens.

Il se lève, enfile sa veste et me suit dans le bureau de Dain. Quand nous y sommes, il s’appuie contre le montant de la porte. Il a les paupières lourdes et les cheveux en bataille. Le simple fait de le regarder m’emplit d’une honte brûlante.

– Tu es sûre que tu m’as conduit ici uniquement pour parler ? s’enquiert-il.

Il s’avère qu’après avoir embrassé quelqu’un, la possibilité d’un baiser plane en permanence, même si c’était une très mauvaise idée la première fois. Le souvenir de ses lèvres sur les miennes chatoie dans l’air.

– Je t’ai amené ici pour te proposer un marché.

Il hausse les sourcils.

– Fascinant.

– Et si rien ne t’obligeait à te cacher à la campagne ? Et s’il y avait une autre possibilité que de voir Balekin monter sur le trône ?

Manifestement, il ne s’attendait pas à ça. Un instant, son assurance vacille.

– Il reste... moi, réplique-t-il lentement. Sauf que je ferais un piètre roi et que ça ne me plairait pas du tout. De plus, il y a peu de chances que Balekin accepte de poser la couronne sur ma tête. Lui et moi ne nous sommes jamais particulièrement bien entendus.

– Je croyais que tu habitais chez lui.

Dans un geste de défense, je croise les bras sur ma poitrine et tente de chasser le souvenir de Balekin punissant Cardan. Ce n’est pas le moment de compatir.

Il incline légèrement la tête en arrière et m’observe à travers ses cils noirs.

– Peut-être que c’est justement à cause de ça qu’on ne s’entend pas.

Je lui rappelle :

– Moi non plus, je ne t’aime pas.

– C’est ce que tu dis.

Il me gratifie d’un sourire paresseux.

– Alors, si ce n’est pas Balekin ni moi, de qui s’agit-il ?

– De mon frère, Chêne. Je ne te dévoilerai pas les détails, mais il fait partie de la lignée. De *ta* lignée. Il peut porter la couronne.

Cardan fronce les sourcils.

– Tu en es certaine ?

J’acquiesce. Lui dévoiler l’histoire de Chêne avant de lui demander ce dont j’ai besoin ne me plaît guère, mais il ne pourra pas faire grand-chose sans cette information. Je n’ai aucune intention de livrer Cardan à Balekin. À part Madoc, il n’y a personne à qui révéler ce secret, et il est déjà au courant.

– Madoc sera donc régent, conclut-il.

– C’est pour ça que j’ai besoin de ton aide. Je veux que ce soit toi qui couronnes Chêne, puis je l’enverrai dans le monde des mortels. Pour qu’il ait l’occasion de vivre sa vie d’enfant, et de devenir un bon roi par la suite.

– Les choix de Chêne seront peut-être différents de ceux que tu aimerais qu’il fasse, m’avertit Cardan. Par exemple, il pourrait préférer Madoc à toi.

– On m’a enlevée quand j’étais enfant. J’ai grandi sur une terre étrangère, pour une raison bien pire que celle-ci. Vivi s’occupera de lui. Si tu acceptes de collaborer, je t’obtiendrai tout ce que tu voudras, et davantage. Mais tu dois d’abord me prêter serment. Je veux que tu jures de te mettre à mon service.

Il éclate du même rire de surprise que lorsque j’ai jeté mon couteau sur le bureau.

– Tu veux que *moi*, je me soumette à *ton* pouvoir ? De mon plein gré ?

– Tu ne me prends pas au sérieux, pourtant tu devrais. Je n’ai jamais été aussi sérieuse.

Les bras toujours croisés, je me pince pour éviter tout tressaillement, tout signe qui pourrait me trahir. Je dois paraître posée et confiante. J’ai le cœur qui bat à toute allure. Je ressens la même chose que lorsque, enfant, je jouais aux échecs avec Madoc : voyant les déplacements qui me mèneraient à la victoire, j’en oubliais toute prudence, puis il contrecarrait mes plans avec un coup que je n’avais pas prévu. Je me rappelle que je dois respirer, me concentrer.

– Nos intérêts concordent, dit Cardan. Alors pourquoi faut-il que je prête serment ?

– Je dois m’assurer que tu ne me trahiras pas. Tu es trop dangereux avec la couronne entre les mains. Et si finalement, tu décidais de la poser sur la tête de ton frère ? Et si tu voulais la garder pour toi ?

Il semble réfléchir à ces possibilités.

– Je vais te dire exactement ce que je veux : la propriété où je vis. Je veux qu’on me la donne, avec tout ce qu’elle contient. Le Manoir Creux. Voilà ce que je veux.

Je hoche la tête.

– Marché conclu.

– Je veux toutes les bouteilles des caves royales, peu importe leur rareté et leur ancienneté.

– Elles seront à toi, dis-je.

– Je veux que le Cafard m’enseigne l’art du vol.

Étonnée, je reste silencieuse. Plaisante-t-il ? On ne dirait pas.

– Pourquoi ? finis-je par demander.

– Ça pourrait s’avérer utile. En plus, je l’aime bien.

– Très bien, dis-je, incrédule. Je trouverai le moyen d’accéder à ta demande.

– Tu crois vraiment pouvoir tenir toutes ces promesses ?

Il pose sur moi un regard pénétrant.

– Oui. Et je te promets que nous déjouerons les plans de Balekin. Nous récupérerons la couronne de Terrafæ, dis-je avec impudence.

Combien de promesses vais-je encore formuler ainsi avant d’avoir à les honorer ? Encore quelques-unes, j’espère.

Cardan s’affale dans le fauteuil de Dain. Assis derrière le bureau, dans cette position d’autorité, il m’observe froidement. Je sens quelque chose se tordre dans mon ventre, mais j’ignore quoi. Je peux le faire. Je retiens mon souffle.

– J’accepte de me mettre à ton service pendant un an et un jour, déclare-t-il.

– C’est trop court. Je ne peux pas...

Il ricane.

– Je suis sûr que, d’ici là, ton frère sera couronné et aura disparu. Sinon,

c'est que nous aurons échoué, malgré tes promesses, et ça n'aura de toute façon aucune importance. Je ne te ferai pas de meilleure offre, surtout si tu t'avises de me menacer de nouveau.

Au moins, ça me fait gagner un peu de temps. Je libère mon souffle.

– Soit. C'est d'accord.

Cardan traverse la pièce et se dirige vers moi. Je ne sais pas ce qu'il a l'intention de faire. S'il m'embrasse, j'ai peur de me laisser happer par l'envie brutale et humiliante que j'ai ressentie la première fois. Mais, lorsqu'il s'agenouille devant moi, mon étonnement est trop grand pour que je puisse formuler la moindre pensée. Il prend ma main dans la sienne, referme ses longs doigts frais sur les miens.

– Très bien, dit-il avec impatience.

Il n'a pas du tout le ton d'un vassal qui s'apprête à prêter allégeance à sa dame.

– Jude Duarte, fille d'argile, je jure de me mettre à ton service. J'agirai comme si j'étais ta main. J'agirai comme si j'étais ton bouclier. J'agirai en accord avec ta volonté. Qu'il en soit ainsi pour un an et un jour... et pas une minute de plus.

– Tu as vraiment enrichi le serment, dis-je, même si je parle d'une voix tendue.

En l'entendant prononcer ce vœu, j'ai eu l'impression que c'était lui qui avait le dessus. Que c'était lui qui avait le contrôle.

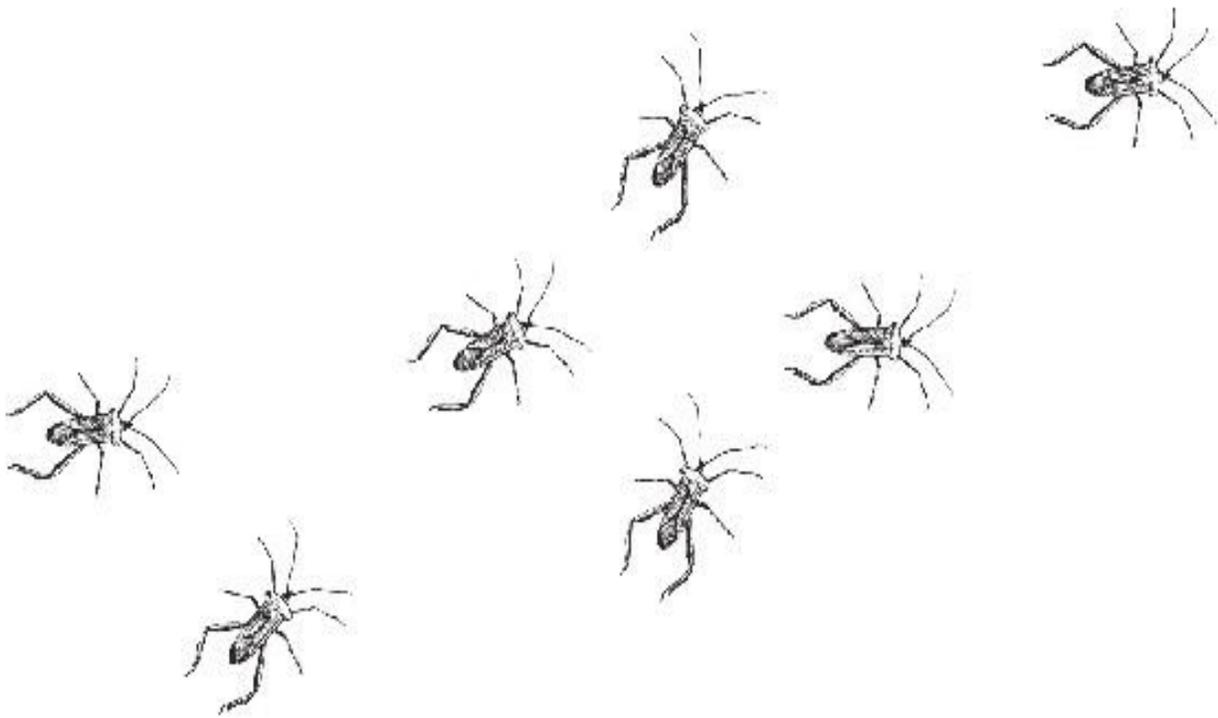
D'un mouvement fluide, il se relève et me libère.

– Et maintenant ?

– Retourne te coucher, dis-je. Je te réveillerai dans un petit moment pour t'expliquer ce que nous devons faire.

– À tes ordres, réplique Cardan, un sourire moqueur sur les lèvres.

Puis il retourne dans la pièce aux lits de camp, sans doute pour se laisser tomber sur l'un d'eux. Je songe à l'étrangeté de sa présence ici ; au fait qu'il dorme dans des draps rêches, vêtu de la tenue qu'il porte depuis plus de vingt-quatre heures ; qu'il doive se nourrir de pain et de fromage, et qu'il ne s'en plaigne pas. On croirait presque qu'il préfère ce repaire d'espions et d'assassins à la splendeur de son lit.



Chapitre 27

Les monarques des cours des Seelie et des Unseelie, de même que toutes les fées sauvages indépendantes venues pour le couronnement, ont établi leur campement sur la partie la plus à l'est de l'île. Certaines tentes sont rapiécées de toutes parts, d'autres sont en soie diaphane. En m'approchant, je vois des feux de camp. Des odeurs de vin de miel et de viande pourrie embaument l'air.

Cardan m'accompagne, vêtu de noir mat. Ses cheveux peignés en arrière dévoilent un visage propre. Il a le teint pâle et la mine fatiguée, bien que je l'aie laissé dormir autant que possible.

Je n'ai pas réveillé le Fantôme ni le Cafard après que Cardan a prêté serment. À la place, la Bombe et moi avons parlé stratégie pendant près d'une heure. C'est elle qui m'a fourni la tenue de rechange de Cardan et qui a convenu que le prince pourrait avoir son utilité. C'est pourquoi je suis venue ici, à la recherche d'un monarque désireux de soutenir un autre dirigeant que Balekin. Si mon plan réussit, j'ai besoin qu'un convive de cette fête prenne le parti d'un nouveau Grand Roi ; de préférence quelqu'un qui ait le pouvoir d'empêcher un dîner de virer au massacre, au cas où les choses iraient de travers.

J'aurai besoin de quelques diversions pour envoyer Chêne loin d'ici. Les globes de verre de la Bombe ne suffiront pas. Je ne sais pas vraiment ce que j'aurai à offrir. Ayant déjà pris beaucoup trop d'engagements, je vais devoir me mettre à distribuer les promesses de la couronne.

J'inspire profondément. Face aux seigneurs et dames de Terrafæ, lorsque j'aurai déclaré mon intention de me dresser contre Balekin, je ne pourrai plus ni reculer, ni me réfugier sous ma couette, ni prendre la fuite. Je serai liée à Terrafæ jusqu'à ce que Chêne monte sur le trône.

Il nous reste la soirée et la demi-journée de demain avant la fête, avant que je doive me rendre au Manoir Creux, avant que mes projets se concrétisent ou échouent lamentablement.

Il n'y a qu'une seule façon de garder Terrafæ prête pour Chêne : je dois rester. Je dois mettre en pratique les enseignements de Madoc et de la cour des Ombres à coups de meurtres et de manipulations, afin de sécuriser le trône pour mon frère. J'ai parlé de dix ans, peut-être que sept suffiront. Ce n'est pas si long. Sept années à ingérer du poison, à ne jamais dormir, à vivre toujours en alerte. Encore sept années, et peut-être que Terrafæ sera une contrée plus sûre, meilleure. Et que j'y aurai gagné ma place.

Locke parlait d'un grand jeu, quand il m'a accusée d'y jouer. Ce n'était pas vrai à ce moment-là, mais ça l'est maintenant. Il m'a peut-être appris quelque chose : il a fait de moi une histoire, et je m'appête à faire de même avec

quelqu'un d'autre.

– Je suis donc censé rester ici et te donner des informations, malgré Cardan, adossé à un caryer, pendant que toi, tu vas charmer la royauté ? C'est le monde à l'envers !

Je le fixe d'un regard appuyé.

– Je peux être charmante. Je t'ai bien charmé, non ?

Il lève les yeux au ciel.

– N'attends pas des autres qu'ils partagent mes goûts dépravés.

– Je vais te donner des ordres, dis-je. D'accord ?

Sa mâchoire se crispe. Je suis sûre que ce n'est pas facile pour un prince de Terrafæ d'accepter d'être sous contrôle, surtout le mien. Malgré tout, il acquiesce.

– Je t'ordonne d'attendre ici jusqu'à ce que je sois prête à quitter cette forêt, qu'il y ait un danger imminent ou qu'il se soit écoulé un jour entier. Pendant que tu attendras, je t'ordonne de ne faire aucun bruit ni d'émettre aucun signal qui attirerait l'attention sur toi. En cas de danger immédiat, ou si je ne suis pas revenue au bout d'un jour, je t'ordonne de retourner à la cour des Ombres et de te faire discret jusqu'à ce que tu y sois arrivé.

– Tu ne te débrouilles pas trop mal, commente-t-il en parvenant à conserver son air hautain et royal.

Ça m'énerve.

– Très bien, dis-je. Dis-moi ce que tu sais à propos de la reine Annet.

De mon côté, je sais qu'elle a quitté la cérémonie du couronnement avant les autres seigneurs et dames. Autrement dit, soit elle déteste Balekin, soit elle déteste le concept de Grand Roi. À moi de découvrir ce qu'il en est.

– La cour des Papillons de nuit est en pleine expansion et s'inscrit dans la pure tradition des Unseelie. La reine est franche, a l'esprit pratique et une préférence marquée pour le pouvoir à l'état brut. J'ai aussi entendu dire qu'elle dévorait ses amants une fois lassée d'eux.

Il hausse un sourcil.

Je ne peux réprimer un sourire. Ça me fait drôle d'être la complice de Cardan. Je n'aurais jamais cru ça possible. C'est encore plus bizarre de le voir s'adresser à moi comme il le ferait avec Nicasia ou Locke.

Je demande :

– Alors pourquoi a-t-elle quitté la cérémonie ? À ce que je comprends, Balekin et elle sont faits pour s’entendre.

– Elle n’a pas d’héritiers. Elle désespère d’en avoir un jour. Je pense qu’elle n’aurait pas aimé assister au gâchis qu’a été le massacre d’une lignée entière. De plus, je doute qu’elle soit impressionnée par le fait que, même si Balekin les a tous tués, il ait laissé le trône vide.

– O.K., dis-je en inspirant une bouffée d’air.

Il m’attrape le poignet. Le contact de sa peau chaude contre la mienne me surprend.

– Fais attention à toi, souffle-t-il avant de sourire. Je trouverais le temps très long si je devais rester assis là toute la journée parce que tu t’es fait tuer.

– Que tu t’ennuies ou pas sera bien le cadet de mes soucis !

Sur ces mots, je me dirige vers le campement unseelie de la reine Annet.

Ici, il n’y a pas de flambées. La nuance verdâtre des tentes rêches rappelle celle des marais. Les sentinelles qui montent la garde sont un troll et un gobelin. Le troll porte une armure peinte d’une couleur foncée qui n’est pas sans rappeler celle du sang séché, ce qui n’a rien de rassurant.

– Euh, bonjour, dis-je, me rendant compte que je vais devoir travailler mon introduction. Je suis une messagère. Je dois voir la reine.

Le troll me scrute de haut, à l’évidence étonné de se trouver face à une humaine.

– Et qui ose envoyer une si délicieuse messagère à notre cour ?

Le compliment est peut-être sincère. Difficile à dire.

Je mens :

– Le Grand Roi Balekin.

Donner son nom sera le moyen le plus rapide d’entrer.

Le sourire provoqué par ma réplique n’a rien d’amical.

– Qu’est-ce qu’un roi sans couronne ? En voilà, une énigme. Mais on connaît tous la réponse : certainement pas un roi.

L’autre sentinelle éclate de rire.

– Nous ne te laisserons pas passer, petite chose. Retourne donc auprès de ton maître et dis-lui que la reine Annet ne le reconnaît pas – bien qu’elle

apprécie son sens du spectacle. Elle ne dînera pas avec lui, peu importe le nombre d'invitations qu'il lui enverra ou le pot-de-vin exquis qu'il joindra à ses messages.

J'insiste :

– Ce n'est pas ce que vous croyez.

– Très bien. Reste donc un peu avec nous. Je parie que tes os craquent délicieusement sous la dent.

Le troll est tout en crocs pointus et menaces contenues. Je sais qu'il ne pense pas ce qu'il dit, sinon il m'aurait tenu un autre discours et se serait contenté de m'engloutir.

Malgré tout, je recule. Tous ceux qui sont venus assister au couronnement sont contraints, en tant qu'invités, de respecter certaines obligations. Mais ces obligations au sein du Peuple sont si extravagantes que je ne sais jamais si elles me protégeraient ou non.

Le prince Cardan m'attend dans la clairière, allongé sur le dos, comme s'il comptait les étoiles.

Il me lance un regard interrogateur. Je nie d'un signe de la tête avant de me laisser choir dans l'herbe.

– Je n'ai même pas réussi à lui parler, dis-je.

Il se tourne vers moi. Le clair de lune souligne les méplats de son visage, le dessin de ses pommettes, la pointe de ses oreilles.

– Alors, il y a quelque chose que tu as mal fait.

J'ai envie de lui aboyer dessus, mais il a raison. Je m'y suis mal prise. Il faut que je sois plus sérieuse, plus sûre de mon droit d'obtenir une audience avec un monarque, comme si j'en avais l'habitude. J'ai répété tout ce que je dirais à la reine Annet, sans m'attarder sur le moyen d'accéder à elle. Cette partie-là me semblait facile. À présent, je vois que je me trompais.

Je m'allonge à côté de Cardan et contemple à mon tour les étoiles. Si j'avais le temps, je pourrais établir une carte et vérifier ce que disent les astres à propos de mes chances.

– Bon, très bien. Si tu étais à ma place, qui demanderais-tu à voir ?

– Le seigneur Roiben et Severin, le fils du roi des Aulnes.

Son visage est proche du mien.

Je le regarde en fronçant les sourcils.

– Mais ils ne font pas partie de la Haute Cour. Ils n’ont pas prêté allégeance à la couronne.

– Précisément, rétorque-t-il.

D’un doigt, il dessine le contour de mon oreille. La *courbe* de mon oreille. Je frissonne et ferme les paupières, sentant de nouveau la brûlure de la honte. Il continue à parler mais, semblant réaliser la portée de son geste, il retire aussitôt sa main. Nous voilà tous les deux gênés.

– Ils ont moins à perdre et plus à gagner en contribuant à un plan que d’aucuns qualifieraient de trahison. Il paraît que Severin a pris sous son aile un chevalier mortel et qu’il a un amant mortel. Il acceptera donc de te parler. Son père étant en exil, la reconnaissance de sa cour aura de l’importance pour lui.

» Quant au seigneur Roiben, d’après ce qu’on raconte, on le croirait sorti d’une tragédie. Chevalier seelie, il a été torturé pendant des décennies en tant que serviteur à la cour des Unseelie sur laquelle il était venu régner. Je ne sais pas ce que tu pourrais offrir à un tel personnage, mais il a une cour assez étendue, de sorte que si tu obtenais de lui qu’il soutienne Chêne, même Balekin aurait de quoi s’inquiéter. À part ça, je sais qu’il a une favorite d’un rang inférieur. Essaie de ne pas la crisper.

Je me souviens quand Cardan, malgré son état d’ébriété, a amadoué les gardes après le couronnement. Il connaît ces gens et leurs usages. Peu importe le ton autoritaire avec lequel il dispense ses conseils, et même s’il a le don de m’agacer, je serais idiot de ne pas l’écouter. Je me lève en espérant qu’aucune rougeur sur mes joues ne trahira mon trouble. Cardan se redresse aussi, prêt à ajouter quelque chose.

– Je sais, dis-je en me dirigeant vers le camp. Je dois éviter de mourir pour que tu ne t’ennuies pas.

Je décide de tenter ma chance d’abord auprès de Severin, le fils du roi des Aulnes. Son campement est petit, tout comme son domaine : une parcelle boisée en périphérie de la cour des Termites de Roiben, qui par nature n’est ni seelie ni unseelie.

La toile de sa tente est lourde, peinte en vert et argent. Quelques chevaliers

sont rassemblés autour d'un joyeux feu de camp. Aucun n'est en armure. Ils portent juste des tuniques et des bottes en cuir épais. L'un d'eux suspend une bouilloire au-dessus du feu. Le garçon humain roux que j'ai vu avec Severin au couronnement, celui qui a surpris mon regard, discute à voix basse avec un chevalier. Un instant plus tard, ils rient. Personne ne remarque ma présence.

Je m'avance jusqu'au feu.

– Veuillez m'excuser, dis-je en me demandant si cette formule est trop polie dans la bouche d'une messagère royale.

Je n'ai pas d'autre choix que de poursuivre :

– J'apporte un message pour le fils du roi des Aulnes. Le nouveau Grand Roi souhaiterait parvenir à un accord avec lui.

– Ah oui, vraiment ?

L'humain me surprend en étant le premier à répondre.

– Oui, mortel, dis-je.

Je fais une belle hypocrite, mais c'est vraiment ainsi qu'un serviteur de Balekin s'adresserait à lui.

Après avoir levé les yeux au ciel, il dit quelque chose à l'un des autres chevaliers, qui se lève. Je mets quelques secondes à me rendre compte que le seigneur Severin en personne se tient devant moi. Ses cheveux ont la couleur des feuilles d'automne, ses yeux sont du même vert que la mousse et, sur son front, des cornes s'incurvent juste au-dessus de ses oreilles. Je suis étonnée à l'idée qu'il s'installe avec sa suite devant un feu, mais je me remets suffisamment vite de ma surprise pour penser à m'incliner.

– Je dois vous parler seule à seul, dis-je.

– Oh ?

Comme je n'en dis pas plus, il hausse les sourcils.

– Bien sûr, reprend-il. Par ici.

– Tu devrais faire quelque chose pour elle, lance le garçon alors que nous nous éloignons. Franchement, les humains ensorcelés sont flippants !

Severin ne lui répond pas.

Je le suis jusqu'à la tente. À l'intérieur, des femmes en toges sont installées sur des coussins, et une flûtiste joue un petit air. Un chevalier de sexe féminin est assis à côté d'elles, son épée posée sur ses genoux. La lame est assez belle

pour retenir mon attention.

Severin me guide jusqu'à une table basse entourée de tabourets rembourrés, sur laquelle sont posés une carafe d'eau en argent munie d'une anse en corne, un plateau de raisins et d'abricots, ainsi qu'un plat de petites pâtisseries au miel. D'un geste, il m'invite à m'asseoir. Alors que je prends place, il s'installe sur un autre tabouret.

– Mange ce que tu veux, dit-il.

Cela ressemble davantage à une proposition qu'à un ordre.

– Je voudrais vous demander d'être le témoin d'une cérémonie de couronnement, dis-je sans prêter attention à la collation. Mais Balekin n'est pas celui qui recevra la couronne.

Severin n'a pas l'air surpris, juste un peu plus soupçonneux.

– Tu n'es donc pas sa messagère ?

– Je suis la messagère du prochain Grand Roi.

Je sors la chevalière de Cardan de ma poche pour prouver que je suis liée à la famille royale et que je n'invente rien. Puis j'ajoute :

– Balekin ne sera pas le prochain Grand Roi.

– Je vois.

Il semble impassible, mais son regard est attiré par la bague.

– Si vous nous aidez, je vous promets que la souveraineté de votre cour sera reconnue. Il n'y aura pas de menace d'asservissement de la part du nouveau Grand Roi. Nous préférons vous offrir une alliance.

La peur s'imisce dans ma gorge. Je suis presque incapable de prononcer le dernier mot. S'il refuse de m'aider, il y a un risque qu'il me dénonce à Balekin. Dans ce cas, la situation se compliquerait énormément.

Je peux contrôler pas mal de choses, mais pas sa décision.

L'expression de Severin reste insondable.

– Je ne vais pas t'insulter en te demandant qui tu représentes. Il n'y a qu'une seule possibilité : le jeune prince Cardan, dont j'ai eu bien des échos. Toutefois, je ne suis pas le candidat idéal pour t'assister dans ton entreprise, même si ton offre est alléchante. On accorde peu d'importance à ma cour. De plus, je suis le fils d'un traître. Mon honneur ne pèse guère dans la balance.

– Vous allez participer au banquet de Balekin. Tout ce que vous avez à

faire, c'est m'aider au bon moment.

Il est tenté, il l'a lui-même reconnu. Peut-être a-t-il juste besoin d'entendre quelques arguments supplémentaires.

– Quels que soient les échos que vous avez eus au sujet du prince Cardan, dis-je, il ferait un meilleur roi que son frère.

Au moins, cette affirmation n'est pas un mensonge.

Severin jette un coup d'œil vers la sortie de la tente, comme s'il se demandait qui pourrait m'entendre.

– J'accepterai de t'aider à condition de ne pas être le seul. Je le dis aussi bien dans ton intérêt que dans le mien.

Puis il se lève et conclut :

– Je vous souhaite bonne chance, au prince et à toi. Si vous avez besoin de moi, je ferai mon possible.

Alors que je quitte son campement, j'ai l'esprit en ébullition. En un sens, j'ai réussi. Je suis parvenue à m'entretenir avec l'un des dirigeants de Terrafæ sans passer pour une idiote. Je l'ai même en quelque sorte convaincu d'adhérer à mon plan. Mais il me faut l'accord d'un autre monarque, plus influent.

Il y a un endroit que j'ai évité jusque-là. Le plus grand campement est celui de Roiben, de la cour des Termites. Célèbre pour son goût du sang, il a gagné ses deux couronnes en livrant bataille. Il n'a donc aucune raison de condamner le massacre perpétré par Balekin. Malgré tout, Roiben semble partager l'opinion d'Annet, de la cour des Papillons de nuit : Balekin n'est rien sans une couronne.

Peut-être refusera-t-il lui aussi de recevoir une messagère de Balekin. Étant donné la taille de son campement, je n'imagine pas le nombre de postes de garde que je vais devoir passer afin d'obtenir une audience.

Je pourrais aussi me faufiler. Après tout, il y a ici tellement de gens du Peuple... Une personne de plus ou de moins, quelle différence ?

Après avoir ramassé quelques branches à terre, suffisamment larges pour alimenter un feu, je me dirige vers le campement des Termites, tête basse. Des chevaliers sont en faction sur tout le périmètre mais, effectivement, quand je passe à côté d'eux, c'est à peine s'ils me remarquent.

La réussite de mon plan me donne le tournis. Quand j'étais enfant, il arrivait que Madoc s'arrête en plein jeu du moulin. Le plateau restait tel quel jusqu'à ce que nous reprenions la partie. Toute la journée et toute la nuit, j'imaginai les déplacements de mes pions et des siens. Sauf que, lorsque nous reprenions la partie, nous ne suivions plus les règles de départ. La plupart du temps, je ne parvenais pas à anticiper avec précision les coups de mon adversaire. Ma stratégie était excellente pour moi, mais pas pour le jeu auquel je participais.

C'est ainsi que je me sens à présent, alors que je pénètre dans le campement. Je joue contre Madoc, et même si je peux élaborer toutes sortes de stratagèmes, si je ne parviens pas à deviner précisément les siens, je suis finie.

Je dépose mon petit bois près d'une flambée. Une femme à la peau bleue et aux dents noires m'observe un moment puis reprend sa conversation avec un homme aux pattes de bouc. De la main, je balaie les morceaux d'écorce sur mes vêtements et me dirige vers la tente la plus imposante, m'efforçant de garder un pas léger et une démarche naturelle. Quand je repère un coin d'ombre, je rampe sous la toile. Un instant, je reste allongée là, une moitié de mon corps cachée et l'autre dehors.

L'intérieur de la tente principale est éclairé par des lanternes qui brûlent d'un feu vert alchimique, baignant le décor d'une teinte malade. La tente est richement meublée. Au sol, des tapis se chevauchent. Je vois de lourdes tables de bois, des fauteuils et un lit sur lequel sont entassés des fourrures et un couvre-lit de brocart aux motifs de grenades.

À ma grande surprise, je repère sur la table des boîtes de traiteur. La pixie à la peau verte qui accompagnait Roiben au couronnement porte à sa bouche des nouilles à l'aide d'une paire de baguettes. Assis à côté d'elle, le seigneur Roiben casse un biscuit chinois d'un geste prudent.

– Alors, que dit la prédiction ? s'enquiert la fille. Quelque chose comme : « Le voyage que tu avais juré être amusant à ton amie s'est terminé en bain de sang, comme d'habitude » ?

– Il est écrit : « Aujourd'hui, vos chaussures vous rendront heureux », répond-il sèchement avant de lui passer le petit bout de papier pour qu'elle le

voie de ses propres yeux.

Elle jette un coup d'œil aux bottes de cuir de Roiben. Il hausse les sourcils, esquissant un petit sourire.

C'est alors qu'on me tire sans ménagement de ma cachette. À l'extérieur de la tente, je me retourne sur le dos et me retrouve dominée par une femme en armure, l'épée au clair. Je ne peux m'en prendre qu'à moi : j'aurais dû rester en mouvement, trouver le moyen de me cacher à l'intérieur de la tente. Je n'aurais pas dû m'arrêter pour écouter leur conversation, aussi surprenante soit-elle.

– Debout, m'ordonne la femme.

Dulcamara. Elle ne semble pas me reconnaître.

Je me lève. Elle m'escorte sous la tente et me décoche un coup de pied dans les jambes pour me faire tomber sur les tapis. Heureusement qu'ils sont moelleux. Un instant, j'y reste étendue. Elle pose son pied botté sur mes reins, comme si j'étais une proie abattue.

– J'ai attrapé une espionne, déclare-t-elle. Dois-je lui tordre le cou ?

Je pourrais rouler sur le côté et lui saisir la cheville. Ainsi, elle serait déséquilibrée et j'en profiterais pour me relever. Si je lui tordais la jambe et prenais la fuite, je pourrais peut-être m'en tirer. Au pire, je serais debout, avec la possibilité de m'emparer d'une arme et de me battre contre elle.

Mais je suis venue ici pour obtenir une audience avec le seigneur Roiben, et voilà qu'elle se présente. Je reste immobile et laisse Dulcamara me malmener.

Le seigneur Roiben contourne la table et se penche au-dessus de moi, ses cheveux blancs tombant autour de son visage. Il plante sur moi ses impitoyables yeux argentés.

– À quelle cour appartiens-tu ?

Je réponds :

– À celle du Grand Roi. Je parle du véritable Grand Roi, Eldred, trahi par son fils.

– Je ne suis pas sûr de te croire.

Je suis surprise par la douceur du ton de son aveu, et par le fait qu'il me soupçonne de mentir.

– Viens t’asseoir avec nous et mange. J’aimerais en entendre davantage.
Dulcamara, tu peux nous laisser.

– Vous allez lui donner à manger ? demande-t-elle d’un air boudeur.

Il ne lui répond pas. Après un instant de silence sépulcral, elle semble se rappeler qui elle est, elle s’incline et quitte la tente.

Je m’avance vers la table. La pixie me scrute de ses yeux noirs comme de l’encre, qui me rappellent ceux de Tombenloc. Lorsqu’elle tend la main pour saisir un pâté impérial, je remarque qu’elle a les doigts palmés.

– Vas-y, sers-toi, dit-elle. Il y en a plein. Mais j’ai déjà pris tous les sachets de moutarde.

Roiben attend et m’observe.

– De la nourriture de mortels, dis-je d’un ton que j’espère neutre.

– Nous cohabitons, alors pourquoi pas ? intervient Roiben.

– À mon avis, elle fait plus que cohabiter avec eux, rectifie la pixie en me regardant.

– Pardonne-lui, me dit-il.

Puis il attend de nouveau. Je comprends qu’ils tiennent vraiment à ce que je mange quelque chose. J’embroche une raviolle sur une baguette et la fourre dans ma bouche.

– C’est bon.

La pixie retourne à ses nouilles.

Roiben la désigne d’un geste.

– Voici Kaye. Je suppose que tu sais qui je suis, puisque tu t’es faufilée dans mon campement. À quel nom réponds-tu ?

Je n’ai pas l’habitude qu’on s’adresse à moi si poliment : il me fait l’obligeance de ne pas me demander mon véritable nom.

– Jude, dis-je, parce que les noms n’ont aucun pouvoir sur les mortels. Je suis venue vous voir, car je peux placer quelqu’un d’autre que Balekin sur le trône. Pour ça, j’ai besoin de votre aide.

– Quelqu’un qui soit mieux que Balekin, ou juste quelqu’un ? m’interroge-t-il.

Je fronce les sourcils, ne sachant que répondre.

– Quelqu’un qui n’a pas assassiné presque toute sa famille en public.

N'est-ce pas forcément mieux ?

La pixie, Kaye, ricane.

Le seigneur Roiben baisse les yeux sur sa main posée sur la table en bois, puis revient à moi. Je ne parviens pas à interpréter l'expression lugubre qu'il affiche.

– Balekin n'est pas un diplomate, mais il pourrait apprendre à l'être. À l'évidence, il a de l'ambition, et il a réussi un coup d'État brutal. Tout le monde n'a pas les tripes pour ça.

– Moi, j'ai failli rendre les miennes rien qu'en assistant au carnage, commente Kaye.

Je leur rappelle :

– En vérité, il a *presque* réussi. Il me semblait que vous n'aviez pas grande estime pour lui, étant donné ce que vous avez dit au couronnement.

Roiben ébauche un petit sourire en coin à peine perceptible.

– C'est vrai, je ne l'aime pas. Je le trouve lâche d'avoir tué ses sœurs et son père dans ce qui paraissait un accès de colère. De plus, il s'est caché derrière ses troupes et a laissé le général achever l'héritier désigné par le Grand Roi. Cet acte seul témoigne de sa faiblesse. Celle-ci finira forcément par être exploitée.

Un sentiment prémonitoire me fait frissonner.

– J'ai besoin d'un témoin au couronnement ; quelqu'un qui ait suffisamment de pouvoir pour que sa présence compte. Vous. Cela se passera à la fête de Balekin, demain soir. Si vous le permettez, et que vous prêtez serment au nouveau Grand Roi...

– Sans vouloir t'offenser, m'interrompt Kaye, qu'as-tu à voir avec tout ça ? En quoi est-ce important pour toi, que ce soit un autre plutôt que Balekin ?

– Ce royaume est l'endroit où je vis, dis-je. C'est ici que j'ai grandi. Même si je ne m'y plais pas la moitié du temps, je suis ici chez moi.

Le seigneur Roiben hoche lentement la tête.

– Et tu ne comptes pas me dévoiler l'identité de ce candidat, ni m'expliquer comment tu t'y prendras pour placer la couronne sur sa tête ?

– Je ne préfère pas, non.

– Je pourrais ordonner à Dulcamara de te torturer jusqu'à ce que tu me

supplie de t'autoriser à divulguer tes secrets.

Il prononce cette menace avec douceur, comme si c'était factuel, ce qui me rappelle la terrible réputation qu'il a. Il aura beau me gaver de cuisine chinoise et se montrer poli envers moi, je n'en oublierai pas pour autant qui il est.

– Cela ne ferait-il pas de vous quelqu'un d'aussi lâche que Balekin ?

J'essaie d'afficher la même assurance qu'à la cour des Ombres, ou devant Cardan. Roiben ne doit pas voir que j'ai peur ou, du moins, à quel point j'ai peur.

Nous nous toisons un bon moment pendant que la pixie nous observe. Enfin, le seigneur Roiben laisse échapper un long soupir.

– Probablement plus lâche encore. Fort bien, Jude, faiseuse de roi. Nous acceptons de jouer avec toi. Pose la couronne sur une autre tête que celle de Balekin, et je t'aiderai à l'y maintenir.

Il s'interrompt puis reprend :

– Mais tu feras quelque chose pour moi.

J'attends, crispée.

Il joint ses longs doigts.

– Un jour, je demanderai une faveur à ton roi.

– Vous voulez que j'accepte quelque chose sans même savoir ce que c'est ?

Son air stoïque ne trahit presque rien.

– Nous nous sommes parfaitement compris.

J'acquiesce. Ai-je le choix ? Je juge bon de préciser :

– Quelque chose d'une valeur égale. Et qui soit en notre pouvoir.

– Cette entrevue était des plus intéressantes, se réjouit le seigneur Roiben avec un petit sourire impénétrable.

Alors que je me lève pour prendre congé, Kaye m'adresse un clin d'œil.

– Bonne chance, mortelle.

Ces mots résonnant à mes oreilles, je quitte le campement et pars retrouver Cardan.



Chapitre 28

À notre retour, le Fantôme est levé. Il a rapporté une poignée de minuscules pommes, de la viande séchée, du beurre frais et plusieurs dizaines de bouteilles de vin. Il a également descendu quelques meubles et accessoires que je reconnais comme venant du palais : un divan de soie brodée, des coussins en satin, un jeté de lit scintillant en soie d'araignée, un service à thé en calcédoine.

Assis sur le divan, il lève les yeux vers moi, l'air à la fois tendu et épuisé. Je pense qu'il est en deuil, mais pas à la manière des humains.

– Eh bien ? Je croyais qu'on m'avait promis de l'or.

– Et si je te promettais une vengeance ?

J'ai conscience du poids des dettes qui pèse déjà sur mes épaules.

La Bombe et lui échangent un regard.

– Elle a donc vraiment un plan.

La Bombe s'installe sur un coussin.

– Non, un secret – ce qui est bien mieux qu’un plan.

Je prends une pomme et m’assois sur la table.

– Nous allons nous pointer directement à la fête de Balekin et lui voler son royaume sous son nez. Que dis-tu de cette vengeance-là ?

Audacieuse, c’est ce que je dois être. Comme si cet endroit m’appartenait. Comme si j’étais la fille du général. Comme si je pouvais véritablement réussir mon coup.

Le Fantôme sourit. Il sort quatre gobelets d’argent du placard et les pose devant moi.

– Je te sers à boire ?

Je décline son offre et le regarde remplir les verres. Il retourne sur le divan et s’assoit tout au bord, comme prêt à se lever d’un bond à tout moment. Il avale une grande gorgée de vin.

– Tu as parlé du meurtre de l’enfant à naître de Dain, dis-je.

Le Fantôme acquiesce :

– J’ai vu ta tête quand Cardan a mentionné Liriope, et que tu as compris le rôle que j’avais joué dans cette affaire.

– Ça m’a étonnée, dis-je en toute franchise. Je pensais que Dain était différent.

Cardan ricane et prend le gobelet d’argent qui m’était destiné en plus du sien.

– Le meurtre est une entreprise cruelle, dit le Fantôme. Pour ma part, je crois que Dain aurait fait un aussi bon roi que n’importe quel prince du Peuple, mais mon père, qui était mortel, n’aurait pas été de cet avis. De même, il aurait sûrement pensé que je ne suis pas quelqu’un de bon. Avant de t’engager pour de bon dans la voie de l’espionnage, je te conseille de te demander à quel point le bien a de l’importance pour toi.

Il a sûrement raison mais, tout de suite, je manque de temps pour y réfléchir.

– Tu ne comprends pas, dis-je. L’enfant de Liriope a survécu.

À l’évidence stupéfait, il se retourne vers la Bombe.

– C’est ça, le secret ?

Elle hoche la tête d’un air un peu suffisant.

– C’est le plan.

Le Fantôme la regarde longuement avant de reporter son attention sur moi.

– Je ne veux pas d’une autre position. Je veux rester ici et me mettre au service du prochain Grand Roi. Alors c’est d’accord. Allons lui voler son royaume.

– On n’a pas besoin d’être bons, dis-je. Mais essayons d’être justes. Aussi justes que n’importe quel prince de Terrafæ.

Le Fantôme sourit.

Je précise à l’intention de Cardan :

– Et peut-être un peu plus justes encore.

Le Fantôme approuve d’un signe de tête.

– Ça me convient.

Puis il va réveiller le Cafard. Je dois tout réexpliquer. Quand j’arrive à la partie sur la fête et que je lui expose ce qui selon moi arrivera, le Cafard m’interrompt si souvent que c’est à peine si je peux finir une phrase. Lorsque j’ai terminé, il prend un rouleau de vélin ainsi qu’une plume dans un meuble et écrit ce qui doit se passer, où et à quel moment pour que le plan fonctionne.

Je proteste :

– Tu redéfinis mon plan.

– Légèrement, dit-il en humectant la pointe de la plume avant de se remettre à écrire. Et Madoc, tu t’en inquiètes ? Il ne va pas être content.

Bien entendu que je m’inquiète de Madoc. Sinon, je ne ferais rien de tout ça. Je me contenterais de lui donner la clé du royaume en la personne de Chêne.

– Je sais, dis-je en contemplant le reste de vin dans le verre du Fantôme.

Dès l’instant où j’arriverai au banquet au bras de Cardan, Madoc comprendra que je joue mon propre jeu. Quand il apprendra que je vais à l’encontre de ses plans, il sera furieux.

Et quand il est furieux, c’est là que sa soif de sang est la plus forte.

– As-tu une tenue appropriée ? me demande le Cafard.

Devant mon air étonné, il lève les mains en l’air.

– Tu te lances dans le jeu de la politique ! Cardan et toi devez être

magnifiques à votre arrivée au banquet. Il faudra que tout soit parfait pour ton nouveau roi !

Une fois de plus, nous passons en revue chaque étape. Cardan nous aide à établir les plans du Manoir Creux. J'essaie de ne pas trop m'appesantir sur ses longs doigts qui glissent sur le papier ; sur le frisson dégoûtant qui me traverse chaque fois qu'il pose les yeux sur moi.

À l'aube, je bois trois tasses de thé et pars rejoindre la dernière personne à qui je dois parler avant le banquet : ma sœur Vivienne.

Tandis que le soleil se lève dans un embrasement doré, je retourne chez moi – ou plutôt devrais-je dire chez Madoc. Ça n'a jamais vraiment été chez moi, et ça ne le sera plus jamais après ce soir. J'ai l'impression d'être une ombre en montant l'escalier en spirale, en passant devant les pièces où j'ai grandi. Dans ma chambre, je prépare un sac. Du poison, des couteaux, une robe et des bijoux, que le Cafard jugera sans doute suffisamment extravagants. J'abandonne à contrecœur les animaux en peluche sur mon lit. Je laisse aussi des chaussons, des livres et mes bibelots préférés. Je sors de ma deuxième vie comme je suis sortie de la première : avec de rares effets personnels et pétrie d'incertitudes quant à l'avenir.

Ensuite, je vais frapper doucement à la porte de Vivi. Au bout de quelques instants, elle vient m'ouvrir, à moitié endormie.

– Oh, super, marmonne-t-elle en bâillant. Tu as fait tes bagages.

En voyant l'expression que j'affiche, elle secoue la tête et poursuit :

– S'il te plaît, ne me dis pas que tu ne viens plus !

– Il y a du nouveau, dis-je en posant mon sac par terre. Écoute-moi.

Je parle à voix basse. Je n'ai pas de raisons particulières de cacher ma présence ici, mais me cacher est devenu une habitude.

– Tu étais introuvable, réplique Vivi. Je t'ai attendue des heures, j'ai essayé de faire comme si tout allait bien devant papa. J'étais inquiète !

– Je sais.

Elle me regarde comme si elle hésitait à me gifler.

– J'avais peur que tu sois morte.

– Pas que je sache, dis-je en lui prenant le bras pour la rapprocher de moi.

Ainsi, je peux lui chuchoter :

– Il faut que je t'avoue quelque chose qui ne va pas te plaire : j'étais une espionne au service du prince Dain. Il a placé un geis sur moi afin que je ne puisse rien dire avant sa mort.

Vivi hausse ses sourcils délicatement pointus.

– Espionne ? Et ça consiste en quoi ?

– Me faufiler çà et là et récolter des informations. Tuer des gens. Avant que tu dises quoi que ce soit, je te signale que je suis plutôt douée.

– O.K., dit-elle.

Elle savait que je dissimulais quelque chose mais, à la voir, je parie qu'elle n'aurait jamais deviné quoi.

Je reprends :

– J'ai découvert que Madoc va se lancer dans une manœuvre politique. Une manœuvre qui implique Chêne.

Une fois de plus, je déballe tout au sujet de Liriope, Oriana et Dain. À ce stade, j'ai raconté cette histoire tant de fois que je peux facilement me concentrer sur les éléments essentiels et transmettre les informations avec brièveté et éloquence.

– Madoc va faire de Chêne le Grand Roi et s'autoproclamer régent. J'ignore si ça a toujours été son intention, mais je suis certaine que c'est ce qu'il prévoit.

– C'est pour cette raison que tu ne vas pas venir avec moi dans le monde des humains ?

– Je veux que tu emmènes Chêne à ma place, dis-je. Que tu le maintiennes à l'écart de tout ça jusqu'à ce qu'il soit un peu plus âgé. Suffisamment pour ne plus avoir besoin d'un régent. Moi, je resterai ici pour m'assurer qu'un royaume l'attendra à son retour.

Vivi met les mains sur ses hanches – un geste qui me rappelle notre mère.

– Et comment tu vas t'y prendre, exactement ?

– Ça, c'est mon affaire.

Je regrette que Vivi me connaisse aussi bien. Pour détourner son attention, je lui parle du banquet de Balekin et de l'aide que je recevrai de la cour des Ombres pour m'emparer de la couronne. Je vais avoir besoin de Vivi pour

préparer Chêne au couronnement.

– Celui ou celle qui contrôle le roi contrôle le royaume, dis-je. Si Madoc devient régent, tu sais que Terrafæ sera perpétuellement en guerre.

– Alors, récapitulons. Tu veux que j’emmène Chêne loin de Terrafæ, loin de son entourage, pour lui enseigner comment être un bon roi, c’est ça ?

Elle éclate d’un rire forcé avant de poursuivre :

– Autrefois, notre mère a enlevé un enfant fæ : moi. Tu connais la suite. En quoi tes projets seraient-ils différents ? Comment comptes-tu empêcher Madoc et Balekin de pourchasser Chêne jusqu’au bout du monde ?

– On peut envoyer quelqu’un qui le protégera. Qui vous protégera tous. Pour le reste, j’ai un plan. Madoc ne vous suivra pas.

En présence de Vivi, j’ai toujours l’impression d’être condamnée à rester l’éternelle petite sœur, niaise, qui sait à peine mettre un pied devant l’autre.

– Peut-être que je n’ai pas envie de jouer les nounous, objecte Vivi. Et si je perdais Chêne sur un parking, ou si je l’oubliais à l’école ? Et si je lui apprenais des tours horribles ? Et s’il me tenait responsable de ces traumatismes ?

– Propose-moi un autre plan. Tu crois vraiment que c’est ce que je veux ?

Je sais que j’ai l’air de la supplier, mais impossible de faire autrement.

Pendant un instant de tension extrême, nous nous observons. Puis Vivi s’assoit lourdement dans un fauteuil et laisse aller sa tête contre le dossier rembourré.

– Comment vais-je expliquer tout ça à Heather ?

– Je crois que Chêne est l’élément le moins choquant des révélations que tu dois lui faire, dis-je. De plus, ce n’est que pour quelques années. Tu es immortelle – au passage, c’est ça, l’élément le plus choquant.

Elle me jette un regard si noir que je pourrais me consumer sur place.

– Promets-moi que ton idée va sauver la vie de Chêne.

– Je te le promets.

– Promets-moi aussi que ça ne te coûtera pas la tienne.

J’acquiesce.

– Juré.

– Menteuse, m’accuse-t-elle. Tu n’es qu’une sale menteuse. J’ai horreur de

ça. Je déteste ça.

– Oui. Je sais.

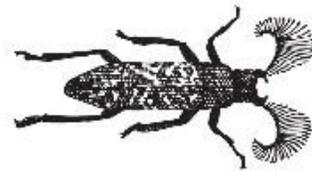
Au moins, elle n'a pas dit qu'elle me détestait, moi.

Je m'apprête à quitter la maison quand Taryn ouvre la porte de sa chambre. Elle est vêtue d'une robe couleur de lierre, ornée de feuilles d'automne brodées.

Je retiens mon souffle. Je n'avais pas prévu de la croiser.

Nous nous regardons longuement. Elle remarque que je porte un sac sur mon épaule et la même tenue que lorsque nous nous sommes affrontées.

Puis elle referme sa porte, m'abandonnant à mon sort.



Chapitre 29

Je ne suis jamais entrée au Manoir Creux en passant par l'entrée principale. J'ai toujours dû me faufiler par les cuisines, vêtue comme une servante. À présent, je me tiens devant les portes de bois ciré, éclairées par deux lampes dans lesquelles sont emprisonnés deux sprites désespérés qui volent en cercle. Ils illuminent le heurtoir : un visage sculpté énorme et sinistre, dont le nez est percé d'un anneau.

Cardan empoigne l'anneau. Parce que j'ai grandi à Terrafæ, ma surprise ne se manifeste pas par un cri quand la porte ouvre les yeux.

– Mon prince, dit-elle.

– Ma porte, réplique Cardan avec un sourire qui exprime à la fois l'habitude et l'affection.

C'est étrange de le voir user de son charme odieux pour autre chose que faire le mal.

– Salut à toi, et bienvenue, déclare la porte en s'ouvrant pour dévoiler l'un des serviteurs fæs de Balekin.

Celui-ci reste bouche bée en face de Cardan, prince disparu de Terrafæ.

– Les invités sont par ici, finit-il par balbutier.

D'un geste ferme, Cardan place mon bras sous le sien avant de pénétrer dans le hall. Alors que je règle mon pas sur le sien, j'éprouve soudain une bouffée de sympathie. Je dois me rendre à l'évidence : malgré tout le mal que je pense de lui, je dois avouer que Cardan sait aussi être amusant.

Je devrais peut-être me réjouir du fait que ça n'aura bientôt plus d'importance, mais pour le moment, cette réalité me trouble.

Cardan est vêtu d'un ensemble qui appartenait à Dain, volé dans la garde-robe du palais et arrangé par un brownie aux doigts agiles qui avait une dette de jeu envers le Cafard. Il a l'air majestueux dans ses différentes nuances de crème. Il porte un manteau par-dessus un gilet et une chemise ample, des hauts-de-chausses, un foulard noué en cravate, et les mêmes bottes au bout argenté que celles qu'il avait au couronnement. Un unique saphir brille à son oreille gauche. Il faut qu'il ait l'air majestueux. C'est moi qui l'ai aidé à choisir sa tenue. C'est grâce à moi qu'il a cette allure. Pourtant, l'effet fonctionne aussi sur moi.

Je porte une robe vert bouteille et des boucles d'oreilles en forme de baies. Dans ma poche, j'ai glissé le gland doré de Liriope. L'épée de mon père est fixée à ma hanche. Je sens contre ma peau mon assortiment de couteaux. Malgré tout, je me sens vulnérable.

Quand nous traversons la salle, tout le monde se retourne sur nous : les seigneurs et dames de Terrafæ, les rois et les reines des autres cours. Le représentant de la reine des Fonds marins. Balekin. Ma famille. Chêne, avec Madoc et Oriana. Je repère le seigneur Roiben, facilement identifiable dans la foule avec ses cheveux blancs. Il se comporte comme si nous ne nous étions jamais rencontrés. Son expression reste insondable. Un vrai masque.

Je dois m'efforcer de croire qu'il respectera sa part du marché, mais c'est un calcul risqué. J'ai grandi avec l'idée que la stratégie consistait à trouver les failles de ses adversaires afin de les exploiter. Ça, je l'ai bien compris. Mais faire en sorte que les autres vous apprécient, leur donner envie de rejoindre votre camp, d'être de votre côté... Pour ça, je suis beaucoup moins douée.

Je promène mon regard sur d'élégantes toilettes, la table garnie de hors-d'œuvre, un roi gobelin croquant un os. Puis je l'arrête sur la Couronne de

Sang du Grand Roi posée en hauteur sur un coussin. Elle brille d'une lumière sinistre.

En l'ayant ainsi sous les yeux, j'imagine que mes plans s'effondrent. La perspective de la voler devant tout le monde m'effraie. Mais devoir fouiller le Manoir Creux pour la trouver aurait été tout aussi effrayant.

Je vois Balekin s'éloigner d'une femme avec qui il parlait, que je ne connais pas. Elle porte une robe d'algues tissées et un col de perles. Ses cheveux noirs attachés en couronne, également décorés de perles, forment une sorte de toile sur sa tête. Je réalise alors de qui il s'agit : la reine Orlagh, la mère de Nicasia. Balekin traverse la salle et se dirige vers nous d'un pas décidé.

Apercevant son frère, Cardan nous dirige vers les carafes et bouteilles de vin. Il y en a du vert pâle, du jaune d'or et du bordeaux, qui me rappelle la couleur de mon propre sang. Leur parfum de rose, de pissenlit, d'herbes écrasées et de groseille suffit presque à me donner le tournis.

– Petit frère ! lance Balekin à Cardan.

De la tête aux pieds, il est vêtu de noir et d'argent. Les broderies de son pourpoint de velours, représentant des couronnes et des oiseaux, sont si épaisses que son habit paraît aussi lourd qu'une armure. Son front est ceint d'un bandeau d'argent assorti à ses yeux. Ce n'est pas *la* couronne, mais c'est une couronne.

– Je t'ai cherché partout, poursuit-il.

– Je n'en doute pas. Il s'avère que j'avais une utilité, en fin de compte. Quelle terrible surprise...

Cardan le gratifie de son sourire de méchant, de celui que j'ai toujours cru qu'il était.

Le prince Balekin lui retourne son sourire, comme s'il pouvait se contenter d'affronter son jeune frère dans un duel d'amabilités. Je suis sûre qu'il aimerait tancer vertement Cardan, le battre pour le plier à sa volonté, mais puisqu'il est le seul autre survivant de sa famille, il a dû comprendre qu'il avait besoin d'un volontaire pour prendre une part active à son couronnement.

Pour l'instant, la présence de Cardan suffit à conforter les gens dans l'idée

que Balekin sera bientôt Grand Roi. Si ce dernier appelle les gardes ou empoigne son frère, l'illusion se dissipera.

– Et toi, dit Balekin en posant sur moi ses yeux luisants de malveillance, qu'as-tu à voir dans tout ça ? Laisse-nous.

– Jude, intervient Madoc.

En quelques enjambées, il se place aux côtés de Balekin. Celui-ci se rend compte aussitôt que, finalement, j'ai peut-être un lien avec cette affaire.

Madoc a l'air contrarié mais pas inquiet. À tous les coups, il me prend pour une petite dinde qui s'attend à être félicitée pour avoir retrouvé le prince évaporé. Je parie qu'il se maudit intérieurement de n'avoir pas énoncé clairement qu'il voulait que Cardan lui soit livré à *lui*, et non à Balekin. Je le gratifie de mon sourire le plus joyeux, comme une gamine persuadée d'avoir résolu à elle seule tous les problèmes.

Quelle frustration ce doit être pour lui ! Il était si près du but : il avait réuni en un même lieu Chêne et la couronne, rassemblé les seigneurs et dames de Terrafæ, tout ça pour que la bâtarde de sa première épouse gâche tout en présentant à son rival la seule personne qui soit la mieux placée pour poser la couronne sur la tête de Chêne !

Je comprends toutefois, à la façon dont il observe Cardan, qu'il est en train de modifier ses plans.

Il pose une main pesante sur mon épaule.

– Tu l'as retrouvé.

Puis il se tourne vers Balekin :

– J'espère que tu as l'intention de récompenser ma fille. Je ne doute pas qu'elle ait dû se montrer très persuasive pour le ramener ici.

Cardan jette un étrange regard à Madoc. Je me souviens de ce qu'il a dit sur le fait qu'il était jaloux que je sois si bien traitée par Madoc alors que c'est à peine si Eldred l'avait reconnu. À son air, je me demande s'il ne trouve pas bizarre de nous voir ensemble, le général à la capuche rouge et la fille humaine.

– Je lui donnerai tout ce qu'elle voudra, et plus ! promet Balekin avec emphase.

Comme Madoc fronce les sourcils, je lui adresse un sourire fugace avant

de nous servir deux verres de vin : un clair et un foncé. Je les manipule avec précaution, sans en renverser une goutte.

Au lieu d'en donner un à Cardan, je propose les deux à Madoc afin qu'il fasse son choix. Avec un sourire, il prend celui qui a la couleur du sang. Je prends l'autre.

– À l'avenir de Terrafæ, dis-je en choquant nos verres.

Nous buvons. Je sens immédiatement les effets : une impression de flotter, comme si je nageais dans l'air. Je ne veux pas regarder Cardan. Il se moquera ouvertement de moi s'il s'imagine que je ne supporte même pas quelques gorgées de vin.

Cardan se sert un verre et le vide d'un trait.

– Prends donc la bouteille, suggère Balekin. Je suis d'humeur généreuse. Et dites-moi ce qui vous ferait plaisir. Ce que vous voulez.

– Rien ne presse, si ? demande Cardan d'une voix traînante.

Balekin lui jette un regard haineux ; celui de quelqu'un qui a du mal à se retenir d'user de la violence.

– Je pense que tout le monde ici préférerait que l'affaire soit réglée.

– On a toute la nuit devant nous, rétorque Cardan en s'emparant de la bouteille de vin pour boire directement au goulot.

– Le pouvoir est entre tes mains, déclare Balekin.

Il s'est abstenu de préciser « pour l'instant », mais son ton sec l'impliquait lourdement.

Cardan serre les dents. Balekin imagine sûrement de quelle manière il punira son frère s'il le fait attendre : la menace perce dans chacun de ses mots.

Madoc offre une autre image : il est sans doute en train d'analyser la situation et de réfléchir à ce qu'il pourrait offrir à Cardan. Il reprend une gorgée de vin et m'adresse un sourire sincère : soulagé et carnassier. Il pense que Cardan sera plus facile à manipuler que Balekin l'aurait jamais été.

Soudain, j'ai la certitude que, si Cardan et moi nous éclipsions, Balekin trouverait l'épée de Madoc plantée dans son cœur.

– Je t'exposerai mes conditions après le dîner, déclare Cardan. En attendant, je vais m'amuser.

– Ma patience a ses limites, gronde Balekin.

– Il te faudra les dépasser, rétorque Cardan.

Puis, avec un petit salut de la tête, il nous éloigne de son frère et de Madoc. Je laisse mon verre de vin près d'un plateau de brochettes de cœurs de moineaux et me faufile avec Cardan à travers la foule.

Nicasia nous arrête en posant sa main aux doigts effilés sur la poitrine du prince. Ses cheveux céruléens brillent sur le bronze de sa robe.

– Où étais-tu passé ? lui demande-t-elle en jetant un coup d'œil à nos bras liés.

Elle plisse son nez délicat, mais la panique affleure dans sa question. Comme tout le monde, elle feint d'être calme.

Elle devait certainement croire Cardan mort. Elle doit avoir mille questions à lui poser, ce qu'elle ne peut faire devant moi.

– Jude m'a retenu prisonnier, répond-il. Elle fait des nœuds très serrés.

Je dois retenir une furieuse envie de lui marcher sur le pied.

Manifestement, Nicasia ne sait pas si elle doit rire. Elle m'inspire presque de la compassion, car je n'en sais rien moi-même.

– Heureusement, tu as fini par te libérer de ses liens, se réjouit Nicasia.

Il hausse les sourcils.

– En es-tu sûre ? l'interroge-t-il avec condescendance, comme s'il s'attendait à une réplique plus intelligente de sa part.

– Pourquoi faut-il que tu sois ainsi, même dans un moment pareil ? le questionne-t-elle.

Apparemment, elle a décidé de faire fi de toute prudence. Elle pose la main sur son bras.

Le visage de Cardan s'adoucit d'une manière totalement inhabituelle.

– Nicasia, souffle-t-il en se dégageant. Ne t'approche pas de moi ce soir. Dans ton intérêt.

Ça me fait un peu mal, de réaliser qu'il y a de la gentillesse en lui. Je préfère ne pas la voir.

Nicasia me regarde avec insistance. Elle se demande sûrement pourquoi cette consigne ne s'applique pas à moi. Mais Cardan s'éloigne déjà, et je lui emboîte le pas. J'aperçois Taryn à l'autre bout de la salle, en compagnie de

Locke. Elle écarquille les yeux en remarquant qui est à mon bras. Quelque chose passe sur son visage. Ça ressemble beaucoup à de la rancœur.

Elle a Locke, mais je suis venue ici avec un prince.

Non, je suis injuste. Je ne peux pas savoir ce qu'elle pense rien qu'en la regardant.

Je détourne la tête et chuchote à Cardan :

– Première partie accomplie. On est arrivés jusque-là, on est entrés, et on ne t'a pas encore mis les fers aux pieds.

– Oui, confirme-t-il. Mais je crois que le Cafard a dit que c'était « la partie facile ».

Le plan, tel que je le lui ai expliqué, se compose de cinq phases : 1) entrer, 2) faire entrer nos complices, 3) prendre la couronne, 4) poser la couronne sur la tête de Chêne, et 5) sortir.

Je libère mon bras du sien et lui rappelle :

– Ne va seul nulle part.

Il me fait le sourire pincé de quelqu'un qu'on abandonne et hoche la tête.

Je me dirige vers Oriana et Chêne. De l'autre côté de la salle, je remarque Severin qui met un terme à une conversation et se rapproche du prince Balekin. Des perles de sueur se forment au-dessus de ma lèvre et sous mes aisselles. Mes muscles se tendent.

Si Severin s'y prend mal, je vais devoir laisser tomber toutes les phases de mon plan à l'exception de la cinquième.

Me voyant arriver, Oriana hausse les sourcils et pose les mains sur les épaules de Chêne, qui tend les bras vers moi. J'ai envie de le câliner. De lui demander si Vivi lui a expliqué ce qui allait se passer. De lui dire que tout ira bien. Mais Oriana saisit ses doigts et les presse dans les siens, réglant la question de savoir combien de mensonges je serais encore capable de proférer.

– C'est quoi, ça ? s'enquiert-elle en désignant Cardan d'un signe de tête.

– Ce que tu as demandé, dis-je en suivant son regard.

Balekin a inclus Cardan dans sa conversation avec Severin. Cardan rit d'une réplique de son frère avec l'air arrogant et décontracté que je lui connais si bien. Soudain, je suis choquée par ce que je réalise : si on vit

constamment dans la peur, toujours à l'affût d'un danger, il n'est pas si difficile d'agir comme si ce danger n'existait pas. Je suis bien placée pour le savoir, mais je n'aurais jamais pensé que Cardan le saurait aussi. La main de Balekin repose sur son épaule. J'imagine très bien ses doigts s'enfoncer dans le cou de Cardan.

– Ce n'est pas facile, dis-je à Oriana. J'espère que tu comprends qu'il y aura un prix...

– Je m'en acquitterai, m'interrompt-elle avec empressement.

– Aucun de nous ne sait ce que ça va coûter, dis-je en espérant que personne ne remarquera mon ton sec. Et nous allons tous devoir payer notre part.

J'ai les joues rosies par le vin et un goût métallique dans la bouche. Il est presque l'heure de mettre la suite de mon plan à exécution. Je cherche Vivi du regard, mais elle est à l'autre bout de la salle. Pas le temps d'échanger avec elle, quand bien même j'aurais su quoi lui dire.

J'adresse à Chêne un sourire que j'espère encourageant. Je me suis souvent demandé si mon passé expliquait ce que je suis devenue, s'il a fait de moi un monstre. Dans ce cas, vais-je faire de Chêne un monstre ?

Je me rassure en pensant que Vivi, elle, n'en fera rien. Sa mission consiste à susciter l'intérêt de notre frère pour autre chose que le pouvoir. Ma mission à moi est de me concentrer uniquement sur le pouvoir, afin de ménager une place à Chêne à son retour. Après avoir pris une profonde inspiration, je me dirige vers les portes pour me rendre dans le hall. Je passe à côté des deux chevaliers en faction et contourne un angle pour me mettre hors de vue. Je reprends mon souffle avant d'ouvrir une fenêtre.

Pleine d'espoir, je patiente un moment. Si le Cafard et le Fantôme entrent par ici, je pourrai leur expliquer où se trouve la couronne.

Mais les portes de la salle du banquet s'ouvrent, et j'entends Madoc congédier les chevaliers. Je me déplace pour qu'il me voie. Il me rejoint d'un pas déterminé.

– Jude. Je pensais bien te trouver ici.

– J'avais besoin d'un peu d'air frais, dis-je.

Voilà qui prouve ma nervosité : j'ai répondu à une question qu'il ne m'a

pas encore posée.

Mais il ne s'attarde pas sur ce point.

– Tu aurais dû venir me voir dès que tu as trouvé le prince Cardan. Nous aurions pu négocier en position de force.

– Je pensais bien que tu dirais quelque chose dans ce genre.

– Ce qui compte désormais, c'est que je lui parle directement. Je voudrais que tu retournes dans la salle et que tu me l'amènes ici, afin que nous discussions. Tous les trois.

Je m'écarte de la fenêtre pour me rapprocher de la vaste salle. Le Fantôme et le Cafard risquent d'arriver d'une minute à l'autre, et je ne tiens pas à ce que Madoc tombe sur eux.

Je demande :

– Ça concerne Chêne ?

Comme je l'espérais, Madoc me suit et s'écarte de la fenêtre, les sourcils froncés.

– Tu étais au courant ?

– Que tu as un plan pour diriger toi-même Domelfe ? Oui, je l'avais deviné.

Il m'observe comme s'il avait devant lui une inconnue alors que, pour la première fois, nous sommes tous les deux sans masques.

– Et malgré tout, tu as conduit Cardan ici, jusqu'à Balekin, dit-il. À moins que tu comptes me le livrer, à moi ? Devons-nous conclure un marché maintenant ?

– Pour toi, ce doit être l'un ou l'autre, n'est-ce pas ? dis-je.

Il commence à perdre patience.

– Tu préférerais qu'il n'y ait aucun Grand Roi, c'est ça ? Si la couronne est détruite, ce sera la guerre, et si c'est la guerre, c'est moi qui l'emporterai. D'une manière ou d'une autre, j'obtiendrai cette couronne, Jude. Et, quand elle sera en ma possession, tu en bénéficieras. Tu n'as aucune raison de t'opposer à moi. Tu pourras recevoir ton titre de chevalier. Tu pourras avoir tout ce dont tu as toujours rêvé.

Il fait un pas de plus vers moi. Il est désormais si proche que l'un pourrait frapper l'autre.

– Tu as dit « j’obtiendrai cette couronne ». *Toi.*

Je pose la main sur la poignée de mon épée et reprends :

– C’est à peine si tu as mentionné le nom de Chêne. Il n’est qu’un moyen d’arriver à tes fins. Le pouvoir. Le pouvoir, pour *toi.*

– Jude..., commence-t-il, mais je l’interromps.

– Je vais te proposer un marché. Jure-moi que tu ne lèveras jamais la main sur Chêne, et je t’aiderai. Promets-moi que, lorsqu’il sera en âge de régner, tu t’effaceras immédiatement en tant que régent. Que tu lui transmettras les pouvoirs que tu auras amassés, et ce de ton plein gré.

La bouche de Madoc se tord. Il serre les poings. Je sais qu’il aime Chêne et qu’il m’aime, moi. Je suis certaine qu’il aimait aussi ma mère, à sa façon. Mais il est ce qu’il est. Je sais qu’il est incapable de prendre de tels engagements.

Je dégaine mon épée. Lui aussi. Le sifflement du métal résonne dans la pièce. J’entends des rires au loin, mais ici, dans le hall, nous sommes seuls.

Je transpire des paumes. Me voici face à l’inévitable, comme si j’avais pressenti que, depuis le début, tout me précipitait vers cette confrontation.

– Tu ne peux pas me vaincre, affirme Madoc en se plaçant en posture d’attaque.

– C’est déjà fait, dis-je.

– Tu n’as aucun moyen de gagner.

D’un petit coup d’épée, il m’encourage à me rapprocher de lui, comme si ce n’était qu’une séance d’entraînement.

– À quoi t’attendais-tu en te présentant ici, dans le bastion de Balekin, avec le prince disparu ? Je vais t’assommer et te prendre Cardan. Tu aurais pu obtenir tout ce que tu désirais mais, à présent, tu n’auras rien.

– Tu crois vraiment que je vais t’exposer mon plan en détail ? Sache que c’est toi qui m’as poussée jusque-là.

Je fais une grimace avant d’ajouter :

– Assez discuté. C’est le moment de s’affronter.

– Au moins, tu n’es pas lâche.

Il plonge sur moi avec une telle force que, même si je pare son coup, je finis au tapis. D’une roulade, je me relève, mais je suis secouée. Madoc ne

s'est encore jamais battu ainsi contre moi, en déployant toute sa puissance. Il ne va pas être tendre.

C'est le général du Grand Roi. Je savais qu'il m'était supérieur mais, je l'avoue, pas à ce point.

Je jette un coup d'œil discret à la fenêtre. C'est vrai, je ne peux pas le vaincre, mais je n'en ai pas besoin. Il faut juste que je tienne debout encore un peu. Je passe à l'attaque, espérant le prendre par surprise. Il me renverse de nouveau. J'esquive et me retourne pour le frapper, mais il anticipe mon coup et je dois reculer en chancelant avec élégance tout en bloquant une autre de ses tentatives pour me couper en morceaux. La violence de ses coups me fait mal aux bras.

Tout va trop vite.

J'enchaîne une série de techniques qu'il m'a enseignées, puis quelques mouvements appris grâce au Fantôme. Après une feinte à gauche, je parviens à le toucher au flanc. L'entaille est superficielle, mais nous sommes tous les deux étonnés en voyant une ligne rouge mouiller son manteau. Il se rue sur moi. Je m'écarte d'un bond. Il m'assène un coup de coude au visage, me projetant de nouveau au sol. Je saigne du nez et de la bouche.

Prise de vertige, je me relève à nouveau.

J'ai peur, même si j'essaie de ne pas le montrer. J'ai été trop sûre de moi. J'essaie de gagner du temps, mais il pourrait me trancher en deux d'un seul coup d'épée.

– Rends-toi, dit-il, sa lame pointée sur ma gorge. C'était bien tenté. Je te pardonnerai, Jude, et nous retournerons au banquet. Tu vas convaincre Cardan de faire ce qu'il faut pour moi. Et tout rentrera dans l'ordre.

Je crache du sang sur les dalles de pierre.

Son épée tremble légèrement.

– *Toi, rends-toi, dis-je.*

Il éclate de rire, comme si je venais de raconter une histoire particulièrement drôle. Puis il s'immobilise avec une grimace.

Je poursuis :

– J'imagine que tu n'es pas dans ton assiette.

Son épée s'abaisse un peu. Soudain, je vois dans son regard qu'il a compris

ce qui lui arrive.

– Qu’as-tu fait ?

– Je t’ai empoisonné. Ne t’en fais pas, c’était une petite dose. Tu survivras.

– Les verres de vin, souffle-t-il. Mais comment savais-tu lequel je choisirais ?

– Je ne le savais pas.

Je crois que, malgré lui, cette réponse lui donnera satisfaction. J’ai eu recours à la stratégie qu’il préfère.

– Je nous ai empoisonné tous les deux.

– Tu vas le regretter, menace-t-il.

Les tremblements ont désormais atteint ses jambes. Je le sais : je ressens les effets dans les miennes, bien que dans une moindre mesure. Je suis habituée à ingérer du poison.

Je plante mon regard au fond de ses yeux tout en rengainant mon épée.

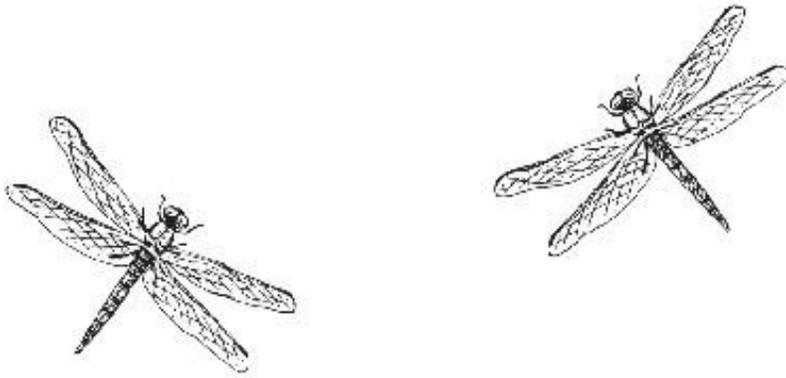
– Père, je suis ce que tu as fait de moi. Finalement, je suis devenue ta fille.

Madoc soulève son épée, comme s’il allait se précipiter sur moi une dernière fois. Mais elle lui glisse des mains. Lui aussi finit par s’effondrer sur le sol de pierre.

Quelques minutes éprouvantes plus tard, quand le Fantôme et le Cafard arrivent, ils me trouvent assise à côté de lui, trop épuisée pour songer à déplacer son corps.

Sans un mot, le Cafard me tend un mouchoir. J’essuie mon nez ensanglanté.

– Passons à la phase trois, suggère le Fantôme.



Chapitre 30

Quand je retourne dans la salle du banquet, tout le monde prend place à la longue table. Je me dirige droit vers Balekin, le salue d'une révérence et l'informe à voix basse :

– Mon seigneur, Madoc vous fait dire qu'il a du retard et que vous pouvez commencer sans lui. Il vous demande de ne pas vous inquiéter, mais il vous signale la présence de certains espions de Dain. Il vous fera savoir quand il les aura attrapés et exécutés.

Les lèvres retroussées, Balekin m'observe, rétrécissant ses yeux. Il s'attarde sur les traces de sang que je n'ai pas réussi à ôter sur mon nez et mes dents, ainsi que sur la sueur que je n'ai pas épongée. Madoc somnole dans l'ancienne chambre de Cardan. D'après mes calculs, nous avons au moins une heure devant nous avant qu'il se réveille. J'ai l'impression que, si Balekin était suffisamment attentif, il pourrait deviner tout cela sur mon

visage.

– Tu t’es révélée plus utile que je l’aurais cru, réplique-t-il en posant une main sur mon épaule.

Il semble avoir oublié la colère dans laquelle il s’est mis quand Cardan et moi sommes arrivés. Il s’attend peut-être à ce que moi aussi, je l’aie oubliée.

– Continue ainsi, et tes efforts seront récompensés. Aimerais-tu vivre parmi nous en tant que Fæ ? Aimerais-tu devenir l’une d’entre nous ?

Serait-ce réellement dans le pouvoir du Grand Roi ? Pourrait-il faire de moi une autre créature qu’une humaine, qu’une mortelle ?

Les propos de Valerian lorsqu’il avait tenté de me faire sauter de la tour en m’ensorcelant me reviennent en mémoire : *Être née mortelle, c’est comme être née déjà morte.*

Devant mon expression, Balekin sourit, certain d’avoir percé à jour mon désir le plus cher.

Et c’est vrai qu’en me dirigeant vers ma place, je suis troublée. Je devrais me sentir victorieuse, mais je suis plutôt nauséuse. Avoir déjoué les plans de Madoc n’était pas aussi satisfaisant que je l’imaginai – surtout que, si j’ai pu le faire, c’est parce qu’il ne m’a jamais crue capable de le trahir. Peut-être que, dans des années, j’aurai la preuve que ma foi en ce plan était justifiée. En attendant, je vais devoir vivre avec cette boule acide dans l’estomac.

L’avenir de Terrafæ est un jeu qui se déroulera sur le long terme, et j’ai intérêt à jouer à la perfection.

Je repère Vivi, assise entre Nicasia et le seigneur Severin. Je lui adresse un sourire fugace, auquel elle répond par un rictus sinistre.

Le seigneur Roiben me jette un regard en coin. À ses côtés, la pixie verte lui chuchote quelque chose à l’oreille. Il secoue la tête. À l’autre bout de la table, Locke dépose un baiser sur la main de Taryn. La reine Orlagh m’observe avec curiosité. Il n’y a que trois mortels autour de cette table : Taryn, le compagnon roux de Severin, et moi. À la façon dont elle nous regarde, Orlagh nous voit sûrement comme des souris présidant une assemblée de chats.

Au-dessus de nous pend un lustre en mica. Les minuscules fées lumineuses qui y sont emprisonnées jettent un éclairage chaleureux sur la

salle. De temps à autre, elles volent, projetant des ombres mouvantes.

– Jude, dit Locke en me touchant le bras, ce qui me surprend.

Amusé, il plisse ses yeux de renard.

– Je l’avoue, reprend-il, je suis un peu jaloux de voir Cardan t’exhiber à son bras.

Je recule d’un pas.

– Je n’ai pas le temps de jouer à ça.

– Je t’aimais beaucoup, tu sais. C’est toujours le cas.

Un instant, je me demande ce qui se passerait si je m’oubliais et lui décochais un coup de poing.

– Va-t’en, Locke, dis-je.

Il se remet à sourire.

– Ce que je préfère chez toi, c’est ton côté imprévisible. Par exemple, je ne pensais pas que ta sœur et toi vous battiez en duel pour moi.

– Ce n’était pas pour toi.

Je m’écarte de lui et me dirige vers la table d’un pas un peu gauche.

– Te voilà, dit Cardan lorsque je m’assois à côté de lui. Tu passes une bonne soirée ? Moi, j’ai dû endurer quantité de conversations ennuyeuses prédisant que ma tête finirait au bout d’une pique.

Mes mains tremblent. Je me rassure en me disant que c’est juste le poison. J’ai la bouche sèche. Aucune répartie intelligente ne me vient pour entamer une joute verbale. Les serveurs apportent les plats : oie rôtie laquée aux groseilles, huîtres et ail sauvage à l’étuvée, gâteaux aux glands et poisson farci aux cynorhodons. Le vin est servi : un liquide vert foncé dans lequel flottent des pépites d’or. Je les regarde sombrer au fond du verre, tels des sédiments scintillants.

– T’ai-je dit à quel point tu es hideuse, ce soir ? me demande Cardan en se carrant dans son fauteuil aux sculptures élaborées.

Ces mots sont prononcés avec une telle chaleur que, dans sa bouche, sa question ressemble à un compliment.

– Non, dis-je, soulagée d’être ramenée au présent par mon agacement. Je t’écoute.

– Ce serait trop long.

Il fronce les sourcils.

– Jude ?

Je ne m’habituerai peut-être jamais à l’entendre prononcer mon prénom.

– Tu as un bleu sur la mâchoire.

J’avale une grande gorgée d’eau avant de répliquer :

– Je vais bien.

Il n’y en a plus pour longtemps, maintenant.

Balekin se lève avec son verre afin de porter un toast.

Je repousse mon fauteuil pour me tenir prête. Quand l’explosion survient, je me lève d’un bond. La déflagration est si forte que c’est comme si la salle s’inclinait momentanément. Les convives hurlent. Les coupes de cristal tombent et volent en éclats.

La Bombe a frappé.

Dans la confusion, un carreau d’arbalète noir fend l’air depuis un recoin plongé dans l’ombre et se fiche dans la table en bois, juste devant Cardan.

Balekin aboie :

– Là ! L’assassin est là !

Des chevaliers s’élancent vers le Cafard, qui bondit hors de sa cachette et tire une deuxième fois.

Un autre carreau vole vers Cardan. Celui-ci fait mine d’être trop sonné pour arriver à bouger, exactement comme lors de nos répétitions. Le Cafard lui a expliqué par le menu que, pour ne pas être touché, il valait mieux rester immobile.

Mais nous n’avions pas pris en compte la réaction de Balekin. Ce dernier se jette sur son frère et le plaque au sol en faisant bouclier de son corps. À les voir ainsi, je réalise que j’ai mal compris la nature de leurs relations. Certes, Balekin n’a pas remarqué que le Fantôme a escaladé la plate-forme où est exposée la Couronne de Sang. Certes, il a lancé ses chevaliers à la poursuite du Cafard, permettant à la Bombe de condamner les portes de la salle.

Mais, par son geste protecteur, il a peut-être instauré le doute en Cardan.

Je le voyais comme le frère que Cardan haïssait ; le frère qui avait assassiné toute sa famille. J’avais oublié qu’ils étaient du même sang. De plus, c’est lui qui a élevé Cardan quand Dain complotait contre lui, quand son

père ne voulait plus voir Cardan au palais. Balekin est tout ce qu'il lui reste.

Même si je suis sûre que Balekin ferait un terrible roi, qu'il resterait le bourreau de Cardan tout en devenant celui de bien d'autres, je suis aussi convaincue qu'il octroierait certains pouvoirs à son frère cadet. Cardan aurait le droit d'être cruel, tant que Balekin serait le plus cruel des deux.

Poser la couronne sur la tête de Balekin serait pour Cardan un pari sûr – bien davantage que me faire confiance, que croire en la possibilité d'un avenir pour Chêne. Il m'a prêté allégeance. Je dois juste m'assurer qu'il ne trouve pas le moyen de contourner mes ordres.

J'ai un temps de retard. Comme il est plus difficile que je le croyais de me frayer un chemin dans la foule, je ne me trouve pas là où le Fantôme m'avait demandé d'être. Je lève les yeux vers la plate-forme : mon complice est là-haut, à se mouvoir dans l'ombre. Il jette la couronne, mais pas à moi. Il l'a lancée à ma jumelle. La couronne tombe aux pieds de Taryn.

Vivi a pris la main de Chêne. Le seigneur Roiben joue des coudes à travers la foule.

Taryn ramasse la couronne.

Je l'interpelle :

– Donne-la à Vivi !

Se rendant compte de sa méprise, le Fantôme met ma sœur en joue avec son arbalète, mais ce n'est pas en tirant qu'il va réparer son erreur. Taryn me lance un regard terrible, empreint d'un sentiment de trahison.

Cardan se relève avec difficulté. Balekin est debout, lui aussi. Il s'empresse de rejoindre Taryn.

– Mon enfant, si tu ne me donnes pas cette couronne, je te coupe en deux, la menace-t-il. Je serai bientôt Grand Roi, et je châtierai quiconque osera m'indisposer.

Ma sœur tend l'objet, regardant tour à tour Balekin, Vivi et moi. Puis elle remarque que tous les seigneurs et dames l'observent.

– Rends-moi ma couronne, ordonne Balekin en se rapprochant d'elle.

Le seigneur Roiben s'interpose entre eux et plaque une main sur le torse de Balekin.

– Attends.

Il n'a pas dégainé son épée, mais je vois des couteaux briller sous son manteau.

Balekin tente de repousser la main de Roiben, mais ce dernier ne bronche pas. Le Fantôme tient Balekin en joue. Tous les yeux sont rivés sur lui. La reine Orlagh se tient en retrait de quelques pas.

La violence pèse lourdement dans l'air, prête à éclater.

Je m'avance vers Taryn pour me placer devant elle.

Si Balekin dégage une arme, s'il fait fi de toute diplomatie et décide de passer à l'offensive, le banquet virera au bain de sang. Certains combattront dans son camp, d'autres contre lui. Les serments prêtés à la couronne ne comptent plus à présent. Personne ne se sent en sécurité après l'avoir vu massacrer sa propre famille. Il a convié les seigneurs et dames de Terrafæ chez lui pour les rallier à sa cause. Lui-même semble avoir conscience que ce n'est pas en commettant d'autres meurtres qu'il parviendra à ses fins.

De plus, le Fantôme peut toucher Balekin avant qu'il atteigne Taryn, et il ne porte pas d'armure sous ses vêtements. Ses broderies ont beau être épaisses, elles n'empêcheront pas un carreau d'arbalète de se planter dans son cœur.

– Ce n'est qu'une fille mortelle, tempère Roiben.

– Ce banquet est charmant, Balekin, fils d'Eldred, intervient la reine Orlagh. Hélas, jusque-là, on s'ennuyait. Allons, amusons-nous un peu. Après tout, la couronne ne risque rien dans cette salle, n'est-ce pas ? De plus, vous et votre jeune frère êtes les seuls à pouvoir la porter. Laissons la jeune fille choisir à qui elle l'attribue. Il ne faudrait pas que l'un de vous ne soit plus en mesure de couronner l'autre, n'est-ce pas ?

Je suis étonnée. Je croyais que la reine Orlagh était l'alliée de Balekin, mais je suppose que l'amitié de Nicasia et de Cardan a pesé en faveur de ce dernier. Ou peut-être qu'elle n'est pour aucun des deux et souhaite seulement renforcer le pouvoir de la mer en diminuant celui de la terre.

– C'est ridicule, crache Balekin. Et l'explosion ? Ne vous a-t-elle pas suffisamment divertis ?

– Elle a piqué mon intérêt, il est vrai, réplique le seigneur Roiben. On dirait aussi que vous avez perdu votre général. Votre règne n'a pas officiellement

commencé qu'il apparaît déjà chaotique.

Je me tourne vers Taryn et referme les doigts sur le métal froid de la couronne. De près, c'est une merveille : les feuilles semblent avoir poussé directement dans l'or, comme si elles étaient vivantes. Leurs tiges forment de délicats entrelacs.

– S'il te plaît, dis-je.

Il y a tant de rancœur entre nous. Tant de fureur, de trahisons et de jalousie.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? siffle Taryn entre ses dents.

Derrière elle, Locke m'observe avec une drôle de lueur dans le regard. Mon histoire devient encore plus intéressante, et je sais combien il aime plus que tout les histoires.

– Je fais de mon mieux, dis-je.

Je tire d'un coup sec sur la couronne. Taryn la retient avant d'ouvrir brusquement les doigts. Je recule en chancelant, la couronne dans la main.

Vivi a rapproché Chêne autant qu'elle l'a osé. Dans la foule, Oriana se tord les mains. Ayant forcément remarqué l'absence de Madoc, elle doit se demander ce que j'envisageais quand je parlais d'un prix à payer.

– Prince Cardan, dis-je. Ceci est pour toi.

La foule se fend pour le laisser passer, lui, l'autre acteur clé de cette pièce. Il vient se placer à côté de Chêne et moi.

– Arrêtez ! hurle Balekin. Arrêtez-les immédiatement !

À l'évidence lassé de jouer au diplomate, il tire son épée au clair. Un peu partout dans la salle, d'autres épées sont dégainées dans un bruit métallique qui fait écho à son geste. Dans l'air, j'entends résonner les vibrations de l'acier ensorcelé.

J'empoigne Crépuscule à l'instant où le Fantôme tire son carreau d'arbalète.

Balekin recule en titubant. Autour de nous, tout le monde retient son souffle. Tuer le roi, même s'il ne porte pas de couronne, n'a rien d'anodin. Alors que l'épée de Balekin tombe sur le tapis ancien, je vois à quel endroit il a été touché.

Sa main est fixée à la table par un carreau. Un carreau en fer,

apparemment.

– Cardan ! lance-t-il. Je te connais. Je sais que tu préférerais que je m’acquitte de la tâche ardue du règne pendant que tu profiterais du pouvoir. Je sais que tu méprises les mortels, les voyous et les idiots. C’est vrai, je n’ai pas toujours agi comme tu l’aurais voulu, mais tu n’oserais pas provoquer ma colère pour de bon. Apporte-moi la couronne.

J’attire Chêne vers moi et lui place la couronne entre les mains afin qu’il la voie. Qu’il s’habitue à la tenir. Dans un geste d’encouragement, Vivi lui tapote le dos.

– Cardan, apporte-moi la couronne ! répète Balekin.

Le prince Cardan se tourne vers son frère aîné avec le même regard froid et calculateur qu’il a posé sur tant d’autres créatures avant de leur arracher les ailes, de les pousser dans la rivière ou de les exclure de la cour.

– Non, mon frère. Je n’en ferai rien. Je crois que, si je n’avais pas comme raison de vouloir provoquer ta colère pour de bon, j’agirais par pure malveillance.

Chêne lève les yeux vers moi pour savoir s’il agit comme il le faut dans cette ambiance tendue. J’acquiesce et le rassure d’un sourire.

Puis je chuchote à l’intention de Cardan :

– Montre l’exemple à Chêne. Montre-lui ce qu’il est censé faire. Agenouille-toi.

– Ils vont croire..., commence-t-il, mais je l’interromps.

– *Fais-le, c’est tout.*

Cardan s’agenouille. Le silence balaie la foule. Les épées sont rengainées. Les mouvements ralentissent.

– Oh, voilà qui est amusant ! commente le seigneur Roiben. Qui est donc cet enfant ? Et qui sont ses parents ?

La reine Annet et lui échangent un sourire très unseelie.

– C’est bon, tu as vu ? dit Cardan à Chêne.

Il ajoute avec un geste impatient :

– Maintenant, la couronne.

Je regarde les seigneurs et dames de Terrafæ qui nous entourent. Parmi eux, aucun ne présente un visage amical. Ils ont tous l’air sur leurs gardes,

dans l'expectative. Balekin est fou de rage. Il tire sur le carreau, comme prêt à s'arracher la main plutôt que de renoncer. Chêne fait un premier pas hésitant vers Cardan, suivi d'un autre.

– Phase quatre, me murmure Cardan.

Il croit toujours que nous sommes dans le même camp.

Je pense à Madoc qui, à l'étage, somnole et rêve de meurtres. Je pense à Oriana et à Chêne, contraints à la séparation pour des années. Je pense à Cardan et à la haine qu'il éprouvera à mon égard. Je pense à ce qu'implique d'endosser le rôle de la méchante.

Je chuchote à Cardan :

– Pendant la minute qui va venir, je t'ordonne de rester immobile.

Il se fige.

– Vas-y, dit Vivi à Chêne. Fais comme on l'a répété.

Sur ces mots, Chêne pose la couronne sur la tête de Cardan.

– Je te couronne, déclare mon petit frère de sa voix flûtée hésitante. Roi. Grand Roi de Terrafæ.

Il regarde Vivi puis Oriana. Il attend que l'une d'elles lui donne son approbation et le signal qu'il en a terminé.

Un hoquet de stupeur parcourt la foule. Balekin pousse un hurlement de fureur. Alors, des rires fusent, mêlés à des cris de colère ou de ravissement. Tout le monde adore les surprises, mais le Peuple les apprécie particulièrement.

Cardan me regarde avec une rage impuissante. La minute écoulée, il se relève lentement. Je connais la fureur que je lis dans ses yeux. Elle embrase son regard comme un feu à couvert ; comme des charbons ardents plus brûlants qu'une flamme. Cette fois, je le mérite. Je lui avais promis qu'il pourrait quitter la cour et toutes ses intrigues. Je lui avais promis qu'il en serait libéré. Je lui ai menti.

Non pas que je refuse que Chêne soit Grand Roi. Je le veux. Il le sera. Mais il n'existait qu'un seul moyen de m'assurer que le trône serait prêt pour lui, le temps pour lui d'apprendre tout ce qu'il doit savoir : il faut que quelqu'un d'autre l'occupe. Dans sept ans, Cardan pourra abdiquer en faveur de Chêne et mener l'existence qui lui plaira. En attendant, il devra garder la

place chaude pour mon frère.

Comme il s’y était engagé, le seigneur Roiben pose un genou à terre.

– Mon roi, déclare-t-il.

Je me demande ce que cette promesse coûtera. Ce que Roiben exigera de nous, maintenant qu’il a contribué à faire de Cardan le Grand Roi.

Son salut est repris par tous les convives, de la reine Annet à la reine Orlagh, en passant par le seigneur Severin. À l’autre bout de la salle, Taryn, sous le choc, garde les yeux rivés sur moi. Elle doit me prendre pour une folle, d’avoir mis sur le trône quelqu’un que je méprise. Mais je n’ai pas la possibilité de me justifier. Je m’agenouille, comme tous les autres. Comme Taryn.

Toutes les promesses qu’on m’a faites ont été tenues.

Un long moment, Cardan ne peut que contempler le Peuple autour de lui. Il n’a guère le choix et doit en avoir conscience.

– Levez-vous, ordonne-t-il.

Nous nous exécutons.

Je recule pour me fondre dans la foule.

Cardan a été prince de Terrafæ toute sa vie. Que ça lui plaise ou non, il sait ce qu’on attend de lui. Il sait comment charmer son public, comment le divertir. Il ordonne qu’on balaie les bris de verre. Il fait apporter de nouvelles coupes, dans lesquelles il fait verser de nouveaux vins. Le toast qu’il porte (aux surprises, et à l’avantage d’avoir été trop ivre pour avoir pu assister au premier couronnement) provoque l’hilarité des seigneurs et des dames. Et, si je remarque qu’il serre son verre de vin avec une telle force que ses articulations blanchissent, je dois bien être la seule.

Pourtant, je suis étonnée lorsqu’il tourne vers moi son regard incandescent, comme s’il n’y avait que lui et moi dans la salle. Il lève de nouveau son verre ; sa lèvre s’ourle en une parodie de sourire.

– Et à Jude, qui m’a fait un cadeau ce soir. Que j’ai bien l’intention de rembourser en nature.

J’essaie de ne pas ciller en voyant tous les verres se lever autour de moi. Le cristal tinte. Le vin coule encore à flots. Les rires continuent de résonner.

La Bombe me donne un coup de coude dans les côtes.

– On a trouvé ton nom de code, articule-t-elle en silence.
Je ne l'ai même pas vue entrer par les portes condamnées.

– Lequel ?

Je me sens plus épuisée que jamais. Pourtant, pendant les sept années à venir, je n'aurai pas le loisir de goûter à un vrai repos.

Je m'attends à ce qu'elle réponde « la Menteuse ». Elle me gratifie d'un sourire espiègle et mystérieux, puis répond :

– Le seul possible : la Reine.

Domage, je n'ai toujours pas le cœur à rire.

Epilogue

Au supermarché, je pousse un caddie pendant que Chêne et Vivi choisissent du linge de lit, des plats préparés, des jeans et des sandales. Chêne observe tout ce qui l'entoure avec un mélange de plaisir et de perplexité. Il ne cesse de prendre des articles et de s'interroger sur leur utilisation avant de les reposer. Au rayon confiseries, il met des barres chocolatées dans le caddie ainsi que des bonbons à la gelée, des sucettes et du gingembre confit. Comme Vivi le laisse faire, je n'interviens pas non plus.

Ça me fait drôle de voir Chêne métamorphosé grâce à un sortilège, sans ses cornes et avec des oreilles aussi rondes que les miennes. Ça me fait drôle de le voir au rayon jouets, essayant une trottinette avec un sac à dos en forme de chouette glissé sur une épaule.

Je pensais que j'aurais du mal à convaincre Oriana de le laisser partir avec Vivi mais, après le couronnement de Cardan, elle a convenu qu'il valait mieux que Chêne soit tenu éloigné de la cour quelques années. Balekin est emprisonné dans une tour. Madoc s'est réveillé dans une rage folle, pour découvrir que l'occasion qu'il avait de s'emparer de la couronne lui était passée sous le nez.

– C'est vraiment ton frère ? demande Heather à Vivi tandis que Chêne fait de la trottinette dans le rayon des cartes de vœux. Tu peux me le dire, si c'est ton fils.

Vivi éclate d'un rire joyeux.

– J'ai des secrets, mais pas celui-là.

Heather n'a pas sauté de joie quand Vivi est arrivée avec un enfant et seulement de vagues explications sur la nécessité qu'il vive avec elle, mais elle ne les a pas jetés dehors. Le canapé de Heather est convertible. Elles ont convenu que Chêne y dormirait jusqu'à ce qu'elles puissent se payer un appartement plus grand.

Je sais que Vivi ne décrochera pas un boulot traditionnel, mais ça se passera bien pour elle. Mieux que bien. Dans un autre monde, étant donné notre passé et nos parents, j'aurais continué à l'encourager à avouer la vérité à Heather. Mais pour l'instant, elle préfère la maintenir dans l'ignorance. Je suis mal placée pour la contredire.

À la caisse, quand Vivi paie ses achats avec des feuilles d'arbre ensorcelées en billets, je repense aux suites du banquet devenu couronnement. Au Peuple qui a festoyé et plaisanté. À l'émerveillement qu'a suscité Chêne, à la fois content de lui et paniqué. À Oriana, qui à l'évidence hésitait entre me féliciter et me gifler. À Taryn silencieuse, plongée dans ses réflexions, serrant fort la main de Locke. À Nicasia déposant un baiser prolongé sur la joue royale de Cardan.

J'ai accompli la mission que je m'étais assignée, et maintenant je dois vivre avec.

J'ai menti, j'ai trahi, et j'ai triomphé. Si seulement quelqu'un pouvait m'en féliciter.

Heather soupire et gratifie Vivi d'un sourire rêveur pendant que nous rangeons les courses dans le coffre de la voiture. De retour à l'appartement, Heather sort de la pâte toute prête du frigo et nous explique comment faire des tartes individuelles avec les ingrédients de notre choix.

– Maman viendra me rendre visite, hein ? demande Chêne tout en garnissant sa pâte de chocolat en morceaux et de guimauve.

Pendant que Heather enfourne la pâtisserie, je le rassure d'une légère pression sur le bras.

– Bien sûr. Le temps que tu passeras ici avec Vivi est une sorte d'apprentissage. Elle t'enseignera tout ce que tu dois savoir, et ensuite, tu retourneras à la maison.

– Comment tu sauras que je sais ce qu'il y a à savoir, puisque je ne le sais

pas encore ?

Sa question ressemble à une énigme.

Je finis par répondre :

– Reviens quand rentrer te paraîtra une décision difficile plutôt qu'un choix facile.

Vivi nous regarde comme si elle avait entendu notre conversation. Elle a l'air songeuse.

Je me lèche les doigts après avoir goûté la tarte de Chêne. Elle est si sucrée que ça m'arrache une grimace. Tout ce qui m'importe, c'est de rester un peu avec eux, avant de devoir rentrer seule à Terrafæ.

Après être descendue de mon étalon-séneçon, je prends la direction du palais, où j'ai désormais mes appartements : un grand salon, une chambre fermée par une double porte et une garde-robe quasiment vide. Tout ce que j'ai à y suspendre sont les affaires que j'ai prises chez Madoc et les quelques articles que j'ai trouvés au supermarché.

C'est ici que je vais vivre, pour garder un œil sur Cardan et exercer mon pouvoir sur lui afin de m'assurer que tout se déroule sans incident. La cour des Ombres sera relogée sous le château et regroupera à la fois les espions du Grand Roi et ses gardiens.

Ils recevront leur or directement de la main du roi.

Ce que je n'ai pas fait (du moins pas vraiment), c'est parler à Cardan. Je l'ai quitté en lui laissant juste quelques consignes. La haine coutumière sur son visage a suffi à me rendre lâche. Mais il est temps de l'affronter. Inutile de repousser ce moment.

C'est le cœur lourd et sans enthousiasme que je me dirige vers les appartements royaux. Je frappe à la porte. Un domestique à l'air guindé, des fleurs tressées dans sa barbe blonde, m'informe que le roi est dans le grand hall.

C'est sous le dais que je le trouve, se prélassant sur le trône de Terrafæ. À part nous, la salle est déserte. Mes pas résonnent quand je m'avance.

Cardan porte des hauts-de-chausses et un gilet sous un manteau ajusté aux épaules et cintré à la taille, qui lui arrive à mi-cuisse. Il est fait d'un velours

épinglé bordeaux et d'un velours ivoire aux revers et aux épaules. L'ensemble est orné d'un fil d'or brodé assorti aux boutons de ses vêtements et aux boucles dorées de ses hautes bottes. Un collier de plumes de chouette blanche entoure sa gorge.

Ses cheveux noirs retombent en boucles opulentes autour de ses joues. Les ombres soulignent la structure de ses os, la longueur de ses cils, la beauté impitoyable de ses traits.

Je suis horrifiée de le voir ressembler à ce point au roi de Terrafæ.

Je suis horrifiée d'avoir le réflexe de mettre un genou à terre devant lui, d'avoir envie de le laisser poser sur ma tête sa main au doigt orné du sceau royal.

Qu'est-ce qui m'a pris ? Pendant très longtemps, il était la personne en qui j'avais le moins confiance. À présent, je dois le soutenir, calquer ma volonté sur la sienne. Son serment constitue un antidote bien faible contre son ingéniosité.

Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

Je ne m'arrête pas. Je garde une expression aussi froide que possible. C'est lui qui sourit, mais son sourire est plus glacial que celui d'une statue.

– Un an et un jour, me lance-t-il. Ce sera passé en un clin d'œil. Que feras-tu ensuite ?

Je me rapproche de lui.

– J'espère arriver à te convaincre de rester roi jusqu'au retour de Chêne.

– Peut-être que je prendrai goût à ma position, réplique-t-il avec détachement. Peut-être que je ne voudrai jamais céder ma place.

– J'en doute, dis-je – même si je l'ai toujours considéré comme une éventualité.

J'ai toujours su que le faire descendre du trône serait sûrement plus difficile que l'y faire monter.

Notre marché est valable pour une durée d'un an et un jour. Voilà le temps dont je dispose pour prolonger notre accord. *Et pas une minute de plus.*

Son sourire s'élargit, dévoilant ses dents.

– Je ne crois pas que je ferai un bon roi. Je n'ai jamais voulu être roi, alors je ne risque pas d'être bon. Tu as fait de moi ton pantin. Très bien, Jude, fille

de Madoc. Je serai ton pantin. C'est toi qui tireras les ficelles. C'est toi qui affronteras Balekin, Roiben et Orlagh des Fonds marins. Tu seras mon sénéchal. Tu feras tout le travail, pendant que moi, je boirai du vin et amuserai mes sujets. Je suis peut-être un bon à rien, un bouclier que tu as placé devant ton frère, mais n'attends pas de moi que je serve à quoi que ce soit.

Je m'attendais à autre chose. Une menace directe, par exemple. Quelque part, c'est pire.

Il se lève du trône.

– Viens donc t'asseoir.

Sa voix n'est que danger. Des épines ont poussé sur les branches fleuries, si rapidement que les pétales sont à peine visibles.

– C'est ce que tu voulais, non ? demande-t-il. C'est bien pour ça que tu as tout sacrifié. Allons, viens. Tout est à toi.

Remerciements

Merci à mes amis écrivains qui m'ont fréquentée pendant que j'étais plongée dans l'intrigue, la création, l'écriture et la révision de ce livre. Merci à Sarah Rees Brennan, Leigh Bardugo, Kelly Link, Cassandra Clare, Maureen Johnson, Robin Wasserman, Steve Berman, Gwenda Bond, Christopher Rowe, Alaya Dawn Johnson, Paolo Bacigalupi, Ellen Kushner, Diela Sherman, Gavin Grant, Joshua Lewis, Carrie Ryan et Kathleen Jennings (dont les magnifiques dessins qu'elle a réalisés à l'occasion d'un atelier constituent ma critique préférée de tous les temps).

Merci également à tous les gens de l'*International Association for the Fantastic in the Arts* pour leur retour après que je leur ai lu les trois premiers chapitres.

Je remercie toute l'équipe de Little, Brown Books for Young Readers qui a soutenu mon étrange vision, en particulier ma merveilleuse éditrice Alvina Ling, mais aussi Kheryn Callender, Lisa Moraleda et Victoria Stapleton.

Merci aussi à Barry Goldblatt et à Joanna Volpe d'avoir guidé le livre à travers ses essais et tribulations variés.

Enfin et surtout, un grand merci à mon mari, Theo, d'avoir si souvent parlé de ce livre avec moi durant de nombreuses années, ainsi qu'à notre fils, Sebastian, de m'avoir détournée de l'écriture et d'avoir comblé mon cœur plus encore.

Holly Black

Holly Black est une autrice américaine à succès. Elle a écrit plus de 30 romans de fantasy pour enfants et adolescents, souvent des best-sellers. Elle a reçu de nombreux prix et ses livres ont été traduits dans plus de 30 langues. Elle vit actuellement en Nouvelle-Angleterre avec son mari et son fils dans une maison qui possède une bibliothèque secrète.

Holly Black est notamment l'autrice de la série *Magisterium*, écrite avec Cassandra Clare, et des *Chroniques de Spiderwick*, adaptées au cinéma, qui l'ont rendue mondialement célèbre. En 2018, elle commence avec *The Cruel Prince* la trilogie « Folk of the Air » par laquelle elle revient à la fantasy féérique, créant un monde riche de créatures imaginaires et d'intrigues de cour.

Note de l'éditeur

Dans sa série « Le Peuple de l'Air », dont *Le Prince cruel* est le premier volet, Holly Black reprend nombre d'éléments du folklore anglo-saxon, qu'elle réinterprète en leur donnant une nouvelle réalité. Outre les gobelins et autres sirènes, voici quelques éclaircissements sur des créatures légendaires peut-être inconnues du public français.

Barghest : Dans la mythologie anglaise et germanique, monstre légendaire qui prend la forme d'un chien noir aux crocs et aux griffes impitoyables, et parfois capable de changer de forme.

Boggart : Créature des landes ressemblant à un nain très laid, poilu et souvent doté de mauvaises intentions.

Brownie : Dans le folklore écossais, génie de la maison qui effectue des tâches ménagères à la place de la famille chez qui il loge. Synonyme de chance, il peut prendre l'apparence d'une sorte de lutin ou de singe de moins d'un mètre.

Fir darrig : Lutin du folklore irlandais, il peut être soit immense soit minuscule. Il a tendance à jouer des tours aux habitants des maisons qu'il investit.

Gwyllion : Mot ayant de nombreuses acceptions en gallois (« esprits », « marcheurs de la Nuit », « fantômes »). Dans la tradition la plus commune, un gwyllion est une fée de sexe féminin, d'apparence effrayante, qui s'amuse à perdre les voyageurs sur les routes peu fréquentées.

Merrow : Dans les traditions écossaise et irlandaise, le merrow est une sorte de sirène. C'est un cousin de la nixe.

Nixe : Dans le folklore germanique et nordique, peuple qui s'apparente aux ondines ou aux sirènes, et dont les membres sont tantôt masculins tantôt féminins, en fonction de leur origine géographique.

Pixie : Créature de la mythologie britannique, particulièrement présente en Cornouailles. C'est une sorte de petit lutin ayant élu domicile sur les sites antiques (cercles de pierres, dolmens...).

Puck : Créature féérique proche du pixie. Ce nom a été rendu célèbre par le personnage du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare.

Seelie : Peuple des « gentilles fées » dans le folklore britannique : elles appellent à l'aide les humains ou au contraire les mettent en garde ou leur portent assistance. Si ce peuple aime jouer des tours aux mortels, les créatures qui le constituent restent globalement généreuses et positives. Parmi elles, on trouve les hobgoblins, les brownies, les selkies et les leprechauns.

Selkie : Dans la tradition des îles des Shetland (Écosse), belle jeune fille ou beau jeune homme capable de se transformer en phoque.

Shagfoal : Créature du Lincolnshire qui ressemble à un goblin aux intentions néfastes. À la tombée de la nuit, il se cache sur le bas-côté de la route, attendant les voyageurs pour agacer les chevaux et provoquer des accidents.

Sluagh : Dans les traditions irlandaises et écossaises, esprit d'un mort sans repos rejeté à la fois de l'enfer et du paradis.

Trow : Comme les trolls, les trows sont des créatures de la nuit. Issus du folklore des îles Orcades et Shetland, ils sont souvent représentés comme de petits êtres laids et timides. Ils sont très friands de musique et aiment capturer les humains dotés de ce talent.

Unseelie : Au contraire des Seelie, le peuple unseelie regroupe des créatures qui aiment piéger les mortels pour les faire souffrir. Ils attaquent les voyageurs la nuit, forcent les soldats à entrer en guerre... Parmi eux, on compte les boggarts et les red caps.